

REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

REVUE
DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNEE 1841.

TOME CINQUIÈME.

MAI.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1841

UNE

PREMIÈRE MAITRESSE.

Nous nous trouvions, il y a de cela quelques années, un autre voyageur et moi, dans un café de Saumur donnant sur la Loire. Ce café, qu'on appelle, je crois, le café de l'Union, est situé à peu de distance du vaste pont en pierre vanté des connaisseurs, sous lequel on passe en arrivant à Saumur. Nous avions voulu voir les curiosités de la ville, et nous attendions le passage du bateau à vapeur qui fait le service de Tours à Nantes et devait nous transporter à Angers.

A une table voisine de la nôtre se trouvaient plusieurs jeunes gens que nous ne tardâmes pas à reconnaître pour être des élèves de l'école de cavalerie. Nous supposâmes qu'ils se préparaient comme nous à prendre le bateau à vapeur; mais comme les eaux de la Loire étaient basses et que le bateau pouvait se faire attendre longtemps encore, ils buvaient du punch pour prendre patience.

Le centre de leur table était occupé par un homme de trente-six à quarante ans, aux moustaches épaisses, cravaté très-roide, boutonné jusqu'au menton, parlant haut, riant à gorge déployée de tout ce qu'il disait; assez bel homme à tout prendre, un peu fat, un vrai viveur de garnison. Les jeunes gens assis autour de lui l'appelaient *commandant* et le traitaient avec un certain respect. C'était lui qui tenait le dé de la conversation et remuait le punch. Nous pensâmes que ce Mentor d'un nouveau

genre devait être un des officiers qui sortent des régiments de cavalerie pour entrer à l'école de Saumur avec le grade de capitaine instructeur.

Quand nous entrâmes, l'entretien était déjà très-animé. On criait, on chantait, les uns applaudissaient et riaient à gorge déployée, les autres commençaient à se renfrogner. La conversation était sur le chapitre des femmes ; on devine ce que pouvaient dire cinq ou six jeunes officiers sur un pareil sujet. Ce n'était à proprement parler qu'un feu croisé de confidences faites à tue-tête, de quolibets, de vanteries, de démentis et d'interruptions ; encore un bol de punch, et il était clair qu'on ne s'entendrait plus.

Tout à coup le beau commandant, qui agitait d'un air martial la cuiller à punch en racontant depuis un quart d'heure une anecdote dont il était le héros et que personne n'écoutait, lança brusquement la cuiller sur la table en s'écriant :

— Vous tairez-vous, tas de recrues que vous êtes !

Il se fit un moment de silence :

— Décidément, reprit le commandant d'un ton un peu radouci, je n'aime pas à parler de femmes devant ce sournois de Paul de G... Je suis toujours à me demander s'il approuve ou s'il censure ce qu'on dit... Tenez, regardez-le, pendant que nous sommes là tous à débiter nos folies, il nous regarde d'un air pincé, il semble qu'il veuille nous confesser !... Morbleu ! mon cher, quand on est à table, on place son mot, on entre un peu dans la conversation, et on ne reste pas comme vous le faites sur la défensive. Savez-vous bien que vos manières avec nous sentent diablement le jésuitisme ?

Paul de G..., le jeune officier que le commandant venait d'interpeller de la sorte, avait l'air plus jeune qu'il ne l'était réellement. On ne lui eût guère donné plus de vingt ans ; sa physionomie n'avait rien de martial et était, comme disait le commandant, *bien peu hussarde.* Ses cheveux étaient d'un blond tendre ; ses yeux, cachés sous de longs cils pâles, clignotaient sans cesse et semblaient fuir la lumière ; sa taille était svelte, et l'ensemble de sa personne était élégant. S'il n'eût pas eu autant l'air d'une jeune fille, on eût pu le citer comme joli garçon. Son caractère était du reste regardé à l'école comme singulier ; il parlait peu, ne souriait guère que lorsque tout le

monde avait ri; il devait être ou très-triste ou très-dissimulé; peut-être était-il l'un et l'autre.

Le commandant, caractère confiant et expansif s'il en fut, tenait beaucoup à savoir à quoi s'en tenir sur ce qu'il appelait le *jésuitisme* de ce mystérieux camarade. L'occasion lui semblait bonne à saisir.

— Mon cher de G..., reprit-il en caressant d'un air goguenard le coin de sa moustache, répondez franchement à la question que je vais vous faire, mais là, franchement, la main sur la conscience, en véritable officier... Avez-vous jamais eu une maîtresse?

Cette question faite à bout portant, devant témoins et avec cet aplomb particulier que donnaient au beau commandant la supériorité de l'âge et le punch qu'il avait bu, était bien faite pour démonter le pauvre jeune blondin, qui ne paraissait pas fait aux attaques de ce genre. Aussi commença-t-il par rougir prodigieusement; il se remit cependant, et répondit d'un ton plus ferme que n'auraient pu le faire supposer sa contenance et sa figure :

— Si je vous réponds, commandant, que j'ai eu une maîtresse, vous pourrez fort bien douter d'abord de ce que je vous dis, et ensuite me demander pourquoi, non-seulement je ne parle jamais d'elle, mais pourquoi aussi j'ai l'air chagrin lorsque les autres racontent leurs bonnes fortunes. Je conçois que cela puisse vous paraître suspect et ne s'accorde guère, d'ailleurs, avec les mœurs de l'école ou du régiment. Mais que penserez-vous de moi, si je vous dis que j'ai eu une maîtresse sans en avoir jamais eu, ou que du moins celle que j'aie eue m'empêchera peut-être d'en avoir jamais?

— Diable! reprit le commandant, voilà qui devient amphigourique.

— Rien n'est plus vrai pourtant, mais vous ne pouvez comprendre.

— Non parbleu pas, mais si vous vouliez nous expliquer...

— Oh! ce serait un peu trop long, commandant, et puis, permettez-moi de vous dire que vous ne seriez guère en ce moment en état de m'entendre.

— Vous croyez cela? Eh bien! mon cher, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous allez, s'il vous plaît, nous dire à

l'instant même ce que signifie cette maîtresse que vous prétendez avoir eue sans l'avoir jamais eue, et nous saurons peut-être alors pourquoi vous froncez le sourcil et pincez les lèvres d'un air bégueule toutes les fois qu'on vient à parler de femmes. Vous avez affaire à de bons enfants qui n'ont rien de caché les uns pour les autres; vous connaissez tous nos secrets, il faut un peu nous dire les vôtres, ou sans cela il y a quelqu'un parmi nous qui ne tardera pas à devenir la bête noire de l'école. A bon entendeur, salut. Garçon, un bol de punch.

— Mais si je vous ennuie ?

— Nous vous le dirons. A votre santé.

Sur l'invitation du commandant, le silence s'établit aussitôt dans la réunion, et le jeune sous-lieutenant, après avoir baissé la tête quelques instants d'un air pensif, raconta ce qui suit :

« La question qui vient de m'être faite, messieurs, est fort embarrassante pour moi, vous devez tous le concevoir; d'un autre côté, je sens bien moi-même que, depuis mon entrée à l'école de Saumur, ma conduite a dû vous sembler étrange, et qu'une explication de ma part est maintenant nécessaire. Cette explication vous sera, je pense, donnée par ce que je vais vous raconter. Quand j'aurai fini, vous me blâmerez peut-être, ou vous vous moquerez de moi, je m'y attends, mais cette idée-là ne me fera rien retrancher de mon récit. Je serai aussi vrai que possible; c'est le seul moyen de sauver un peu mon amour-propre, car il y a, selon moi, du courage à confesser certains détails.

Il y a deux ans, j'étais encore à l'école militaire de Saint-Cyr. J'y fus atteint d'une maladie dangereuse, qui faillit m'emporter. Ma convalescence fut longue, et les médecins décidèrent que, pour me remettre tout à fait, il fallait que j'allasse respirer un peu l'air de la famille. La famille pour moi était une tante que j'allais voir quelquefois, et qui me portait, me disait-on, une affection raisonnable. Mais je ne sais pourquoi je me figurais que ma tante m'aimerait bien plus tendrement encore, quand je porterais les épaulettes de colonel et que je pourrais par mon grade lui faire honneur.

Mme de Lespart (c'était le nom de ma tante) habitait un château que vous avez peut-être vu en allant de Nantes à Clisson.

Ce château n'a rien de remarquable, et ressemble à beaucoup d'autres; il est très-vaste, construit en briques, entouré de fossés qui annoncent qu'il a dû être autrefois fortifié. Le parc est immense, traversé par une rivière qui ne coule pas, bordée de joncs et de plantes marécageuses : on y voit des ruines qui sont, dit-on, les restes d'un pavillon où se reposait la fameuse Anne de Bretagne quand elle suivait à la chasse son père François II. Les antiquaires du pays prétendent même que l'on distingue encore sur un des pans de mur des têtes de lion, des lévriers, un écusson et les armes de la maison de Foix et de Bretagne. Pour ma part, je crois pieusement qu'elles existent, mais je ne les ai pas vues.

Ma tante me fit venir près d'elle, et il fut décidé que je resterais au château de Lespart jusqu'à la fin de l'été, c'est-à-dire trois ou quatre mois; ma santé exigeait cela. Ma tante avait presque toujours chez elle quelques personnes qui passaient la plus grande partie de l'été au château, entre autres une dame qu'elle appelait sa meilleure amie, mais qu'elle détestait au fond du cœur. Cette dame se nommait Mme de Crussy; elle avait été, disait-on, fort belle, et avait même encore de beaux restes. Elle avait le maintien noble et mettait du rouge. Je lui donnai cinquante ans; elle en avait tout au plus quarante. Messieurs, il y a une éqoque de la vie où l'on se trompe facilement sur l'âge des femmes, où l'on vieillit les plus jeunes, où l'on rajeunit les plus vieilles, ou pour mieux dire, il n'y a à cet âge-là ni vieilles ni jeunes femmes, il n'en est qu'une seule au monde, et encore celle-là, on ne l'apprécie pas, on ne la juge pas ; on l'aime.

Je n'étais encore qu'un véritable enfant, bien que j'eusse un uniforme; je n'étais formé sur rien, je n'avais nulle adresse, nulle politique; j'ignorais tout. Il paraît pourtant que, tout sauvage et emprunté que j'étais, je ne déplus pas trop à Mme de Crussy, car elle me fit quelques avances et même assez positives; je n'y répondis pas. Je ne concevais pas alors que l'on pût aimer une femme à moins d'éprouver pour elle une passion violente. Je ne savais pas que, pour réussir, c'est presque toujours la femme qui déplaît, ou du moins celle qui vous laisse indifférent, qu'il faut courtiser. J'étais un sot; j'eus bientôt l'occasion de m'en convaincre.

Un jour, ma tante, Mme de Crussy et deux ou trois autres

femmes prenaient le frais sur des chaises, qu'elles avaient fait apporter par le jardinier, sous des marronniers qui se trouvaient au milieu du parc. J'étais dans une allée voisine; j'entendis prononcer mon nom, je prêtai l'oreille.

— Il est assez gentil, disait ma tante, et n'est pas trop mal tourné; mais il est d'une gaucherie!...

— Dont il ne guérira jamais, interrompit brusquement Mme de Crussy; je puis vous assurer qu'il n'a pas même cet instinct de vanité qui fait qu'on cherche à exciter l'attention d'une femme.... C'est un de ces êtres insensibles et incapables d'impressions, qu'il faut abandonner à leur propre sécheresse.

— Grand Dieu! ma chère, interrompit ma tante en riant aux éclats, quelle idée avez-vous là? Quoi! il n'aurait pas même la vanité d'un succès! Fi donc! Mais savez-vous bien que dans ce cas-là je le renierais pour mon neveu! Allez, allez, pour le former, il ne lui faut qu'une de ces femmes sensibles et compatissantes telles qu'on en trouve toujours quand on est comme lui novice et inexpérimenté. Qui sait même s'il ne s'en est pas déjà rencontré quelqu'une qui ait entrepris de...?

Ici les éclats de rire couvrirent la voix de ma tante, et il me fut impossible d'entendre le reste de l'entretien. Je m'éloignai fort scandalisé de ce qui venait d'être dit sur moi. Je me demandai de quel droit on prétendait ainsi me juger, me censurer; j'étais surtout étonné que l'on pût me considérer comme un être tout à fait sans consistance, moi qui me figurais n'avoir plus rien à apprendre sur toutes les choses du cœur. J'avais, comme la plupart des très-jeunes gens, la morgue de l'extrême timidité. Le lendemain de cette conversation, ma tante me prit à part et me dit:

— Souvenez-vous, mon cher neveu, que, lorsqu'une femme a de la bonté pour vous, la plus grande faute que vous puissiez commettre est de n'y pas répondre. Dans ce cas-là, vous vous en faites une ennemie mortelle; or la haine d'une femme est un fléau terrible auquel un homme d'esprit ne s'expose jamais.

Je ne compris pas alors la portée des paroles de ma tante; je n'y vis que la suite de ce qui avait été dit la veille sur moi dans le parc. J'étais révolté de l'espèce d'enquête inquisitoriale que l'on prétendait diriger sur mes sentiments et mes idées. Le fait de voir plusieurs femmes se réunir pour vouloir que mes im-

pressions fussent plus précoces qu'elles ne l'étaient réellement, était le bouleversement de tous mes principes. J'ignorais alors qu'il y a dans la vie (ordinairement de dix-huit à vingt ans) un temps où c'est nous qui avons la pudeur des femmes, et où elles nous enpruntent en revanche notre hardiesse et notre assurance. Souvent alors les séductions changent de sexe : ce temps-là dure peu malheureusement.

Quand j'arrivai au château de Lespart, tout le monde était occupé d'un événement qui formait le sujet des conversations ordinaires et donnait la mesure exacte du désœuvrement et de l'ennui qui régnaient au château. Ma tante avait habité longtemps Pointe-à-Pitre, et avait même encore des biens considérables aux colonies. Un négociant nommé M. M... avait eu l'occasion de lui rendre d'importants services ; pour les reconnaître, ma tante avait déclaré vouloir se charger de sa fille unique, qui se trouvait sans fortune et dans l'impossibilité de rencontrer un parti convenable à la Guadeloupe. Le père de cette jeune fille s'était tué à la suite d'une faillite qui avait dévoré tout ce qu'il possédait, et de plus compromis gravement son honneur.

On attendait Mlle Honorine M... avec une impatience bien naturelle chez des gens riches et blasés. Une jeune créole âgée de dix-sept ans, qui n'avait jamais vu la France ; la nouveauté de ses impressions, l'imprévu de son langage, ce je ne sais quoi de romanesque qui s'attache à toutes les personnes qui viennent de loin, tout cela devait piquer vivement la curiosité. Ma tante était surtout impatiente de connaître sa protégée. J'avoue que j'étais parfois un peu choqué de l'emphase qu'elle mettait à annoncer d'avance tout ce qu'elle comptait faire pour Mlle M.... Souvent elle s'interrompait au milieu de ses plans de bienfaisance qu'elle se plaisait à nous développer dans les plus grands détails pour s'écrier : « Pourvu qu'elle soit jolie! » Cette dernière réflexion gâtait pour moi tout le bien que ma tante se préparait à faire. « Si elle n'est pas jolie, me disais-je à moi-même, vous serez donc pour elle moins bonne, moins compatissante; c'est donc à sa taille et à sa figure que vous allez rendre service! » J'étais sévère, beaucoup trop sévère pour ma tante. Une femme sur le retour recherche la société des jeunes et jolies femmes par un sentiment, après tout, bien excusable. C'est une abdication qu'il faut non-seulement excuser, mais

même encourager, car j'ai remarqué que la beauté des jeunes demande souvent à être greffée sur l'esprit des vieilles.

Enfin Honorine arriva au château. — Messieurs, je l'appelle *Honorine* pour abréger. — Ma tante avait été au-devant d'elle jusqu'à Nantes, et la ramena avec une sorte de triomphe. Si j'étais peintre, j'essaierais de vous faire son portrait, de vous retracer chaque trait de sa physionomie et de sa personne; mais je craindrais de gâter ce portrait; il existe d'ailleurs, et fait par la main d'un maître. Vous avez tous lu *Indiana*, messieurs; quant à moi, c'est un livre que je n'ai jamais pu achever sans pleurer, parce qu'il m'a toujours semblé qu'en représentant le caractère et la figure de son héroïne, l'auteur avait dû avoir Honorine sous les yeux. Oui, c'était Indiana elle-même, ses traits, sa beauté, ses instincts, sensible et délicate comme elle, mélange heureux de réflexion, de passion et d'entraînement, disposée à tout aimer, à tout sentir. Je ne sais comment les poëtes ou les grands romanciers nous dérobent toujours d'avance une partie de nos sentiments ou de nos illusions.

Ma tante ne s'était, du reste, pas trompée en disant qu'Honorine *ne devait point être élevée*. Personne ne s'était jamais occupé de la contraindre ni de plier son caractère à aucune convention. Elle ignorait encore que la vie d'une femme ne doit être qu'une perpétuelle réticence. Vive, enjouée, pétulante, incapable d'un détour, moins avancée à dix-huit ans que ne le sont à quatorze la plupart des Parisiennes, il semblait qu'elle sortît des mains de la nature. C'était un jeune arbuste capricieux et charmant qu'on avait laissé se développer librement et duquel on n'avait jamais retranché une branche ni un bourgeon.

Dans les premiers jours de son arrivée au château, Honorine fut l'idole ou, pour mieux dire, le jouet de tout le monde; ses naïvetés, ses manières d'enfant gâtée, ses reparties souvent étranges à force d'ingénuité, enchantaient ma tante et ses amies. Loin de chercher à lui faire des remontrances ou à réprimer sa vivacité, on l'excitait au contraire à montrer encore plus d'abandon et de laisser-aller qu'elle n'en avait réellement. Plus elle était étrange, et mieux elle plaisait; elle était jolie, et la beauté fait passer par-dessus tant de choses! Ma tante disait quelquefois en la regardant rire et danser (car elle riait et dansait sans cesse) : « Si elle se trouvait maintenant lancée dans le

monde de Paris, avec sa figure et de pareilles manières, qu'y deviendrait-elle? » Mais, tout en disant cela, elle la façonnait à tous les manéges de la coquetterie, elle exigeait qu'elle changeât tous les jours de robe, elle lui faisait arranger ses magnifiques cheveux en longues nattes qui retombaient sur ses épaules et jouaient sur sa poitrine; elle cherchait enfin à jouir de sa beauté comme d'un bien qui lui appartenait et dont elle voulait avant tout se parer et se faire honneur.

Je vous avoue, messieurs (ici commence le chapitre de mes bizarreries), qu'il se passa un assez longtemps sans qu'Honorine me parût vraiment aimable ni jolie; j'éprouvais en sa présence un mélange d'embarras et presque de défiance qui ne ressemblait en rien à l'amour. Lorsqu'elle me regardait, il m'arrivait quelquefois de détourner les yeux d'un air contraint; je trouvais les siens trop mobiles, trop brillants pour moi; il me semblait y voir plus d'idées et de sentiments que mon cœur n'en pouvait contenir; le son de sa voix me causait une sorte d'ébranlement nerveux ou même d'effroi incompréhensible; j'avais besoin enfin d'entendre vanter par tout le monde sa figure et sa beauté pour la trouver tout à fait à mon gré.

Nous conversions cependant ensemble, car il n'y avait pas que des points de contradiction entre nos deux caractères: nous nous entendions pour aimer et détester à peu près les mêmes personnes. Je dois dire du reste qu'Honorine était toute différente avec moi de ce qu'elle était avec les amies de ma tante. Dans nos entretiens, elle se montrait habituellement expansive, confiante et même capable de réfléchir; la pauvre fille était, comme toutes les créoles, possédée d'un excessif besoin de plaire. Ma tante voulait qu'elle parût enjouée, insouciante, et elle se soumettait d'instinct à ce rôle qu'on exigeait d'elle; elle était au contraire pensive et sérieuse avec moi, parce que ma tournure d'esprit et surtout ma timidité lui imposaient la gravité et la réserve.

Cependant l'été était sur le point de finir, et, bien que le genre de vie qu'on menait au château de Lespart n'eût rien de bien récréatif, je m'y étais cependant accoutumé au point que j'aurais volontiers prolongé encore de plusieurs mois ma convalescence; mais ma santé était tout à fait remise, et il n'y avait pas de raison pour que je ne retournasse pas à l'école

militaire. J'annonçai mon départ à ma tante. Lorsque je pris congé d'elle, elle m'annonça d'un ton gracieux que, malgré ma gaucherie, elle n'était pas trop mécontente de moi, et que, l'année suivante, je pourrais venir passer un mois ou deux au château pour achever de me former. Je reçus cette invitation sans regret ni joie; car j'avais reconnu que, ma tante et moi, nous ne pensions ni ne sentions de même. Je ne laissai pas de la quitter avec les marques d'un profond regret.

Quant à Honorine, je lui fis mes adieux en homme qui ne l'avait pas appréciée. Je n'avais point encore cette expérience des séparations et des retours, qui fait qu'on sait se montrer enchanté ou attendri à propos. Honorine, qui sans doute ne voulait pas trop faire le procès à ma froideur, parut vivement touchée en me quittant; elle me rappela nos entretiens, les promesses que nous nous étions faites de partager toujours nos chagrins. Ce fut elle enfin qui joua le rôle de mon cœur. Elle me fit promettre de ne pas l'oublier; il semblait en vérité qu'à l'école militaire où j'allais retourner, je dusse trouver un grand nombre de femmes plus aimables et plus jolies qu'elle. Le jour de mon départ, elle me remit d'une main tremblante une bourse sur laquelle elle avait brodé mon chiffre. Je reçus cette bourse avec indifférence, et, comme un vandale que j'étais, je me mis, lorsque je fus seul, à en critiquer la broderie, comme si la naïveté même de ce présent n'eût pas dû me le faire trouver inestimable. Je vous le dis, messieurs, j'étais alors un aveugle, un ignorant; l'amie de ma tante m'avait bien jugé. Mais ce qui achevait de me rendre encore plus gauche que je n'étais au fond, c'est que j'avais la conscience de ma gaucherie; j'étais enfin un sot malheureux.

Cependant, lorsque je fus rentré à l'école militaire, et que j'eus repris le joug de la discipline, rendu plus lourd et plus triste par l'existence que j'avais menée pendant trois mois, je ne tardai pas à tourner un œil de regret vers le château de Lespart. Beaucoup de choses que je n'avais que médiocrement goûtées quand je l'habitais me parurent attrayantes et très-regrettables dès que j'en fus séparé. Je me dis que ma tante avait, il est vrai, l'âme un peu sèche, mais en revanche, infiniment d'esprit. Je lui rendis justice à distance ainsi qu'à ses amies. Mme de Crussy elle-même, qui m'avait tant déplu quel-

ques mois auparavant, me sembla rajeunie, par le souvenir, de plusieurs années. Mais bientôt toutes ces impressions s'effacèrent successivement, et ne laissèrent plus en moi qu'une image, une seule pensée, celle d'Honorine. Pouvais-je ne pas revenir à elle avec la confusion du repentir, en me retraçant ses charmes et ses perfections? A présent que j'étais séparé d'elle, je la jugeais, et je sentais tout ce qu'elle valait. Comment avouer, sans avoir l'air d'un visionnaire ou d'un fou, que, lorsque j'étais près d'elle, j'étais froid, indifférent, probablement par fanfaronnade; mais que, dès que j'avais cessé de la voir, j'étais devenu éperdument amoureux d'elle?

Je n'avais, à l'école militaire, qu'un seul ami, il s'appelait Victor de P...., son caractère était tout l'opposé du mien. Aussi hardi, aussi entreprenant que j'étais irrésolu et craintif, Victor était à vingt ans ce qu'il serait à trente. Il avait déjà la tête remplie de grandes théories et de systèmes tous faits sur l'amour et le caractère des femmes; il était né avec tous les instincts et les principes de la garnison.

Victor connaissait ma timidité et mon inexpérience, il avait eu pitié de moi, et s'était engagé à me former. Je lui retraçai sans lui rien déguiser toutes les circonstances de mon séjour dans le château de ma tante. Il fut longtemps à revenir de sa surprise, lorsque je lui eus avoué que je m'étais trouvé pendant trois mois à peu près sans concurrents, avec mon uniforme et mes vingt ans, au milieu de sept ou huit femmes n'ayant toutes pour se distraire que des romans ou moi, et sans que j'eusse été le Faublas d'aucune d'elles. Il fallut pour qu'il me crût que je lui affirmasse à plusieurs reprises que j'étais sorti du château de Lespart la conscience aussi nette que lorsque j'y étais entré.

Je lui parlai aussi d'Honorine; je la lui dépeignis avec un enthousiasme et un feu qui lui firent bien voir que, si j'étais ignorant, je n'étais du moins pas insensible. Il ne put douter qu'elle ne fût réellement jolie, ayant été jugée telle par un tribunal de femmes. Je lui montrai enfin la bourse qu'Honorine m'avait remise le jour de mon départ.

— Peste! dit Victor en l'examinant attentivement, vous êtes plus heureux que je ne pensais! Eh bien! ajouta-t-il en me

rendant la bourse, j'espère que pour celle-là du moins tout est fini?

— Comment l'entendez-vous? lui dis-je en le regardant attentivement.

— Mais est-ce que vous n'êtes pas au mieux avec elle? reprit-il.

— Au mieux? ajoutai-je. En vérité, je ne vous comprends pas.

Victor fit entendre un long éclat de rire.

— Comment, s'écria-t-il, une jeune fille qui m'a tout l'air d'être fort passionnée, une créole enfin, avec qui vous conversez dans un parc jusqu'à onze heures du soir, au clair de lune, qui pleure quand vous devez partir, qui vous remet une bourse qu'elle vous a brodée en cachette; et vous en êtes là!... Oh! pour le coup, mon cher, sous quel astre êtes-vous donc né?

Victor continua ainsi pendant quelques instants à m'adresser des réprimandes en forme de railleries, et j'y étais d'autant plus sensible que je sentais revenir dans mon esprit de temps à autre la conversation qui avait eu lieu dans le parc entre ma tante et ses amies, et que je n'avais pas jugé à propos de lui confier. Je me disais en même temps que mes camarades, même les plus laids et les plus bêtes, avaient tous, à les en croire, des maîtresses charmantes, et recevaient d'elles des lettres qu'ils lisaient confidentiellement à toute l'école Moi seul, j'étais sans lettres et sans maîtresses, et de plus, toujours placé sous le poids de l'anathème lancé contre moi par Mme de Crussy. Je ne répondis rien à Victor; j'étais trop profondément mortifié de ses paroles et des réflexions qu'elles m'inspiraient. Il avait réussi cependant à me faire rougir de moi-même. Je lui donnai intérieurement raison sur tous les points, et je puis dire qu'en le quittant je n'avais plus les mêmes principes ni la même conscience.

L'année s'écoula avec une lenteur extrême; au lieu de songer à mes études et à mes livres, je ne fis que penser à Honorine. Je passai de détestables examens, mais peu m'importait; le projet que je roulais dans mon esprit était trop grave et trop capital pour ne pas occuper toutes mes pensées. J'étais décidé, conformément aux reproches et aux instructions de Victor, à

ne rentrer à l'école qu'en triomphateur. Honorine devait être à la fois le but et le prix de mon entreprise.

Enfin je reçus une lettre de ma tante, où elle m'annonçait que j'étais attendu au château de Lespart. En achevant cette lettre, je fus saisi de mortels battements de cœur qui ne devaient plus me quitter pendant tout mon voyage et une partie de mon séjour au château. J'essayais parfois de maîtriser mon émotion en me disant : « C'est un parti pris, il faut qu'elle soit à moi, ou sinon... je me tuerai. » Mais c'était là une phrase de fanfaron, qui ne faisait que me donner la mesure de ma peur. Jugez de ce qui devait se passer en moi; j'étais éperdument amoureux d'Honorine, et j'étais cependant décidé à jouer près d'elle, de propos délibéré, le rôle de séducteur. Est-il au monde de plus fausse position que celle-là?

Le jour de mon départ, je dis à Victor d'un ton d'assurance :

— Je suivrai vos conseils, mon cher, vous serez content de moi.

— J'en doute, me répondit-il; au surplus, nous verrons.

Pendant l'année qui s'était passée depuis mon premier séjour au château de Lespart, il s'était opéré de grands changements dans le caractère et les idées de ma tante. Elle était devenue d'une dévotion outrée, à la suite d'une maladie nerveuse qui lui avait fait perdre une partie de ses cheveux. Sa dévotion était retombée sur la pauvre Honorine, qui s'y trouvait directement exposée; son existence n'était plus ce qu'elle était l'année précédente. Moi qui l'avais vue idolâtrée, fêtée par tout le monde! Ma tante avait fini par se lasser d'elle comme on se lasse d'un jouet qui a perdu sa nouveauté; elle en avait fait maintenant une sorte de femme de chambre relevée, la soumettant à tous les caprices, à toutes les tracasseries d'un jansénisme de fraîche date. Les plus heureuses qualités d'Honorine étaient devenues des défauts aux yeux de ma tante; elle avait successivement condamné sa gaieté, son expansion, sa franchise; elle lui eût fait volontiers un crime de sa grâce et de sa jeunesse.

Honorine me revit avec un sentiment de profonde tristesse, mais aussi je crois avec un certain bonheur; elle sentait qu'elle retrouvait en moi quelqu'un en qui elle pourrait se confier. Son visage me parut altéré, maigri; elle était toujours char-

mante, mais elle avait eu beaucoup à souffrir de l'humeur de Mme de Lespart. Elle ne me fit pas d'abord connaître tous ses chagrins, mais j'en devinai une partie : je m'assurai par moi-même que celle qui l'avait placée sous sa dépendance en publiant d'avance les actes de sa bienfaisance fastueuse, n'était plus maintenant que sa persécutrice cachée, son despote intime.

J'avoue que l'état où je retrouvai Honorine, les aveux qu'elle me fit, les chagrins dont je la vis atteinte, faillirent déconcerter un peu mon plan de campagne. Je n'avais vu en elle, l'été précédent, qu'une jeune folle dansant, riant, chantant du soir au matin; son insouciance et son abandon semblaient autoriser alors tous les projets; mais je ne m'attendais pas à retrouver une victime. Cependant, au moment où je me sentais prêt à faiblir, je fis un retour sur moi-même, je me dis que le chagrin d'Honorine, l'appui qu'elle semblait attendre de moi devaient être un piége que le sort me tendait. « Il s'agit, me dis-je, tout en acceptant le partage de ses peines, de me réserver l'entière liberté de mes actions. »

Tout en cherchant, à l'aide de ces raisonnements, à ramener mes pensées à un but positif, je remettais de jour en jour l'exécution de mon dessein; je me disais que l'occasion favorable n'était pas encore venue, bien que j'eusse à peu près tous les jours un entretien de plusieurs heures avec Honorine; mais j'étais d'autant plus timide et d'autant plus éloigné de rien entreprendre près d'elle, que je m'étais mieux préparé d'avance à être hardi et téméraire. Honorine était toujours beaucoup plus résolue et plus expansive que moi; elle pleurait en me rapportant le soir les discours injustes et cruels que ma tante lui avait tenus dans la journée. Et moi, je la regardais pleurer silencieusement, sans songer à mon projet et sans avoir surtout la force de rompre le charme de nos entrevues; c'est un si grand bonheur d'égoïsme, de regarder pleurer la femme qu'on aime! non pas qu'on soit heureux de ses larmes, mais c'est qu'en les recueillant, on songe aux consolations qu'elle espère, et il semble qu'elle veuille étendre ainsi le champ si vague et si doux de la protection.

Telles étaient les impressions que j'apportais à mes tête-à-tête avec Honorine; j'étais, comme vous le voyez, fort éloigné de mon but, et je ne m'en fusse probablement jamais rapproché,

si ma bonne ou ma mauvaise étoile n'eût bientôt fait naître une circonstance imprévue qui semblait être une provocation directe adressée à ma résolution.

Un jour, ma tante avait été plus cruelle encore pour Honorine qu'elle ne l'était d'ordinaire. A table, devant plusieurs personnes étrangères, elle lui avait adressé des reproches si durs et si déplacés, que je faillis faire éclater mon indignation; il s'agissait, je crois, d'une certaine coiffure sur laquelle ma tante avait mis son *veto,* et qui s'était reproduite malgré sa défense. Honorine, poussée à bout, quitta la table précipitamment sans pouvoir prononcer un seul mot, et sans que personne eût l'air de remarquer son départ. Dès que le dîner fut achevé, je m'empressai d'aller la rejoindre; je la trouvai dans une allée détournée du parc, assise derrière un oranger, sur un banc de bois où nous nous asseyions quelquefois. Ses traits et ses mouvements exprimaient la désolation la plus vive; elle me dit d'un ton suffoqué :

— Je veux partir... aujourd'hui... ce soir même... je ne puis rester plus longtemps dans cette maison...

— Calmez-vous! m'écriai-je; si quelqu'un vous surprenait dans l'état où vous êtes?

— Eh! que m'importe! reprit-elle, je n'ai plus rien à perdre maintenant.

Tout novice que j'étais, je compris confusément que ces transports d'agitation, ces menaces pouvaient produire dans l'esprit d'Honorine, naturellement ardent et impétueux, une crise favorable à la réussite de mes projets; je me promis intérieurement de ne laisser échapper aucune circonstance que je pusse mettre à profit. Je m'approchai d'elle, je voulus m'emparer de ses mains en cherchant à la consoler :

— Laissez-moi, me dit-elle en se levant d'un air désespéré, vous ne me reverrez jamais...

— Mais où irez-vous? m'écriai-je, vous ne connaissez personne en France?

— Il est vrai, reprit-elle d'un ton d'abattement; je suis seule au monde, personne ne s'intéresse à moi; mais n'importe, je pars.

— Vous partez, Honorine, ajoutai-je en étendant les bras vers elle; et moi, moi qui vous aime?

Le geste de douleur qui accompagna ces derniers mots la contraignit à s'arrêter ; elle sourit douloureusement, puis me regardant d'un air découragé :

— Oui, il faut que vous m'aimiez vraiment, reprit-elle, pour vous intéresser encore à moi après ce qui vient de se passer !

Je ne trouvai rien à lui répondre ; seulement je la contraignis à se rasseoir près de moi. Je pris sa main qu'elle ne chercha plus à me retirer ; nous nous regardâmes quelques instants en silence : nous étions à la fois heureux et presque calmés ; elle reprit d'une voix à demi éteinte :

— Il faut que vous m'aimiez véritablement, car je n'ai plus que vous au monde pour me plaindre et me protéger.

A peine eut-elle prononcé ces mots, que je fis entendre un cri de bonheur ; je crus rêver, je venais de comprendre qu'elle m'abandonnait le soin de sa destinée; j'avais mis tout à coup la timidité de côté, parce que je ne m'apercevais plus que je fusse timide.

— Et vous, lui dis-je, m'aimez-vous?

Elle soupira, baissa la tête, puis fit entendre un *oui* murmuré d'un ton si faible, que je le devinai plutôt que je ne l'entendis.

Je tombai à ses genoux, je n'avais la force de rien exprimer, j'étais courbé devant elle ; je crus sentir que sa tête s'appuyait doucement sur moi ; alors je n'éprouvai plus que du bonheur, mais pas de surprise, pas d'orgueil surtout : j'aurais voulu qu'un pareil moment pût durer toute la vie.

Tout à coup elle se releva, repoussa ma main, et, la serrant une dernière fois avec expression :

— Au nom du ciel, ne me perdez pas, s'écria-t-elle ; adieu.

Elle disparut précipitamment, me laissant étonné, anéanti, cherchant à douter encore de ce qui venait de m'arriver, interrogeant mon trouble et mon ravissement, me demandant si c'était bien à moi que cet aveu et ces paroles se fussent adressés. Mais, la première émotion de l'extase une fois dissipée, mon cœur se divisa tout à coup en deux partis contraires qui luttaient et s'y faisaient la guerre depuis longtemps. Alors la seconde partie de moi-même, celle qui n'eût assurément rien obtenu pendant cet entretien, releva la tête d'un air de fierté et se dit qu'elle venait de remporter une véritable victoire. Je

me mis en même temps à calculer avec le sang-froid et la précision d'un roué le chemin que j'avais dû faire dans les bonnes grâces d'Honorine. — Il n'y a qu'un instant, me disais-je, à cette place, je la serrais dans mes bras; elle m'a avoué qu'elle m'aimait ; il ne tenait qu'à moi qu'elle m'appartînt. — Mon but me semblait atteint, ou du moins si près d'être atteint, que je croyais déjà pouvoir célébrer mon triomphe. — C'est dommage, ajoutai-je en me rengorgeant, que Victor ou quelque autre camarade de l'école militaire ne se soit pas trouvé tout à l'heure, derrière cette charmille, au moment où j'étais aux pieds d'Honorine; j'aurais pu ainsi faire constater par des témoins les progrès réels qui se sont accomplis en moi depuis l'été dernier.

Je faisais ces réflexions en marchant dans le parc à pas précipités comme un homme qui ne se possède plus. Tout à coup, je m'arrêtai, comme frappé d'une illumination soudaine pour me dire : Je n'ai plus qu'un pas à franchir, mais il faut le franchir; il n'y a point deux partis à prendre maintenant. Après ce qui vient de se passer entre Honorine et moi, après ce que je viens d'obtenir d'elle, il serait impardonnable à moi de ne pas me rendre chez elle cette nuit, à une heure du matin.

J'eus à peine prononcé cette phrase et tracé ce que j'appelais mon plan de conduite, que je fis un brusque retour sur moi-même; j'eus comme un saisissement d'indignation. Un sentiment d'honnête homme se réveilla subitement dans ma conscience, et la première pensée qui me vint à l'esprit fut celle-ci : « Elle est déjà si malheureuse! Si cette visite allait encore augmenter ses tourments ! » Mais j'étais en ce moment trop exalté, trop endurci surtout pour que cette crainte pût avoir beaucoup d'empire sur moi. Pour achever de m'étourdir, je me transportai en pensée à l'école militaire, et je me dis qu'il s'agissait maintenant de mon salut définitif, du rang que j'occuperais dans l'opinion des autres hommes, de la question enfin de savoir si je serais ridiculisé ou respecté pour le reste de ma vie. — D'ailleurs, ajoutais-je, que me dirait Victor lorsque je lui confesserais l'entrevue du parc?... Allons, allons, il n'y a plus à balancer, il faut agir, et demain, morte ou vivante, elle m'appartiendra.

Je me dirigeai vers le château; il faisait nuit déjà depuis

2.

longtemps. On était réuni dans le salon, dont on avait ouvert les fenêtres à cause de la chaleur. Ma tante recevait ce soir-là quelques personnes du voisinage. Comme elle sentait qu'elle avait été trop loin près d'Honorine pendant le dîner, elle avait cherché à réparer ses torts en lui faisant quelques caresses. Honorine était assise à côté d'elle et conservait une attitude contrainte et réservée. En entrant, je fus frappé de sa pâleur; elle paraissait chercher mes regards avec une sorte d'inquiétude, mais j'eus l'air d'éviter les siens. Je la regardai pourtant, elle me sourit avec une expression de douceur; je tressaillis, car je craignais que quelqu'un n'eût remarqué ce sourire; je voulais qu'elle fût compromise par moi, mais non par elle-même. Elle était ce soir-là si intéressante et si jolie, que tout le monde faisait son éloge; il y a des figures que l'émotion rafraîchit comme les fleurs. J'en étais fier comme de moi-même; je compris pour la première fois de ma vie le bonheur d'être aimé d'une femme que chacun admire et vante. Je me trouvai aussi heureux, plus heureux peut-être maintenant que je l'avais été dans le parc, quelques instants auparavant, aux pieds d'Honorine. Je me dis même que ce premier bonheur n'avait dû servir qu'à préparer, qu'à rehausser celui que je goûtais en ce moment. L'amour est un contraste perpétuel entre la sécheresse du plus affreux orgueil et le dernier excès de l'abandon.

Je passai derrière les fauteuils rangés en cercle autour du salon, je m'approchai de celui d'Honorine, et, au risque d'être entendu de ma tante, je lui lançai à demi-voix ces deux mots: « M'aimez-vous? » Je tenais à faire l'essai de mon nouveau pouvoir. Elle feignit de ne pas m'avoir entendu; alors je relevai la tête, je parus piqué, je me tournai vers une autre femme assise à quelque distance; je me courbai sur son fauteuil et affectai de lui parler avec une certaine familiarité. Honorine, que je ne perdais pas de vue, se retourna brusquement et me dit avec un regard dont je n'oublierai jamais l'expression: « Et vous? » Je tremblai, mais je me remis aussitôt; je souris d'un air de confiance en me disant: J'en étais sûr. — Je pensai qu'elle ne m'eût assurément rien dit de plus si elle eût été réellement ma maîtresse. — Il est constant, ajoutai-je en moi-même, qu'elle m'appartient maintenant, et que, si j'exigeais que ce qu'elle vient de me dire tout bas, elle

le dît tout haut, devant toutes les personnes qui se trouvent réunies ici, elle s'y résignerait. Décidément, il est indispensable que je la voie cette nuit.

Il était à peine onze heures lorsque les personnes que ma tante avait réunies se retirèrent. J'habitais un pavillon situé dans le parc à une ou deux portées de fusil du château ; la chambre occupée par Honorine se trouvait dans un corps de logis communiquant par une galerie avec l'appartement de ma tante. Ce bâtiment était habituellement réservé aux plus intimes amies du château, celles qui y passaient une partie de l'été. On y montait par le château d'abord, puis par un escalier donnant dans le parc même, et dont j'avais eu le soin d'étudier d'avance les dispositions.

En quittant le salon, au lieu de me rendre dans mon pavillon, je me mis à me promener dans le parc, en rêvant aux chances de mon expédition. Je m'étais dit que je monterais à une heure chez Honorine ; j'avais par conséquent près de deux heures à attendre et à réfléchir sur ce que j'allais faire. C'était plus de temps qu'il ne m'en fallait pour sentir fléchir mon courage et voir s'évanouir ma résolution.

Autant je m'étais cru d'avance hardi, déterminé, quand il n'était pas encore question d'agir, autant je me trouvais maintenant indécis, abattu. Je sentais par instants mes jambes fléchir sous moi et mon front se couvrir d'une sueur froide, car, en me recueillant sérieusement, j'étais loin d'avoir la conscience calme sur l'action que j'allais commettre. Le côté conquérant et chevaleresque de mon expédition était complétement évanoui ; il ne restait plus en moi que certaines considérations qui n'étaient assurément pas à l'avantage de ma délicatesse. J'étais en butte à toutes les attaques du remords, de la crainte, d'un violent amour, du faux point d'honneur, de tout ce qui pouvait bouleverser un cœur tel que le mien, où il n'y avait encore que des doutes et de fausses idées sur toutes choses. Enfin, sentant qu'il m'était impossible de soutenir plus longtemps cette lutte affreuse engagée entre le parti que j'avais pris et la révolte de mes instincts, je me dis : Arrive que pourra, je n'irai pas ; demain, j'avouerai tout à Honorine, je me jetterai à ses pieds, j'implorerai mon pardon ; elle me l'accordera, j'en suis sûr.

Dès que j'eus prononcé ces mots, je souris, je me sentis soulagé d'un grand poids; mes sens se calmèrent par degrés, il me semblait que je renaissais à la vie. Je me dirigeai d'un pas léger vers la porte du pavillon, enchanté du parti que je venais de prendre. Mais, au moment où j'allais ouvrir la porte, je m'arrêtai brusquement :

— Mais si je rentre, m'écriai-je, que dira Victor. Il dira que je suis un lâche, que je mens à tous les serments que je me suis faits; il est clair que je n'ai ni résolution ni courage; Honorine elle-même me méprisera, quand je lui ferai connaître ce qui s'est passé en moi.

En ce moment, j'entendis sonner une heure à une petite pendule en cuivre qui se trouvait sur la cheminée du pavillon. Je regardai la fenêtre d'Honorine, j'espérais que sa lumière serait du moins éteinte; dans ce cas-là, j'aurais eu un prétexte pour renoncer à tout. Mais j'aperçus avec douleur que sa fenêtre était encore éclairée. Alors je ressentis un véritable vertige, je fus emporté comme dans un tourbillon et contre ma volonté vers l'escalier qui conduisait chez Honorine. Je le montai en recommandant mon âme à Dieu, comme si j'allais commettre un crime.

Je savais que la chambre d'Honorine devait être la seconde à gauche, dans un corridor sur lequel donnaient les chambres des autres personnes qui habitaient cette partie du château. Je faillis m'évanouir lorsque j'aperçus la clef qui se trouvait à la seconde porte. Je frappai timidement, moi qui m'étais dit quelques jours auparavant que je pourrais pénétrer chez elle par escalade! Je ne saurais vous dire ni comment la porte s'ouvrit, ni comment j'entrai, car je n'avais plus en ce moment la conscience de mes pensées ni de mes mouvements. Je me souviens seulement que j'aperçus à travers un nuage Honorine qui se trouvait dans le fond de la chambre assise devant une table et occupée à écrire. Elle crut probablement qu'une femme de chambre du château venait d'entrer chez elle, car elle continua à écrire pendant quelques instants encore. Enfin elle se retourna, mais, lorsqu'elle m'eut reconnu, elle resta quelques instants stupéfaite, immobile, ne pouvant croire encore que ce fût moi.

Elle se leva précipitamment :

— Que voulez-vous ? s'écria-t-elle ; est-ce vous ?... Non, je me trompe, ce ne peut être vous.

Elle ne put continuer et fléchit sur elle-même : ses lèvres blanchirent, et ses yeux se fermèrent à demi. Je me crus enhardi, bien que ses gestes exprimassent une confusion mortelle. Je m'étais cependant attendu à trouver en elle encore plus de stupeur et d'indignation. J'eus un moment la pensée qu'elle pourrait s'adoucir.

— J'ai voulu, lui dis-je en balbutiant, vous revoir pour m'entretenir avec vous.

— Vous entretenir avec moi? reprit-elle; ici, à une pareille heure ! malheureux ! sortez, sortez !

— Non, répliquai-je avec la sombre expression d'un forcené, je suis décidé à rester ici jusqu'au jour.

J'avais juré de la poignarder, le coup était porté. Je croisai froidement les bras pour en attendre l'effet. Elle se tint debout, me regarda pendant quelques instants comme privée de mouvement, puis elle leva les mains au ciel, se précipita sur la table où je l'avais surprise ; elle prit un mouchoir qu'elle appuya violemment sur sa figure : je l'entendis sangloter ; elle prononça quelques phrases entrecoupées, mais je ne distinguai que ces mots : « Je l'ai mérité. » Elle passa brusquement devant moi en me criant sans se retourner : « Adieu. » En même temps, elle s'élança dans le corridor et chercha à ouvrir une fenêtre donnant sur une fosse profonde qui entourait le château ; c'était l'unique et dernier vestige des anciennes fortifications.

J'eus heureusement le temps de la rejoindre avant qu'elle eût exécuté son dessein ; je parvins à m'emparer de ses mains.

— Rentrez, lui dis-je, si vous ne voulez pas que j'emploie la force pour vous retenir.

Elle jeta un regard d'épouvante sur les portes des autres chambres, et, craignant sans doute d'engager une lutte qui eut été nécessairement entendue des personnes du voisinage, elle rentra, et me dit d'une voix éteinte :

— Je vous jure que, dès que vous ne serez plus là, je me précipiterai par cette fenêtre.

Je ne lui répondis pas ; je promenai autour de moi des yeux égarés, cherchant si je ne trouverais pas un couteau, une

arme, pour me l'enfoncer dans le cœur. Je sentais bien, d'après ce qu'elle venait de me dire, que tout était perdu pour moi; je ne pouvais douter que, si elle ne se tuait pas, elle ne devînt folle. Je ne reconnaissais plus ni sa voix, ni ses mouvements, ni ses traits : ce n'était plus elle. A chaque gémissement qu'elle laissait échapper, il semblait qu'elle allât rendre l'âme. J'étais aussi malheureux qu'elle, bien qu'atteint d'une souffrance différente; elle n'était que ma victime, mais moi, j'étais son bourreau. Je sentis que j'avais commis par orgueil, par folie, la plus indigne des lâchetés; j'étais maintenant en présence de mon châtiment. Je me disais que je ne survivrais pas à une pareille impression; mais je ne savais comment le lui faire comprendre, et il fallait pourtant la venger de moi-même. Je ne respirais plus, j'étais comme détaché de la vie. Honorine jeta les yeux sur moi, et mon attitude, la pâleur de mon visage, lui inspirèrent sans doute quelque pitié, car elle me dit d'une voix dont l'accent me perça le cœur :

— Vous avez eu raison d'agir ainsi, car j'ai été avec vous inconséquente, légère; seulement... je n'aurais pas cru que ma punition dût me venir de vous.

Je ne compris pas d'abord le sens de ses paroles; je compris seulement qu'elle me parlait et ne me méprisait pas assez pour me refuser d'entendre le son de sa voix. Je me dis que son cœur devait être un abîme de miséricorde et de bonté, et, cédant à l'accablement et au repentir, je tombai à genoux, mais loin d'elle, sans oser la regarder, cachant ma tête dans mes mains pour pleurer plus librement. Mes cris étouffés et mes exclamations convulsives attestaient un si vif désespoir, qu'Honorine ne put s'empêcher de m'adresser quelques mots pour essayer de me calmer. Pour toute réponse, je lui fis un signe de main comme pour lui indiquer que je me croyais indigne du secours qu'elle m'offrait.

Je m'efforçai enfin de surmonter mon émotion :

— Tous les instants que je passe ici, m'écriai-je en sanglotant, ne font qu'aggraver mon crime, je le sens, et pourtant il faut que vous sachiez tout.

Alors je lui fis connaître toutes les circonstances qui m'avaient poussé à cette étrange et déplorable résolution. Je lui dépeignis ma timidité, les craintes, les angoisses perpétuelles

où je vivais depuis longtemps, me considérant comme un être incapable d'être aimé, ni de faire comprendre à aucune femme que je pusse aimer. Je lui parlai aussi des conseils que j'avais reçus à l'école militaire, de l'opinion que Mme de Crussy avait exprimée sur moi l'année précédente. Je lui fis voir enfin que je n'étais qu'un véritable enfant, dont le jugement avait été plutôt faussé que le cœur n'était perverti. Je ne lui cachai rien : c'était le seul moyen peut-être de paraître moins coupable à ses yeux.

Quand j'eus cessé de parler, elle m'indiqua le papier qui se trouvait sur la table.

— Au moment où vous êtes entré, me dit-elle, je vous écrivais. Je vous conjurais, au nom de l'amitié que vous sembliez me porter, d'user avec moi des plus grands ménagements, car je me repentais de notre dernier entretien. Votre tante, vous disais-je, qui semble me haïr maintenant, me reproche sans cesse d'être coquette, légère; la plupart de ses amies sont mal disposées contre moi. Que diront-elles quand elles sauront?...

Je me levai précipitamment en entendant ces derniers mots, saisi d'indignation, comprenant qu'elle pouvait croire que je serais capable de divulguer cette entrevue. Je m'approchai d'elle, puis m'éloignant brusquement :

— Non, non, je ne me plains pas, m'écriai-je, car j'ai mérité que vous eussiez cette pensée.

Il y eut une pause qui dura un temps assez long. Ce fut elle qui rompit le silence la première.

— Oui, n'est-ce pas? reprit-elle en agitant la tête, votre cœur se révolte en pensant que ce qui se passe en ce moment ici pourrait être jamais connu par vous; mais, croyez-moi, il n'y a point d'homme, si généreux qu'il soit, qui ne révèle tôt ou tard un secret où son amour-propre est intéressé.

La voix d'Honorine, d'ordinaire si tendre, avait, en prononçant ces mots, un accent de sécheresse qui me fit sentir que j'avais perdu tout son amour.

— Ne m'accablez pas, répliquai-je, car je sais que je mourrai du chagrin que je vous ai fait éprouver cette nuit; mais laissez-moi pourtant vous jurer qu'en me rendant ici, j'espérais que vous m'appartiendriez pour toute la vie. Je me di-

sais : C'est elle qui m'a appris à aimer, c'est elle seule que j'épouserai.

— Oh ! n'ayez jamais cette pensée-là, interrompit vivement Honorine, car elle nous tromperait tous les deux. Quelque temps avant votre arrivée, Mme de Lespart me disait : « Vous avez été l'été dernier d'une coquetterie révoltante avec mon neveu ; vous savez bien pourtant qu'il ne peut vous épouser ; il sera riche un jour, et vous n'avez rien. Prétendriez-vous donc être sa maîtresse? »

Je fis quelques pas pour m'élancer hors de la chambre, mais je me contins. Je ne sais à quel excès d'emportement j'eusse cédé, si ma tante eût été devant moi. Elle avait trouvé d'avance des paroles qui devaient être pour moi le dernier des affronts.

— Quand je vous avouais, m'écriai-je, que je sentais ne pouvoir aimer ma tante, vous m'accusiez, vous me blâmiez...

Je gardai le silence, l'émotion étouffait ma voix. Honorine me regarda, je compris le sens de ce regard, je m'élançai vers elle.

— Si vous me pardonniez, lui dis-je en m'emparant de ses mains que j'abandonnai brusquement ; si vous me pardonniez, si vous ne me laissiez pas partir sans me dire du moins que vous pourriez peut-être m'aimer encore, quel espoir, quel courage j'emporterais ! Il me semble que je serais bientôt digne de vous, et, en attendant, je pourrais tout dire à ma tante, lui déclarer que je suis déterminé à n'épouser que vous.

— Encore cette pensée? reprit Honorine en me souriant tristement.

L'expression qu'elle mit à ces dernières paroles me pénétra d'une émotion que je ne saurais rendre. J'éprouvai l'empire irrésistible d'une femme divine qui semble douter d'elle-même au moment même où elle se révèle dans sa plus sublime bonté. Je me penchai vers elle avec le plus confiant abandon ; j'oubliai pour un instant ma faute, son désespoir et tout ce qui venait de se passer.

— Vous savez bien, lui dis-je d'une voix tremblante d'émotion, que je n'ai que vous au monde ; seul, abandonné de tous les cœurs, je n'avais que cette affection qui faisait mon seul bien ; et qui donc m'aimera désormais si vous ne m'aimez plus ?

Alors elle me regarda de nouveau, je vis des larmes rouler dans ses yeux; je joignis les mains, ne doutant pas qu'elle ne m'eût compris. Elle me tendit une de ses mains avec une confiance qui ne pouvait exister que dans un cœur tel que le sien. J'osai serrer à peine cette main qu'elle me rendait comme si je n'eusse pas cessé d'en être digne.

— Adieu, m'écriai-je d'une voix étouffée, adieu; désormais je ne puis plus vivre que pour vous.

Au moment où je sortis de chez elle, il était près de cinq heures; le jour était levé déjà depuis longtemps, nous étions alors au milieu de l'été. Je franchis rapidement le corridor où se trouvait la chambre d'Honorine; mais, au moment où je me préparais à descendre l'escalier, je vis une porte s'ouvrir brusquement et paraître Mme de Crussy, qui habitait une chambre voisine de celle d'Honorine. Elle me fit une profonde révérence accompagnée d'un sourire railleur, puis la porte se referma brusquement.

Je me hâtai de descendre, et ce ne fut qu'après avoir marché quelques instants dans le parc et repris, en respirant le grand air, une certaine tranquillité d'esprit, que je pus réfléchir à tout ce que cette dernière circonstance pouvait avoir de funeste pour Honorine et pour moi. Je parvins cependant à calmer un peu mes inquiétudes, en me disant que, dans le cas où Mme de Crussy aurait conçu quelques soupçons, elle aurait du moins la générosité de ne chercher à les éclaircir qu'auprès de moi. J'étais du reste bien décidé à saisir l'occasion favorable d'entretenir ma tante de mon amour pour Honorine et du projet d'union que j'avais conçu, sans me dissimuler pourtant les obstacles qu'un pareil projet pourrait rencontrer dans son esprit.

Je rentrai au château, car je craignais que mon absence ne fût remarquée. Ma tante se trouvait déjà dans la salle à manger avec Mme de Crussy; j'examinai leurs physionomies, mais je n'y vis rien qui dût m'alarmer. Je crus même remarquer sur leurs traits une expression de gaieté extraordinaire. Comme on servait le déjeuner, une femme de chambre vint annoncer d'un air composé que Mlle Honorine avait une violente migraine et ne descendrait pas de la journée. Ma tante, après le déjeuner, se disposa à faire quelques visites dans le voisinage et voulut

m'emmener avec elle. Je fus surpris du changement de ses manières. Elle me traitait ordinairement avec une froideur qui allait presque jusqu'au dédain ; mais elle fut ce jour-là avec moi d'une affabilité à la fois moqueuse et recherchée qui ne laissa pas de m'inquiéter. Je m'efforçai en vain de découvrir ce qui pouvait me valoir de sa part cette attention singulière. — Vous vous formez, me disait-elle après chaque visite que nous faisions ; je commence à croire que décidément on pourra faire quelque chose de vous.

J'étais trop préoccupé pour comprendre le sens caché de ces félicitations cruellement ironiques. Cependant, lorsque je vis que la journée du lendemain se passait sans qu'Honorine parût, je me hasardai à parler d'elle à ma tante.

— Ah ! mon cher neveu, me dit-elle en souriant d'un air de gaieté forcée, je dois vous dire que votre question est au moins indiscrète. Rentrez en vous-même, et vous sentirez qu'il était impossible que cette petite malheureuse que j'ai recueillie restât ici un jour de plus. Comment ! après vous avoir fait venir, sans m'en douter, une maîtresse de la Guadeloupe, fallait-il encore vous la conserver ?

— Une maîtresse ! m'écriai-je en pâlissant et en cherchant à douter de ce que j'entendais.

— Allons, reprit ma tante, vous niez, c'est le fait d'un galant homme ; je pourrais même paraître convaincue, si cela peut vous plaire ; mais, croyez-moi, le mieux est, quant à présent, de ne pas trop vous défendre d'un fait qui, après tout, vous réhabilite dans mon sentiment. Décidément, nous vous avions mal jugé. Nous vous prenions pour un novice, incapable de rien entreprendre ; mais vous nous avez toutes jouées avec une adresse et un sang-froid qui vous fait le plus grand honneur. A présent, je puis vous avouer pour mon neveu.

J'étais trop consterné, trop ému, pour pouvoir exprimer à ma tante ce qui se passait en moi. Je me contentai de lui dire en cherchant à me modérer :

— Madame, tout ce que je puis vous dire, c'est que vous avez été la dupe d'une indigne délation ; il faut qu'Honorine rentre chez vous aujourd'hui, à l'instant même.

Ma tante vit bien à ma voix et à mon air que j'étais sur le point d'éclater.

— Mon cher neveu, me dit-elle avec sévérité, sur quel ton le prenez-vous avec moi? Est-ce ainsi que vous prétendez reconnaître ma complaisance et mes bontés?

— Encore une fois, madame, repris-je avec force, il faut qu'Honorine rentre ici; elle n'a jamais été ma maîtresse, elle est aussi irréprochable que lorsqu'elle est entrée chez vous.

Ma tante avait le caractère impérieux et despotique, elle se contenta de me répondre d'un ton bref:

— Vous ne la reverrez pas.

— Que dites-vous, m'écriai-je, quand mon existence et la sienne sont liées à jamais, quand j'ai juré de l'épouser?

Ma tante me regarda d'un air à la fois stupéfait et dédaigneux, comme pour me demander si je parlais sérieusement.

— Épousez-la, reprit-elle, et je vous déshérite.

Cette dernière menace me fit rentrer en moi-même et comprendre que je n'avais plus rien à espérer d'un pareil cœur. Une distance infranchissable existait entre ses sentiments et les miens. Je m'inclinai profondément devant elle et disparus. J'appris d'un des domestiques de la maison qu'Honorine était partie la veille, d'après les ordres de ma tante, pour Paris, où elle devait attendre une personne qui se chargerait de la conduire à la Guadeloupe.

Je quittai le château de Lespart ce jour-là même, sans prendre congé de ma tante. La précipitation que je mis à faire un voyage qui avait pour moi un but si important, la douleur qui s'était emparée de moi avaient altéré ma santé à tel point, qu'en arrivant à Paris je fus obligé de garder le lit pendant plusieurs jours. Dès que j'eus assez de force pour me lever, je résolus de me rendre à la maison où je supposais qu'Honorine devait être enfermée. Mais, comme je sortais de l'hôtel où j'étais descendu, je fus accosté par un élève de l'école militaire, qui n'était autre que mon camarade Victor de P..., à qui j'avais écrit quelques jours auparavant pour qu'il vînt me rendre visite à sa première sortie.

— Peste! dit-il en m'abordant, je commence à croire que votre créole n'est décidément pas une femme à dédaigner; savez-vous qu'elle écrit comme un ange, et qu'elle me paraît fort empressée de recevoir de vos lettres, puisqu'elle n'attend même pas que vous soyez rentré à l'école pour vous adresser

les siennes ? Allons, avouez que vous avez enfin profité de mes leçons.

En prononçant ces mots, Victor me montra une lettre qu'il avait reçue trois jours auparavant, et par laquelle Honorine, que j'avais instruite de l'amitié qui nous unissait, le priait de me faire remettre une autre lettre contenue dans celle qu'elle lui adressait. Elle espérait qu'elle connaîtrait ma demeure. J'ai supposé depuis qu'elle avait dû être informée de mon brusque départ du château et n'avait pas voulu m'y adresser ses lettres, dans la crainte que ma tante ne les décachetât.

Je ne vous parlerai pas de ce que j'éprouvai en lisant ce que m'écrivait Honorine, car je n'aime pas à faire étalage de mes sentiments ni de mes douleurs. Elle m'annonçait qu'elle était mourante et n'espérait plus me revoir. Ma tante l'avait brusquement congédiée de chez elle en l'accablant des plus injustes soupçons, sans même lui permettre de se justifier. Elle avait été prise, en arrivant à Paris, d'une fièvre inflammatoire qui l'avait bientôt mise à la dernière extrémité. Sa lettre était très-courte et très-simple, et ne contenait que quelques expressions de tendresse et de résignation, par lesquelles elle espérait pouvoir adoucir la nouvelle de sa mort. En m'écrivant pour la dernière fois, son unique pensée avait été celle du désespoir que je devais éprouver.

Après avoir reçu cette lettre, je me rendis à la maison où je devais la retrouver. C'était une maison de santé d'assez triste apparence que ma tante avait choisie pour l'y déposer. J'espérais pouvoir lui adresser au moins un dernier adieu, mais j'arrivai trop tard; depuis la veille elle n'existait plus. Je ne recueillis que peu de détails sur ses derniers instants. J'appris seulement qu'en mourant elle prononçait mon nom et faisait des vœux pour que je fusse heureux.

Maintenant, messieurs, vous comprendrez peut-être pourquoi je parais inquiet et affligé lorsque j'entends parler d'amours et de femmes. Vous ne m'en voudrez pas trop, n'est-ce pas, de n'avoir pas sur ce sujet les mêmes impressions ni les mêmes idées que vous, à présent que vous savez comment a fini celle qui a été jusqu'à ce jour ma première, et qui sera sans doute ma seule maîtresse. »

Ici le narrateur cessa de parler. Le groupe si turbulent et si joyeux une heure auparavant était devenu silencieux, et quand le récit du jeune élève fut achevé, il se passa un certain temps sans que personne fût tenté de prendre la parole. Tout à coup le silence fut rompu par un des auditeurs.

— Eh bien! commandant, s'écria-t-il, il me semble que vous ne nous dites plus rien. Dieu me pardonne, on dirait que vous pleurez?

— Moi! par exemple, dit le commandant en passant brusquement un de ses doigts sur ses yeux; mais je ne sais pourquoi j'éprouve comme un serrement de cœur. Garçon, et ce bol de punch?

En ce moment, la cloche du bateau à vapeur se fit entendre; nous nous hâtâmes de nous rendre sur la plage, et nous ne tardâmes pas à perdre de vue la ville de Saumur. Mais nous remarquâmes qu'aucun des jeunes officiers que nous avions rencontrés dans le café ne s'était embarqué avec nous.

ARNOULD FREMY.

Critique Littéraire.

LES FEMMES CÉLÈBRES DE LA RÉVOLUTION,

PAR M. LAIRTULLIER (1).

Nous aurions à féliciter les femmes de ce qu'elles ont aujourd'hui dans M. Lairtullier un historien spécial, si l'examen du livre qui porte son nom ne nous avait quelquefois donné des doutes sur l'identité de l'auteur. Comment, en effet, expliquer naturellement que, tout en fouillant les biographes, les panégyristes, les faiseurs de mémoires, et enfin l'histoire, pour leur emprunter des documents, un écrivain sérieux, oubliant tout à coup à quelles sources il a puisé, s'écrie avec une puérile indignation : « L'histoire devrait rougir d'avoir méconnu la valeur des femmes et d'avoir à peine daigné s'occuper d'elles. C'est une injuste négligence que nous voulons réparer ; c'est un injurieux silence que nous voulons rompre. » Néanmoins, et cela est heureux pour le livre de M. Lairtullier, l'histoire n'a été ni injuste ni silencieuse au chapitre des femmes ; nous n'en voulons d'autres preuves que celles que M. Lairtullier nous fournit lui-même. Nous ne lui demanderons pas s'il est vrai, comme il le dit, qu'il ne soit échappé aux biographes que *quelques monosyllabes* en faveur des femmes célèbres, et

(1) Deux volumes in-8o, chez France, à la librairie politique.

seulement lorsqu'il s'agissait de reines ou de princesses; nous ouvrirons son livre, et nous verrons, à l'article de Rose Lapierre et à celui d'Aspasie Carlemingelli, que, de manière ou d'autre, l'histoire s'était occupée de ces deux héroïnes, les plus obscures de la révolution. Nous ne demanderons pas s'il est vrai que ceux que M. Lairtullier appelle les narrateurs de la plébéienne épopée n'aient pas présenté les femmes comme agentes secondaires ou mêmes indirectes dans les événements politiques. Sur la même page où M. Lairtullier plaide pour les femmes dont l'influence politique est méconnue, il prend soin de nous prouver, par des citations historiques, que sur ce point, ni leurs plaintes ni leurs réclamations ne sauraient être fondées. De telles contradictions rappellent bien évidemment celles de ces femmes qui, parodiant Olympe de Gouges, présentent des pétitions à la chambre, et publient ce que M. Lairtullier appelle avec une rare complaisance *un plan célèbre d'émancipation*, l'*acte le plus tranchant*, la *révolte la plus hardie*, que les femmes aient jamais formulée. Nous devons à cette admiration expansive la reproduction du *célèbre manifeste*, oublié, si ce n'est inconnu. La discussion étant libre aujourd'hui, les femmes du progrès se félicitent de pouvoir exprimer leur opinion *sans aucun danger pour leurs personnes;* l'émancipation est dans leurs mains, il n'y a plus qu'à commencer l'œuvre sainte. Néanmoins il leur paraît que l'entreprise est hardie et que *mille dangers les environnent*. De cette manière concluante, la célèbre émancipation étant résolue, nous pouvons passer aux considérations qui l'ont rendue nécessaire. Elles n'embrassent guère que le monde. Nulle part la condition de la femme n'est ce qu'elle doit être. En France, en Angleterre, son existence est tout artificielle; *soumise aux convenances*, à l'étiquette, s'exaltant par la lecture des romans, elle apprend à étouffer ses passions, ses sentiments, toutes les virtualités dont le Créateur a doté son existence. Par ce mot virtualités, les *femmes libres* confessent ici, à leur insu, que Dieu a donné à la femme la puissance d'action pour en user temporairement, c'est-à-dire dans les circonstances accidentelles, mais non point dans le cours régulier des choses, et, de l'aveu des réformatrices, leur *révolte* va contre les vues divines. C'est dans ce sens peut-être que M. Lairtullier

l'appelle *hardie.* Mais il y a mieux encore. « L'Américaine se lève, prépare le dîner, sort et rentre, fait sa prière, et se couche à la minute. C'est un être à part, dont toute l'existence est mécanique. » De la sorte, la fameuse émancipation est un redressement appliqué à l'esprit de convenance, à l'esprit d'ordre. M. Lairtullier paraît ne pas soupçonner l'emprunt que le *célèbre manifeste* fait à celui d'Olympe de Gouges; il reconnaît seulement beaucoup d'analogie entre les deux. Cependant, à voir d'un côté le vague, l'incohérence, et nous pourrions dire l'absence des pensées et des faits, et de l'autre côté l'originalité, la netteté des idées, il est difficile de ne pas apercevoir dans le *célèbre manifeste* toute la servilité, toute la faiblesse, toute l'incapacité du copiste. Après quelques hésitations, M. Lairtullier finit par reconnaître que le manifeste d'Olympe de Gouges pourrait bien l'emporter sur le dernier pour la hardiesse du jet.

— Quels sont, dit-elle aux femmes, les avantages que vous avez recueillis de la révolution? Un dédain plus marqué, un mépris plus signalé. — « Non-seulement, répètent les réformatrices, les femmes ne jouissent d'aucun des priviléges accordés à l'autre sexe, mais encore leur existence est nulle dans l'État. » On ne saurait le nier en effet, elles n'ont pas, comme les hommes, acquis le droit de choisir le compagnon de leur vie, elles n'ont pas comme eux part à l'héritage de la famille; elles ne sauraient prétendre à l'invention dans les arts, dans l'industrie, aux découvertes en tout ce qui regarde les sciences, et, si des noms de femmes ne rappellent pas fréquemment l'origine de quelque chef d'œuvre, c'est que les éloges n'ont pas été prodigués à leurs tentatives et que les encouragements leur ont manqué. On ne saurait le nier, ce n'est pas à leur faiblesse ou à leur indifférence qu'il faut attribuer leur défaut d'autorité en ce qui touche la direction de leurs enfants; c'est arbitrairement qu'on leur enlève cette direction. Si donc tout n'est pas pour le mieux dans l'ordre de choses actuel, ce n'est pas que la femme, s'assimilant à une héroïne de théâtre ou de roman, et passant sa vie à représenter des passions qu'elle n'a pas, qu'elle ne doit pas avoir, ne se voue tout entière aux soins de sa maison, au bonheur de sa famille, et M. Lairtullier a bien raison de s'écrier : « Le temps viendra sans doute où la femme

se posera comme elle doit l'être dans l'ordre social, reprendra les droits qu'on a méconnus, et se relèvera de l'espèce d'humiliation que les siècles semblent avoir consacrée, et qui, à force d'usurpations, est dégénérée en ordre de choses naturel et passé à l'état normal. Alors on la verra sortir quelquefois du foyer domestique pour entrer dans le sanctuaire de la patrie, *chérir* le pays et non pas seulement le *ménage*, les *Français* et non pas seulement un *Français*, s'associer aux plus fortes études, soit dans les sciences, soit dans les arts, soit dans l'industrie. » A voir, dans ces antithèses et dans ces jeux de mots, qui, sans y songer, ne laissent pas d'être singulièrement ironiques, l'esprit du célèbre manifeste se combiner avec l'esprit de Fourier, qui ne serait tenté de confondre dans une même personne et M. Lairtullier et la femme du progrès ? Ces mots, « reprendre des droits qu'on a méconnus, s'associer aux plus fortes études, » c'est toujours la jeunesse jetée pêle-mêle sur les bancs des écoles. On est forcé de reconnaître que véritablement rien mieux que les occupations et les plaisirs de l'étudiant, mieux que les exercices et les distractions de la caserne, ne pourrait détourner les Françaises et les Anglaises de s'exalter par la lecture des romans, tirer les Italiennes et les Espagnoles de leur ignorance et préserver l'Américaine de la régularité. Espérons, avec la *femme du progrès*, « que cette manifestation d'un sexe dédaigné et regardé jusqu'à ce jour comme incapable d'énergie morale produira une sensation profonde. » Espérons, avec M. Lairtullier, « que, justement orgueilleuse de cette régénération, la femme libre transmettra à ses filles le sentiment et l'ambition de cette gloire nouvellement acquise. »

Qu'en de telles circonstances un autre Chaumette s'écrie : « Depuis quand est-il permis aux femmes d'abjurer leur sexe ? Depuis quand est-il d'usage de les voir abandonner les soins de leur ménage, le berceau de leurs enfants, pour venir sur la place publique, dans la tribune aux harangues, à la barre du sénat, dans les rangs de nos armées, remplir des devoirs que la nature a départis à l'homme ? Est-ce donc à nous qu'elle a donné des mamelles pour allaiter nos enfants ? » M. Lairtullier s'empresse de répondre aussitôt : « Vous leur accordez l'empire des grâces, de la jeunesse, de la beauté, bagatelles;

et quand elles arrivent à cet âge *où l'existence, perdant le charme de la beauté et l'illusion des sens, se réfugie tout entière dans la force pensante*, que devient l'argument? » Oui, que devient l'argument? Que faire à quarante ans, quand on n'est plus rien pour l'ordinaire que fille, épouse et mère! Chaumette avait beau jeu, en 93, pour faire tomber à sa parole les bonnets rouges de la tête des femmes révolutionnaires; on était alors si peu loin d'une certaine routine des convenances. Mais la femme libre a secoué ces vieux préjugés; elle a d'ailleurs des vues étendues et des ressources prochaines que n'avaient pas ses devancières. Plutôt que de se résigner à n'être plus belle après quarante ans, elle-même peut, comme Olympe de Gouges, détruire toute la pureté, toute la grâce de sa jeunesse. Elle peut en outre multiplier les salles d'asile pour y jeter ses enfants, reculer les sombres murs, refuge de la vieillesse, pour y renfermer ses parents. Ayant ainsi rejeté tous ses liens, elle peut s'exercer à manier la parole de l'orateur, le scalpel du chirurgien, l'arme du soldat. Elle peut, au sortir des écoles, livrer son visage aux atteintes du hâle, altérer sa forme par les exercices violents. Elle peut emprunter tous les mâles insignes, depuis la barbe du sapeur jusqu'au chibouk de l'officier; elle peut, en rejetant toute pudeur, se dépouiller de tout son charme, de toute sa beauté.

Déjà nous avons vu prématurément ces effets de l'émancipation au physique et au moral, et 93 permet à notre observation de les mieux saisir. Voici Théroigne; elle a obtenu un grade militaire par des actions sanglantes; elle-même, dit-on, les a jugées des crimes politiques; nous n'en parlerons point. Elle est vêtue d'une amazone de drap, un chapeau à la Henri IV couvre sa tête, elle porte au côté un large sabre, à la ceinture deux pistolets, à la main une cravache. « On exprimerait mieux, dit M. Lairtullier, ce qu'elle montre d'énergie que ce qu'elle a de grâce sous ce costume. » Nous en croyons M. Lairtullier; la grâce, armée jusqu'aux dents, l'audace sur le front, la fureur et la vengeance dans les yeux, et les mains ensanglantées, ne doit pas être chose aisée à définir. Otons à Théroigne la fureur et le sang; avec le reste de son attirail, elle ne rappellerait pas encore l'idée de la femme, à grand' peine une vivandière de quelque théâtre équestre. Pour nous en assurer,

reposons nos yeux sur l'Antigone, le plus beau type de la femme antique, le seul digne d'être imité de nos jours, le seul qui puisse être encore un beau modèle dans la postérité la plus reculée, parce qu'Antigone, c'est la chasteté dans sa majestueuse simplicité, la beauté dans toute sa suavité, la piété avec son caractère le plus touchant. Son cœur est à Hémon, mais ses soins sont à Œdipe; après avoir été près de son père une consolatrice sublime, elle aura encore à remplir ses devoirs de sœur. L'usurpateur Cléon peut la faire mourir, mais elle recueillera la cendre de Polynice et saura faire le sacrifice de son amour et de sa vie. Hémon qui devait l'épouser, qui l'aime pour sa beauté, pour sa piété et aussi pour l'attachement conjugal qu'il avait droit d'attendre d'elle, ne peut lui survivre; c'est ainsi qu'il est dans la destination de la femme d'être le lien le plus doux, le plus charmant de la famille. M. Lairtullier, qui a rassemblé des exemples de la puissance morale des femmes depuis Mlles Fernig, qui prirent l'arme du soldat pour combattre à côté de leur père; depuis la maréchale de Guébriand qui remplit les fonctions d'ambassadeur, l'érudite La Lézardière qui se fit l'historien des lois politiques, jusqu'à Mme Krüdner qui rêva la sainte-alliance, a omis d'en tirer cette conséquence : que la femme dont le père est consolé, dont le mari est heureux, dont les enfants sont bien élevés, dont la famille prospère, a prouvé plus de haute, plus de profonde, plus de véritable énergie que celle qui a risqué sa vie dans les hasards d'un combat, qui a subtilement ménagé des traités politiques, qui a expliqué de vieilles chartes ou rêvé que l'esprit de paix doit s'opposer aux sanglantes invasions de l'esprit de conquête. Tous ces nobles mouvements, toutes ces belles découvertes peuvert être l'œuvre d'un moment d'exaltation ou d'inspiration; mais nous ne saurions trop répéter qu'il faut une vie entière de surveillance, d'aptitude, de courage, d'étude, de persévérance, pour conserver la pureté de la jeune fille, pour ne jamais sortir de la douce modération de la femme, pour deviner et appliquer à propos cette diplomatie du cœur qui adoucit, épure les mœurs de l'époux, explique et dirige les penchants des enfants. Regardons Mme Roland en dehors de sa vie politique. Si nous en croyons les écrits qui lui sont attribués, philosophe à dix-sept ans, elle sut conserver l'innocence des pensées

de la jeune fille; elle envisagea le mariage comme une association où la femme se charge du bonheur de deux individus, et chez elle, l'amour maternel fut tendre et courageux. Elle écrivit avec son mari pour partager ses travaux comme elle partageait ses repas, et elle n'aurait pu s'appliquer à d'autres sujets que ceux qu'il avait choisis. Sans elle, il n'aurait pas eu moins de mérite, mais avec elle il produisit plus de sensation, parce qu'elle apportait, dans les écrits qui leur étaient communs, un mélange de raison, de douceur et de sentiment. S'il arrivait que quelque partie de leurs ouvrages fût remarquée, elle en jouissait à proportion de la satisfaction que son mari éprouvait. Sa vie, à la fois puritaine et brillante, fut toute d'abnégation jusqu'au jour où elle fut arrêtée. Mais qu'est-il arrivé, ce jour-là ? Pourquoi a-t-elle rejeté le déguisement qui devait préserver ses jours ? Pourquoi veut-elle se laisser assassiner chez elle, quand elle sait que son mari ne lui survivra pas ? Pourquoi Roland s'est-il évadé seul ? Pourquoi sa femme, munie d'un passeport pour le rejoindre, juge-t-elle qu'il est de son devoir de rester à Paris ? Pourquoi brûle-t-elle d'épancher devant la convention, en flots d'éloquence, le sentiment qui déborde de son cœur ? C'est, dit-elle, qu'elle a connu ces sentiments généreux et terribles, qui ne s'enflamment jamais davantage que dans les bouleversements politiques et la confusion de tous les rapports sociaux. M. Lairtullier croit reconnaître dans Barbaroux, le plus beau des girondins, l'objet de cette tardive passion, et cette supposition ne nous paraît pas dénuée de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, nous ne voulons voir autre chose dans le sentiment qui a retenu les pas de Mme Roland, qu'une vague incertitude, une hésitation inexplicable, un rien. Mais quels ne sont pas les résultats de cet oubli momentané de la surveillance de soi-même ? Qu'est devenue cette famille que l'on comparait à celle d'un planteur pensylvanien ? Où est cet homme grave dans son maintien, simple dans son costume, simple dans ses mœurs ? Où est cette femme belle, chaste et dévouée ? Où est cette jeune enfant qui voltigeait autour d'elle avec ses longs cheveux flottants ? Cette femme est montée sur l'échafaud ; son mari, la sachant égorgée, a mis fin à ses jours sur le grand chemin, et leur fille est orpheline.

Olympe de Gouges a dit : « Le principe de toute souveraineté

réside essentiellement dans la nation qui n'est que la réunion de la femme et de l'homme. » Ce point établi sans contestation ni modification de notre part, il l'est également que ces deux souverains, l'homme et la femme, ont dû se partager la puissance, et qu'en raison de la différence naturelle qui existe dans la conformation et dans les caractères, l'homme a la direction du dehors, la femme celle de l'intérieur, et ce n'est pas à elle, nous l'avons dit, qu'est échue la moins belle, la moins utile, la moins glorieuse part. Que celle qui voit un événement inattendu réunir cette souveraineté dans ses mains, gouverne également bien les affaires du dedans et celles du dehors, c'est la seule réponse à faire à ceux qui lui refusent l'étendue et l'application de l'esprit. Mais nous osons dire que Mirabeau, en reléguant les femmes sous le toit domestique, en leur interdisant l'entrée des assemblées publiques, où leur présence occasionne des désordres de plus d'un genre, en regrettant de ne point les avoir admises au conseil de famille, dont elles lui paraissent devoir être l'âme, ne leur *dorait point la pilule*, comme l'a dit M. Lairtullier, mais qu'il leur accordait à peu près tout ce qu'il est possible de leur accorder. Nous en serons convaincus si nous jetons un coup d'œil sur la vie d'Olympe de Gouges.

Avec des talents qui rappellent quelquefois ceux de l'improvisatrice et quelquefois aussi les talents du législateur, qui l'émpêcha d'être la femme la plus remarquable de son temps? C'est qu'elle ne voulut pas être une femme. Sans savoir ni lire ni écrire, elle ambitionnait, dit-on, la célébrité de Ninon de l'Enclos; mais personne, moins qu'Olympe de Gouges, ne pouvait prétendre à l'élégance raffinée, soit dans l'esprit, soit dans les manières. Veuve à seize ans, elle vint à Paris, se fit la beauté de toutes les sociétés épicuriennes, et fut bientôt flétrie par les débordements les plus affichés. Cependant elle eût bien dû, cette législatrice, montrer par l'exemple, comment la femme pourrait conserver la pudeur en s'associant à la vie publique des hommes; peut-être ne comprit-elle le charme et la fragilité de cette fleur de la chasteté que lorsqu'elle l'eut perdue. Que, devenue ce qu'elle appelle une femme de lettres, elle dicte ses productions à des secrétaires, on peut en croire M. Dulaure; mais qu'elle ait des notions assez exactes de toutes choses sans

avoir pu lire elle-même et méditer sur ses lectures, cette prétention soulève plus d'un doute. N'est-ce pas plutôt que, fort ignorante dans le principe, elle feignit de l'être complétement, employant ce charlatanisme, soit pour justifier en quelque sorte le côté de son éloquence qu'il ne faut pas regarder de trop près, soit pour étonner et pouvoir s'écrier avec l'outrecuidance et la hablerie méridionales que l'éducation n'a pas modifiées. « On ne m'a rien appris, je fais trophée de mon ignorance ; je dicte avec mon âme, jamais avec mon esprit. » Admettrons-nous comme elle que son âme ait eu la connaissance innée de l'histoire et de la littérature ? Rien de moins favorable à son mérite réel que de semblables déclarations faites sans la moindre vergogne.

Après avoir produit un certain nombre de pièces, la plupart, assure-t-on, conçues et dictées en quelques jours et portant toutes *le cachet naturel du génie*, après avoir donné l'idée d'un second Théâtre-Français, elle menace le public de se retirer entièrement de la société pour méditer, dans la solitude, un plan qu'elle a conçu en faveur de son sexe. « Il sent, dit-elle, que sa gloire, hélas ! n'a d'empire que sur les faiblesses des hommes, dont les désirs sont bientôt remplacés par le mépris. Jadis l'ambition de plaire à notre sexe épurait leur courage; aujourd'hui ce n'est plus qu'une profane convoitise qui les tient dans une mollesse avilissante. » Cette thèse ne nous paraît nullement acceptable. Ne valait-il pas mieux dire : Aujourd'hui, femmes, vous ne laissez pas à l'ambition de plaire le temps de naître et de grandir. Mais Olympe de Gouges ne se piquait pas toujours la justesse dans le raisonnement. Elle avait d'ailleurs renoncé à la modération comme à la réserve de la femme. S'abandonnant à un dévergondage inoui d'idées et de résolutions, elle proposera bientôt à ses critiques un duel au pistolet, à trois pieds dans la terre et à quatre pieds de distance, leur donnant l'avantage de tirer les premiers, et poussant la démence jusqu'à les menacer, en cas de refus, de leur faire couper les oreilles. Puis, laissant là, comité, rôles, pièces, acteurs et actrices, elle ne verra plus que plans de bonheur public et se préparera à combattre de la plume et de la voix. Elle aidera à la propagande révolutionnaire en créant les sociétés populaires de femmes,

et, de la tribune de ces clubs, elle dira : « Je me suis écriée, je me suis élancée, et ma voix a retenti à travers le préjugé. » La vivacité de son imagination, la fécondité de ses idées, la fougue de sa parole, surprendront les hommes les plus graves, qui se laisseront éblouir, bien que son discours ne se compose que de conceptions avortées, d'expressions brutes, quelquefois magnifiques, souvent bizarres. A partir de ces derniers succès, la tête de la législatrice est entièrement bouleversée, et les brochures de l'orateur politique offrent d'étranges disparates. S'adressant à la nation, Olympe de Gouges propose un régent, invitant celui qui se croit digne de l'être à se nommer lui-même. Un peu après, elle se jette au pied du trône et s'écrie : « Sire, on vous trompe ! » Puis, se relevant, elle dit à Frédéric de Prusse : « Que ne puis-je voir Louis XVI mort ! Louis XVI vivant m'importune sur le sol rougi du sang des concitoyens. » S'étonnant ensuite de son peu d'influence, elle écrit avec une singulière humilité : « Je donne cent projets utiles, on les reçoit ; mais je suis femme, on ne m'en tient pas compte. » Après avoir, par sa versatilité, fourni matière aux accusations, tantôt de royalisme fanatique, elle se plaint avec amertume de ce qu'on la croit vendue au gouvernement. L'instant d'après, risiblement imbue de son importance, elle apostrophe encore Frédéric : « Te voilà donc vaincu, déloyal potentat, triste pourfendeur de géants, petit roitelet de la terre usurpée ! Tu ignores peut-être qui je suis pour te parler ainsi ? Je suis un de ces êtres courbés depuis des siècles sous le joug des préjugés masculins. C'est te dire assez que je suis femme, mais de ces femmes qui égalent nos grands hommes en vertu et en courage ; et si tu avais reçu ces avantages, je te dirais mon égal. » Le 15 décembre 1792, elle s'offre à défendre Louis XVI avec Malesherbes ; mais déjà elle-même avait besoin de défenseurs ; Bourdon avait dénoncé *la de Gouges* comme une *coquine* chargée de colporter une pétition tendant à replacer Louis XVI sur le trône. Pour se justifier, elle fait son éloge. Elle a découvert ce que la constitution de la première assemblée avait de défectueux : la monarchie avilie et pourtant conservée. Elle était déjà un grand homme, que Marat, Robespierre et Bourdon, n'étaient que de vils esclaves, des insectes croupissant dans le bourbier de la corruption. Annonçant qu'elle quitte la scène

politique pour reprendre *le masque de Thalie*, elle ajoute : « Adieu, Bourdon, Marat, tous les *maringouins* possibles, vous voilà débarrassés d'une sentinelle vigilante, dont l'âme, aussi fière que libre, censurait par ses vertus la corruption de la vôtre ; bouleversez la France à votre aise, dilapidez les finances, excitez le meurtre et le pillage, distribuez-vous les places, substituez aux vertus, aux talents, l'insolence et la nullité. » A Robespierre, elle dit particulièrement : « Tu te crois un Caton, tu n'en es què la caricature; tu te repais de te faire un nom parmi les plus célèbres usurpateurs; Cromwell caresse la raison, Mahomet la subjugue. Tu te dis l'unique auteur de la révolution ; tu n'en fus, tu n'en es, te n'en seras éternellement que l'opprobre et l'exécration. Ton souffle méphitise l'air que nous respirons; ta paupière vacillante exprime malgré toi toute la turpitude de ton âme, et chacun de tes cheveux porte un crime (1). » Ce jour même elle fait placarder une affiche où elle accuse Robespierre de vouloir assassiner Roland et tous les Girondins. Après l'avoir accablé d'imprécations, elle lui jette, dit M. Lairtullier, le gant du civisme : « Trace sur cette affiche le jour, l'heure, le lieu du combat, je m'y rendrai. »

Qui n'aurait cru, en voyant de si folles attaques, de si niaises provocations, qu'Olympe de Gouges avait fait le sacrifice de sa vie? Cependant, arrêtée par suite d'autres écrits non moins acerbes, non moins virulents, qui succèdent à ceux-ci, elle demande protection aux quarante-huit sections de Paris. Abandonnée de ce côté, elle fait un nouvel effort pour prolonger ses jours. A la question si elle a quelques observations à faire sur l'application de la loi, elle répond : « Aucune, mais mes ennemis n'auront pas la gloire de voir couler mon sang : je suis enceinte, je donnerai à la république un citoyen ou une citoyenne. » Cette déclaration, accueillie par les rires des juges et de l'auditoire, projette des ombres singulièrement burlesques sur la fin de cette vie, remplie par les fougueuses amours, les inutiles bravades, les hableries éhontées, les aperçus lumineux et les éloquentes divagations. Toutefois Olympe de Gouges mourut à trente-huit ans, avec fermeté, mais non sans regretter les écarts où son esprit s'était laissé emporter, si l'on

(1) Novembre 1792.

en croit les dernières exclamations qu'on lui attribue : « Fatal désir de la renommée ! j'ai voulu être quelque chose ! » Si elle ajouta, comme on le prétend : « Ils auront détruit l'arbre et la branche ! » son outrecuidance n'avait subi aucune modification.

« Ce fut, dit M. Lairtullier, une des femmes les plus spirituelles, les plus éloquentes et les plus courageuses. » Que n'eût-elle pas été, disons-nous, la pudeur sur le front, la chasteté dans l'âme, ayant modéré la fougue de son imagination dans le recueillement du foyer domestique, épuré son éloquence par l'étude, et fixé par la réflexion ses vues toujours flottantes? Malheureusement ce qu'elle pouvait être ne change rien à ce qu'elle fut, et nous sommes forcés de conclure qu'elle se rendit justice, quand elle dit d'elle-même, avec aussi peu d'esprit que de mesure : « Je suis un animal sans pareil, ni homme, ni femme; j'ai tout le courage de l'un et quelquefois les faiblesses de l'autre. »

Si l'examen le plus laborieux a pu nous mettre en état de bien saisir ce que M. Lairtullier a voulu faire pour atteindre le but qu'il s'était proposé, de présenter la révolution sous le point de vue de l'action que les femmes y exercèrent, peut-être devons-nous regretter qu'il n'ait pas établi son cadre de manière à y faire entrer chaque portrait dans un ordre qui permit de saisir avec suite et ensemble l'influence et l'action de chaque femme sur la marche et la succession des événements; ce qui eût justifié le titre assez ambitieux choisi par M. Lairtullier : *Complément à toutes les histoires de la révolution*. Mais il a jeté ses portraits sans ordre apparent et sans liaison saisissable entre eux, et c'est seulement dans une introduction, où toutes choses sont assez confuses, qu'il parle de l'empressement des femmes à embrasser la révolution, de l'influence qu'elles exercèrent à chaque degré de l'échelle sociale, les unes dans les salons, les autres sur la multitude, par des pamphlets, des brochures, des placards politiques, et par leurs clubs, qui, dit-il, incendiaient l'opinion de toutes parts. Enfin, à l'article des furies de guillotine, il nous montre les femmes du peuple lancées dans les événements, aux 5 et 6 octobre, par ce mot de Mirabeau : « Que l'insurrection ne serait possible que si les femmes s'en mêlaient et se mettaient à la tête. » —

« Cette opinion fut-elle l'œuvre d'un caprice, dit M. Lairtullier, ou bien Mirabeau voulut-il distraire par la variété du spectacle, ou étonner par la nouveauté du fait? » Nous croyons que, jugeant sous le point de vue révolutionnaire que de grands effets pouvaient être produits par des causes défectueuses, il compta que l'exaltation naturelle qu'on reproche aux femmes, non sans raison peut-être, et que l'enthousiasme que leur présence devait inspirer comme sujet d'émulation et comme expression d'unanimité nationale, faisant dépasser toujours le but que se proposait chaque insurrection, amènerait plus vite le 10 août; et, en effet, M. Lairtullier nous montre bientôt les femmes en masse, envahissant le palais du roi, l'arrachant à ses irrésolutions et finalement aux menées de la cour.

Parmi les femmes qui imprimaient et gouvernaient le mouvement, Théroigne eut une émule dans la comédienne Rose Lacombe. Les commencements de sa carrière belliqueuse sont obscurcis par quelques incertitudes. On la retrouve au charnier des Innocents, fondant un club de femmes, et provoquant une adresse, à l'effet d'obtenir des marques distinctives pour les femmes des 5 et 6 octobre. Une place dans les cérémonies civiques leur fut accordée, elles y assistaient avec leurs maris et leurs enfants, précédées d'une bannière, et Chaumette rédacteur de l'arrêté, avait inséré qu'*elles y tricoteraient*. M. Lairtullier, qui nous a donné l'austérité républicaine comme le véritable frein aux mauvaises mœurs, et qui cite comme preuve la courtisane Théroigne réformant ses adorateurs, à cela près de quelques liaisons intimes, ne laissa pas de nous apprendre que la républicaine Rose Lacombe, présidant son club en bonnet rouge, vécut de la vie *de ces temps, en donnant à ses passions tout l'essor qu'elles pouvaient prendre*. Au 10 août, elle déclare, de l'air le plus hautain et le plus martial, qu'il faut en finir avec le trône, et armée d'un sabre et d'un fusil, elle s'élance à côté du général Westermann, à la tête du bataillon marseillais. A l'assaut des Tuileries, elle se montre aux postes les plus périlleux, elle reçoit une blessure au poignet, et les Marseillais lui décernent une couronne civique qu'elle dépose dans le sein de l'assemblée législative. On la voit encore aux premiers rangs à l'abbaye, à la Conciergerie, à Bicêtre, lors

des scènes sanglantes de septembre. Le 26 août 1793, elle vient, à la tête d'une députation de femmes révolutionnaires, demander à la barre de la convention la destitution des nobles en place, et des administrateurs suspects. A l'occasion de l'assassinat de Marat, un de ses partisans ayant déclamé à la tribune contre Charlotte Corday et compris toutes les femmes dans ses imprécations, Rose Lacombe revint le lendemain, à la tête d'une nouvelle députation de femmes républicaines, prendre ainsi la défense de son sexe : « Législateurs, on a surpris hier votre religion. Des intrigants, des calomniateurs, ne pouvant nous trouver des crimes, ont osé nous assimiler à des Médicis, à une Élisabeth d'Angleterre, à une Antoinette de France, à une Charlotte Corday. Ah ! sans doute la nature a produit un monstre qui nous a privés de l'ami du peuple, mais nous, sommes-nous responsables de son crime ? Charlotte était-elle de notre société ? Ah, nous sommes plus généreuses que les hommes ! notre sexe n'a enfanté qu'un monstre, tandis que, depuis quatre ans, nous sommes trahies, assassinées par les monstres sans nombre qu'a produits le vôtre. Nos droits sont ceux du peuple, et si on nous opprime, nous saurons opposer la résistance à l'oppression (1). « Cette harangue ridicule et impudente fut accueillie par des murmures.

« Une puissance, dit M. Lairtullier, que chez les femmes rien ne balance, sembla prendre plaisir à venger les nobles des mesures que Rose Lacombe avait voulu provoquer contre eux.» Ce qui signifie qu'elle aima le jeune Rey, détenu comme ex-noble, pour avoir exercé des persécutions contre les patriotes. Elle manda chez elle le député Bazire, le somma de lui rendre compte des motifs de la détention du jeune Rey, et engagea le député à ordonner la mise en liberté du prisonnier, sous peine d'encourir la vengeance des femmes révolutionnaires. Ces menaces restant sans efficacité, elle-même se rendit chez Bazire, qui crut devoir faire de cette visite une dénonciation aux jacobins. Il déclara « que Rose Lacombe s'était permis les *propos les plus feuillants;* qu'elle avait prétendu qu'on ne devait pas tenir ainsi des hommes en prison, que, révolution ou non révolution, il fallait les interroger dans les vingt-quatre heures, les

(1) 16 octobre 1773.

mettre en liberté s'ils étaient innocents, ou les envoyer promptement à la guillotine s'ils étaient coupables. » Cette dénonciation fut répétée par Chabot, qui avait dit à Rose Lacombe : « Moi, qu'on accuse de me laisser mener par des femmes, je ne ferai jamais ce que vous font faire des hommes, et toutes les femmes de la terre ne tireront jamais rien de moi de contraire au bien public. » Un autre membre ajouta : « Que Rose Lacombe avait d'intimes relations avec le jeune Leclerc, auteur d'un journal royaliste; qu'avec d'autres femmes elle avait calomnié *la vertu même* dans la personne de Robespierre, qu'elle avait osé l'appeler *monsieur.* » Un quatrième membre se joignit aux précédents. « Hier, dit-il, on célébra à la section de la Montagne, l'inauguration des bustes de Lepelletier et de Marat. Une femme parla et dit d'excellentes choses; mais ensuite elle a attaqué les autorités constitutionnelles et tiré à boulets rouges sur les jocobins et sur la convention; elle est fort dangereuse parce qu'elle est fort éloquente. « Rose Lacombe paraît alors à la tribune, coiffée du bonnet rouge; elle veut répondre ; mais l'assemblée s'agite, le président est forcé de se couvrir, et l'assemblée décrète entre autres dispositions : « Que le comité de sûreté générale serait invité à faire arrêter toutes les femmes révolutionnaires suspectes; qu'il serait nommé des commissaires chargés de dénoncer au comité de sûreté générale, Rose Lacombe et Leclerc. » La *Gazette française* annonça l'arrestation de Rose Lacombe, qui démentit cette assertion par une lettre ainsi terminée : « Je vous ferai voir que mes bras sont aussi libres que mon corps, car ils se font une fête de vous distribuer une volée de coups de canne, si, dans la feuille de demain, vous ne vous rétractez pas, et je suis de parole. »

Rey et Leclerc ayant péri par la hache révolutionnaire, la turbulence et l'audace de Rose Lacombe semblèrent prendre un nouvel essor. Chaque jour elle excitait quelque tumulte, soit au Palais-Royal, soit au charnier des Innocents. Des femmes, en pantalon rouge et en cocarde, frappaient et fustigeaint celles qui n'en avaient pas. Il s'agit alors par la convention de réprimer un attroupement effréné de plus de six mille femmes. Amar objecte, non sans raison, il faut en convenir, que, si les intérêts de l'État leur étaient confiés, ils seraient bientôt sacrifiés à tout ce que la vivacité des passions peut

produire d'égarement et de désordre. D'un autre côté, Bazire agite cette question : si les sociétés de femmes sont dangereuses; et, passant en revue les faits encore récents contraires à la tranquillité publique, il demande que, *révolutionnairement*, ces associations soient interdites au moins pendant la révolution. C'est de cette manière que furent fermés, à la fin de 1793, les clubs de femmes, fondés par Olympe de Gouges en 1791. Rose Lacombe disparaît de la scène publique, et l'on ignore son sort jusqu'au jour où Villate, entrant dans une échoppe du Luxembourg pour acheter une bougie, reconnaît, dans la marchande, l'ex-présidente de la société fraternelle des femmes révolutionnaires, Rose Lacombe, en qui il croit voir *Rodogune dévenue boutiquière*, comparaison bien improprement appliquée, il faut l'avouer, à une femme qui ne se distinguait que par une contenance théâtrale superbe, par l'arrogance la plus impudente et par la plus folle témérité.

Aux portraits de Théroigne, d'Olympe de Gouges, de Rose Lacombe, M. Lairtullier a joint ceux de Mme Necker, dont l'influence sur l'esprit et sur les travaux de son mari s'étendit par suite sur les premiers événements de la révolution; de Charlotte Corday, dont l'influence consista dans l'enthousiasme que son héroïsme jeta dans les âmes de Mme Roland, qui communiqua à la Gironde l'étincelle électrique du plus pur républicanisme, et dont la lettre au roi, du 10 juin 1772, prépara les événements des 21 juin et 10 août; de Catherine Théot, l'illuminée, qui fut la sibylle de Robespierre et lui conquit grand nombre de prosélytes; de Suzette Labrousse, autre sorte de visionnaire qui prêchait, en apôtre, la liberté au nom de l'Évangile; de Mme Cabarrus, dont la beauté accéléra la crise de thermidor et la chute du jacobinisme, et de quelques autres femmes révolutionnaires. M. Lairtullier nous montre, plus ou moins, la figure de chacune d'elles, selon que leur influence était plus ou moins active. De la sorte, Marie-Antoinette, qui la première manifesta des tendances populaires, mais qui, voyant les prérogatives royales menacées d'un empiétement imminent, s'opposa plus d'une fois au progrès de la révolution, n'obtint que quelques pages empruntées aux pamphlets du temps. Néanmoins, à bien examiner les documents qu'il a rassemblés, les erreurs qu'il a redressées et les faits qu'il a éclai-

rés, nous ne pouvons regarder comme entièrement insignifiante la tentative de M. Lairtullier. Mais nous avons à lui reprocher d'avoir écrit certaines parties de son œuvre un peu trop à la hâte, et d'avoir laissé se glisser, à côté de belles pages, des réflexions comme celles que lui a inspirées l'avenir de la femme. Les raisonnements subtils et fort peu concluants qu'il développe à ce sujet nous paraîtraient inouïs, si les différentes publications humanitaires qui ont traité la même question ne nous avaient accoutumés à l'enthousiasme puéril, aux considérations hasardées, à la fois abondantes et stériles, et néanmoins aux conclusions les plus absolues. Il faut pourtant en convenir, dans le nombre des portraits de M. Lairtullier, il en est qui nous font regretter de trouver en lui l'avocat de la femme du progrès.

Mme M...

BALLADES ET CHANTS POPULAIRES

DE

L'ALLEMAGNE,

TRADUITS PAR Mme ALBIN (1).

Il est peu de littératures dont nous parlions plus fréquemment aujourd'hui que la littérature allemande, et pourtant elle est encore assez imparfaitement connue parmi nous. Bien des causes expliquent la lenteur de nos progrès dans cette étude. Ce sont d'abord les grandes difficultés qu'offre une langue dont le latin ne peut nous rendre accessibles le dictionnaire et les formes grammaticales; c'est aussi la dissemblance entre le

(1) Un volume in-18, chez Gosselin.

génie allemand et le génie français, qui, sous ce langage avec lequel nous avons déjà eu peine à nous familiariser, nous fait découvrir une foule d'idées neuves et d'une originalité qui nous paraît aller jusqu'à la bizarrerie. Enfin, parmi ces causes, il faut ranger encore l'abondance des productions du génie allemand. Devant tant de monuments élevés à l'histoire, à la philosophie, à la poésie, quiconque n'est pas encore bien initié, éprouve à peu près le même sentiment d'admiration et de stupeur, mêlé peut-être d'une lassitude anticipée, que doit ressentir le voyageur à la vue des temples, des obélisques et des sphinx géants, entassés à perte de vue sur le sol de la Thébaïde. Aussi, bien que nous ayions fort souvent à la bouche la poésie, la philosophie des Allemands et leurs travaux historiques, notre éducation sur ce point est à peine commencée, et le jour de la vulgarisation n'est point arrivé encore pour cette ample, profonde et originale littérature. La mystérieuse fille du Nord reste enveloppée de bien des voiles lourds à soulever. Applaudissons à ceux qui entreprennent de les lui arracher; car, outre le plaisir qu'ils nous procurent dans le moment même, à chaque nouvelle beauté qu'ils nous découvrent, on peut assurer d'avance que le jour où ils auront accompli leur tâche, en nous mettant à même de l'embrasser tout entière, sera un jour de puissante émotion et de nouvelle fécondité pour les esprits.

Mme Albin, en nous donnant la traduction des chants populaires de l'Allemagne, a dirigé ses efforts vers une des parties de cette littérature douée du plus grand charme et faite pour exciter le plus grand intérêt. Il y a longtemps que le désir du public appelait une révélation plus complète de ces chants nombreux dans lesquels le génie fantastique et romanesque des Allemands, les souvenirs de leur primitive histoire, leurs élans patriotiques, enfin quelques-unes des plus délicieuses inspirations de leurs plus grands poëtes, ont de préférence cherché leur expression. Ce que nous connaissions jusqu'ici suffisait seulement à irriter nos regrets de n'en pas connaître davantage. Quelques fragments des chantres les plus célèbres, de Goethe, de Schiller, de Burger, de Tieck, avec un nombre encore plus restreint de vieilles ballades et de légendes, formaient tout notre trésor en ce genre; et même la plupart de

ces morceaux ne s'offraient point à nous réunis en un seul recueil ; il fallait aller les glaner épars dans les *revues* qui se montraient le plus empressées à nous offrir quelques brins de la récolte enlevée à ce champ si peu connu, et pourtant couvert de fleurs si variées et si belles. Voici enfin un livre où la plupart d'entre elles ont été rassemblées et disposées dans un ordre qui nous aide à les apprécier. Si le choix n'est pas encore aussi vaste qu'on eût pu le souhaiter, si dans ce choix il est quelques pièces qui ne paraissent pas mériter d'y être admises, s'il en est d'autres au contraire dont l'absence étonne, il n'en est pas moins vrai que le travail de Mme Albin est le premier qui nous mette à même d'étudier, à peu près dans leur ensemble, ces poésies aussi pleines d'attrait au premier abord que capables d'inspirer, lorsqu'on les approfondit, d'intéressantes réflexions.

Le recueil, précédé d'une curieuse notice sur la poésie lyrique en Allemagne est divisé en quatre parties. La première contient les chants populaires proprement dits, sans date ni noms d'auteurs. Dans la seconde, on commence à connaître les auteurs et les dates ; elle renferme les chants de l'époque de la réforme. Les chants du XVIIIe siècle remplissent la troisième partie, et ceux du XIXe siècle la quatrième. C'est de la première que nous croyons devoir nous occuper d'abord et le plus longtemps.

Là se trouvent ces chants que le traducteur appelle avec raison les chants populaires proprement dits ; ceux qui ne tirent point leur gloire ni leur droit d'immortalité de l'illustration de leurs auteurs ; ceux qui, pour ainsi dire, sans acte de naissance, sans nom de parents, n'ont une existence constatée que parce qu'ils ont plu au peuple, qui de siècle en siècle les a gardés sur ses lèvres. Leur origine indécise recule devant nous à mesure que nous voulons l'atteindre, et finit enfin par se perdre dans les siècles du moyen-âge. Sans doute ils se sont modifiés dans leur course à travers le temps ; leur forme extérieure a changé et a été à plusieurs reprises rajeunie. Quand, au XVIe siècle, l'imprimerie a mis la main sur ces beaux enfants de la tradition pour arrêter leur vol et les renfermer dans des livres, ils différaient beaucoup de ce qu'ils furent lorsque la voix de la poésie (nous ne disons pas la voix du poëte, puisque le poëte reste

inconnu) les fit entendre pour la première fois aux oreilles populaires; mais cependant ils conservaient toujours quelque chose de ces premiers temps, la ferveur dans la foi, la naïveté dans l'amour, la simplicité et la vivacité dans la forme du récit. Ils auraient toujours vécu par là, nous osons en répondre, quand même l'imprimerie ne fût pas venue les fixer sur ses pages. Ils auraient vécu, parce qu'ils sont en rapport avec ce qu'il y a d'éternellement jeune au cœur des peuples, avec le besoin de prier et d'aimer, avec la passion de la gloire nationale, avec le goût du merveilleux. Chez quel peuple, si avancé qu'il soit dans l'égoïsme et l'incrédulité, ces compagnons ordinaires d'une civilisation excessive, chez quel peuple ces sentiments se trouvent-ils tout à fait effacés? En admettant qu'il n'en restât plus de trace dans les grands centres du luxe et des jouissances matérielles, il y aurait toujours quelque village ignoré, quelque coin de terre reculée, où l'hymne de la foi, l'hymne patriotique, le chant de la naïve tendresse continueraient à se faire entendre; de même que dans le cœur de l'homme, quelque progrès qu'il ait fait dans la décrépitude morale et physique, il existe toujours quelque recoin respecté où vivent ses doux et purs souvenirs d'enfance.

Et, à ce propos, quel beau travail ce serait que d'entreprendre de faire paraître au jour tout ce qui reste encore ignoré de la poésie populaire. Une vie d'homme peut-être y pourrait à peine suffire. Mais cependant figurons-nous un de ces esprits capables de poursuivre, à travers toutes sortes d'obstacles, de dangers, de fatigues, le but intellectuel qu'ils se sont choisi, et supposons que pour lui ce but soit de recueillir les chants encore oubliés sur les lèvres des peuples. Voyons-le parcourant l'Europe, s'arrêtant dans les cantons de l'aspect le plus agreste, au milieu des paysans qui conservent le mieux sur leur visage et dans leur costume l'empreinte des anciens ou plutôt des jeunes siècles de l'histoire, et là, écoutant s'il ne découvrira pas quelque beau souvenir de ces temps écoulés, quelque situation dramatique et neuve, quelque trait sublime de sentiment, dans ces chants, dans ces récits, dans ces ébauches d'odes ou d'épopées que les femmes redisent à la veillée du soir ou que les hommes répètent dans les champs pendant les rudes travaux qu'ils accomplissent à la chaleur de midi. Une telle

recherche accomplie, la tâche serait encore loin d'être achevée. Resterait à rassembler la moisson abondante pour la joindre à celle des chants déjà connus et publiés, à établir dans ce vaste ensemble une classification plus parfaite que celle qui existe aujourd'hui, puis, pénétrant alors dans les profondeurs de cette étude, il serait temps de lui demander ses plus beaux et ses plus féconds résultats; de l'interroger sur les différences profondes, radicales, qui séparent les peuples; sur les analogies qui les rapprochent; enfin, sur les plus intimes mystères des races. Nous le répétons, une vie d'homme ne pourrait guère suffire à une pareille entreprise. Mais celui qui la commencerait en s'éprenant pour elle d'une passion véritable, poserait du moins les solides assises d'un édifice magnifique, qu'il serait facile ensuite à d'autres d'achever.

Nous avons été amené par la lecture des chants populaires de l'Allemagne à relire les recueils des romances espagnoles, des ballades anglaises, et aussi le livre des *Derniers Bretons* de M. Émile Souvestre. Cette simple lecture découvrait déjà à nos yeux un horizon étendu. Nous réfléchissions à la nature de la poésie primitive, à la différence essentielle qu'on remarque entre elle et la poésie des siècles civilisés. Pour la première, l'*individualisme* n'existe pas encore; elle s'exhale pour ainsi dire de tous et appartient à tous. Elle n'est pas le langage à part de quelques esprits de choix, langage qu'on soumet exprès à des règles inflexibles, pour mieux le distinguer du langage ordinaire. Ce qu'il y a déjà en elle de musique, de couleur, de mouvement, y est mis d'instinct, et tous sont à portée de le mettre et de le varier. Même les traits de génie qui y brillent de temps en temps ne sont point réclamés par tel ou tel des membres de la communauté. Ils sont laissés à la communauté tout entière pour qu'elle en fasse sa gloire. Plus tard, les possesseurs de ces diamants sans prix sauront bien en faire rejaillir sur leur nom l'éclat impérissable; mais alors ils n'y songent guère, parce que le privilége de cette possession est moins rare et moins exclusif, et qu'ils sentent que la foule y pourrait prétendre aussi bien qu'eux; car pour les peuples encore enfants, si énergiques dans tout ce qu'ils ressentent, si neufs à toutes les impressions qui leur viennent du dehors et à toutes les émotions qui s'éveillent au dedans, le génie, en ce qui concerne l'ex-

pression du sentiment, est une production réellement universelle et spontanée. Est-elle lyrique, est-elle épique, cette poésie des anciens jours ? Elle n'est, à proprement parler, ni l'un ni l'autre, ou, si vous voulez, elle est l'un et l'autre tout ensemble. Aucune forme n'y est encore accusée, aucun trait ne s'y dessine fortement; elle est comme cette matière féconde qui flotte au haut des cieux, portant dans son sein les germes des soleils. Un jour, en effet, les grandes divisions poétiques, les genres, en sortiront comme autant de créations intellectuelles. Alors la distinction se fera en même temps entre les parties dont elle se compose et entre les individus dont se compose la société. La poésie primitive ne subsistera plus que par le souvenir et la tradition; une poésie plus parfaite sera née; alors aussi apparaîtront les hommes auxquels le génie appartiendra en propre, les grands et immortels poëtes. Il y en aura de tellement favorisés, que leur esprit pourra embrasser toute cette inspiration immense qui était auparavant le don d'un peuple entier; cette grande âme poétique, épandue dans les masses, passera en eux sans paraître moins grande, sans perdre aucune de ses propriétés sublimes. Ce sera toujours la même vérité, la même spontanéité, le même élan de croyance et d'amour; en les entendant, les masses croiront encore s'entendre elles-mêmes, et il leur semblera que c'est toujours de leur sein qu'est sortie cette voix. Cependant il y aura alors dans ce qu'elle chantera ce que les masses n'auraient pu y mettre, ce qui ne peut être le produit que d'une intelligence unique, la proportion, la multiplicité groupée autour de l'unité, les pensées variables et flottantes rattachées, comme à leur centre, à une pensée dominante et immuable. Devant de telles œuvres qui réuniront la grandeur de la poésie primitive à la perfection de la poésie des siècles civilisés, il ne restera ni un regret ni un désir à former, et dans l'enthousiasme qu'elles inspireront, c'est à juste titre que leurs auteurs seront salués du nom de divins. Plus tard, enfin, quand les genres seront depuis longtemps définis, il viendra d'autres génies admirables encore, mais au cœur desquels l'esprit des anciens jours ne vivra plus. Ceux-là ne songeront seulement pas que le peuple ait pu, à son heure, être poëte et poëte sublime; ils se tiendront dans la région de l'art et tendront à la rendre de plus en plus inaccessible à ce qu'ils

appelleront le vulgaire; ils sacrifieront la réalité à la perfection, ils raffineront sur l'harmonie, sur les proportions, et ainsi, ils produiront des œuvres accomplies qu'on pourra envisager de tous côtés sans y trouver rien à redire. Mais de même que, dans le jardin soigné d'un fleuriste, devant des parterres remplis de fleurs aux formes parfaites, aux couleurs éblouissantes, aux riches parfums, il vous arrive de regretter la senteur des bois et la rose d'églantier, dont les buissons y sont parés, de même, devant ces productions où la beauté est portée à un si haut degré par un art infini, vous pourrez être distrait par le souvenir de quelques chants simples tels que ceux-ci :

AU MOIS DE MAI.

« Allons, cher mois de mai, laisse tomber ton voile, et mets ta robe d'espérance. Le printemps vient, et les chansons vont à sa rencontre tout le long du chemin.

» Le printemps envoie ses messagers dans tout le pays. *Il vient aussi revêtir les chers morts ; il leur apporte un beau vêtement vert.*

» Mais que m'apportera-t-il, à moi ? Oh ! il n'aura pas pensé à moi. Je me plaindrai ; je dirai en chantant qu'il ne m'a rien apporté.

» L'espérance verdit sur tous les sentiers et te présente joyeusement sa couronne ; qu'elle m'en donne seulement une feuille, alors le printemps sera venu pour moi. »

FLEUR D'HIVER.

« Là-haut, sur la montagne, il y a bien de la neige. Où fleurissent maintenant les roses ? Où verdit maintenant le trèfle ?

» Je connais une belle fleurette ; l'hiver ne l'atteint pas. Mon amoureuse est cette fleurette qui donne mille plaisirs.

» Mon amoureuse chante à sa fenêtre comme l'oiseau sur la branche ; *elle porte un ciel de printemps dans le regard de ses yeux.*

» Où fleurissent maintenant les roses? où verdit maintenant le trèfle? Va, trouve une amoureuse, elle te le dira bien. »

CHANT DE GUERRE.

» Il n'y a pas de mort plus belle que d'être tué devant l'ennemi, d'être couché en plein champ sur la verte bruyère sans entendre les lamentations, sans être renfermé en un lit étroit d'où *il faut aller seul à la danse des morts.*

» *Sur le champ de bataille, il y a grande compagnie; les hommes y tombent comme l'herbe sous la faulx.* Oui, il n'y a pas de mort plus belle que de tomber sous la verte bruyère. Sans cris, sans pleurs, on est mis en terre aux sons du tambour et de la trompette. C'est une gloire immortelle. Les vrais héros exposent corps et sang pour la patrie. »

Bien des poëtes, s'asseyant gravement à leur bureau pour entreprendre de composer une ode tyrtéenne ou anacréontique, sueraient sang et eau avant de rien écrire qui valût les traits soulignés dans ces trois chansons. Où trouver une image plus riante à la fois et plus mélancolique que celle du printemps venant revêtir les morts d'un beau vêtement vert! Elle est d'ailleurs toute allemande. Rien de plus fréquent que des idées de ce genre dans les poésies qui fleurissent sur la terre germanique. La mort n'est pas sans y causer une espèce d'effroi; mais, malgré les terreurs réelles et fantastiques qui l'accompagnent, le sentiment dominant, lorsqu'elle s'approche, c'est celui du repos. C'est comme une attraction de la terre qui rappelle à elle l'homme sorti de son sein, comme un pressentiment du tranquille bien-être qu'il éprouvera à être étendu sous le gazon frais et doux. Déjà, là dedans, vous pouvez entrevoir cette tendance au panthéisme qui sera un jour le caractère dominant du génie allemand. Mais à l'époque où nous sommes, elle est modifiée par une foi naïve, qui, dans le champ de la mort, voit se lever de toutes parts les germes de la vie éternelle. Ainsi, dans un autre chant :

« Cent mille fleurs tombent sous la faucille de la mort sans être comptées. Vous, roses, vous, lis, le moissonneur vous

coupera; il n'épargne pas même les impériales. Garde à toi, jolie fleurette.

» Je te défie, mort; viens, je ne te crains pas, viens. Si d'un seul coup je tombe, je serai transplantée dans le jardin céleste auquel nous aspirons tous. Réjouis-toi, jolie fleurette. »

Lisez à côté de cela cette belle et désolante ballade écossaise :

LES DEUX CORBEAUX.

« Il y avait deux corbeaux perchés sur un arbre, et l'un des deux commença à dire à l'autre : Où irons-nous dîner aujourd'hui ?

» Comme je m'étais posé sur le sable, près de la verte mer, je vis un beau vaisseau qui s'approchait du rivage, puis j'entendis un cri. Le vaisseau sombra. Ils sont là en grand nombre. J'irai dîner au bord de la mer verte et salée.

« — Viens, je te montrerai un spectacle plus agréable, un vallon solitaire, et dans ce vallon un chevalier tout fraîchement tué. Nous nous nourrirons de sa chair, et je prendrai le tendre duvet de son jeune menton pour construire le nid dans lequel je veux déposer mes petits. »

C'est un tout autre génie; il ne s'agit plus des douces images du repos, des images sublimes de la renaissance pour l'immortalité. Dans la mort telle qu'elle est ici présentée, la destruction de l'homme est si complète qu'il semble que ce ne soit plus qu'incidentellement qu'on puisse parler de lui. Il n'occupe pas le premier plan, même sous la forme d'un spectre ou d'un cadavre. Le premier plan est réservé aux animaux, qui vont le dévorer comme leur pâture; et ce dernier usage auquel il doit servir lui vaut seul que son nom soit encore prononcé. La terre ne s'ouvre pas sous sa forme inanimée pour le recevoir dans son sein avec la tendresse d'une mère qui ouvre ses bras pour y recevoir son enfant. Elle apparaît comme une marâtre impatiente de posséder sa dépouille mortelle pour la livrer à l'avidité de ses autres enfants. Au lieu d'ordonner aux fleurs de se pencher sur sa tombe pour y répandre leurs parfums et leurs

larmes, elle appelle deux lugubres corbeaux qui vont se repaître de ses restes avec d'affreux cris de joie. Vous reconnaissez là cette inspiration essentiellement anglaise, mêlée d'une tristesse morne et d'une ironie désespérée, où de nos jours le plus grand poëte de l'Angleterre, Byron, a puisé plusieurs admirables passages de ses poëmes. D'après cette inspiration, le rapport de la nature à l'homme est un rapport tout contraire à celui qui est exprimé dans les poésies allemandes. C'est un rapport d'hostilité ou tout au moins d'indifférence, au lieu d'un rapport d'amour et d'attraction; et comme la tendance allemande a pour terme le panthéisme, celle-ci aboutit au déisme ou a l'athéisme. Lorsque l'homme n'est pas disposé à sentir dans la nature d'amour pour lui, il est impossible qu'il sente Dieu près de lui, autour de lui. Alors, selon le plus ou moins de bonté de son cœur, il le relègue à une distance incommensurable ou il le nie tout à fait. Cette double disposition est, en effet, non-seulement celle du génie de Byron, mais celle du génie anglais tantôt déiste, tantôt athée, presque jamais panthéiste.

Peut-être opposerait-on à ces observations le nom de bien des poëtes qui ont eu des accents tendres et gracieux; mais la question du génie caractéristique d'une nation ne se résout pas par l'examen général de toutes les œuvres dont se compose sa littérature. Il faut toujours prendre en considération plusieurs causes qui concourent à rendre un certain nombre d'œuvres et d'écrivains indépendants de ce génie. Ainsi, pour les nations modernes, vous avez à faire part de l'influence chrétienne qui leur est commune, et qui a dû nécessairement, aux grandes époques de foi, donner à la plupart des écrits un caractère uniforme de croyance ardente et de spiritualisme, où les tendances déistes, athées ou panthéistes, s'effaçaient également. Il faut signaler encore la part de l'influence classique, presque aussi puissante que l'influence chrétienne, et qui, en inspirant l'amour d'une certaine perfection, cherchée d'après certaines règles établies, est venue imprimer aux littératures un nouveau caractère, uniforme aussi, et éloigné du génie particulier de chaque peuple. Enfin il faut faire la part de ces hommes doués de facultés si supérieures, qu'ils planent complètement au-dessus de la nation où ils sont nés, et que, tout en mettant dans leurs œuvres ce qui répond au génie de cette nation, ils y mettent

encore ce qui, répondant au génie de l'humanité tout entière, est également beau, également vrai, également compris dans tous les temps et dans tous les lieux. Dante, par exemple, et Cervantes, tout en étant la principale gloire de l'Italie et de l'Espagne, ne sont pourtant exclusivement ni Espagnols ni Italiens. Si on tient compte de toutes ces causes d'exception, on verra qu'il doit y avoir dans chaque littérature un grand nombre d'œuvres où le génie national ne domine point absolument. Dans chaque littérature aussi, on ne doit point l'oublier, la poésie primitive est un des miroirs les plus fidèles de ce génie spécial, et, si haut que vous remontiez, vous la trouvez identique avec lui. Ainsi, en France on verra dominer la raillerie fine et enjouée, cet esprit narquois uni à ce sens exquis des choses, à cette compréhension admirable de la réalité, qui selon les diverses époques s'incarnent dans les auteurs de fabliaux, puis dans Rabelais, Molière, La Fontaine et Voltaire. En Italie, ce sera la gaieté vive, l'amour sensuel, l'épanouissement magnifique de l'être humain au sein de toutes les jouissances matérielles, la raison aussi nette, aussi pénétrante, aussi sûre que la raison française, mais moins haute, car elle est moins morale. En Espagne, la poésie s'inspira du sentiment de l'honneur, de l'amour romanesque et exalté, de la jalousie plus forte que l'amour, et d'un catholicisme ardent. En Angleterre, nous l'avons déjà dit, dominent l'amère tristesse, la terreur, les images lugubres et menaçantes, souvent adoucies par une grande pureté dans l'expression des sentiments, par un sens moral qui, s'il est trop étroit et trop austère, n'en est pas moins très-élevé, variées d'ailleurs par cette plaisanterie si originale et parfois si bouffonne, que l'on appelle l'*humour*. Enfin, en Allemagne, règnent l'amour candide, la foi naïve, l'enthousiasme, la rêverie; quelque chose de primitif, nous dirions presque d'enfantin, se retrouve dans la joie, la douleur, l'espérance et la crainte; et par un contraste plein de charme, une singulière audace éclate dans les tendances philosophiques. Nous nous permettrons encore quelques citations qui viennent à l'appui de nos remarques sur le génie allemand :

LA NOEL DE L'ENFANT ÉTRANGER.

« Un enfant étranger court la veille de Noël, à travers la ville, pour voir les lumières qui sont toutes allumées.

« Il s'arrête devant chaque maison, et regarde la clarté qui brille par les fenêtres. Il compte tous les arbres lumineux, tout cela lui fait bien mal.

« Le pauvre enfant pleure et dit : Chaque enfant a aujourd'hui un petit arbre et des lumières, et il s'en réjouit. Moi seul, pauvre enfant, je n'en ai pas.

« Lorsqu'auprès de mes frères j'étais à la maison, l'arbre s'allumait aussi pour moi. Mais ici, je suis oublié, ici en pays étranger.

« Personne ne me laissera donc entrer, et ne me donnera une petite place dans toutes ces rangées de maisons ; pour moi il n'est donc pas un coin, quelque petit qu'il soit.

« Personne ne me laissera donc entrer ; je ne veux rien pour moi ; je ne veux que me réjouir à la clarté des présents d'autrui.

« Il frappe à toutes les portes, aux fenêtres et aux volets, mais personne ne vient inviter le pauvre enfant. Là-dedans personne n'a d'oreilles.

« Chaque père ne pense qu'à ses enfants, chaque mère leur donne ses présents et ne voit rien de plus et rien de moins, et personne ne se soucie du pauvre enfant.

« O cher et saint Christ ! je n'ai ni père, ni mère, à moins que tu ne m'en serves. O toi, console-moi, puisque tout le monde m'oublie.

« L'enfant frotte ses mains engourdies par la gelée, il se renfonce dans son vêtement, et il attend dans la rue, le regard fixé au loin.

« Voici que vient avec une lumière un autre enfant vêtu de blanc ; il s'avance vers lui. Quels doux sons quand il lui dit :

« Je suis le saint Christ ; j'ai été autrefois un pauvre enfant comme toi ; moi je ne t'oublie pas quand tout le monde t'oublie.

« Ma parole est pour tous et pour tous la même ; j'offre mes trésors ici dans la rue aussi bien que dans les maisons.

« Je vais te faire luire ici, dans cet espace libre, un arbre si beau, que les arbres des maisons là-bas ne sauraient l'égaler.

« Alors, de sa main, l'enfant Jésus montre le Ciel, et là-haut, un arbre fourmillant d'étoiles étalait ses branches nombreuses.

« Comme les lumières brillaient ! elles semblaient si proches et pourtant si éloignées ! Comme il devint doucement content, l'enfant étranger, quand il vit son arbre de Noël.

« Il crut faire un rêve, alors de petits anges se penchèrent de l'arbre vers lui, et l'élevèrent dans l'espace lumineux.

« L'enfant étranger est retourné dans son pays ; il y fait sa sainte Noël, et il y oublie facilement tout ce qu'on donne sur terre. »

Qu'un poëte anglais veuille traiter ce même sujet d'un pauvre enfant abandonné et mourant, dans la rue, de froid et de faim durant cette belle nuit des étrennes, où tous les autres enfants sont heureux, il vous peindra ses souffrances avec une effrayante vérité ; il vous fera assister à tous les degrés d'agonie de cette âme innocente et de ce faible corps ; il vous donnera un frisson d'horreur et d'indignation en faisant contraster avec ce tableau celui des réjouissances égoïstes du riche à la porte duquel se passe cette scène d'angoisses. Puis, s'il a de la piété dans le cœur, il pourra bien terminer sa ballade par quelques vers exprimant sa ferme croyance que cette jeune âme est maintenant heureuse dans un monde meilleur ; mais de la naïve et riante vision du bel enfant vêtu de blanc venant à la rencontre de l'enfant délaissé, de l'arbre de Noël qui s'allume dans le ciel, des petits anges qui descendent pour enlever le pauvre abandonné, il n'y aura pas trace ; une fois qu'il aura fait vibrer les cordes douloureuses, il s'arrêtera. Quant au poëte espagnol, il pourra passer et repasser auprès de l'enfant sans que jamais la pensée lui vienne qu'il y ait là un sujet pour ses chants. Ce qu'il lui faut à lui, ce sont les amours des nobles dames et des hardis chevaliers, les combats où ceux-ci acquièrent une gloire immortelle, les tournois où ils viennent se délasser de la guerre par des jeux qui lui ressemblent ; si quelquefois une figure vul-

gaire ose se montrer, ce n'est qu'à condition de provoquer le rire et non les larmes. Au lieu de l'enfant qui meurt glacé dans un recoin de rue, ce sera l'enfant de Murillo s'étalant au soleil dans ses haillons, et passant le temps à tuer la vermine qui le ronge. Là, en effet, où le soleil est si beau, où la terre est si amie, le malheureux même connaît souvent des jours de joie, et sa vie, qui trouve de temps en temps à s'épanouir, n'ayant point à étaler de misères aussi déchirantes, ne saurait peut-être inspirer autant le poëte.

Nous nous arrêtons dans ces réflexions, par lesquelles nous n'avons pu qu'indiquer à peine les aperçus neufs et intéressants qu'offrirait la comparaison entre les diverses poésies primitives. Il est temps d'étendre notre examen à la suite du travail de Mme Albin.

Les chants de la seconde partie, quoiqu'en plus petit nombre que les autres, sont le produit de trois siècles, le XVe, le XVIe, le XVIIe. C'est le temps de la réforme avec l'époque qui la précède immédiatement, déjà travaillée de ses pressentiments, et l'époque qui la suit, tout agitée encore de son puissant mouvement. Cette période, si intéressante en Allemagne sous le rapport historique, l'est beaucoup moins sous le rapport littéraire et surtout poétique. On peut en accuser la désolation causée par les guerres religieuses, et aussi le caractère de l'inspiration protestante, ennemie, dans son austérité première, de toute espèce d'ornement et de fiction. Il y a pourtant à l'entrée de cette période un chant de sectaires que cette excessive simplicité n'empêche pas d'être admirable. D'autres chants purement guerriers sont très-beaux aussi; nous voudrions que sa longueur ne nous empêchât pas de citer celui de Witt Weber sur la bataille de Morat. En général, sous le rapport de l'enthousiasme religieux comme sous celui de l'enthousiasme guerrier, c'est au commencement de la période, au XVe siècle, qu'on sent en poésie l'élan le plus fort; l'époque de Luther ne fournit rien d'égal. Les hommes alors agissent et ne chantent plus; peut-être justement parce que l'action est devenue tellement puissante qu'elle les absorbe tout entiers. Au XVIIe siècle, les chants guerriers et religieux ont à peu près cessé; quelques chants d'amour renaissent; mais ils n'ont pas le charme de ceux de la première partie. Cependant l'école de Silésie et sur-

tout son chef, Opitz, en produisent qui ne sont pas sans mérite, quoique trop souvent l'afféterie y remplace l'ancienne naïveté. A cette école succède celle de l'imitation étrangère, qui ne produit rien de digne qu'on s'y arrête.

Mais avec le XVIIIe siècle reparaissent et viennent s'accumuler des trésors de poésie. La littérature allemande passe rapidement de cet état de langueur où elle conservait à peine la force de se traîner sur les traces des autres, à un développement si large, si brillant, si puissamment original, qu'il semble qu'on la puisse dire parvenue de plein saut à son apogée. Une sève magnifique l'anime; elle renoue ses inspirations présentes aux anciennes inspirations, trop longtemps oubliées ; elle recueille à pleines mains le riche héritage que lui a légué le moyen-âge. Un mariage heureux s'accomplit entre le mysticisme de ce temps écoulé et les hautes tendances philosophiques du temps présent. Toutes ces qualités du génie allemand que nous avons signalées plus haut renaissent aussi fraîches, aussi vigoureuses que si elles en étaient à leur première naissance. Alors Schiller écrit ses odes au Plaisir, à l'Idéal, et son poëme de *la Cloche*. Goëthe compose ces délicieuses ballades, Burger ressuscite les légendes du moyen âge. Un peu avant eux, nous avons Schubert, un peu après, Tieck ; poëtes admirables aussi, que nous oserions dire égaux même à Goëthe et Schiller, dans l'inspiration lyrique ; et puis tant d'autres, qui, sans les égaler, sont pourtant bien grands encore. De cette époque, nous ne citerons rien, par la raison fort simple qu'il faudrait à peu près tout citer.

Le mouvement donné pendant le XVIIIe siècle se continue au XIXe. Goëthe et Schiller sont encore debout à son entrée, et il commence ainsi glorieusement, illuminé des rayons de leur gloire. Puis le sentiment de l'indépendance nationale, blessé par les prétentions altières d'un conquérant qui veut courber l'Europe sous l'épée de la France, inspire des chants patriotiques, d'une verve, d'un élan admirables. Mme Albin n'a pas hésité à les traduire, et elle a eu raison. Peu importe en effet qu'ils aient été composés contre la France, qu'ils aient soulevé des milliers de bras contre elle, qu'ils aient eu la plus forte part peut-être aux revers de 1814 et de 1815 ; elle n'en est pas moins la nation la plus capable de les apprécier et d'y applaudir,

elle à laquelle l'enthousiasme national a fait accomplir plus de miracles qu'à toute autre. Aussi, partout où elle retrouve cet enthousiasme, son premier mouvement, sans considérer s'il fut ou non dirigé contre elle, est toujours de le saluer d'un cri de sympathie et d'amour. Nous ne pouvons résister au désir de transcrire ici le *Chant de l'Épée,* que Théodore Kœrner, le mieux inspiré entre les Tyrtées nouveaux, écrivit quelques heures avant de tomber blessé à mort sur le champ de bataille.

« Épée à mon côté, que me veut ton éclat joyeux? Tu me regardes amicalement, j'en éprouve du plaisir. Hourra.

— Un brave cavalier me porte, c'est pourquoi je brille gaiement; je suis la défense de l'homme libre, c'est ce qu'aime l'épée. Hourra.

— Oui, brave épée, je suis libre; je t'aime cordialement comme si nous étions mariés, comme si tu étais ma fiancée chérie. Hourra.

— Je t'ai voué ma brillante vie de fer. Ah! que ne sommes-nous mariés! quand viendras-tu quérir ta fiancée? Hourra.

— La trompette annonce l'aurore de la nuit nuptiale; quand les canons hurleront, j'irai chercher ma chérie. Hourra.

— O divin embrassement! j'attends avec désir. Mon fiancé, viens me quérir, ma couronne est pour toi. Hourra.

— Pourquoi résonner dans le fourreau, toi, claire joie de fer, si sauvage, toi si heureuse du combat? Mon épée, pourquoi résonner ainsi? Hourra.

— Je résonne dans le fourreau, je désire le combat. Il me rend sauvage et heureuse, c'est pourquoi je résonne ainsi. Hourra.

— Reste dans ta chambrette étroite; que veux-tu ici, ma chérie? Reste tranquille dans ta cellule, bientôt je t'en ferai sortir. Hourra.

—Ne me fais pas attendre longtemps, ô beau jardin d'amour, plein de petites roses rouges de sang et de morts fleuries. Hourra.

— Eh bien! sors de ton fourreau, toi qui réjouis les yeux du cavalier; sors, mon épée, sors. Je vais te conduire dans la demeure paternelle. Hourra.

— Ah! qu'il fait beau à l'air, dans les rangs formidables de la noce; comme aux rayons du soleil l'acier brille avec amour. Hourra.

— Courage, hardis combattants! courage, cavaliers allemands! votre cœur ne se réchauffe-t-il pas quand vous serrez votre amante dans vos bras? hourra.

» D'abord elle ne faisait que briller furtivement à la gauche, mais Dieu a mis la fiancée à la droite. Hourra.

» Pressez donc l'amoureuse bouche de fer sur vos lèvres, maudit celui qui abandonne sa fiancée. Hourra.

» Maintenant laissez chanter la bien-aimée; que de claires étincelles jaillissent, le matin de la noce paraît. Hourra! fiancée de fer! hourra. »

Schiller et Goëthe ne sont plus; des chantres patriotiques, les uns sont morts, comme Kœrner sur le champ de bataille, les autres envient leur sort et regrettent d'avoir survécu à la victoire, car la victoire n'a pas tenu ses promesses. Cependant la poésie subsiste toujours; si le présent, si la réalité ne lui offrent plus de sources de vie, elle sait où en chercher. Elle s'élance avec Uhland, et bientôt après avec Heine, dans les champs de l'imagination, de l'idéal, de la rêverie; elle analyse les sentiments pour les transfigurer ensuite; elle leur donne pour cadre des histoires charmantes qu'elle se complaît à raconter avec simplicité et naïveté. Peut-être s'y complaît-elle trop, et sent-on qu'elle arrive à force d'art à ces qualités que les premiers poëtes possédaient tout naturellement. Mais elle n'en donne pas moins naissance à de ravissantes créations, si jeunes, si nouvelles, si gracieuses, qu'en les contemplant on se sent tout épris d'amour. Il en est une d'Uhland, entre autres, par laquelle nous voulons terminer cet article, une que Mme Albin a omise et qui est pour quelque chose dans le reproche que nous lui faisions tout à l'heure d'avoir laissé absentes quelques-unes des productions qui devaient le plus l'inviter à traduire. Nous savons bien qu'au milieu d'une pareille multitude de poésies, il lui a fallu nécessairement en laisser de dignes de regrets, mais celle-ci nous paraît au moins égale, sinon supérieure à tout ce qu'elle a choisi dans Uhland.

LA PETITE FILLE DE L'ORFÈVRE.

« Un orfèvre était dans sa boutique, près de ses perles et de ses pierres précieuses ; il disait : Le plus beau joyau que jamais j'aie rencontré, c'est pourtant toi, Hélène, ma petite fille chérie.

» Un beau chevalier entra : — Salut, ma belle jeune fille. Salut, mon cher orfèvre ; fais-moi, fais-moi une splendide couronne pour ma douce fiancée.

» Et, lorsque la couronne fut prête, brillante d'un riche éclat, Hélène, tristement et lorsqu'elle fut toute seule, la pendit à son bras :

» — Ah ! combien heureuse, dit-elle, est la fiancée qui doit porter ce diadème! Hélas ! si le chevalier me donnait seulement une petite couronne de roses, je serais pleine de joie.

» Peu de temps après, le chevalier revint ; il examina bien la couronne et dit : — Oh ! monte-moi, mon cher orfèvre, une petite bague en diamants pour ma douce fiancée.

» Et, lorsque la bague fut prête, éblouissante de précieux diamants, Hélène, tristement et lorsqu'elle fut toute seule, la passa à demi à son petit doigt.

» Peu de temps après, le chevalier revint ; il examina la bague, et dit : — Tu as très-artistement, mon cher orfèvre, préparé mes dons à ma belle fiancée.

» Mais, pour que je sache comment ils lui siéront, approche, ma belle fille ; que je fasse l'essai sur toi de la parure de ma bien-aimée ; elle est aussi belle que toi.

» Rougissant d'une charmante pudeur, elle se tient devant le chevalier ; il lui met sur le front la riche couronne, et lui passe au doigt la bague.

» — Hélène, ma douce Hélène, mon Hélène chérie, cessons de plaisanter ; c'est toi qui es la fiancée belle par-dessus toutes les autres à qui j'ai destiné cette couronne et cette bague.

» Ici, tu as grandi au milieu de l'or, des perles et des pierres précieuses, et c'était pour toi le présage des hauts honneurs auxquels tu vas entrer avec moi. »

CAMILLE BAXTON.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN.

La ville de Francfort-sur-le-Mein est le siége de la haute diète germanique ; elle est, par conséquent, le centre politique de l'Allemagne, comme elle en est le centre géographique. Là deux tendances sont en présence et ne se ressemblent guère, quoique l'étranger les confonde tous les jours. La diplomatie et la ville ont chacune leur juridiction ; la première est un *gouvernement*, l'autre une *municipalité*.

Quelle est donc l'espèce de gouvernement que forme la diète germanique ? Pour le bien savoir, il faut être un peu initié à l'esprit des cabinets, et ce que je vais vous dire vous prouvera peut-être que j'ai quelquefois écouté aux portes.

La diète, étant la directrice suprême de la politique fédérative de trente-deux États allemands, a eu beaucoup de ménagements à prendre pour étendre son pouvoir sur ces divers États, en feignant sans cesse de respecter leur indépendance. Le jour où cette haute assemblée a besoin des princes allemands, elle dissimule son ambition, et ne se présente que comme un lien nécessaire entre des forces et des droits parfaitement égaux ; ce jour-là, l'Allemagne, d'après les publicistes officiels, est une *confédération d'États*. Si au contraire une mesure générale est jugée indispensable ; si l'Autriche où la Prusse veulent donner une impulsion unique à tout le corps germanique, et déjouer d'avance les résistances particulières, ce jour-là, on proclame que l'Allemagne est un *État confédéré*. Tel est donc le gouvernement germanique ; celui d'une *confédération d'États* s'il a peur, et d'un *État confédéré* quand il croit n'avoir plus rien à craindre.

La diète étant composée d'un certain nombre de ministres rangés selon l'ordre numérique des populations des pays qui les envoient, la présidence a été donnée au ministre d'Autriche, comme représentant le pays le plus peuplé des États germaniques. Il était alors *primus inter pares*, et sa présidence se bornait à une fonction. Peu à peu, cette fonction est devenue un droit, puis ce droit a donné un titre. Pour se faire une juste idée de cette progressive et spirituelle usurpation, il suffit de jeter un coup d'œil sur trois cartes de visite du président de la diète germanique; ces trois cartes en disent plus que ne le ferait un long volume.

En 1830. — Le comte Munch-Bellinghausen, envoyé d'Autriche, *présidant* la diète germanique.

En 1832. — Le comte Munch-Bellinghausen, envoyé d'Autriche, *président* de la diète germanique.

En 1834. — *Le président* de la diète germanique, envoyé de Sa Majesté l'empereur d'Autriche.

Le ministre *président* de la diète, qui fut autrefois *présidant* la diète, est un des hommes les plus spirituels de l'Europe, et tout son esprit consiste en ceci : veiller à ce que, par intérêt ou par peur, la majorité des petits États soit toujours de l'avis du président de la diète, lequel n'aura jamais aucun avis qui ne lui soit dicté d'avance par M. de Metternich. Ainsi, lorsque les journaux annoncent que la diète a pris une résolution à laquelle le gouvernement autrichien a adhéré, cela veut dire littéralement que, dans l'affaire dont il s'agit, M. de Metternich approuve ce que M. de Metternich a résolu. C'est à merveille sans doute pour les petits États qui n'ont ni la force, ni l'envie de lutter contre l'Autriche, mais la Prusse est un peu plus puissante que les autres, et par conséquent un peu plus jalouse de son autorité. Elle seule, sur le terrain du protestantisme et du commerce allemand, a pu placer un contre-poids de nature à balancer l'influence que possédait le cabinet de Vienne en matière religieuse et politique. Le ministre prussien qui, pendant un assez grand nombre d'années, a lutté de prépondérance avec le président Munch-Bellinghausen, est le baron de Nagler,

aujourd'hui grand-maître des postes à Berlin, et qui, en sa qualité de ministre à la diète germanique, a contribué plus que tout autre à l'établissement du système de douanes aujourd'hui généralement adopté. Quelques indiscrétions du *Portofolio*, auquel un secrétaire infidèle de M. de Nagler avait communiqué plusieurs pièces secrètes assez importantes, occasionnèrent son rappel à Berlin. Il fut remplacé à Francfort par le général Schoeler, ci-devant ministre à Saint-Pétersbourg ; véritable retraite pour un vieux militaire prussien, le meilleur, le plus digne et le plus nul des diplomates, mort il y a peu de temps, qui n'avait été appelé à ce poste qu'en sa qualité de général, et parce qu'il est reconnu dans les États despotiques qu'un général est de droit administrateur, diplomate, savant, tout enfin, assez pareil à ces marquis de Molière qui savent tout sans avoir rien appris.

Après l'Autriche et la Prusse, le rôle le plus important appartient à la Bavière. Le ministre de cette puissance est le baron de Mieg. Cet envoyé, ci-devant ministre des finances à Munich, s'éleva contre le système de douanes qui lui semblait placer son pays sous la domination prussienne ; or, ce système ayant triomphé, il a dû donner sa démission et se contenter du titre d'envoyé. Si les intérêts de la Bavière exigent à Francfort un nouveau développement de son courage et de son patriotisme, M. de Mieg n'en laissera pas échapper l'occasion, et son échec sera le signal de sa retraite en Bavière. Dieu veuille qu'il n'ait pas là quelque autre devoir à remplir, car alors il serait complétement disgracié.

Après les rois de Wurtemberg et du Hanovre viennent les grands-ducs, électeurs, ducs, princes de toute sorte; tous, comme on pense bien, impuissants à lutter contre les deux principales autorités de la diète, l'Autriche et la Prusse, trop souvent d'accord pour prononcer, elles, puissances absolues, sur le sort de tous les États constitutionnels.

Parmi les maisons souveraines les plus considérées de l'Allemagne, il en est une qui jouit d'une vénération générale : c'est la maison grand-ducale de Mecklenbourg. La mère du dernier roi d'Angleterre, la défunte reine de Prusse (et quelle reine !), étaient de cette illustre maison, et toutes deux du grand-duché de Macklenbourg-Strélitz, qui, pour l'étendue,

est bien moins considérable que celui de Mecklenbourg-Schwerin, dont le territoire a fourni à la presse parisienne quelques innocentes épigrammes. Un grand-duc que les révolutions ont maltraité, le roi des Pays-Bas, grand-duc du Luxembourg, a dû voir son ministre adopter un rang plus modeste dans l'ordre des populations, depuis que les Belges, aidés par la France, lui ont pris la moitié de son royaume et la moitié de son grand-duché.

Auprès de ces membres de la diète germanique siégent les ministres accrédités près d'elle, et qui n'en font point partie. L'Angleterre, la France, la Russie y sont représentées d'une manière assez active pour que leurs intérêts se trouvent souvent mêlés avec ceux de l'Allemagne. On ne voit, dans ce corps diplomatique, aucun envoyé d'Espagne, ni d'Italie, ni de Suède. Le roi de Danemarck a son ministre à la diète pour le duché de Holstein, comme le roi des Pays-Bas pour le Luxembourg. Le roi de Sardaigne a eu pendant deux ou trois ans seulement pour ministre accrédité le comte Rossi, aujourd'hui son envoyé extraordinaire à Saint-Pétersbourg.

Jamais position ne fut plus délicate que celle de la comtesse Rossi à Francfort, car c'était dans cette ville qu'avaient eu lieu ses débuts dramatiques, et l'époque n'en était pas tellement éloignée que chacun ne pût se rappeler parfaitement les moindres détails des premiers succès de la jeune Sontag. Femme d'un ministre plénipotentaire, et venant se placer au premier rang dans la société allemande, la comtesse comprit à merveille qu'on se ferait un malin plaisir de lui rappeler son ancienne profession, si elle avait l'air de l'oublier, et elle adopta un rôle tout contraire. A peine eut-elle paru chez toutes ces dames si riches en quartiers de noblesse, que, sans façon et avec une simplicité du meilleur goût, elle se mit à parler musique à tout le monde. On désira l'entendre, elle ne se fit pas prier, et chanta dans une foule d'occasions, déployant pour l'étroite société d'un salon toutes les ressources de ce beau talent qui lui avait valu au Théâtre-Italien tant d'ovations enivrantes. A la comtesse trop fière on eût opposé avec dedain la cantatrice d'autrefois; à la femme toujours empressée à plaire, on témoigna des égards que les plus anciennes comtesses auraient pu envier. Un théâtre fut élevé chez l'ambassadeur de Prusse, et les filles du ministre

prirent des leçons de la comtesse Rossi pour être dignes de paraître à ses côtés. On écrivit à Paris pour faire arriver la partition du *Domino noir*, et j'ai vu ce que Paris ne verra sûrement pas, Mlle Sontag remplissant le rôle de Mme Damoreau, et chantant la musique d'Auber avec autant de grâce et de supériorité qu'elle en mettait dans d'autres jours à l'exécution de la musique de Rossini.

Quelques faits pourraient être cités pour prouver le bon esprit qu'apportait la comtesse Rossi dans les occasions où tout autre qu'elle aurait eu des allusions à craindre. J'en raconterai un seul. Une jeune cantatrice allemande, Mlle Hill, avait inspiré une passion profonde à un Anglais, pasteur protestant, qui, après avoir fait à l'actrice, en partant, de solennelles promesses de mariage, revint en effet un an après, des colonies, pour l'épouser. On parlait de ce mariage dans un grand dîner diplomatique. « Est-il possible ? s'écria le comte de G...., être un an absent, et oublier sa dignité de pasteur pour venir épouser une.... » Le comte rencontra les regards de Mme Rossi, et s'arrêta tout court. « Une *cantatrice*, monsieur le comte, répond-elle en souriant; une cantatrice. Oh ! mon Dieu, ne vous gênez pas. » A ces mots, tout le monde se met à rire, et la femme aimable triomphe de l'embarras du diplomate désappointé.

Mme Rossi, devenue mère de famille, a perdu ce que Mlle Sontag avait de svelte et de délié dans la taille; mais, en gagnant un peu d'embonpoint, elle a peut-être vu s'augmenter la beauté de sa figure et la blancheur de son teint. Saint-Pétersbourg possède aujourd'hui cette belle tête, ces fraîches et blanches épaules, et ce talent toujours si complaisant à se produire, et ce caractère si doux et si aimable, que l'envie même en sera toujours désarmée. Cette heureuse position a été conquise par la comtesse Rossi à force de tact et d'esprit.

On peut connaître longtemps à Francfort le corps diplomatique, et n'avoir qu'une idée bien imparfaite de cette ville de banquiers et de juifs, sur laquelle la société diplomatique est, pour ainsi dire, superposée. La ville libre de Francfort est gouvernée par deux bourgmestres, réélus chaque année, et tirés du sénat, ainsi que tout le corps de régence, véritable municipalité. Le sénat, source de tout pouvoir, se recrute lui-même dans le corps législatif, lequel, composé par voie d'é-

lection, réunit les sommités de toutes les professions industrielles. Les juifs ne sont admis dans aucun corps politique de l'État.

Un bourgmestre, remplissant les fonctions de ministre des affaires étrangères, se met en communication avec la diète germanique pour y représenter la ville, qui est censée être un État indépendant. C'est le seul point de contact qui existe entre la diète et les pouvoirs francfortois.

La législation et les coutumes du moyen-âge en matière de corporations existent à Francfort dans toute leur pureté primitive. Qu'une élégante Parisienne, de passage dans cette ville, veuille avoir une robe neuve et demande une modiste ou une couturière, on lui répondra que le soin d'habiller les dames regarde exclusivement messieurs les *tailleurs pour femmes*, dont le privilége est positif. Ayant un jour à faire placer un poêle dans mon salon, je priai le marchand qui le posait de le nettoyer sur place. Il me répondit qu'il n'en avait pas le droit. Je fus obligé, en effet, d'envoyer chercher le plâtrier pour en boucher quelques fissures, puis le ramoneur pour le nettoyer; et le marchand, le plâtrier, le ramoneur, se succédèrent, appartenant à trois corporations différentes, toujours disposées à se surveiller.

Ces priviléges sont si ridicules que ma femme crut un jour pouvoir s'y soustraire, et eut l'imprudence d'appeler chez elle une couturière chargée de lui faire une robe. Horrible attentat contre les lois de la vieille ville impériale! Je revenais de la promenade, tranquille comme quelqu'un qui n'aurait aucun crime à se reprocher. J'entre dans mon jardin et vois mon domestique accourir tout effaré. « Monsieur, la police est chez vous! » Au rez-de-chaussée étaient, en effet, deux de ces messieurs qui ont un assez vilain nom dans tous les pays, et qui servent de témoins nécessaires dans toutes les expéditions de ce genre. Je monte; dans la chambre de ma femme un estafier costumé, un grand sabre au côté, avait déjà saisi non-seulement la robe que l'on venait de commencer, mais toutes celles qu'on avait données pour modèles. On m'avertit que j'aurais à aller réclamer le tout au tribunal de la ville le lundi suivant, et malgré la contrariété que j'éprouvais, j'avoue que je ne pus m'empêcher de rire en voyant ce porteur de sabre, à figure

martiale, sortir de ma maison, l'air menaçant, avec toute une défroque féminine sur les bras.

Le lundi désigné, je me présentai au tribunal de M. le bourgmestre, à l'hôtel-de-ville, et je plaidai pour avoir mes robes. La corporation des *tailleurs pour femmes* avait détaché contre moi, pour soutenir son accusation, quatre commissaires choisis sûrement parmi les figures les plus pittoresques de l'honorable compagnie. On m'allégua que dans tout pays nul n'était admis à prétexter l'ignorance des lois.—Je conçois, répondis-je, que vous exigiez de l'étranger la connaissance des lois qui concernent les mœurs et la police; mais, quant aux droits des *tailleurs pour femmes*, avouez, messieurs, qu'on ne peut pas les deviner.—Je proposai alors de rendre à la corporation l'ouvrage dont je l'avais privée à tort, et un acte solennel fut convenu, par lequel on devait me rendre les robes, en recevant le salaire que j'avais destiné à autrui.

Il m'est arrivé à Francfort de me sentir gravement indisposé, et de prier mon chirurgien de me faire une saignée. — Je ne le puis, me répondit-il; votre barbier se plaindrait à la ville. — Et j'étais obligé d'envoyer chercher mon barbier, qui venait exercer bêtement son droit en risquant de m'estropier.

Le boucher qui vend du bœuf n'a pas le droit de vendre du mouton, et celui qui vous livre un morceau de veau ne saurait, sous aucun prétexte, être admis à vous fournir une pièce de volaille. Chacun son privilége et son droit.

L'esprit de corporation est encore peu de chose auprès de l'esprit de secte. Francfort est plein de sociétés de musique ; pour être membre de la plupart d'entre elles, il faut posséder quelques connaissances musicales, chanter ou jouer d'un instrument, *et être chrétien.* Meyerbeer ne pourrait pas être membre d'une société de musique de Francfort!

Au *casino* de la ville, le règlement excluait les juifs. M. de Rothschild a tenté enfin de forcer l'entrée, et l'admission de ce seul et unique juif a produit une si profonde sensation, qu'on aurait cru que tout le sol de l'Allemagne allait en être ébranlé.

La loi de Francfort fixait à quatorze le nombre annuel des mariages israélites; la population suivant chez les juifs la même progression que chez les chrétiens, on a dû étendre la liste des mariages jusqu'à dix-huit. Dans peu d'années, on

permettra vingt-quatre mariages, puis trente; mais il ne viendra jamais à l'esprit des législateurs de cette ville libre de supposer qu'un juif doit se marier quand il veut. — Un enfant d'Israël pouvait, à Francfort, posséder deux maisons : l'une dans l'enceinte de la ville, l'autre sur son territoire; mais une troisième maison était un des priviléges tout spéciaux de la chrétienté. M. de Rothschild a eu quelque envie d'acquérir un bel hôtel dans la rue de la *Zeil.* Possédant en ville la maison où est son comptoir, et à l'extérieur celle où est son jardin, il a vu s'élever contre ses prétentions à une troisième maison la terrible loi traditionnelle; alors le banquier s'est fâché : « Si cette ignoble loi n'est point rapportée, s'est-il écrié, je ne prête plus jamais un sou à aucun prince de la confédération germanique! » La loi a été immédiatement abrogée, et M. de Rothschild achètera autant de maisons qu'il voudra. Soyez riche, vous aurez raison.

Chaque année, depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril, ont lieu à Francfort les soirées du *musée.* C'est une assemblée qui se réunit une fois par quinzaine, dans l'immense salle du *Weidenbusch,* et qui témoigne de l'amour éclairé qui l'anime pour les beaux-arts, en offrant chaque fois à l'auditoire un choix de morceaux de littérature et de poésie, quelques symphonies à grand orchestre, empruntées principalement à Mozart et à Beethoven; enfin, une exposition de tableaux et de gravures qui peut tenir l'Allemand et l'étranger au courant des progrès de la peinture et du dessein. La foule qui assiste à ces soirées en assiége les portes de bonne heure, et prend surtout à la partie musicale un si vif intérêt, que le talent des artistes s'accroît en raison de l'importance qu'on attache à leur exécution. Les concerts du Conservatoire à Paris peuvent seuls donner une idée de la perfection avec laquelle des musiciens allemands jouent les grandes compositions de leurs illustres maîtres. Le recueillement des spectateurs, l'émotion des artistes, l'enthousiasme du public, sont des choses que l'on ne pourra jamais peindre. La musique, en Allemagne, n'est pas un art, c'est une religion.

Un soir, il s'agissait de célébrer la gloire de Mozart. Le prix d'entrée avait été élevé, et la recette était destinée à l'érection de la statue du célèbre maestro. On commença par lire au pu-

blic une notice biographique sur Mozart; puis, devant un orchestre composé de quatre-vingts musiciens exécutants et d'autant de choristes chosis parmi les membres des sociétés de musique de la ville, un orateur s'avança, et vint donner une analyse rapide et animée de tous les ouvrages du grand maître. A mesure qu'il nommait un opéra, l'orchestre en jouait doucement quelques airs qui se mariaient avec ses paroles. *La Flûte enchantée, l'Enlèvement du sérail, les Noces de Figaro, la Clémence de Titus*, furent tour à tour passés en revue, et le public saluait par ses applaudissements tous ces magnifiques airs comme de vieilles et nobles connaissances. Tout à coup la voix de l'orateur devint solennelle; il avait abordé le *Requiem*. A l'appel des morts, on croyait entendre se soulever progressivement la pierre des sépulcres, et le son de la trompette fatale glaça d'effroi tous les cœurs. On pleurait, on frémissait, et l'impression de tristesse était si profonde, que le maître de chapelle dut ordonner la marche triomphale de Titus, dont l'éclat et l'entraînement étaient seuls capables de ramener l'assemblée aux transports de son enthousiasme. Contempler de telles solennités, c'est apprendre à connaître ces belles et fortes natures pour lesquelles la vie sans la passion de l'art serait pâle et décolorée.

Telle est la vieille ville libre de Francfort, considérée sous ses deux aspects. J'allais oublier les soirées diplomatiques, où les bourgeois ne sont guère admis, à moins que l'on n'ait besoin d'augmenter beaucoup le nombre des invités, comme lorsqu'il s'agit d'un bal, et le théâtre, où les bourgeois abondent, et que les membres du corps diplomatique ne fréquentent que peu, et par conséquent ne soutiennent pas. Aussi, grâce à son organisation municipale, la ville, qui est plus riche que beaucoup de capitales de second ordre, a-t-elle presque toujours un opéra médiocre, quand la moindre résidence d'électeur au de grand-duc offre des talents que Paris ne dédaignerait pas.

Figaro dit que la science du diplomate consiste à s'enfermer pour tailler des plumes. La diète germanique, qui fait semblant aussi de travailler, passe son temps à attendre de Vienne et de Berlin des instructions qu'elle exécutera à la lettre et auxquelles elle donnera la couleur d'une délibération spontanée. M. de Metternich, M. Werther, font ce qu'ils veulent en Autriche

che et en Prusse; mais, lorsqu'ils ont à prendre quelque mesure relative à l'Allemagne, les décrets de Vienne et de Berlin ne suffisant plus, on expédie un courrier, une assemblée se tient dans l'ombre et le mystère, et par un protocole officiel l'Allemagne est invitée à obéir à un ordre de la diète germanique, que l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse ne pouvaient donner directement.

Quant à Figaro, il mérite d'être cité comme colomniateur, car ce n'est pas pour tailler des plumes que s'enferme la diplomatie de la diète, mais pour faire de charmantes parties de bouillotte et d'écarté, ce qui tient l'esprit sans cesse en éveil, et tourne par conséquent à l'avantage et au perfectionnement de cette politique européenne qui rend les peuples heureux..... comme nous le voyons.

O.

DENISE.

DU MARQUIS DE SIVRAY A MADEMOISELLE DE JOUARS.

La Délivrande, 5 juin 17...

« Je viens d'apprendre, ma chère Hélène, par l'ordinaire du Bocage, qui vous a remis des lettres hier, que vous êtes à Villers auprès de votre cousine. C'est une occasion que je guette depuis longtemps pour vous prier de remplir une commission assez délicate, mais qui ne sera point difficile pour une personne de votre esprit. La chose va vous sembler peut-être singulière; il s'agit d'une demande en mariage que je prends sur moi de faire, en l'absence de madame la marquise ma mère, qui est à la cour pour un mois encore. Je ne sais pas employer les détours qu'il faudrait; l'impatience de connaître mon sort ne me laisse pas de relâche. J'aime Mlle de Beauchamps depuis le jour où je l'ai vue. Elle m'a toujours témoigné de l'amitié, mais je n'ai point encore osé lui dire que j'avais pour elle des sentiments plus tendres. Elle vient d'entrer en possession de sa fortune; elle est maîtresse de ses volontés; à dix-huit ans elle peut songer au mariage : parlez-lui du grand désir que j'ai de l'épouser. Il y a si peu de façons entre elle et moi, que, sans votre séjour à Villers, je lui eusse adressé ma demande directement. Vous connaissez aussi bien qu'elle, et mieux que moi-même, mon caractère et mon humeur. Vous êtes une fille sensée, ma chère Hélène; vous êtes en état, plus que personne, de mener à bien cette affaire, d'où mon bonheur dépend absolu-

ment. Je compte sur votre habileté, sur votre zèle et sur l'affection que nous avons l'un pour l'autre depuis votre enfance. Ne seriez-vous pas satisfaite que votre plus ancien ami devînt le mari de votre chère Nise?

» Je vous envoie ceci par un exprès qui fera ses huit lieues à franc étrier. Il ira coucher au bourg et attendra votre réponse que vous lui ferez tenir par quelque laquais du château. Soyez diligente autant que vous pourrez, car je suis sur les charbons.

» Adieu, je vous presse les mains fort amicalement. »

DE MADEMOISELLE DE JOUARS AU MARQUIS DE SIVRAY.

Villers, 6 juin 17...

« Votre lettre, mon cher Henri, m'est parvenue pendant le souper. Je suis devenue si pâle en la lisant, que Denise m'a demandé avec effroi s'il y avait quelqu'un de malade à la Délivrande. Mais il s'agit bien de moi et de ma pâleur!

» Nise est une tête légère, et sans doute vous n'avez pas réfléchi sur son naturel un peu étrange. Il n'y a pas d'esprit plus mobile que le sien. C'est une femme par excellence, un cœur indocile et qui ne s'arrête qu'un instant sans pouvoir se fixer. Les grandes qualités ne la touchent que dans les romans; elle ne les recherche pas hors de la fiction, elle les redoute plutôt. On lui plairait bien plus vite avec une chanson ou de la gaieté que par toutes les vertus du monde. C'est du côté de l'imagination qu'elle est vulnérable, mon cher ami, et vous n'avez que des armes qui ne frappent pas à cette porte. Vous vous adressez au cœur directement, et on ne parviendra jamais à entrer dans celui de Nise qu'en prenant le circuit que je vous indique. Faites des madrigaux, apprenez la musique, ayez un répertoire de bons mots, vous réussirez peut-être alors. Vous êtes donc aveugles, vous autres hommes? Ne savez-vous donc pas que, depuis trois ans qu'elle est sortie du couvent de Saint-Louis, ma jolie cousine a déjà eu trois petites inclinations? La première était pour mon frère, qui l'avait amusée dans une mascarade;

la seconde fut pour M. de Menars, qui lui avait adressé des vers, et la troisième. qui date du mois dernier et qui dure encore, est pour le chevalier de Gent, qui l'a charmée avec son talent sur la guitare. Vous voyez comme tout cela ressemble à ce que vous pourriez tenter pour lui plaire! Mon étonnement et ma douleur ont été extrêmes en apprenant que vous aviez de l'amour pour Denise, non pas que je ne la trouve très-digne d'en inspirer, mais parce que j'ai compris aussitôt que vous auriez fort à souffrir si cet amour vous tenait au cœur. Cependant je me suis acquittée de la négociation avec tout le soin possible, et voici tout ce qui a été dit et fait.

» Après avoir lu votre lettre, je l'ai mise dans ma poche et je suis restée à dessein aussi pensive que l'occasion le voulait, sans essayer de cacher mon embarras. Denise m'a demandé ce qui m'occupait; à travers ses badinages, j'ai démêlé sans peine un peu d'inquiétude et de curiosité; mais j'ai tenu ferme dans mon silence jusqu'à l'heure du coucher, pensant que les réflexions de la nuit étaient favorables aux sujets d'importance. Elle avait reçu la veille un exprès du chevalier qui lui avait apporté une lettre assez galamment tournée avec des airs de danse pour la guitare. Elle aurait passé la soirée à les jouer, si je n'eusse feint d'avoir la tête rompue par sa musique. Enfin dix heures ont sonné. Je l'ai conduite à sa chambre, d'où je ne suis sortie qu'à minuit, et pendant tout ce temps-là nous avons parlé de vous et de votre proposition. Cette chère enfant a pris la chose sérieusement, autant qu'il lui est possible. Vos offres, m'a-t-elle dit, la flattaient extrêmement. Votre famille, et particulièrement madame la marquise, pour qui elle a du respect et de l'estime, étaient bien au-dessus de ce qu'elle pouvait espérer pour une alliance. Votre caractère était le plus parfait du monde pour le bonheur d'une femme. Vos qualités, auxquelles elle rend justice, votre esprit, votre personne et vos trente ans, tout cela semblait répondre de soi-même aux objections, et ne pas laisser de motif raisonnable à un refus.

» Cependant, a-t-elle ajouté, la fortune de Henri est trois fois plus grande que la mienne; il lui serait aisé de prétendre à s'allier aux premières maisons du royaume. Je serais pour lui une entrave et une gêne à la cour, où il est appelé à s'élever. Il est de mon devoir de ne point accepter.

» Je reprochai sévèrement à Denise de me taire ses véritables sentiments et de déguiser sa pensée sous de faux scrupules, sachant fort bien que votre générosité ne ferait que s'irriter de ces défaites, et que votre amour s'en augmenterait encore. Elle eut d'abord un peu de confusion, puis elle m'ouvrit son cœur entièrement. Elle m'avoua que le chevalier avait su lui plaire, qu'elle en avait la tête fort remplie, et qu'elle ne pouvait se donner à un autre tant qu'elle aurait l'esprit dans cet état. Elle se mit alors à me conter en riant ses amourettes avec M. de Gent; comment ils tenaient ensemble des propos d'écoliers, comment ils faisaient des pâtisseries de Bretagne, et qu'ils se jetaient de la farine au nez, et qu'ils chantaient des rondes, et qu'ils dansaient des passe-pieds, et que la guitare avait un son charmant sous les doigts du chevalier, et qu'elle ne serait pas contente qu'elle n'en sût jouer comme lui, et que M. de Gent avait les plus jolies manchettes d'Alençon, etc. Et Nise chantait un bout de ronde bretonne, dansait un pas, prenait sa guitare et la remettait en place, et, toujours riant et gesticulant, me dit enfin qu'elle aimait le chevalier à la folie. Lorsque le torrent eut bien coulé, elle revint d'elle-même à parler de vous. Elle vous rendait justice; vous étiez un homme sûr, un esprit plein de raison, le meilleur ami qu'elle eût. Pour rien au monde elle ne voudrait que vous fussiez malheureux à cause d'elle; mais elle voulait tâcher d'être heureuse aussi. Elle ne pouvait épouser qu'une personne dont elle eût volontiers fait un amant, et non pas un ami. Elle ajouta qu'elle vous écrirait, vous consolerait et vous guérirait; que vous seriez toujours son cher Henri, son conseiller en titre; qu'elle vous irait voir aussitôt que madame la marquise serait de retour. Tout cela était dit avec ce ton animé, cette rapidité dans les idées et l'expression, qui la feraient prendre pour l'être le plus sensible et le plus passionné de la terre. Dehors trompeurs, mon cher Henri! Vous savez si j'aime et si j'admire Denise; je puis donc vous en dire tout ce que je pense. L'imagination de cette aimable fille est d'une activité terrible; c'est elle qui se tient au siége du cocher et conduit toute la machine. Le cœur est au second rang; il suit l'autre sans résistance, et vous l'attaqueriez par les moyens les plus grands, les plus inattendus et les plus romanesques, qu'il demeurerait sourd et impuissant. Croyez-moi : ne la revoyez

pas, et partez pour quelque voyage. Allez à la cour, à l'armée, où vous voudrez ; cherchez des distractions, des plaisirs ; guérissez-vous le plus tôt que vous pourrez, et revenez ensuite en Normandie.

» Ce matin, Denise est descendue de bonne heure. Elle s'est promenée longtemps dans cette allée de cerisiers où les oiseaux font tant de bruit. Elle avait pris un livre, mais elle n'a guère vu ce qu'il y avait dedans. Elle tâchait de réfléchir, et, lorsque je suis venue l'embrasser, elle m'a dit qu'elle avait tant pensé à l'affaire d'hier, qu'elle en avait un mal de tête. — Décidément, a-t-elle ajouté, ce mariage est impossible, absolument impossible.

— Ma chère enfant, ai-je répondu, tu as pour les choses louables plus d'aversion qu'elles n'en méritent véritablement.

» Alors elle m'a donné une petite tape sur la joue, et s'en est allée dans sa chambre. J'avais cru qu'elle vous écrivait ; mais, voyant à midi que sa lettre n'était pas commencée, je vous expédie celle-ci. Adieu, mon cher Henri, je suis triste et fâchée de vous savoir dans la peine, vous qui seriez digne de réussir dans tout ce que vous entreprenez. J'en veux mortellement à ces passions qui viennent troubler notre bonheur, et je souhaite ardemment que vous ayez bientôt fait d'en triompher. »

DE MADEMOISELLE DE BEAUCHAMPS AU MARQUIS DE SIVRAY.

« Villers, le 7 juin 17...

« Quoi ! vraiment, mon cher marquis, vous aviez de l'amour pour moi, et vous ne m'en disiez rien ! C'est fort mal, car j'avais droit à vos confidences, et l'amour vous a rendu coupable envers l'amitié. Je ne vous aurais pas laissé venir au point où vous en êtes ; à l'heure qu'il est, vous seriez déjà guéri radicalement. J'ai senti d'abord quelque fierté en découvrant que j'avais pu blesser un cœur comme le vôtre, et puis la honte est arrivée en voyant que je ne pouvais vous répondre comme vous le méritez. Je suis une évaporée, marquis, un vrai enfant, incapable de rien de très-bon et de rien de mauvais. Je vous assure que si,

en recevant votre déclaration de la bouche d'Hélène, j'eusse été agitée, émue, et que mon cœur se fût enflammé quelque peu, j'en aurais bien meilleure opinion de moi-même. Le traître n'en a rien voulu faire. Il est resté indifférent, et je n'ai eu qu'à peine la force de penser à cette affaire avec attention. Ni l'importance de la proposition, ni la grandeur du nom, de la fortune, ni l'admiration et la reconnaissance bien réelles que m'a inspirées la générosité de votre âme, n'ont pu changer mon caractère et me rendre sérieuse, comme j'aurais dû l'être. Hélène m'en a fait de justes reproches.

— Vois comme tu es, me disait-elle; si M. de Sivray t'envoyait un air nouveau ou une paire de castagnettes, tu ne t'occuperais plus d'autre chose pendant deux jours, et tu ne peux songer à une affaire qui déciderait de ton avenir!

» C'était la vérité. Gardez-moi pour amie, mon cher marquis, et ne prétendez à rien de plus. Mon cœur aura toujours quinze ans; l'amour ne me viendra jamais qu'en riant, et pour un homme comme vous, ce serait de l'amour pour rire. Sachez, d'ailleurs, que de mon côté, je ne puis vous aimer autrement que j'ai pris l'habitude de le faire, c'est-à-dire comme un ami, un conseiller auquel j'aurais recours dans les moments périlleux et difficiles, sur qui je compterais, et qui aurait de la raison pour moi. Je conviens que dans un mari c'est là ce qu'on veut trouver; mais je souhaiterais autre chose encore, et c'est par ma faute que je ne le vois pas en vous, et ne le verrai jamais. Je ne suis pas votre affaire, et vous n'êtes pas ce qu'il me faut; ainsi n'y pensez plus. Employez tout de suite votre courage et votre sagesse à vous remettre de ce coup désagréable, et continuons à vivre en bons voisins.

» A votre place, je ne serais pas embarrassée de trouver une consolation. Je jetterais les yeux sur Hélène. Ma cousine est belle et douce. Je la soupçonne de cacher un cœur assez tendre sous des airs froids et réfléchis.

» Adieu, mon cher Henri; aussitôt que vous désirerez me voir et que vous croirez pouvoir le faire sans danger pour votre repos, venez à Villers, ou bien faites-moi inviter par Mme la marquise. Je ne suis jamais si contente qu'entre vous et mon Hélène. »

Mlle de Beauchamps était d'une bonne maison de province. Il y avait eu dans sa famille un chevalier de l'ordre et deux lieutenants du roi. Ayant perdu sa mère en naissant, et M. de Beauchamps étant mort sur le champ de bataille dans une expédition contre les Indiens de la Nouvelle-France, elle se trouva orpheline et seule au monde à l'âge de dix ans. M. de Jouars, qui était l'ami et le cousin de son père, prit soin d'elle et la mit à Saint-Louis de Rouen avec Mlle Hélène. Les deux cousines avaient une grande amitié l'une pour l'autre, quoiqu'il y eût entre elles une différence d'âge d'environ cinq ans, Mlle de Jouars considérait Denise comme sa fille ou du moins comme une sœur cadette sur qui les années et sa gravité naturelle lui donnaient de l'autorité. Elles avaient tourné la tête au couvent entier par leurs grâces et leur esprit, et quand elles quittèrent Saint-Louis ensemble, ce fut un grand désespoir pour les pensionnaires et les religieuses. On fréquentait beaucoup les uns chez les autres, avec toute la noblesse de Caen, et c'était à Sivray que se faisaient les parties les plus agréables. La marquise douairière était la marraine de Denise ; on comptait sur elle, avec raison, pour l'avenir et l'établissement de l'orpheline, car la bonne dame aimait beaucoup sa filleule, et son crédit à la cour lui donnait toutes les facilités du monde pour la protéger utilement.

Les trois lettres qui précèdent suffisent sans doute pour connaître les deux jeunes personnes. Il nous reste seulement quelques mots à dire pour faire entendre ce qu'était M. de Sivray. Le marquis, son père, avait été bien en cour sous la régence, et des amis de la duchesse de Berri. On le citait au Luxembourg comme un homme de la vieille roche, et on le mettait dans le petit nombre de ceux que la corruption du temps n'avait pu atteindre. Il avait servi assidûment à la cour et intrépidement à la guerre. Il avait aimé sa femme avec constance, et on se fût moqué de lui à cause de cela, s'il n'eût échappé au ridicule par des airs pleins de noblesse et par quelques traits de courage, qui lui avaient attiré des compliments du feu roi au retour d'une campagne. Soit que le vice se cachât devant lui, comme il fait souvent en présence des âmes honnêtes, soit que le marquis ne voulût pas le regarder, M. de Sivray mourut sans avoir compris le débordement des mœurs et la ruine imminente

de la société. Henri, son fils, trop jeune pour remplir sa charge de gentilhomme de la chambre, avait vendu cet emploi; mais il avait acheté plus tard un régiment de chevau-légers. Il désirait avec impatience une guerre pour se faire distinguer, et vivait, en attendant, moitié à l'armée, moitié chez sa mère, au château de la Délivrande. C'est là qu'il s'était lié avec Hélène de Jouars et qu'il était devenu amoureux de Denise.

Un mois environ après la demande en mariage qui lui avait si mal réussi, le marquis, se croyant assez maître de lui pour revoir Mlle de Beauchamps, la fit prier à venir avec Hélène à la Délivrande, où sa mère était revenue depuis peu. On y mena une vie fort animée pour la campagne. Le château était situé près de la mer. On allait le matin promener sur les plages et dans les falaises, d'où on voyait le plus beau spectacle du monde. On déjeunait souvent aux environs. Le soir, il venait de la compagnie. Les demoiselles faisaient beaucoup de toilette; elles se moquaient des bonnes gens de Caen qui prêtaient à rire, mais sans trop de malveillance, puisque Mme la douairière de Sivray s'en amusait. La marquise, quoique dévote, était indulgente pour la jeunesse, et d'ailleurs elle aimait son fils à l'adoration et n'eût voulu le contraindre en rien. Denise mettait les autres en gaieté, si bien que Mlle de Jouars devenait par l'exemple aussi étourdie qu'elle. M. de Sivray, à force de rire de leurs folies, en disait lui-même du matin au soir sans y prendre garde. Cette intimité était un dédommagement fort doux à la perte de ses espérances. Mlle de Beauchamps mêlait aux airs évaporés quelque chose d'affectueux dont il se sentait fort pénétré, mais qui n'était pas sans danger pour lui. Les sentiments se donnent aisément le change les uns aux autres, et le cœur est souvent bien malade avant qu'on ait reconnu ses blessures.

Hélène s'inquiéta pour le repos de Sivray. Avec cette délicatesse scrupuleuse qui convient à l'amitié pure, elle en parla d'abord au marquis, et non pas à sa cousine. Elle représenta que ces jeux familiers étaient prématurés; que l'étourderie de Denise n'en voyait pas le péril, mais qu'il était de trop bonne heure encore pour que les témoignages de son amitié n'eussent pas l'inconvénient grave d'inspirer de l'amour. Henri, plus effrayé à l'idée d'un changement dans ses relations avec Denise que de

tout autre chose, répondit qu'il était maître de lui et qu'il tenait son cœur à deux mains. Hélène n'osa pas insister davantage, de peur que Sivray ne lui sût mauvais gré de s'alarmer de ce qui le rendait heureux, et depuis elle n'en reparla plus.

Un de ces petits événements, comme la vie en offre par centaines, vint éclairer le marquis sur ce qui se passait dans son âme. La douairière reçut une lettre du chevalier de Gent, qui demandait à lui faire sa cour en revenant de l'amirauté de Brest où il avait eu commission du ministre. On répondit au chevalier par une invitation de s'arrêter à la Délivrande autant qu'il le voudrait. L'arrivée de ce quatrième personnage amena aussitôt une combinaison nouvelle dans les rapports qui existaient entre les trois autres. M. de Gent étant placé fort avant dans les bonnes grâces de Mlle de Beauchamps, ce fut à lui que s'adressèrent les sourires, les regards et les mots obligeants. Le chevalier répondait à la coquetterie par une galanterie ouverte, sans ménagements ni dissimulation, selon les manières de ce temps. Lorsque la compagnie se divisait, Denise allait avec le chevalier et Hélène avec le marquis. D'un côté on riait aux éclats, on s'amusait, on ne tarissait pas; de l'autre on était distrait, préoccupé, on n'avait rien à se dire.

Le soir on faisait souvent de la musique; Denise avait de la voix; la guitare du chevalier jouait alors un grand rôle. On dansait des *loures* à caractère que M. de Gent avait apprises dans son séjour à Brest. Sivray voulait se persuader à lui-même qu'il trouvait à voir ces danses autant de plaisir que les autres spectateurs. Assis entre la marquise et Hélène, lorsque les passes bretonnes étaient exécutées comme il faut, il applaudissait et s'écriait souvent : « Ils sont charmants tous deux! » Mais, à la fin de la journée, il sentait bien que les regards de Denise avaient oublié le chemin de ses yeux, qu'elle n'avait pas songé une fois à lui, et que tout allait vers le chevalier. Cependant il voulait tenir ferme dans son rôle d'ami et repoussait la jalousie loin de son cœur avec indignation; enfin il était dans toutes les conditions désirables pour être fort malheureux, car je ne sache rien de si à plaindre au monde qu'un amour qui n'est point partagé.

La mode était alors d'avoir dans les jardins des pavillons et des kiosques où l'on prenait le frais pendant les chaleurs. Un

jour du mois de juillet (c'était vingt-quatre heures avant le départ du chevalier, qui était rappelé par le ministre de la marine), Sivray, rêvant à ses ennuis, se reposait dans un de ces pavillons dont le parc était fort garni. Il entendit venir dans une allée M. de Gent et Denise, qui se promenaient en tête-à-tête. Comme ils marchaient lentement, qu'ils parlaient haut et que le pavillon faisait une sorte d'écho très-sonore, il ne perdit rien de leur conversation :

— Je ne sais pas en effet, disait le chevalier, ce que vous feriez si vous étiez à ma place, mais voilà pour sûr comment je ferais si j'étais à la vôtre. Je me dirais : De Gent est un excellent garçon ; il va partir demain ; nous n'avons plus le temps de baguenauder. Il est au désespoir de me quitter...

— Oui, répondit Denise ; cela se reconnaît à ses chansons.

— Sur mon âme, je suis désespéré !

— D'aller rejoindre votre maîtresse à Paris ! il n'y a pas de quoi, chevalier.

— Laissez-moi donc achever ma période. Où en étais-je?

— Au désespoir.

— Fort bien : il est au désespoir de me quitter, diriez-vous. Afin d'adoucir sa peine, je vais donc, pour le dernier jour, lui apprendre que je ne suis pas éloignée de l'aimer un peu, que son départ va me rendre triste, et que je penserai à lui jusqu'à ce qu'il revienne, ce qui sera bientôt.

— Monsieur, une femme ne dit pas toujours ces choses-là, même quand elles sont vraies.

— Et à quoi me servirait qu'elles fussent vraies, si vous n'en disiez rien ?

— Mais savez-vous que, si nous nous aimions, nos badinages finiraient, et qu'il faudrait penser au mariage ?

— Je l'entends bien ainsi.

— Chevalier, interrompit la jeune fille, voici un bel arbre : comment l'appelle-ton?

— C'est un tulipier d'Amérique.

— Les fleurs en sont jolies. Tâchez de m'en avoir une, et si vous vous cassez le cou, cela détournera la conversation.

Le chevalier monta dans l'arbre, et rapporta une petite branche où étaient plusieurs fleurs.

— N'espérez pas m'échapper, reprit-il ; je ne vous laisserai pas en repos que vous ne m'ayez répondu.

— Mais je ne sais pas du tout si je vous aime, monsieur, je n'y ai pas songé ! Je prendrai jusqu'à demain pour m'assurer de mes sentiments, et si, comme vous en paraissez persuadé, mon cœur parle en votre faveur, je vous donnerai cette fleur au moment de votre départ.

Le lendemain, vers midi, les dames étaient sur le perron du château, et regardaient M. de Gent qui venait de monter à cheval. Il avait le frac bleu, les bottes à l'écuyère, le chapeau plat sur l'oreille droite, les moustaches cirées et retroussées. Il tourmenta un peu sa monture, avec le charlatanisme d'usage, tout en prenant les commissions pour Paris. Mlle de Beauchamps était descendue sur la dernière marche du perron, et tenait à sa main la petite branche de tulipier qu'elle faisait tourner avec des mines de coquetterie que M. de Sivray pouvait seul comprendre.

— N'avez-vous plus rien à me commander ? dit le chevalier.

— Plus rien, répondit Nise.

— En ce cas, je vous dis adieu ; je pars, je m'éloigne.

— Adieu, chevalier, répétèrent les dames.

— Les chemins seront mauvais, reprit M. de Gent.

— A cheval, on ne craint rien.

— Il fera de l'orage.

— Bah ! le ciel est superbe.

— Allons ! je me mets en route.

— C'est cela.

M. de Gent donna de l'éperon au cheval. Denise le crut parti ; mais il avait serré la bride, et l'animal ne faisait que sauter sur place.

— Chevalier ! dit Mlle de Beauchamps, voulez-vous cette fleur pour mettre à votre boutonnière ?

— J'allais vous la demander.

Le chevalier présenta son chapeau dans lequel Denise jeta la branche de tulipier ; il fit ensuite un salut fort galant, et disparut comme l'éclair.

Pendant cette journée, Mlle de Beauchamps était maussade et rêveuse. Quand Hélène et Henri voulurent essayer de l'amuser,

elle les reçut mal, de façon à leur faire entendre qu'ils ne sauraient remplacer ce qui lui manquait. Elle regardait Sivray avec un air de colère et de défi, en fredonnant obstinément les morceaux de guitare, ce dont la marquise elle-même ne put s'empêcher de sourire. Le soir, il ne vint personne de la ville. On ne disait mot, et on ne faisait aucun jeu. Denise absorbée travaillait au métier dans un coin, et chantait tout bas les loures de Bretagne. La marquise, après plusieurs tentatives inutiles pour l'arracher à cette occupation, finit par ouvrir un livre de piété qu'elle ne quitta plus. Hélène emmena Sivray dans les jardins, et lui tint compagnie jusqu'au souper. On se sépara plus tôt qu'à l'ordinaire pour en finir avec ce jour insupportable.

Il y a une grande différence, pour un amant dédaigné, entre savoir son malheur et le voir de ses yeux. Le marquis avait le courage et la raison nécessaires pour se guérir d'une passion dont il ne devait attendre que des peines; mais, quand ses forces eussent été doublées, elles n'eussent point encore suffi à le préserver d'une rechute dans la position où il s'était jeté imprudemment. D'une part, la compagnie de Mlle de Beauchamps avait rallumé les feux qu'il croyait éteints, et de l'autre, la préférence accordée au chevalier, et le spectacle de ces amours d'enfant lui avaient meurtri et affaibli le cœur.

Henri passa la nuit entière au milieu des furies, et roulant dans sa tête cent projets extrêmes et insensés. Tantôt il voulait demander ses chevaux et courir après son rival pour le tuer, tantôt il pensait à quitter la France et à prendre du service chez le Turc, comme avait fait le comte de Bonneval. Dans d'autres moments, il voulait se faire sauter le crâne, et de ces trois folies, ce fut la dernière dont il approcha le plus; mais les jours suivants amenèrent des résolutions différentes. La tristesse de Denise augmenta visiblement; on reconnut bientôt qu'elle était blessée au cœur, et d'ailleurs elle n'en fit pas grand mystère, car en ce temps-là on ne s'amusait pas plus à cacher ses sentiments que ses actions.

L'idée que cette charmante créature pût être malheureuse était nouvelle pour Sivray. En songeant qu'elle allait souffrir des tourments dont il savait si bien l'amertume, il oublia aussitôt ses propres chagrins. Il eût donné tout au monde pour

ramener la gaieté sur ce visage qu'il ne regardait plus qu'avec des remords, comme s'il eût été cause de l'accablement qui s'y peignait. La raison, impuissante jusqu'alors, reprit son empire dès que la générosité lui vint en aide; elle disait à Henri qu'il devait se résigner à voir un autre jouir du bonheur qui lui était refusé, puisque Denise ne pouvait être heureuse qu'à ce prix.

Hélène, que son esprit sage rendait particulièrement propre au rôle de confidente, apprit de la bouche de Denise que son amour pour le chevalier était devenu sérieux. Elle en instruisit Sivray, persuadée que cette nouvelle n'ajouterait pas à son mal. Elle savait qu'il existe dans le dévouement et l'abnégation de soi-même un plaisir qui paye de bien des sacrifices, et Henri une fois lancé dans cette voie, elle ne doutait plus qu'il n'arrivât promptement à une guérison complète avec plus de sûreté que par tout autre chemin. On verra qu'elle devinait juste, par une lettre que le marquis écrivit au commandeur de Sivray, son oncle, qui était à Versailles :

« Monsieur le commandeur,

» Vous n'ignorez pas l'amitié tendre que je porte à Mlle de Beauchamps, et vous partagez vous-même le faible que nous avons tous pour cette aimable personne. J'ai toujours regretté que le ciel ne m'eût point donné une sœur; mais je me console de cette privation en ayant pour Denise les sentiments d'un frère. Je vous prie donc, pour l'amour de moi, monsieur le commandeur, d'agir aujourd'hui comme si elle était votre nièce. Nous avons reçu à la Délivrande une visite du chevalier de Gent. Il a pris avec Denise de petits engagements de galanterie par lesquels un honnête homme doit se regarder comme lié; Denise en a le cœur entamé : je le vois à sa tristesse et à ses soupirs, et comme le chevalier me semble un parti sortable, c'est un mariage que je voudrais nouer, afin que ma meilleure amie me dût son bonheur. De Gent a de l'ambition; mais la disgrâce qui a tenu son père éloigné de la cour du feu roi nuira peut-être à sa fortune si on l'abandonne à lui-même, tandis qu'avec votre protection et celle de nos amis, il pourrait se

relever. Je désirerais que vous fissiez entendre cela aux parents du chevalier. Mlle de Beauchamps a du bien, et vous savez que Mme la marquise a le dessein de lui donner des diamants le jour de ses noces. Veuillez vous rendre chez la mère du chevalier et lui parler de cette proposition, comme de vous-même, et comme si l'intérêt que vous prenez au sort de Denise vous eût suggéré cette idée. De Gent doit être en ce moment à Paris ou à Versailles, pour rendre compte au ministre de la marine d'une commission. Si vos offres sont agréées de sa mère, abordez la question avec lui-même sur-le-champ, sans lui laisser le temps de se refroidir dans les plaisirs de la ville. J'attends votre réponse impatiemment, et suis avec respect, monsieur le commandeur, etc. »

Nous donnerons aussi la réponse de l'oncle.

« Mon cher neveu,

» Au reçu de ta lettre, j'ai demandé mon carrosse, et je me suis rendu chez la comtesse de Gent. Je l'ai trouvée au coin du feu, en août ! Elle avait un pouce de rouge sur son vieux visage, et tant de mouches, une si haute coiffure et si poudrée, si pommadée, qu'il ne lui restait plus rien de naturel que le son de la voix; ses petits chiens faisaient un tel vacarme, qu'on ne s'entendait point. A la fin, lorsque je lui eus crié à l'oreille que je venais causer d'affaires, elle consentit à écarter cette meute pour un instant. Je lui ai dit sans embages ni périphrases que j'avais pensé à marier son fils; mais elle m'a fermé tout de suite la bouche, en assurant qu'elle lui avait elle-même trouvé une femme, que c'était un mariage arrangé de longue main, et qu'on attendait le chevalier pour signer le contrat. Je me suis étonné alors que son fils ne fût pas à Versailles, comme on me l'avait annoncé; à quoi elle a répondu qu'en effet il devait y être, mais qu'il s'était un peu amusé en route à faire la cour à une bourgeoise de Rouen. J'ai pris une mine sévère pour dire à la comtesse, en homme qui a son franc parler, que le chevalier était fort coupable dans sa conduite envers Mlle de Beauchamps, qui est un enfant sans expérience, et que, s'il était

mon neveu, je lui enseignerais, sous peine de perdre mon héritage, quels sont les devoirs d'un homme d'honneur et comment on répare une sottise. Je pensais que nous allions là-dessus nous fâcher, je m'apprêtais à tenir tête à la comtesse : point du tout; elle m'éclata de rire au nez, et de si bon cœur, que j'en perdis contenance; il me semblait que je fusse un imbécile. avec ma sévérité. Au milieu de ces rires, la vieille me déclara que le temps était loin où M. de Montausier soupirait pour Julie, et me demanda si j'ignorais que Mme de Maintenon était morte. Le sang me monta aux oreilles. Je lui répondis qu'elle le savait aussi bien que moi, et que nous étions d'âge tous deux à lui avoir fait nos baise-mains pendant tout son règne. Cette fois, elle cessa de rire et me dit que j'étais un impertinent; je répondis qu'elle était une folle, et je sortis tout en colère. Voilà le beau résultat de mon ambassade. Nous vivons dans un chien de siècle, mon neveu, où les gens de cœur sont exposés à passer pour des sots, où l'on ne sait plus distinguer le bien et le mal, où l'on fait l'amour à la hâte, comme des bêtes, sans aucune délicatesse, et sans que les sentiments aient le temps d'y prendre part. Mlle de Beauchamps n'a rien de mieux à faire que d'oublier ce chevalier qui enjôle une fille dans chaque ville qu'il traverse. Si Mlle Denise te plaisait, mon neveu, j'en serais ravi; je te dirais de l'épouser, et je te donnerais tout de suite cent mille livres et mes chevaux, qui sont superbes. Réfléchis un peu à cela. On dit qu'une flotte anglaise a paru devant Naples, et que nous aurons la guerre au printemps; ce sera peut-être un moment d'arrêt pour les mauvaises mœurs. Crois-moi, Henri, marie-toi, et demeure en province. Vis le plus éloigné que tu pourras de cette cour débauchée; c'est le vœu de ton oncle. »

Sivray ne se tint pas pour battu. Il prit les chevaux de la poste, et courut à Rouen pour faire lui-même au chevalier des remontrances amicales. Il le rencontra sur le cours, cherchant de tous ses yeux la femme d'un procureur.

— Je suis fâché de vous interrompre, dit-il; mais je viens vous parler d'une affaire plus grave et plus ancienne en date que celle-ci.

— Oui, répondit de Gent, il s'agit de Mlle de Beauchamps. Je

suis désolé qu'elle ait pris mes paroles au sérieux; je me suis comporté en étourdi, sans savoir ce que je faisais, car je vais à Paris pour me marier. Ce n'est pas que j'aime la femme qu'on me destine; je ne la connais point, et je gage bien qu'elle n'a pas la moitié des agréments de Mlle Denise.

— Eh bien, chevalier, il ne faut pas l'épouser. Quoi que vous en disiez, on ne séduit pas une jeune fille sans savoir ce qu'on fait. Vous étiez donc fort amoureux de Mlle de Beauchamps, puisque vous avez oublié auprès d'elle vos projets de mariage?

— Assurément, et je ne suis pas certain de ne pas l'aimer encore un peu; mais la force des choses m'éloigne d'elle.

— Je ne vois pas cela.

— Ce seraient de beaux cris dans ma famille!

— On se bouche les oreilles.

— Il y a six mois que mes parents se démènent pour me trouver un parti.

— Vous le refuserez, chevalier.

— Non pas! vous en parlez à votre aise; quinze mille livres de rente!

— Mlle de Beauchamps en a autant.

— Et M. de Maurepas, qui me fera donner à cette condition un vaisseau à commander!

— Je vous ferai avoir un vaisseau, sans M. de Maurepas.

— Je me brouillerais avec toute la terre.

— Excepté avec votre conscience.

— Ma conscience et moi, nous sommes trop bons amis pour nous fâcher.

— Chevalier, on doit cependant faire son devoir, où se résigner à passer pour un malhonnête homme.

— Tout beau! monsieur, si vous m'avez cherché pour jouer la comédie du mariage forcé, je vous déclare qu'elle ne finira point comme celle de Molière.

— Je vous ai dit ce que je pensais de votre conduite; je n'ai plus rien à ajouter.

— Et moi, monsieur, je trouve mauvais ce que vous pensez et ce que vous dites; je vous le passe à cause de notre amitié, mais n'y revenez plus.

— Tout ce que je puis vous promettre, c'est de parler de

vous le moins que je pourrai, mais ce ne sera jamais favorablement; quant à notre amitié, je vous avertis qu'elle est rompue.

— Comme il vous plaira, marquis, je vous baise les mains; tirez de votre côté, et laissez-moi aller du mien.

On voit que Sivray usait de trop de franchise pour être habile dans une négociation comme celle qu'il venait d'entreprendre. Il ne regretta pas d'avoir échoué en songeant que, selon ses idées, le chevalier n'était pas un mari digne de Mlle de Beauchamps; mais il revint à la Délivrande, fort en peine de la mauvaise nouvelle qu'il fallait apprendre à Denise, et du chagrin qu'elle aurait en apprenant le mariage de M. de Gent. Il chargea Hélène d'employer les ménagements qu'il fallait, et lui rendit un compte exact de tout ce qu'il avait entrepris pour le service de Mlle de Beauchamps. Hélène, touchée sans doute des procédés du marquis, présenta la chose à sa cousine sous le jour le plus brillant, de façon à mettre en relief la délicatesse de Sivray, et le lecteur saura plus tard qu'en agissant ainsi, elle n'était pas moins généreuse que celui dont elle vantait le mérite. Mais la blessure de Denise était trop forte pour lui permettre de remarquer le reste; elle fut bien plus sensible à l'abandon du chevalier qu'au dévouement du marquis; elle tomba dans la mélancolie, ce qui acheva de mettre ses amis au désespoir.

Cependant, au bout d'un mois, on n'entendait point encore parler du mariage du chevalier. On sut, par une lettre du commandeur de Sivray, que ce mariage était une fable, et que la comtesse avait donné cette réponse pour couper court à une proposition qui ne lui convenait pas. Elle en avait prévenu son fils qui avait parlé de même. Leur ambition visait beaucoup plus haut qu'on ne croyait, et le commandeur ajoutait qu'ils parviendraient vraisemblablement à leur but, puisqu'ils ne craignaient pas d'employer le mensonge.

Il n'est pas rare de voir les personnes légères avoir une énergie et un empire sur elles-mêmes, dont leur légèreté fait en partie les frais. Après quelques jours passés dans la tristesse, Denise s'ennuya tout à coup de son rôle d'héroïne abandonnée. Elle en plaisanta la première un soir, et passa aux rires par un accès subit et inattendu. Sivray, charmé de cette crise favo-

rable, lui proposa d'organiser secrètement un ballet pour la fête de la marquise, qui tombait le jour de la Sainte-Rosalie de septembre. Elle accepta gaiement, en disant à Henri qu'il noierait ses ennuis dans le repas, tandis qu'elle secouerait les siens à la danse. On prépara des quadrilles représentant les quatre parties du monde; on courut chez les voisins pour compléter les entrées du ballet; on fit venir à la hâte des étoffes de Paris; les couturières de Caen jouèrent de l'aiguille nuit et jour pendant une semaine entière. Il paraît que la fête fut belle, car il existe encore par là des gens qui se souviennent d'en avoir ouï parler à leurs grand'mères. Le quadrille des orientaux, qui était mené par le marquis, était le plus riche et le plus éclatant; celui des bergères de Suisse, conduit par Denise, fut le plus joli. Hélène était aussi fort belle dans le costume des femmes du Pérou avec des plumes, des colliers et des bracelets; les Éthiopiens étaient moins agréables pour les yeux, à cause de leurs peaux noires, mais ils divertirent les assistants par des danses grotesques. Le souper fut bruyant et animé par une franche gaieté de bonne compagnie, malgré le provincial qui dominait dans l'assemblée; on porta des santés de toutes sortes, et la vieille marquise retrouva pour la circonstance le ton aimable, quoique imposant, de l'ancienne cour.

M. de Sivray, voyant Denise consolée de ses disgrâces, et tout au plaisir, ne put se défendre de reprendre un peu d'espoir, et par conséquent beaucoup d'amour. Il lui en parla au milieu des danses. Mlle de Beauchamps répondit qu'il ne fallait point se fier à sa mine, et que son chagrin amoureux pouvait bien se travestir en folie pour les quadrilles, mais non céder la place à un nouvel attachement.

— Pourtant, ajouta Denise, je n'oublierai pas ce que vous avez fait pour moi. J'y penserai à loisir quand je vais être seule. Qui peut savoir ce que le temps amènera?

— Ne vous engagez à rien, dit Hélène avec sévérité. Craignez de donner à Henri des espérances trompeuses. Il y a des cœurs chez qui l'amour est un sentiment équitable, mais le vôtre n'est pas de ceux-là.

Deux jours après les fêtes, Mlle de Beauchamps partit pour son petit château de Villers. Sivray la conduisit jusqu'à la ville, et revint ensuite à la Délivrande avec un visage si sombre et si

accablé qu'Hélène en fut émue. Elle s'efforça de lui rendre un peu de courage en disant que, parmi tant de fluctuations diverses dans l'âme de sa cousine, il en viendrait peut-être enfin une plus favorable que les autres. Le marquis secoua la tête tristement; mais, en rentrant dans sa chambre, il trouva sur une table la ceinture que Denise avait portée dans son costume de bergère suisse. Il baisa cent fois ce morceau de ruban avant de le placer sur son cœur, comme font les amoureux, et il reparut avec l'air le plus satisfait du monde.

Pendant ce temps-là, Mlle de Beauchamps roulait dans son carrosse sur le chemin du Bocage, et cherchait à mettre un peu d'ordre dans ses pensées, ce qui était pour elle une chose difficile. La raison lui disait assez clairement que son chevalier était un infidèle, et que la justice voulait que le dévouement de Sivray fût récompensé. Elle se sentit honteuse de ne pouvoir obéir qu'à demi à la raison, et point du tout à la justice; mais l'amour ne cède pas à des arguments, et Denise reconnut qu'elle faisait comme les poëtes sans génie, qui appellent en vain leur muse, et qui ne trouvent point de rimes sur le sujet le plus digne de les inspirer. Elle ne voulut pas se fatiguer plus longtemps l'esprit, et se remit à songer gaiement à des bagatelles.

Sivray, après avoir bien porté la ceinture de bergère, eut le cœur plein de poisons amoureux, et résolut d'écrire à Mlle de Beauchamps. Comme c'était pour lui une affaire d'état que de tenir une plume et de peindre son martyre, il choisit un jour où le château était fort calme, à cause de la pluie qui empêchait les visites. Il prétexta un mal de tête, et se retira dans son appartement. Sa lettre n'était pas fort avancée, quand Hélène l'envoya prier de venir chez elle. Il remarqua, en abordant Mlle de Jouars, qu'elle avait un maintien composé, et que son regard et sa physionomie offraient quelque chose d'énergique et de passionné qu'elle déguisait sous les apparences d'une froideur solennelle.

— Monsieur, dit-elle, je suppose que vous vous enfermez pour écrire à ma cousine. La ceinture que vous avez trouvée sur votre table vous a rendu vos espérances et votre folie. Il m'en coûte de vous les enlever, mais je dois le faire. Je suis coupable envers vous, Henri. Cette ceinture m'avait été donnée

par Nise ; c'est moi qui l'ai déposée dans votre appartement. Vous étiez revenu de la ville avec un air si malheureux, que vos souffrances m'ont navrée ; j'ai commis une faute en vous trompant, et je vous en demande pardon.

— Vous n'avez pas commis de faute, répondit Sivray. J'apprends avec douleur que mon espoir est déçu, mais au moins je découvre en même temps tout ce qu'il y a de compassion pour moi et de véritable bonté dans votre âme, et c'est un soulagement à mes maux.

En parlant ainsi, le marquis pressait les mains d'Hélène ; mais elle les retira doucement, et reprit avec plus de gravité qu'auparavant.

— Quoi que vous en disiez, je me reproche de vous avoir jeté dans l'égarement. C'est un crime que de se jouer d'un cœur comme le vôtre. Je veux essayer de réparer, autant qu'il est en mon pouvoir, le tort que je vous ai fait. Voici une lettre que je viens d'écrire à Denise. Portez-lui cela vous-même. Prenez-en lecture ensemble, et si elle ne se rend pas à mes prières et à l'amour dont vous lui avez donné tant de preuves, c'est que le ciel l'a faite invulnérable pour vous, et il faudra vous guérir.

— Eh bien ! je me guérirai, je vous le promets, et je serai tout entier désormais à cette amitié que vos vertus finiront par élever au dessus de l'amour.

— Ne vous exaltez pas mal à propos, reprit Hélène d'un ton glacé. Je sais ce que c'est que l'amour. Tous les soins de l'amitié ne sauraient consoler des peines qu'il nous fait endurer. Partez sans délai pour Villers, et puissiez-vous réussir dans cette dernière tentative !

Au bout d'une heure, Sivray courait au galop par les traverses. Il arriva comme la nuit tombait, et trouva Denise au coin du feu, entourée de livres, de dessins et de tapisseries, quittant et reprenant son crayon et son aiguille sans rien achever, selon son habitude. Elle connaissait assez Henri pour penser qu'il ne serait point venu dans l'intention de l'importuner de sa passion, et supposa, en le voyant, qu'il lui faisait une visite d'ami et de voisin. Elle l'accueillit donc avec son humeur gracieuse et folâtre, en disant que c'était bien à lui de la venir aider à passer le temps, et qu'ils s'allaient régaler ensemble de causer longuement. Elle montra ses dessins, con-

sulta le marquis sur une coiffe en carillon de la dernière mode et qui lui allait à ravir. Elle ne savait pas s'il fallait y ajouter un pompon de rubans ou un bout de dentelles. La tragédie d'*Adélaïde* de Voltaire venait de paraître; elle voulait savoir si Henri serait de son avis : elle la trouvait plus belle que *Zaïre*. Denise paraissait si franchement contente, sa vivacité était si aimable, que l'infortuné Sivray maudissait intérieurement son sérieux et son amour qui l'empêchaient de jouir comme il l'aurait dû de tant de gentillesse. Il sentait quelque envie de jeter la lettre au feu pour s'amuser de la tragédie, des dentelles, des dessins et de la coiffe en carillon; mais il n'y tint pas longtemps, et au bout d'un moment les grâces de Mlle de Beauchamps lui troublèrent si fort le cœur, qu'il déclara l'objet de sa visite.

— Une lettre d'Hélène ! s'écria Denise, c'est une chose rare. Donnez-la vite.

— Mais, reprit Sivray, ce n'est pas une lettre pour rire. Il s'agit d'affaires importantes, et l'intention d'Hélène est que j'en prenne lecture avec vous.

— Rompez donc le cachet et lisez à haute voix.

— Rompez et lisez vous-même, dit le marquis, en offrant la lettre d'une main tremblante.

Denise déploya le papier et lut ce qui suit :

« Mes chers amis, je vous ai cent fois reproché vos défauts et vos erreurs : à Nise, sa légèreté, son injustice pour le seul homme qui soit digne d'elle; à Henri, sa faiblesse et son fol attachement pour une charmante fille qui ne l'aime pas; mais je ne vous ai jamais dit mes travers. Apprenez que je suis plus folle que vous deux ensemble. J'aime M. de Sivray. Moi que vous croyez si maîtresse de mes passions, je n'ai pas eu de forces contre l'amour! Ah! ma chère Nise, que ne puis-je te céder la tendresse extrême que je ressens pour lui ou t'enlever celle que tu lui as inspirée! Nous serions heureux tous trois. Mais il est temps que cette situation cruelle ait une fin. Lorsque vous lirez ceci, je serai partie pour Saint-Louis de Rouen, où j'ai résolu de prendre le voile. Nise comprendra par la grandeur de mon sacrifice ce que vaut le cœur qu'elle a dédaigné jusqu'aujourd'hui. Elle se laissera émouvoir enfin. L'amour

lui viendra, et je n'aurai pas la douleur d'apprendre au fond de ma cellule que ma renonciation est inutile. Vous savez par expérience où aboutissent ces liaisons fondées sur des jeux d'esprit et des enfantillages. Un rien les forme, et un rien les brise. Denise a payé une dette honnête aux défauts de notre sexe ; elle doit à présent montrer qu'elle en a aussi les vertus. Elle donnera sa main à M. de Sivray pour l'amour de moi ; plus tard, elle comprendra qu'elle a bien fait et me remerciera de l'y avoir engagée. Adieu, mes chers amis, votre union est mon vœu le plus ardent. Je puis être encore heureuse en apprenant qu'elle s'est accomplie. »

— Cela ne sera pas, s'écria Denise impétueusement. Il ne sera pas dit que j'aurai fait le malheur des deux personnes que j'aime le plus au monde. C'est à vous de nous sauver, Henri. C'est vous qui avez une âme à être touché d'un aussi beau sacrifice, c'est vous qui aimerez Hélène par devoir d'abord et ensuite naturellement. Puisque mon lâche cœur ne veut pas se rendre, montrez la supériorité du vôtre. Hélène n'est-elle pas déjà une autre femme à vos yeux? N'est-ce pas elle qui possède les vertus de son sexe ? Ne souffrez pas qu'elle soit ma victime et la vôtre. Montez à cheval ; courez, volez sans perdre une minute. Vous serez à Saint-Louis aussitôt qu'elle. Amenez-la ici, et nous verrons après ce qu'on pourra faire.

Sivray était fort remué par la lecture de ce billet. Il avait cette sensibilité que donnent les souffrances. Il se rappelait cent occasions où il devinait combien le dévouement silencieux d'Hélène avait dû coûter d'efforts et de tourments à cette pauvre fille, et, à mesure qu'il y pensait, l'attendrissement le gagnait. Les paroles de Denise firent le reste ; au milieu du trouble où étaient ses idées, il ne sentit d'abord que la nécessité d'arrêter Hélène dans l'exécution de son projet. Il courut à son cheval et partit à franc étrier pour Rouen.

Mlle de Jouars avait environ trente lieues à parcourir pour gagner le couvent de Saint-Louis. Elle avait pris congé de la marquise douairière aussitôt après le départ de Sivray, et avait fait diligence afin de passer la Seine à Honfleur avant la nuit ; mais la pluie avait gâté les routes. Un de ses chevaux se dé-

ferra. Il fallut emprunter une carriole dans un village, où on lui conseilla de se laisser mener à travers les champs pour abréger de quelques lieues. Son guide s'égara; il était près de minuit quand elle atteignit Honfleur. Sivray, ayant suivi le droit chemin, avait été plus vite qu'elle. Il parcourait déjà les auberges de la ville et découvrit bientôt la fugitive. Hélène entendit sa voix dans les escaliers de l'hôtel et courut au devant de lui; elle apprit par un regard tout ce qui s'était passé dans son âme. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

S'il y a quelque douceur à sacrifier son bonheur à celui d'une personne aimée, il est encore plus doux d'être arrêté et de recevoir la récompense du sacrifice comme s'il eût été consommé. Hélène, sachant bien à quel homme elle avait affaire, prévoyait peut-être au fond ce qui allait arriver, tout en se dévouant avec courage. La surprise, la joie, et par-dessus tout l'amour qui éclatait enfin après un long silence, l'émotion vive où était le marquis, l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre et qui est un danger de plus dans certains moments où la défiance est nécessaire aux femmes, le sang, la nature et la jeunesse qui parlent haut et vous entraînent bien loin pour peu que la raison s'écarte devant les passions, tout cela les plongea dans une ivresse subite et terrible d'où ils ne sortirent que pour reconnaître qu'ils étaient devenus amants.

Le lendemain, Mlle de Jouars et M. de Sivray s'assirent côte à côte dans un carrosse, et ils se rendirent à la Délivrande. Au sortir d'une entrevue qu'il eut avec sa mère, le marquis envoya des exprès à ses voisins qui annoncèrent dans le pays la nouvelle de son mariage avec Mlle de Jouars. Denise, qui fut avertie la première, accourut bien vite au château, et l'on ne songea plus qu'aux préparatifs de la noce.

Si nous devions en croire les apparences, il faudrait dire que Sivray souhaitait ce mariage, puisque rien ne l'obligeait à s'opposer à la retraite d'Hélène. Nous ne savons pas ce qu'il avait dans l'âme, et nous ne pouvons en dire que ce qu'en ont vu ses amis; rien dans son langage ni ses manières ne faisait soupçonner qu'il eût des regrets ou que son cœur eût conservé de la faiblesse pour Mlle de Beauchamps. Denise elle-même, qui en devait juger mieux que personne, le crut réellement épris d'Hélène et se félicitait du bonheur et du repos qu'ils allaient

enfin goûter tous trois. Cependant, peu de jours avant l'époque fixée pour le mariage, Hélène prétexta des affaires d'intérêt et se fit conduire à Jouars dans la famille de son frère. De là, elle partit en secret pour Saint-Louis, où elle était sous bonne garde, lorsque Sivray reçut ce billet laconique :

« Vous seriez assez fou pour m'épouser étant amoureux d'une autre, si je vous laissais faire ; mais heureusement je vois clair dans votre cœur. Adieu, je quitte sans regret ce monde détestable. »

On peut s'en rapporter au coup d'œil d'une femme et surtout d'une amante. Hélène avait deviné la vérité, car le marquis n'essaya pas cette fois de courir après elle ni de l'arracher au couvent. La guerre venait déclater. Le prince de Conti avait le commandement des troupes. Sivray laissa les bonnes gens de province disserter à leur aise sur la rupture de son mariage ; il courut se mettre à la tête de son régiment, et Denise se retira dans son château de Villers.

Mlle de Beauchamps n'avait d'autre parent qu'un vieux cousin fort éloigné qui était évêque de Bayeux, et encore elle ne le connaissait que de nom. Un jour, en allant à son évêché, ce prélat, qui était un excellent homme, passa près de Villers et fit demander à sa cousine si elle voulait le recevoir. Denise lui donna l'hospitalité avec beaucoup de grâces et de savoir vivre. M. de Bayeux se prit d'amitié pour cette aimable fille, quoique la visite fût un peu de cérémonie entre une châtelaine de dix-neuf ans et un vieillard d'Église. Le prélat avait de la conversation. Le soir, lorsqu'on eut soupé, il parla fort longuement sur les gens qu'il avait vus du temps de l'ancienne cour. Il avait connu M. de Beauchamps, le grand-père de sa cousine, et en cita des anecdotes qui amusèrent Denise et captivèrent de plus en plus son intérêt. Il raconta beaucoup aussi sur la famille des Sivray, qui avaient tous été de ses amis. L'honneur, la loyauté, l'amour du beau étaient, disait-il, héréditaires dans cette maison-là. Ils devaient y être encòre dans la personne du jeune marquis, et si on n'y prenait pas garde, c'était sans doute à cause de la perversité du siècle, où le mal était à la mode. Le bonhomme parla d'un certain major de Sivray dont il y avait cent traits de courage.

Ce major de Sivray avait défendu Sainte-Brigitte avec une poi-

gnée de soldats contre une armée entière. Après quinze jours de siége, la place n'étant plus qu'un tas de pierres, il tenait encore. Les ennemis arrivèrent enfin à vingt pas de lui et le trouvèrent avec le reste de ses gens, tous blessés, se pressant autour d'un baril de poudre pour se faire sauter plutôt que de rendre les armes. On leur cria qu'on leur permettait de se retirer les bagues sauves. Ils s'en allèrent se portant les uns les autres sur des brancards au milieu des *vivat* de leurs ennemis. On raconta cela de travers à M. de Catinat. Le maréchal dit seulement sur son rapport au roi que la place avait été forcée de capituler. Le major ne fut point récompensé. Il demanda si on l'avait desservi. On lui répondit en le mettant à la queue de l'armée. Il quitta son rang et prit le mousquet comme simple volontaire. A Casal, il fait un général ennemi prisonnier et l'amène au maréchal qui l'embrasse et lui promet de lui rendre les bonnes grâces du roi. De retour à Versailles, on le reçoit mal. Les ministres lui tournent le dos. Il se retire chez son frère à la Délivrande; on le remplaça sans qu'il eût donné sa démission, et le prix de son emploi ne lui fut pas remboursé. Il ne réclama rien. Les ministres, aussi honteux qu'irrités de sa patience, l'envoyèrent en prison. Il y resta sans se plaindre. Au bout de six ans, le duc d'Enghien, passant à Ham, vit des prisonniers et se fit raconter par hasard l'histoire du major. Il la porta toute chaude au roi, qui envoya quarante mille livres à Sivray avec un brevet de colonel pour former un nouveau régiment de dragons. Le prince Eugène était aux frontières; Sivray y court. L'armée française est battue; il se jette dans Landrecies avec les débris de son régiment et se défend comme un lion. L'ennemi le connaissait. On lui fait des offres brillantes, en le menaçant s'il les refuse de ne point lui accorder de quartier. Il répond qu'il a trop souvent regretté de ne s'être pas fait sauter à Sainte-Brigitte pour manquer l'occasion à Landrecies, et en effet il mit le feu aux poudres. On ne retrouva point de vestiges de son corps.

— Le bruit a couru, ajouta M. de Bayeux, que le major cachait au fond de son cœur un amour malheureux, et que pour cette raison il tenait moins qu'un autre à la vie; mais ce sont de ces propos qu'on fait pour diminuer le mérite des belles actions. Il est à ma connaissance que M. de Sivray avait beaucoup

aimé une demoiselle de grande maison dont on lui avait refusé la main, mais il s'était guéri de cette faiblesse. La demoiselle s'était mariée ; il l'avait revue souvent et avait conservé avec elle des rapports d'amitié ; tout le monde a pu remarquer en lui un calme et une liberté d'esprit qui n'annonçaient aucunement une âme tourmentée. Cependant le cœur des hommes est si plein de secrets que je n'oserais jurer de rien. Le major n'avait pas seulement du courage; il était sensible et passionné. La personne qu'il a aimée en sait peut-être plus que moi là-dessus. Je la plaindrais d'être la cause innocente de la mort d'un tel homme.

M. de Bayeux raconta encore d'autres histoires chevaleresques sur le major de Sivray. Sa figure s'animait, et les nobles sentiments de son héros se peignaient dans ses traits vénérables. Quand M. de Bayeux se fut retiré dans sa chambre, Denise resta longtemps à réfléchir sur ce qu'elle venait d'entendre; pour la première fois son imagination se complut dans les pensées sérieuses. Pendant le récit du bon prélat, où le nom de Sivray était revenu souvent, elle avait prêté au héros de l'histoire la figure et le caractère du dernier rejeton de cette famille. Lorsque l'évêque parla d'un amour secret auquel on attribuait la mort du major , Denise songea que, si le jeune marquis venait à exposer sa vie, ce pourrait bien être par un motif semblable, sans que le public en sût rien, et elle s'avoua , non sans un peu de honte et de regret, qu'elle en avait fait assez pour le réduire à cette extrémité. Les sacrifices et la noble conduite de Sivray lui revinrent en mémoire ; quel personnage de roman avait jamais approché de lui ? Denise était troublée ; les peines qu'elle avait causées lui donnèrent pour la première fois un souci réel. Pendant la nuit, son esprit lui représenta vingt fois l'infortuné cherchant la mort au milieu des rangs ennemis et laissant le vulgaire mettre sur le compte d'un courage insensé les effets de son désespoir. Denise pensait aussi à la rupture du mariage avec Mlle de Jouars. Combien il fallait que l'amour de Sivray fût grand pour qu'il eût consenti à être injuste envers Hélène, lui qui avait tant de pitié pour les maux des autres! Le plus beau triomphe de Denise n'était-il pas d'avoir pu rendre cruel le plus sensible des hommes ? Elle en éprouvait une joie dont elle était confuse, mais que sa vanité satisfaite ne lui laissa pas

surmonter un seul instant. Il s'en faut bien que ce sentiment soit généreux et louable; mais le cœur des femmes est fait ainsi, et c'est précisément ce manque de générosité qui fait leur puissance et notre faiblesse.

Nous n'affirmerons pas encore que Denise éprouvât de l'amour pour Sivray ; cependant il est certain qu'elle pensait à lui d'une façon nouvelle au milieu d'émotions vives et délicieuses, qu'elle le berça jusqu'au jour dans son imagination, et que les larmes vinrent au bord de ses paupières à l'idée qu'elle allait peut-être causer la mort du seul homme qui l'eût vraiment aimée.

Le lendemain, M. de Bayeux venait de partir pour son diocèse, lorsqu'un exprès de la marquise douairière apporta une lettre au château de Villers. Mme de Sivray n'était pas tellement à sa dévotion qu'elle n'eût deviné l'amour et les chagrins de son fils. Elle disait à sa filleule qu'elle s'ennuyait dans la solitude, et qu'en l'absence de Henri elle souhaitait d'avoir près d'elle les personnes qu'il aimait le plus. Il régnait dans sa lettre un ton de tristesse et d'inquiétude qui acheva d'effrayer Denise en lui apprenant qu'elle n'était pas la seule à craindre une catastrophe. Mlle de Beauchamps demanda ses chevaux et se rendit en toute hâte à la Délivrande. La marquise était venue à pied au devant d'elle jusqu'au bout de l'avenue du château. Lorsque Denise aperçut la vénérable dame appuyée d'une main sur une de ses femmes et de l'autre sur sa canne, elle fit arrêter et sauta en bas de son carrosse pour se jeter dans les bras de sa marraine.

— J'espère, dit-elle, que vous n'avez pas de mauvaises nouvelles à m'apprendre.

— Je n'en ai point de bonnes, répondit la marquise. Mon fils a dans le cœur quelque serpent qui le ronge et dont il ne m'a pas parlé. Vous devez savoir ce que c'est, et vous allez sans doute me le dire. J'ai toujours laissé mon fils à lui-même, parce que j'ai confiance dans sa raison et son courage; mais il est clair que des événements que j'ignore l'ont mis à une grande épreuve. Il s'est passé entre Hélène, vous et lui, quelque chose qu'on m'a caché. L'autorité que mon âge me donne sur vous ne va pas jusqu'à disposer de votre personne; mais, si je dois trembler pour les jours de mon fils, s'il est malheureux et s'il

a besoin de consolations, il faut que je le sache. Parlez, ma chère fille, et ne me taisez rien. Ne craignez pas de m'affliger. Il faut tout me dire.

Denise était sincère et respectait trop la marquise pour oser mentir. Elle raconta ce que le lecteur connaît jusqu'au départ pour l'armée. Elle avoua qu'elle avait fait tous ses efforts pour répondre à l'amour de Sivray comme il le méritait, mais qu'elle n'avait pu forcer ses sentiments. De la disposition nouvelle où elle était depuis la veille, elle n'osa en parler encore, et garda le silence là-dessus. Elle se reprochait intérieurement de déchirer le cœur de la marquise, de lui donner des inquiétudes qui pouvaient lui porter un coup funeste à cause de son grand âge et de sa santé chancelante, et pourtant elle n'osait rendre l'espoir à cette mère dont elle voyait les larmes. L'aveu de son injustice et de son insensibilité ne lui avait rien coûté ; mais, à l'idée de mettre au jour le dernier pli de son cœur et de réparer le mal qu'elle venait de faire, la honte lui serrait la gorge et arrêtait la parole sur ses lèvres.

La marquise avait écouté le récit sans l'interrompre. Elle n'adressa pas un reproche à sa filleule, et regardant le ciel avec la résignation d'une âme dévote, elle s'écria :

— Il n'est que trop certain, mon Dieu, que vous m'allez ôter mon fils!

— Vous pensez donc, demanda Denise, qu'il s'exposera au danger dans le dessein de se faire tuer?

La vieille dame tira de sa poche une lettre où son fils lui disait que, si elle venait à apprendre qu'il fût resté sur le champ de bataille, elle ne devait pas s'en affliger, puisqu'elle était femme et mère de bons officiers dévoués au roi; qu'il avait toujours désiré finir comme le maréchal de Turenne, et que la vie n'avait rien d'assez regrettable pour qu'on dût craindre de la perdre glorieusement. Denise gardait le silence; mille sentiments divers se combattaient dans son cœur. Elle s'accusait d'avoir fait le malheur de ceux qu'elle aimait. Elle voyait son amie d'enfance abandonnant le monde et s'enfermant à cause d'elle dans un cloître, Sivray cherchant la mort et la trouvant sans peine devant le canon de l'ennemi, les derniers jours de sa bienfaitrice empoisonnés et abrégés : tout cela parce qu'elle n'avait point répondu à une passion assez belle pour qu'elle ne

dût jamais songer à en inspirer une semblable. La pitié, l'impatience et l'attendrissement se succédaient dans son âme, et, au milieu de ces agitations, l'amour gagnait à chaque pas un peu de terrain.

Cependant le silence ne fut point rompu. On rentra au château sans se dire une parole. Mlle de Beauchamps tenait ses yeux baissés devant la marquise, comme une coupable en face de son juge. Pendant la soirée entière, la vieille dame demeura en prières, et des larmes tombaient sur son livre d'oraisons. A dix heures, la marquise se leva pour prendre son bougeoir et se retirer; mais elle s'arrêta devant la jeune fille, et la regardant avec une expression indéfinissable où la tendresse dominait encore par-dessus le reproche et la douleur, elle lui dit :

— Nous allons donc le laisser mourir?

— Non, s'écria Denise, en se jetent aux pieds de sa marraine, non, il ne mourra pas. Je serai votre fille.

Aussitôt la scène changea : on tira les sonnettes à grand bruit; une activité incroyable succéda au calme qui régnait dans le château. La marquise écrivait à son fils, tandis que Mlle de Beauchamps donnait des ordres. On appela un valet sûr et fidèle à qui on fit de longues instructions pour le voyage. Lorsqu'il fut prêt à partir, la mère écrivait encore; mais Denise comptait les minutes et sentait le prix du temps. Elle interrompit la lettre et traça elle-même ces mots qui en disaient assez : « Revenez vite; je vous aime. Songez que l'amour m'est venu bien tard et qu'il lui reste à peine assez de jours pour nous donner autant de bonheur qu'il vous a causé de souffrances. »

Une fois cette révolution opérée dans les sentiments de Mlle de Beauchamps, il semble que son histoire soit finie, et le lecteur est sans doute pressé d'en connaître le dénouement; aussi nous le lui dirons le plus rapidement qu'il sera possible. Le valet de la marquise avait ordre de chercher Sivray partout où il serait, fallût-il, pour le voir, pénétrer jusque sur le champ de bataille. Cet homme arriva au camp le matin même d'un engagement. Le marquis avait été envoyé en reconnaissance par le prince de Conti. On sut par son compagnon de tente qu'il était parti accablé de pressentiments funestes. Il avait dit, en montant à cheval, que la première balle de l'ennemi serait pour lui. En

effet, il tomba dans une embuscade à cinquante pas des lignes, et reçut un coup de feu au milieu de la poitrine. On le rapporta mourant. Il paraît qu'il reconnut à côté de son lit le domestique de sa mère, et peut-être eut-il quelque idée de ce qui amenait ce messager, car il répéta plusieurs fois qu'il était trop tard. Au bout d'une heure il expira sans avoir su le contenu de la lettre qui fut rendue à la marquise avec le cachet intact.

Denise quitta la Délivrande peu de jours après l'arrivée de cette nouvelle, parce qu'elle reconnut que sa présence augmentait la douleur de Mme de Sivray. Sans le secours de la dévotion, la marquise n'eût pas résisté à ce coup fatal ; mais sa grande foi la soutint. Elle offrit ses chagrins à Dieu et trouva quelque soulagement à employer ses biens en œuvres pieuses. Elle fonda un hospice et donna beaucoup aux églises. Elle vécut encore près de dix ans.

Hélène prit le voile un an après son entrée à Saint-Louis. Quant à Mlle de Beauchamps, elle demeura trois mois enfermée dans son château de Villers ; au bout de ce temps, elle se consola et fit bien, puisqu'elle vécut fort heureuse par la suite. Elle n'avait pas encore vingt ans lorsqu'elle épousa un bon gentilhomme normand à qui elle imposa la condition d'aller habiter Paris. Elle y alla, en effet, et y tint son rang dans la bonne compagnie, à cause de ses grâces et de son esprit. Les bruits du monde lui ont donné au plus deux ou trois amants, ce qui n'est pas trop pour un siècle de galanterie. Elle fut des réunions de Mme Geoffrin, où elle philosopha comme les autres habitués du lieu. Elle mourut en esprit fort, et vivement regrettée de ses amis.

PAUL DE MUSSET.

LE

COMMANDEUR DE MALTE

PAR M. EUGÈNE SUE.

Ce serait une chose assez curieuse à faire, j'imagine, que l'histoire du roman en France depuis ces dix dernières années. Au premier abord la multiplicité confuse des horizons déconcerte un peu le regard, on a quelque peine à dégager un aperçu net au milieu de l'inextricable fouillis de productions romanesques pêle-mêle entassées. Un des caractères essentiels de l'imagination contemporaine, c'est sa facilité conteuse. Quelle diversité singulière de types, d'inventions, de procédés, de formes, de styles, mise en pratique pour le défrichement du vaste domaine! Le genre jadis si restreint a pris de nos jours des accroissements miraculeux; on l'a épuisé à l'envi dans sa plus profonde veine et dans ses plus intimes ramifications. Roman de mœurs, d'aventures, roman intime, historique, moral, philosophique, et bien d'autres encore, ont eu leur légitimité et leur vogue. Abondance néfaste, mais non pas tout à fait stérile, féconde en avortements et aussi en gestations heureuses. Le roman a été un cadre complaisamment élastique, dans lequel chacun a fait

entrer ce qu'il avait en lui d'observation, de critique, de poésie, de drame, de fantaisie, et même de métaphysique. Ç'a été un moule ductile au fond duquel la passion, l'ironie et jusqu'au paradoxe, se sont alternativement figés. Grâce à lui, toute intelligence a pu décomposer à son gré, ainsi qu'à travers un prisme merveilleux, les rayons de l'âme et de la nature humaine.

M. Eugène Sue, en ce qui le concerne, a particulièrement envisagé l'humanité sous de certains aspects sinistres. La couleur sombre a dominé sur sa palette, et cette couleur a rembruni jusqu'aux plus élégants et plus grâcieux dessins de sa fantaisie. M. Eugène Sue, après avoir dès le principe, et comme par l'instinct de la prévision, mesuré l'abîme sans fond des déceptions et des misères sociales, a vu fatalement les amères leçons de l'expérience confirmer, accroître même en lui les données premières de l'intuition. Dès-lors l'ironie acérée a pris une place en quelque sorte inamovible sur ses lèvres. Passant de la théorie à l'application, M. Eugène Sue s'est mis à peindre par prédilection et avec crudité une nature étrange et odieuse, bien que fidèle peut-être ; il a reproduit une société existante, je le veux, mais cruellement outrée en ses raffinements. Il s'est fait l'historiographe des dandys blasés, des don Juan contrefaits, produits malsains, enfants épuisés d'une génération frivole et corrompue, qui poursuivent l'émotion dans la brutalité, et dont la souillure se montre à travers l'élégant et spirituel vernis qui les décore. En outre, il a pactisé avec tout un monde inconnu de pirates, de forbans, de gitanos, de conspirateurs et d'héroïques aventuriers de toute espèce. Le roman maritime, par lequel M. Eugène Sue a débuté, comme chacun sait, n'a été évidemment pour lui, caprice et nouveauté à part, qu'un prétexte au développement initial de ses doctrines. M. Eugène Sue n'était point d'humeur assez inoffensive pour s'astreindre spécialement à commander la manœuvre, à parler l'idiome technique du bord, et à décrire les accidents vulgaires d'une traversée. L'Océan, c'était avant tout pour lui un cadre favorable aux lignes fantastiques de sa mise en scène ; une tempête représentait comme la bordure et le paysage naturel de la sombre idée morale qu'il voulait faire saillir. Le remous d'une mer houleuse s'harmonisait merveilleusement dans sa pensée

avec les reflets bizarres des passagers qu'il embarquait sur son vaisseau. Il y avait même pour le romancier, dans ce genre de composition, une occasion plus immédiate de produire l'horreur physique, accessoire obligé, dans son système, de la dépravation morale. Il y pouvait recueillir sans peine une abondante moisson d'orgies, de meurtres, de tortures, de famines, de naufrages, ces éléments dans lesquels sa plume familière se joue. Plus tard, dans le roman de mœurs et de société, et dans la composition historique, qu'il a abordés successivement, M. Eugène Sue n'a eu qu'à développer sous des formes nouvelles et avec des nuances variées sa thèse implacable. Ou bien encore c'est le paradoxe qu'il a mené à bout, paradoxe capricieux, mobile, à double tranchant, et parfois même contradictoire.

Ce qui caractérise M. Eugène Sue, c'est la persévérance inouïe, c'est l'imperturbable sang-froid qu'il a apportés dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'est imposée. Tandis que les plus chagrins esprits se bornent à jeter sur les désillusionnements du monde le voile d'une tristesse résignée, ou le pleur d'une douleur amère, lui, au contraire, il dénonce la réalité ouvertement et sans relâche. Armé de son ricanement perpétuel, il se complaît à sonder les profonds ulcères de l'âme, à étaler la plaie hideuse, à faire crier le patient sous le scalpel ; et cela, chose étrange, avec une distinction parfaite, un bon ton inaltérable, une exquise mesure d'expression. Répondant un jour aux reproches qui lui étaient adressés à ce sujet, M. Eugène Sue a essayé de justifier sa théorie par la réalité humaine, il a tenté de fonder la moralité de son œuvre sur l'observation et la manifestation du vrai quel qu'il soit. Selon lui, l'univers vivant désormais déshérité de ses croyances, toute illusion étant éteinte au fond du cœur de l'homme, une réaction fatale s'accomplissant de la part du fort contre le faible, de la part de l'athée corrompu envers l'être candide et plein de foi, la conscience, avertie de ce néant des choses, n'a plus qu'à le mettre fidèlement en lumière. Ainsi la vérité nue et sans fard, la vérité hideuse, serait offerte comme le plus moral des enseignements. Dans la préface de *Latréaumont*, il est vrai, M. Eugène Sue renie cette conviction première de la prééminence constante du vice sur la vertu; il reconnait qu'*il n'existe dans ce monde*

rien d'absolu, rien de fixe soit en mal soit en bien, et il se déclare parvenu au terme moyen d'apaisement et d'éclectisme. Mais si depuis lors, le romancier n'a plus professé explicitement son dogme de pessimisme rigoureux, il n'en a pas moins persévéré, comme malgré lui, à ourdir le tissu sans fin de ses désolantes créations. Toujours, et par habitude sans doute, il dédaigne ou subalterise du moins toute nature franchement humaine, également tempérée dans la mesure de sublimité ou de faiblesse. Pour lui, il n'est guère d'amour pur, candide, serein, moins encore d'innocence heureuse et de chaste passion couronnée. Que si parfois il fait éclore quelque émotion naïve dans le sein virginal d'une jeune fille, un souffle délétère s'exhale bientôt qui la décolore et la flétrit. Ses plus suaves figures ont comme un pli sinistre dans leur beauté.

Il est surtout de certains caractères exceptionnels, un certain type anormal que M. Eugène Sue affectionne singulièrement et qu'incessamment il reproduit : il a une prédilection marquée pour ces personnages que la fatalité a marqués de son sceau, et qu'un impénétrable mystère gouverne. Plusieurs de ses héros offrent je ne sais quel reflet de l'enfer, quelle apparence satanique et révoltée. Leur seule apparition est un funeste présage; dans les lignes de leur front toute une série de crimes et de malheurs se dévoile. L'existence de quelques autres se déroule tantôt comme une énigme sans fin, tantôt comme une incessante et cruelle raillerie. On n'a pas oublié sans doute ce capitaine Brulart d'*Atar-Gull,* qui fait expier à l'humanité entière le ressentiment féroce d'un amour trompé, non plus que l'étrange figure du nègre, personnification tout africaine de la vengeance sous le masque du dévouement, du crime rusé passant pour vertu, de l'hypocrisie triomphante et consacrée. Il vous souvient mieux encore de Szaffie, le mauvais génie de *la Salamandre,* Szaffie, ce sarcasme vivant, ce paradoxe incarné, cette haine froide et acérée comme la lame d'un poignard, qui se repaît à tuer l'âme ainsi que d'autres le corps. Dans *la Vigie de Koat-ven,* Vaudrey, expression de la fatuité égoïste, de la rouerie charmante, foulant impunément à ses pieds toute âme dévouée et généreuse; l'abbé de Cilly, c'est-à-dire l'impuissance amère et désespérée dans la foi, sont encore deux faces diverses du système de déception entrepris par l'auteur. *Arthur* lui-même,

ce type de l'incurable défiance de soi et des autres, cette nature ombrageuse qui va s'exaltant jusqu'à l'inplacable méchanceté, n'est-il pas encore une de ces créations attristantes qui versent le poison goutte à goutte, et ne laissent plus de la vie passée au creuset de leur analyse, qu'une cendre aride?

Dans *le Commandeur de Malte*, M. Eugène Sue ne s'est point fait faute de ses imaginations accoutumées. Ici encore nous retrouvons tous les éléments fantastiques, effrayants, merveilleux, qui ont servi à former le tissu de la plupart des œuvres précédentes. L'élément historique s'y trouve pareillement fondu ou plutôt juxtaposé. M. Eugène Sue avait d'abord imaginé de peindre une époque locale de l'histoire française. Mais, à dire vrai, le dessein de l'auteur s'est bien vite dérobé sous l'envahissement de la fantaisie. L'épanouissement de l'invention, la broderie romanesque n'ont pas tardé à étouffer sans grand peine le motif historique. L'histoire ne joue en cette occasion qu'un rôle accessoire, elle ne figure en quelque sorte que pour marquer la date du récit et préciser la décoration. Quant à la mer sur laquelle M. Eugène Sue s'est remis à flot cette fois, elle a une importance moindre encore si c'est possible. La mer que nous avons sans cesse en vue n'occupe toutefois qu'un plan secondaire; c'est une perspective à distance: les plus notables événements se passent en terre ferme. Nous voici tout d'abord à La Ciotat, petite ville du littoral de la Provence.

L'auteur a essayé de mettre en lumière un coin du tableau déplorable qu'offraient, il y a environ deux cents ans, sous le ministère du cardinal Richelieu, les côtes de la Provence sans cesse infestées de pirates algériens et autres barbaresques. Le mauvais état de défense du pays ajoutait encore à l'audace de ces brigands qui capturaient les navires marchands à leur sortie du port, faisaient journellement des descentes sur le littoral, et enlevaient jusqu'aux habitants. D'autre part, les conflits de juridiction perpétuellement soulevés, soit par les gouverneurs-généraux de province qui récusaient les ordres de l'amirauté, se disant amiraux nés du Levant, soit par les prétentions féodales de plusieurs gentilshommes riverains, complétaient ce triste état de choses auquel Richelieu vint enfin mettre un

terme en concentrant dans sa main puissante la charge de grand maître de la navigation.

En 1633, époque à laquelle se rapporte cette histoire, le vieux maréchal de Vitry, le même qui prit une part si déplorablement active à l'assassinat de Concini, exerce les fonctions de gouverneur de la Provence résidant à Marseille. Or, la noblesse du pays ne voyait pas sans un mécontentement grave aux mains du maréchal, un gouvernement jusque-là occupé par le duc de Guise. C'était à peine si, aux yeux des gentilshommes provençaux, un membre de la maison de Lorraine avait été jugé digne de remplir cette dignité ordinairement réservée à un prince du sang. Vitry a rencontré notamment pour adversaire déclaré le vieux Raymond V, baron des Anbiez, chef de l'une des plus anciennes maisons de la contrée.

Raymond est un de ces seigneurs toujours prêts à s'insurger et à monter à cheval lorsqu'il s'agit de défendre contre les gouverneurs ou contre leurs délégués, les anciennes franchises et les droits acquis de la Provence, dont les rois de France ne sont pas suzerains, mais *comtes*. Lors de la rébellion des Cascaveaux, on l'a vu agir tout comme avait agi son père à l'époque de la révolte des Razats sous Henri III, en 1578, et aussi lors de la rébellion contre les Gascons du duc d'Épernay sous le dernier règne. Sans l'appréhension que causent les pirates sur la côte, et sans la nécessité de concentrer ses forces pour sa défense personnelle, le baron aurait infailliblement pris part aux menées organisées dans la Provence et dans le Languedoc en faveur de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, que la faction royaliste opposait au cardinal. Mais l'exaspération du baron contre Vitry, qu'il appelle volontiers un *assassin gagé,* s'est surtout accrue depuis que maître Isnard, greffier de l'amirauté de Toulon, a reçu ordre de visiter les châteaux du diocèse afin de procéder au recensement des armes de guerre et des munitions qu'ils récèlent. Enfermé dans son château pittoresque de la Maison-Forte, dont les tours crénelées dominent le golfe de La Ciotat, Raymond, gardien jaloux de son indépendance, considère les visites prescrites par le cardinal comme un outrage à la noblesse, à ce point de faire subir un jour la plus sanglante mystification à l'officier de justice député chez lui pour exercer ses fonctions. Inflexible sur le maintien de ses

priviléges féodaux, Raymond V n'a pas seulement à lutter contre les agents du maréchal, il est aussi en conflit perpétuel avec le consul de la ville au sujet de certains droits de pêche. Du reste, à cela près de ses boutades colériques et de ses velléités d'insurrection, le baron des Anbiez, vieillard à la tête blanchie, au front haut et large, sillonné de rides, est bien le plus cordial des hommes, chéri comme un père de famille par tous ses serviteurs et ses compagnons d'armes, vénéré des bourgeois de La Ciotat qui l'ont trouvé toujours prêt à les soutenir contre les agressions des pirates. Franc, hardi, impétueux, opiniâtre, il sait toutefois fléchir et se soumettre à propos. S'il résiste par la force ouverte aux ordres iniques des *tyranneaux*, d'autre part il accepte en toute déférence un jugement prononcé contre lui par le tribunal populaire des prud'hommes.

Reine des Anbiez est la fille adorée de Raymond V. A peine âgée de dix-huit ans, Reine a conservé dans ses traits toute la pureté primitive du type grec; son aspect pourrait, au besoin, servir de preuve vivante à la transmission de la beauté antique dans les contrées provençales. On ne saurait imaginer rien de plus suave et de plus fin que les lignes de ce visage si pur; rien de plus limpide et de plus serein que ses grands yeux bleus frangés de longs cils noirs; rien de plus candide et de plus virginal que ce front d'ivoire où se jouent de nombreuses boucles de cheveux châtain clair qui contrastent délicieusement avec l'arc droit et mince de ses sourcils de jais. Les proportions de sa taille fine et ronde se rapprochent de l'Hébé ou de la Vénus de Praxitèle. Privée de sa mère presque dès le berceau, élevée sous les yeux du baron par une bonne et honnête femme, Reine n'a eu d'autre guide que ses heureux instincts. D'une imagination vive et ardente, bercée d'ailleurs de contes et de légendes romanesques, Reine a l'esprit naturellement porté aux enfantines exagérations; mais ses imaginations vagabondes, ses rêveries improbables ne tardent pas à se dissiper sous le souffle d'une influence qu'elle ressent de plus en plus. Fiancée au chevalier Honorat de Berrot, jeune et riche orphelin, parent éloigné de Raymond V, Reine a trouvé auprès d'elle un tendre et sérieux Mentor. Plein de droiture et d'honneur, d'un sens juste, d'une éducation et d'un esprit distingués, Honorat est un de ces hommes qui décorent remarquablement une société positive,

mais qui brillent d'un éclat assez médiocre dans la fiction. Peu capable d'enthousiasme, nulle phase romanesque n'a signalé son amour empreint d'une calme sérénité. De son côté, le sentiment de Mlle des Anbiez pour Honorat n'offre absolument rien de ces passions fiévreuses qui s'attisent dans les difficultés, vivent de hasards et sans issue certaine; c'est une affection sincère, raisonnée, où se mêle une nuance prononcée de tendre vénération. Toutefois le cœur de Reine ne doit pas tarder à rencontrer l'aliment si attendu par ses vagues désirs ; un événement imprévu est sur le point de jeter ses complications au milieu des paisibles habitudes de Mlle des Anbiez, et de rompre sans retour les faibles liens qui l'attachent à son fiancé.

Érèbe, enlevé tout enfant sur les côtes du Languedoc par des pirates renégats, a suivi depuis lors la fortune de ses ravisseurs. A peine âgé de vingt ans, Érèbe a une destinée vraiment étrange au milieu de ses deux compagnons, le seigneur Pog, commandant la sévère *Gallione-Rouge,* et Trymalcion, capitaine de la joyeuse et brillante *Sybarite.* Ces deux hommes, de caractère et de visage entièrement opposés, se sont créé un empire indéfinissable sur Érèbe dont la figure expressive et mobile semble refléter tour à tour les impressions diverses que ses deux compagnons éveillent en lui. Pog, d'habitude silencieux et hautain, vient-il à lancer quelque sarcasme sanglant, à proférer quelqu'une de ces paroles amères qui lui sont si familières, soudain les narines d'Érèbe se gonflent, sa lèvre supérieure se retrousse dédaigneusement, et ses traits expriment la plus méprisante ironie. Au contraire, Trymalcion, égoïste sans pudeur, Sardanapale au teint fleuri, fait-il de sa voix grêle quelque plaisanterie grossière et licencieuse, souvent empruntée à Pétrone ou à Martial, Érèbe, par une coupable jactance, applaudit d'un sourire libertin, ou renchérit même sur le cynisme de son précepteur. Quelques mots de Pog, une insolente raillerie de Trymalcion suffisent pour métamorphoser entièrement Érèbe, et convertir l'émotion la plus généreuse en une velléité sensuelle ; mais Pog surtout paraît exercer un ascendant aussi fatal qu'irrésistible sur son jeune élève, auquel un mystérieux lien semble le rattacher.

Pog (jadis le comte Jacques de Montreuil, officier de la marine du roi), a éprouvé un violent mécompte dans ses affec-

tions les plus chères, dans son amour pour sa femme. Cette femme en qui reposait tout le bonheur de sa vie, à laquelle il avait exprimé tant de fois, dans les termes d'une naïveté confiante et presque puérile, les sentiments les plus tendres et les plus exaltés, il en a été trompé cruellement; il l'a trouvée adultère au moment de la revoir après une longue et douloureuse absence. M. de Montreuil a surpris sa femme dans les embrassements solennels d'un dernier rendez-vous, l'a tuée au milieu d'une obscurité profonde, et a été lui-même frappé d'un coup de poignard par le bras du séducteur d'Émilie. A peine guéri de ses blessures, M. de Montreuil, le cœur plein de rage, s'est expatrié, a quitté le vieux nom de sa famille, et après avoir pris le turban à Tripoli, s'est mis à faire la course sur une galère équipée à ses frais. Une circonstance singulière a éclairé à demi M. de Montreuil sur l'auteur de sa honte et de son malheur. Grâce à une croix de Malte détachée dans la lutte et qu'il a retrouvée, il ne doute pas que le séducteur de sa femme ne soit un chevalier appartenant à la langue provençale. Sur cet indice, Pog-Reiss a dirigé ses excursions vers le littoral du midi de la France, qu'il a impunément ravagé; de préférence, il s'attaque aux galères de Malte commandées par des chevaliers de notre nation. A de certaines époques de l'année, Pog entre dans des accès violents de désespoir et de sombre misanthropie; mais sa rage semble atteindre son paroxisme vers la fin du mois de décembre, date fatale dans ses souvenirs. Alors ses instincts s'exaltent jusqu'à une sorte de monomanie féroce.

En mémoire d'un enfant ravi à son amour, Pog a voulu se venger d'abord sur Érèbe, qu'il a ainsi appelé comme pour le prédestiner, par ce nom fatal, au rôle que lui réserve sa secrète haine contre l'humanité. Il est venu à l'esprit infernal de Pog de pervertir par tous les moyens, de dégrader autant que possible l'âme candide de ce jeune homme. Il s'est plu à cultiver son intelligence avec le plus grand soin, afin qu'il fût ainsi en état de marcher plus avant dans les voies du mal, et de parcourir plus aisément tous les degrés depuis le vice jusqu'au crime. Les arts, le dessin, la musique, n'ont été, dans l'odieux système de Pog, qu'un moyen de plus pour matérialiser l'âme de son élève, en développant chez lui outre mesure le besoin

des jouissances sensuelles. L'impétuosité du caractère d'Érèbe, la fougue de ses passions, l'habitude de la vie guerrière et aventureuse qu'il mène depuis plusieurs années, ne l'ont que trop aisément livré en proie aux funestes enseignements de son précepteur. Afin de mieux assurer son cruel empire, Pog a inculqué à Érèbe une haine profonde et un ardent désir de vengeance contre les chevaliers de Malte, qu'il lui a désignés faussement comme les meurtriers de sa famille. Mais il use surtout contre lui de l'ironie, qu'il a reconnue une arme puissante et infaillible pour combattre ses bons instincts renaissants. C'est en l'accusant à dessein de faiblesse et de lâcheté qu'il pousse souvent le malheureux enfant à des actes coupables. Quelque sentiment tendre vient-il à éclore dans l'âme d'Érèbe, Pog, logique jusqu'au bout, cherche aussitôt à dénaturer l'impression reçue, et à tuer dans sa fleur un chaste amour qui peut réveiller de généreuses passions. Cependant l'organisation morale d'Érèbe est trop saine, trop vigoureuse, pour se laisser ruiner sans remède; l'élévation naturelle de ses sentiments le ramène parfois à d'énergiques retours, à des élans passionnés vers le bien. Dès qu'il ne subit plus la pernicieuse influence qui pèse sur lui, sa figure redevient douce et sereine, empreinte d'un calme enchanteur, et ses nobles instincts reprennent leur cours. A ces instants, l'empire démoniaque de Pog lui apparaît dans tout son jour hideux, et il ressent contre celui qui l'a élevé des mouvements d'une répulsion invincible. De là une lutte constante, une opposition douloureuse dans l'âme de cet infortuné jeune homme, entre ses bons penchants naturels et les passions mauvaises qui lui ont été inspirées.

Le commandeur Pierre des Anbiez, frère de Raymond V, est un personnage tout aussi étrange, tout aussi mystérieux que Pog; et sa conduite, bien que dans un sens opposé, semble former une sorte de parallélisme sinistre avec le rôle attribué à M. de Montreuil. Pierre, dont l'emploi est de donner la chasse aux pirates, a établi à son bord la stricte observance des règles de l'ordre de Malte. Sa galère est devenue une sorte de couvent nomade, rendez-vous volontaire d'un petit nombre de chevaliers amoureux d'une vie pieuse et austère mêlée de grands périls, ainsi que de tous les marins qui veulent faire leur salut en s'astreignant aux rigoureux devoirs de cette confrérie militaire

et hospitalière. Mais quelques particularités étranges signalent en outre l'embarcation du commandeur. La *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs*, au lieu d'être blanche et or comme les galères du roi, ou celles de monseigneur le duc de Guise, est toujours peinte en noir, en manière de cénotaphe. Ses voiles et ses mâts sont noirs aussi. Rien n'est plus lugubre et plus sévère que l'air de ses mariniers et de ses soldats, pareils à des moines espagnols. La plus rigoureuse discipline règne à bord, et la moindre faute y est impitoyablement punie. Quant à la chambre du commandeur, constamment tendue de noir, elle offre un aspect des plus inusités. Un cercueil de bois blanc rempli de cendres forme la couche funèbre où Pierre des Anbiez cherche en vain un repos qui semble le fuir. A de certaines époques, plus particulièrement les samedis et le dix-septième jour du mois, le commandeur s'enferme seul dans sa chambre, et la clef de la porte enveloppée d'un crêpe annonce à tous sans exception que l'entrée en est sévèrement défendue. Alors, agenouillé devant un prie-dieu surmonté d'un portrait au bas duquel se lit une date mystérieuse, Pierre, les épaules couvertes d'un cilice, s'inflige de sanglantes disciplines. La figure du commandeur est vraiment effrayante dans ces moments. Ses yeux rougis par les larmes, fixes et hagards, ses cheveux gris et rares hérissés sur son front inondé d'une sueur froide, ses lèvres bleuâtres et frissonnantes, semblent conjurer quelque vision. Et cependant, pour que Pierre des Anbiez se laisse ainsi abattre, il faut que la cause de son désespoir incessant soit bien cruelle. La taille haute, droite et robuste du commandeur, ses membres secs et nerveux, l'ensemble de ses traits basanés et durs, tout chez lui annonce, malgré son âge, une vigueur peu commune. L'intrépidité de Pierre des Anbiez, sa témérité froide et implacable comme le destin, son impassibilité morne au sein des plus grands périls, n'ont pas d'égales. C'est que le remords s'est attaché comme un spectre à la poursuite du commandeur et l'a marqué au front d'un sceau terrible. Pierre des Anbiez a commis autrefois un meurtre, et depuis lors il a voulu avoir nuit et jour sous les yeux, ainsi qu'un vivant reproche, les traits inflexibles de sa victime; il a voulu racheter son crime par une expiation sans relâche.

Elzéar, second frère du commandeur, remplit pour sa part

une mission supérieure à tous les rôles humains. Le révérend Elzéar, digne et courageux frère de la Merci, a voué saintement sa vie au rachat des captifs chrétiens. Riche, noble, instruit, il a préféré les soins de son rude et pieux apostolat aux prérogatives de la naissance et de la fortune. D'une abnégation, d'une simplicité tout antiques, il a refusé même les grades que ses vertus, son courage et son angélique piété, lui pouvaient assurer dans son ordre. Sans cesse en voyage depuis quarante ans, soit sur terre, soit sur mer, Elzéar laisse tomber partout les trésors de son aumône. Retenu pendant plus d'une année au bagne parmi les esclaves, il a, malgré son âge, souffert cette ignominie avec une résignation tout évangélique. Aussi les austérités de sa pénible profession ont-elles imprimé à ses traits nobles et majestueux un caractère de souffrance habituelle. Le rôle d'Elzéar à bord de la galère du commandeur est tout de mansuétude et de miséricorde. Cet homme d'un esprit élevé a tendu toutes les facultés de son âme vers un seul but : celui de donner à son langage une irrésistible puissance de consolation. Rien qu'à le voir, les esclaves sont moins malheureux, car ils espèrent. S'il est difficile à Elzéar d'arracher à la rigoureuse justice de son frère la grâce d'un coupable, du moins il lui est permis de le plaindre et de le soutenir au milieu de ses châtiments. Cette douce figure, ainsi placée à côté du sombre visage du commandeur, est d'un effet onctueux qui charme et rassérène singulièrement l'esprit.

L'action dans laquelle M. Eugène Sue a fait mouvoir tous ces personnages si divers, si on la dégage des mille détails qui la compliquent, peut se réduire aisément à quelques faits essentiels. Dès le début, et par une scène jetée à la façon de Walter Scott, nous entrons en plein labyrinthe romanesque; la perspective historique n'est, durant tout le premier volume, qu'un fond obligé.

Trois pirates, se faisant passer pour Moscovites, sont venus à Marseille pour visiter le maréchal de Vitry, ou plutôt pour s'enquérir de l'état de défense de la ville. Dans une de leurs promenades sur la route de Toulon, au milieu des gorges d'Ollioules, Érèbe a sauvé la vie de Raymond V, qui chevauchait escorté de sa fille et des gens de sa maison. Le courage et le dévouement de l'étranger, son extrême jeunesse, la beauté ra-

vissante de sa figure, un mélange de hardiesse et de timidité, je ne sais quoi de doux et d'amer à la fois, d'enthousiaste et de sarcastique empreint dans ses traits adolescents, ont produit sur Mlle des Anbiez une impression profonde, à laquelle l'étrange et subite disparition de l'inconnu n'a fait qu'ajouter encore. De son côté, Érèbe a éprouvé à la vue de Reine une émotion des plus vives et toute nouvelle pour lui. Depuis cette rencontre, il a cherché à se rappeler sans cesse au souvenir de Mlle des Anbiez, à l'aide de mystérieux objets, de peintures ingénieuses, qu'il a fait déposer en secret dans la chambre de Reine par un affidé introduit adroitement au château sous costume de bohémien. Ces dessins, représentant soit la scène des gorges d'Ollioules, soit même les traits si beaux et si frappants d'Érèbe, et dont la présence est une énigme, sans que l'origine puisse en être douteuse, ont achevé de porter le trouble dans le cœur de Reine. C'est en vain que la jeune fille, obéissant à la voix du devoir, a détruit les gages placés en ses mains avec une insistance à la fois si délicate et si étrange. L'image du sauveur de son père la poursuit de plus en plus, et les efforts même qu'elle fait pour le bannir de son esprit semblent l'y fixer davantage. — Le moyen de correspondance établi entre le jeune pirate et son émissaire a donné lieu à une invention vraiment fort originale de la part du romancier. Il faut lire cette scène curieuse dans laquelle un aigle, apprivoisé par le guetteur du promontoire de La Ciotat, se met à la poursuite d'un des pigeons messagers du bohémien, fuyant à tire d'ailes vers la mer, le rapporte palpitant sur un rocher voisin de la Logette, et ne laisse bientôt que des dépouilles sanglantes qui livrent aux regards surpris du guetteur un sachet renfermant une lettre écrite en caractères arabes.

Cependant Érèbe, sûr d'être aimé, n'écoutant que la violence de sa passion, et séduit d'ailleurs par les perfides conseils de Pog, a enlevé Mlle des Anbiez et l'a conduite à bord de son chebeck, tandis que les pirates exécutent une attaque furieuse sur La Ciotat. Mais si Reine a aimé le jeune inconnu de toute la puissance d'une affection insurmontable, la violence dont elle vient d'être l'objet change aussitôt ses premiers sentiments en indignation et en mépris. Le sombre silence, l'air sévère, l'accent irrité de Mlle des Anbiez, font tomber le voile qui couvrait

les yeux d'Érèbe, et le réduisent à implorer pardon pour les folles illusions de son amour. Le hardi pirate de naguère n'est plus qu'un enfant tremblant et timide. Il serait même prêt à rendre Mlle des Anbiez à son père, si la prévoyance infernale de Pog, des ordres précis et des instructions sévères donnés à l'équipage ne paralysaient ce dessein. Toutefois la force du repentir d'Érèbe, la sincérité de ses efforts pour racheter sa faute, lui obtiennent grâce auprès de sa maîtresse outragée.

Ici un affreux mystère se dévoile. Un coffret d'argent ciselé, surmonté d'une croix de Malte, trouvé dans l'ameublement d'un ancien patron marinier du commandeur, et renfermant deux portraits ainsi qu'un grand nombre de lettres, a été remis à Pog. Les lettres, autrefois écrites par Mme de Montreuil à son amant, révèlent enfin à Pog ce qu'il a ignoré jusque-là. Il sait maintenant que le fruit de l'abominable adultère de sa femme, c'est Érèbe lui-même, et que le séducteur d'Émilie, n'est autre que Pierre des Anbiez, le frère de Raymond V, l'oncle de Reine, qu'il a poursuivis jusqu'alors d'une haine instinctive. M. de Montreuil a résolu d'accomplir une double vengeance. La fatalité amène bientôt auprès de lui le commandeur, qui, après avoir fait voile pour la Maison-Forte et y avoir appris tous les malheurs de cette habitation désolée, s'est rembarqué à la recherche de Reine et à la poursuite des pirates. Pog tient enfin sa proie, et la joie qu'il en éprouve donne à cet homme endurci une sorte d'exaltation reconnaissante et pieuse. Un combat singulier proposé au commandeur et repoussé d'abord avec mépris est ensuite accepté en considération de la délivrance de Reine, qui en doit être le gage. D'ailleurs, l'esprit de Pierre des Anbiez, vivement frappé des désastres de sa famille, est assailli de remords et de funestes pressentiments, qui le prédisposent à une sorte de fatalisme religieux. Ému surtout de la révélation d'un songe, il se croit une victime promise à la vengeance céleste, et il augure que sans doute le pirate est l'instrument choisi par Dieu pour le frapper. Le rendez-vous a été donné sur la grève voisine, près des ruines de l'abbaye de Saint-Victor. L'ouragan, qui au loin mugit, semble vouloir ajouter à l'horreur de la scène qui se prépare. Pierre des Anbiez, débouchant par un sentier creusé dans le roc, recule bientôt épouvanté, car il a en face de lui, en même

temps qu'Érèbe armé d'une épée nue, le spectre de M. de Montreuil, qui, d'une voix implacable et sinistre, lui reproche le meurtre d'Émilie. Puis un combat parricide s'engage par la volonté expresse de Pog entre Érèbe et le commandeur. Le fils est tué par le père, qui devient fou en apprenant le nom de sa victime, tandis que les vieux arceaux de l'abbaye, s'écroulant sous l'effort de la tempête déchaînée, ensevelissent Pog sous leurs ruines.

Nous avons omis dans cette histoire essentiellement dramatique quantité d'épisodes gracieux ou terribles, qui, bien que multipliés avec une sorte de fracas, ne cessent toutefois d'attacher même les esprits les plus amoureux d'analyse. Nous avons négligé pareillement à dessein les personnages secondaires qui ne concourent jamais d'une façon directe à la démonstration de l'idée morale, et auxquels l'auteur n'accorde droit de cité, qu'afin de varier la scène, de remplir les vides de l'action principale, et de semer quelques ombres adoucissantes autour des grandes masses de lumière. Il convient toutefois d'excepter de notre proscription une figure créée avec un soin précieux et exécutée avec un rare bonheur, celle de Stéphanette, la caméristе de Mlle des Anbiez, charmante fille au teint doré, piquante, espiègle, naïve, honnête par-dessus tout; Stéphanette, dont le seul tort vraiment est d'être fiancée à je ne sais quel loup de mer hérissé, batailleur, importun, très peu fait, ce me semble, pour l'amour des brunes et accortes Provençales.

Dans son ensemble, le roman est à coup sûr un des plus habilement agencés, un des plus hardiment manœuvrés, qui soient jamais sortis de la plume féconde et souple de M. Eugène Sue. L'auteur, depuis ses fringants débuts, a fait de notables progrès pour la composition, bien qu'encore l'unité d'intérêt échappe à sa main indisciplinée. Généralement, la manière de M. Eugène Sue se prête avec une énergique et spirituelle facilité à tous les besoins capricieux et divers du récit. Sa gamme parcourt toute l'échelle, depuis la teinte crue et sombre jusqu'aux nuances les plus fines et les plus délicates; elle exprime tous les tons, depuis le comique jusqu'à l'effroi. Le style, d'habitude incisif, sobrement coloré, pittoresque sans enluminure, se maintient dans les limites d'une correction toujours élégante. Les personnages sont tracés avec netteté et vigueur, bien que

quelques-uns soient peut-être un peu sacrifiés à la description ou à l'aventure. Le caractère de Raymond V a de la franchise et de l'originalité. On ne saurait imaginer une figure plus ravissante et plus pure que celle de Reine. Érèbe, cette personnification d'une âme née généreuse qu'une horrible machination a tenté de rendre perverse, et qui lutte pour son rachat jusqu'à la mort, offre un type extrêmement remarquable; avec plus de précision et de développement, ce serait une création complète. Mais il est trop aisé d'apercevoir dans le commandeur une centième copie des types tant affectionnés par lord Byron; c'est tout simplement une contrefaçon en prose et affaiblie de Conrad et de Lara. Si la composition pêche par quelque côté, c'est infailliblement par la complication excessive des ressorts, par l'abus de l'extraordinaire et la profusion du romanesque. Défaut luxueux, attrayant après tout, et que la plupart seront tentés d'excuser; car qui de nous ne chérit et ne caresse un peu le romanesque à part soi? qui n'est prêt à l'amnistier même dans ses écarts?

Ce n'est pas tout néanmoins : le romancier a mis au jour un nouveau filon de la mine ténébreuse qu'il a tant exploitée jusqu'ici. Pog appartient corps et âme à cette famille de créations anormales dans lesquelles se dilate et s'exalte à souhait l'exagération familière au talent de M. Eugène Sue. Il n'y a là évidemment qu'une invention extrà-humaine et contre nature. Pog, fantasmagorie vivante, n'existe point dans la réalité, et c'est au plus s'il foule d'un pied notre terrestre planète. Nulle part, j'imagine, on ne trouverait la haine sous semblable enveloppe, ni la rage à ce point de paroxisme obstiné. Toujours donc quelque représentation exagérée et illégitime; toujours le génie du mal en lutte avec le génie du bien, qu'à la fin il dévore ou que du moins il entraîne dans la chute commune; toujours quelque jeune et noble victime expiatoire offerte à je ne sais quel minotaure moral! Aussi, malgré tous les prestiges de l'écrivain, je ne sais quelle impression néfaste, quel invincible effroi surgissent des pages qu'il déroule à nos yeux. Le livre fermé, une anxiété, une surprise indéfinissables vous restent au cœur, et l'on se prend à tout regarder en défiance et en soupçon comme à travers un prisme funèbre; on dirait presque un champ de mort où toutes les plus saintes choses d'ici-bas, toutes les plus

chères espérances de l'homme, l'amitié, l'amour, la foi, l'intime félicité, gisent çà et là déshonorées et tristement ensevelies.

Selon nous, l'obstination de M. Eugène Sue à faire sans cesse prédominer le mal, entache d'une espèce d'ombre, la brillante galerie de ses œuvres. Sans qu'il y prenne garde, le ver du paradoxe et du système aura flétri le calice de ses plus belles fleurs, et laissé à ses meilleurs fruits une inguérissable morsure. Comme si la fiction ne vivait point avant tout de beau idéal, de réalité choisie et transfigurée avec art; comme si son but légitime n'était point d'élever l'âme et de rasséréner l'esprit par de nobles peintures; comme si enfin les anomalies et les infirmités morales avaient reçu par privilége le don d'émouvoir salutairement. Étrange et fatale manie qui tend à faire de l'art, non plus le brillant manteau, non plus l'image embellie de l'humanité, mais bien le miroir effrayant de ses vices, et qui mène à la moralité par le désenchantement.

DESSALLES-RÉGIS.

LES LAMBERT.

I.

Le château de Saint-Guily est un ancien fief, avec titre de baronnie, situé sur le versant méridional des Alpines. Une forêt de chênes et de mélèzes l'enserre de toutes parts; ces masses de verdures sombres et compactes sont coupées çà et là par de petites clairières dont l'herbe menue est parsemée d'orchis et d'anémones simples. De nombreux ruisseaux roulent impétueusement sous les arbres séculaires, et remplissent ces solitudes de bruits confus et incessants. L'aspect du paysage est d'une beauté sauvage et grandiose; mais le sol ingrat ne nourrit aucune des cultures qui enrichissent la Basse-Provence : la vigne et l'olivier ne peuvent y croître, et à peine si quelques chétives récoltes de blé y végètent à la lisière du bois.

Les distributions intérieures du château datent du siècle dernier; au dehors il offre le même aspect qu'au temps où les barons de Saint-Guily se liguaient avec la maison des Baux et faisaient la guerre au comte de Provence, leur seigneur suzerain. Les tours, les remparts, les bastions, sont encore debout et entourés de fossés, au fond desquels les joncs et les pariétaires forment une sorte de prairie dont les eaux pluviales entretiennent la fraîcheur. L'entrée principale est encore munie de sa herse, et si le pont-levis retombait devant la porte, le château de Saint-Guily serait, comme au temps des anciens barons, une forteresse imprenable. Un misérable village s'abrite

sous ce nid d'aigle ; il n'est habité que par de pauvres paysans. C'est là que se passa, il y a quarante ans environ, l'histoire suivante.

La révolution était accomplie ; les proscriptions finissaient, et les émigrés rentrés en France ramassaient les débris de leur fortune. La terre de Saint-Guily, n'ayant pas été aliénée comme la plupart des biens du domaine national, fut restituée au jeune baron de Saint-Guily, dont le père était mort dans l'émigration. Après dix ans d'exil, M. de Saint-Guily revint habiter son château et reprendre possession de l'héritage, que, contre toutes les probabilités, il recouvrait intact. Pas une parcelle de terre n'avait été séparée de la baronnie ; seulement quelques abus étaient nés de la négligence avec laquelle la nation avait, pendant tant d'années, géré sa propriété. Les gens du village avaient fini par considérer la forêt comme un bien commun où tout le monde pouvait mettre la main selon ses besoins. Ils chassaient, ils coupaient du bois ; les plus industrieux faisaient du charbon qu'ils allaient vendre à Avignon ou à Aix, et ils vivaient ainsi dans une espèce d'aisance qu'ils n'auraient jamais obtenue en cultivant avec les plus dures fatigues le sol maigre et stérile qui bordait la forêt. M. de Saint-Guily était l'homme du monde le moins capable de tolérer un pareil état de chose ou de le faire cesser par voie de conciliation. La violence, l'âpre énergie de son caractère s'étaient développés dans les circonstances difficiles où il avait passé sa première jeunesse. Il était revenu de l'émigration l'âme pleine de ressentiments, de regrets, et possédée d'un secret désir de vengeance. Le souvenir des misères qu'il avait supportées le rendait sans pitié pour celles d'autrui. Aucune considération n'était capable de l'arrêter dans ce qu'il regardait comme l'exercice de son droit, et les abus d'autorité les plus iniques ne lui semblaient que de justes représailles contre ceux qui, pendant dix ans, avaient eu leur part de sa fortune. En arrivant à Saint-Guily, il défendit la chasse dans toute l'étendue de son domaine, et promit de faire un procès à quiconque couperait un seul arbre dans la forêt.

Malgré ces avertissements et ces menaces, les déprédations continuèrent ; le baron tint parole ; tous les jours on dressait des procès-verbaux ; les braconniers et les bûcherons étaient cités, condamnés par-devant le tribunal du chef-lieu. Presque

tous les paysans du village furent ainsi mis à l'amende jusqu'à concurrence de leur dernier écu. Quelques-uns s'en allèrent vivre ailleurs ; la plupart, ceux qui possédaient une maisonnette, un champ, que leur avait laissé leurs pères, ne voulurent pas quitter le village où ils étaient nés. Ils aimèrent mieux cultiver le sol qui leur appartenait pour manger à grand'peine du pain pendant toute l'année, que de chercher hors du pays d'autres ressources et une aisance proportionnée à leur travail.

Parmi ces derniers, il y avait un vieux paysan nommé Jean-Baptiste Lambert, dont la famille passait, après celle de Saint-Guily, pour la plus ancienne de la baronnie. Les Lambert possédaient, depuis quelques cents ans, une lande d'un quart de lieue sur la lisière du bois. Ce vaste terrain ne produisait guère que des genêts et du romarin; le bétail n'y trouvait qu'une mauvaise pâture. Les endroits où quelques pouces de terre végétale couvraient le rocher donnaient pourtant un peu de blé dans les bonnes années. La maison, située au bas du village, était, comme toutes celles des paysans de cette contrée, basse, mal close, enfumée au dedans, sans ombrage au-dehors, et précédée d'une petite cour dont le mur d'enceinte tombait en ruines.

Bien que les Lambert fussent aussi pauvres que les plus pauvres gens du pays, ils avaient une certaine fierté; leurs traditions de famille se rattachaient à toute l'histoire de la baronnie, et ils se considéraient comme un peu au-dessus des autres paysans leurs voisins. Jean-Baptiste Lambert n'aurait pas souffert volontiers qu'on l'appelât par son nom tout court; ce nom était, selon l'usage, une abréviation, et l'on ne manquait pas d'y joindre l'épithète de *mesté,* maître ; on disait en lui parlant : Mesté Tiste. Le vieux paysan avait deux fils qui cultivaient avec lui l'héritage des Lambert; mais pendant longues années ils avaient été habitués à considérer la forêt comme un domaine plus lucratif à exploiter, et, à l'exemple de tous les gens de la baronnie, ils s'étaient faits bûcherons et chasseurs.

Au retour du baron et après les défenses qu'il avait si vigoureusement promulguées, mesté Tiste ne voulut plus que ses enfants allassent couper du bois et braconner dans la forêt; c'était renoncer complètement au peu d'aisance dont jouissait la

famille, et s'exposer à manquer souvent du nécessaire. Les jeunes gens obéirent pourtant, et ils étaient les seuls habitants du village dont le nom n'eût pas figuré sur les procès-verbaux des gendarmes ou des gardes champêtres.

Un matin, au point du jour, mesté Tiste sortit comme de coutume avec ses fils pour aller aux champs; le vieux paysan marchait appuyé sur son bâton de coudrier, un bissac passé au cou et sa bêche sur l'épaule. Une morne préoccupation assombrissait encore sa physionomie naturellement triste et sévère; ses fils le suivaient d'un air soucieux. Les jeunes Lambert étaient deux robustes paysans qui passaient pour les plus beaux garçons de la baronnie; Flourian, l'aîné, avait des traits d'une régularité commune, la tête petite et couverte d'une abondante chevelure, les épaules puissantes et la taille carrée; c'était le type de la force matérielle, c'était le Samson de l'Écriture ou l'Hercule antique. Jigé, le plus jeune, l'enfant de prédilection du vieux Lambert, était d'une beauté moins virile; son front large, l'expression de ses yeux abrités sous l'arête mince et mobile de ses sourcils noirs, annonçaient la simplicité intelligente d'un enfant unie à l'énergie, au courage physique d'un homme.

Un orage avait éclaté pendant la nuit, mais avant l'aube le ciel s'était rasséréné, le soleil se levait radieux, un vent tiède et plein de parfums printaniers caressait la terre; la nature entière s'éveillait belle et rajeunie sous l'haleine du riant mois de mai. Le chant des oiseaux, le bruit lointain des torrents remplissaient la forêt de vagues harmonies; le feuillage encore trempé de pluie frémissait à chaque raffale et secouait sur la terre de passagères ondées. Mais le magnifique spectacle de cette matinée de printemps touchait peu mesté Tiste et ses fils; cette saison si belle était pour eux une époque de misère et de soucis. La récolte n'était encore qu'en espoir, et ils avaient épuisé toutes leurs ressources pendant l'hiver maudit des pauvres. En arrivant à la lisière du bois, en face de leur champ, les trois paysans s'arrêtèrent avec un geste de désolation : la grêle avait tout dévasté, les blés en fleur étaient couchés dans les sillons noyés par la pluie; en certains endroits, la violence des eaux avait balayé toute la terre végétale et laissé le rocher à nu.

A l'aspect de ce désastre, meslé Tiste baissa la tête en disant:

— La grêle a moissonné pour nous cette nuit ; voilà la récolte faite ! — Puis il reprit le chemin du village ; ses deux fils, silencieux et consternés, le suivaient à distance. Quand ils rentrèrent à la maison, meslé Tiste s'était déjà retiré dans une petite pièce qui lui servait de chambre. Ses enfants s'assirent machinalement devant le foyer où il n'y avait que des cendres froides.

— Voici une mauvaise année, dit l'aîné; comment allons-nous faire? Mon père comptait emprunter un sac de blé au voisin Bayol, mais c'est impossible à présent : qui sait quand on pourrait le lui rendre ! De quel côté nous tourner pour gagner la vie? Nous n'aurions pas été en peine l'autre année, nous serions allés au bois ; alors, rien ne manquait dans la maison, et si un pauvre passait devant la porte, on avait un morceau de pain à lui donner; mais la famine est entrée ici en même temps que M. le baron est rentré au château.

— Je ne sais qu'un moyen de l'en faire sortir, dit froidement Jigé en prenant un fusil accroché au manteau de la cheminée et soigneusement enveloppé dans un fourreau de serge.

— Qu'est-ce que tu veux faire, s'écria Flourian.

— Tu le vois bien : je veux aller faire un tour dans les bois ; c'est demain jour de marché à Bonnieux; j'irai vendre ma chasse et je reviendrai avec une couple de petits écus ou au moins mon bissac rempli de pain.

— Et si tu rencontres les gardes dans le bois? On a arrêté avant-hier le grand Touin, qui a bon œil et bonne jambe pourtant, sans compter que son chien Pied-Blanc flaire les gardes champêtres d'une lieue.

— Sois tranquille, ils ne m'auront pas, moi ; je cours encore mieux que le grand Touin.

— Mais que dira mon père?

— Que veux-tu qu'il dise ? Il s'agit de l'empêcher de mourir de faim et nous aussi : c'est une raison, çà, pour lui désobéir.

— Écoute, reprit Flourian après un moment de réflexion et en prenant au ratelier une vieille escopette ; je vais t'accompagner.

— Non, non, interrompit Jigé, j'ai une autre idée. Pendant que je serai dans le bois, tu devrais monter au château.

— Au château, moi !

— Oui, pour demander du travail. On va faire une coupe, et M. le baron fait venir des hommes de dix lieues d'ici. Qu'il nous mette à l'ouvrage avec eux, et il verra s'ils ont de meilleurs bras que nous. On dit qu'il n'aime pas à employer les gens de la baronnie ; mais c'est égal, il nous prendra, nous, j'en suis sûr, quand il verra que nous faisons deux fois autant de besogne que les autres. Va, monte tout de suite au château, c'est à toi de porter la parole, tu es l'aîné.

— Mon père ne sera pas content quand il saura la chose.

— Je sais bien. Les Lambert n'ont jamais travaillé pour personne autrement que d'amitié, et dans la famille on n'a jamais rien gagné au service de qui que ce soit. Enfin, ce n'est pas une honte de recevoir une pièce de trente sous quand on a eu la cognée à la main depuis l'aube jusqu'au soleil couchant. Fais ce que je te dis, Flourian, monte là-haut et présente-toi. Il me vient encore une autre idée : si tu t'adressais à Mme la baronne ?

— Quoi ? moi ! que j'aille parler à une dame ! Est-ce que je saurais ! Ça ne m'est jamais arrivé, ça ne m'arrivera jamais, s'écria le paysan effarouché.

— C'est plus facile de parler à une dame qu'à un monsieur comme M. le baron, tu verras. Les femmes ne sont pas si fières que les hommes ; elles ont meilleur cœur, surtout les jeunes femmes. J'ai bonne idée de Mme la baronne.

Flourian finit par se laisser convaincre. Tandis que le vieux Lambert était encore retiré dans sa chambre, les deux frères sortirent ; l'un fit un détour et gagna le bois, l'autre prit le chemin du château. C'était l'heure où les paysans sont aux champs ; pourtant il y avait du monde sur la petite place du village ; les hommes parlaient d'un air animé, les femmes pleuraient. Flourian s'avança ; on lui apprit que plusieurs braconniers venaient d'être arrêtés et emmenés par les gendarmes. La consternation était extrême. Les gens des campagnes n'ont, en général, nulle idée de leurs droits, et un triste préjugé fait qu'ils se croient toujours condamnés d'avance par la loi. Ils se figurent qu'avec de l'argent on gagne tous les procès, et que tout recours de leur part est inutile devant les tribunaux. Aussi détestent-ils les juges autant qu'ils les craignent, et parfois,

dans des cas extrêmes, ont-ils osé se faire une prompte et violente justice. Le baron de Saint-Guily n'aurait peut-être pas dormi en sûreté cette nuit-là, sans le pont-levis qui, une fois levé, laissait un abîme ouvert entre la porte et l'esplanade du château.

Flourian poursuivit néanmoins son chemin; il avait assez judicieusement pensé que, puisqu'on traquait d'une façon si rigoureuse les pauvres braconniers, il fallait renoncer au plus tôt à cette dangereuse ressource et trouver un autre moyen d'existence. Ce fut avec une émotion de crainte qu'il pénétra dans la grande cour du château; il n'y était pas rentré depuis le retour du baron, et il se souvenait avec une secrète frayeur de quelques déprédations commises par lui en ces lieux jadis abandonnés, et où venaient jouer les enfants du village.

L'aspect de la cour était encore le même; les bâtiments qui l'entouraient semblaient déserts; les fenêtres, à moitié dégarnies de leurs vitrages, étaient fermées, et les plantes parasites croissaient sur leurs corniches délabrées. Flourian traversa le vestibule qui était à l'un des angles de la cour et monta l'escalier sans rencontrer personne. La livrée du baron de Saint-Guily n'était pas nombreuse; ce ne fut qu'au premier étage que Flourian rencontra enfin un laquais qui, après lui avoir demandé son nom, l'annonça à sa maîtresse.

— Faites-le entrer, et qu'il attende, répondit-elle sans se retourner et en continuant d'écrire.

Le laquais introduisit Flourian dans le salon et se retira en refermant la porte. Le jeune paysan resta là, les deux mains appuyées sur son bâton, son chapeau troué sous le bras, n'osant faire un pas de crainte de rayer avec ses gros souliers le parquet sonore et luisant comme une glace. Le salon était vaste, sombre, plein de silence. Des tentures de soie couvraient les murs, contre lesquels étaient rangés de vastes fauteuils à clous dorés; la cheminée était ornée de candélabres et d'une pendule en rocailles, mais ce luxe vieilli avait quelque chose de triste : les meubles étaient dépareillés; l'humidité avait moisi leur dorure et terni les merveilleux ouvrages de tapisserie auxquelles avaient travaillé jadis les dames châtelaines de Saint-Guily. Tous ces débris réunis, qui attestaient une splendeur passée, faisaient songer aussi à des désastres récents.

Flourian jeta autour de lui un regard rapide et ébahi; en ce moment il se repentait fort d'être venu. — Jésus-Dieu! pensa-t-il; j'aimerais mieux être dans le bois avec dix gendarmes à mes trousses qu'à l'endroit où je suis !

La baronne écrivait toujours; peut-être avait-elle déjà oublié qu'il y avait là quelqu'un qui attendait. Mme de Saint-Guily était une jeune femme; il y avait un an à peine qu'elle avait épousé le baron et que, bien malgré elle, avec toute sorte de regrets, elle l'avait suivi dans son château. Comme tant d'autres demoiselles nobles de cette époque, elle avait grandi au milieu des misères de l'émigration; mais sa famille l'avait élevée dans les traditions d'un autre temps; elle était élégante et frivole comme si elle avait toujours vécu dans l'opulence et dans les grandeurs où elle était née. Il y avait dans son maintien, dans toute sa personne, une sorte de nonchalance aristocratique, un air de fierté froide et dédaigneuse qui tenait les petites gens à cent lieues de distance. Flourian serait peut-être resté là jusqu'au soir sans oser parler ni faire un mouvement, si la baronne ne se fût tout à coup souvenue qu'il attendait :

— Approchez, dit-elle sans se déranger ni tourner la tête; approchez, monsieur Lambert.

— Lambert ! elle me connaît ! pensa Flourian tout stupéfait; et il s'avança en bénissant au fond de son cœur la belle dame qui lui faisait si bon accueil. Mais la baronne n'eut pas plutôt levé les yeux sur lui, qu'elle s'écria :

— Qu'est-ce ? qui êtes-vous ?

— Madame, vous le savez bien, balbutia-t-il; je suis Flourian Lambert, le fils de mesté Tiste Lambert.

— Cet imbécile de Dominique! interrompit brusquement la baronne; il n'en fait pas d'autres! On m'annonce Lambert, je crois que c'est Lambert le colporteur, Lambert le marchand de rubans, le seul visage à peu près humain qui se soit jamais montré ici. Point du tout, je me trouve en face de je ne sais qui.

Le pauvre Flourian restait muet; la baronne sonna.

— Dominique, reprit-elle avec véhémence, je vous ai dit vingt fois que je ne voulais pas recevoir les paysans du village : en voilà un qui vient sans doute me demander grâce

pour lui ou pour quelqu'un des siens, se jeter à mes pieds, comme ils disent tous. C'est ennuyeux. Allons, renvoyez cet homme.

A ces mots Flourian se redressa et regarda la baronne en face. La première impression de crainte et de timidité s'était évanouie, le vieux sang des Lambert bouillonnait en lui, et il dit avec une calme assurance : Je ne suis qu'un pauvre paysan, et vous êtes une dame; mais, fussiez-vous une reine, je ne me jetterais pas à vos pieds, quand même il s'agirait de ma vie. Je venais ici demander du travail; mais, à présent, quand même M. le baron me donnerait un louis d'or par jour, je ne voudrais rien faire pour lui. Oh! il ne faut pas mépriser les pauvres gens, madame.

— C'est bien, allez vous en, interrompit la baronne avec un geste de dédain et d'autorité. Puis elle ajouta avec amertume, tandis que Flourian s'éloignait : Ce manant prétendait, je crois, me donner une leçon! Voilà pourtant ce que nous devions retrouver chez nous, dans nos propres domaines! des décombres, des ruines, et des paysans insolents qui ne reconnaissent plus leurs maîtres.

Tandis que ceci se passait au château, Jigé battait le bois. Des volées d'oiseaux fuyaient à son approche; mais il n'avait garde de brûler sa poudre pour ce petit gibier qui ne valait pas le coup de fusil. Il avait au bras une vieille canardière, arme héréditaire dans la famille Lambert, et une calebasse suspendue à son cou contenait ses munitions de chasse. Après avoir inutilement exploré la forêt pendant plusieurs heures, Jigé gagna un sombre fourré où il était souvent venu, au clair de lune, se mettre à l'affût et attendre les lapins qui sortaient la nuit de leur terrier pour brouter dans la clairière. Ce lieu solitaire et caché entre deux collines était sur les limites de la baronnie. Au moment où Jigé pénétrait dans le fourré, un lièvre partit presque à ses pieds; le chasseur lâcha son coup et l'abattit; il rechargea aussitôt son fusil, et courut ramasser la bête. — Voilà une belle pièce, s'écria-t-il un genou en terre et en retournant sa proie encore palpitante, j'ai gagné ma journée.

Comme il achevait ces mots, il vit à dix pas devant lui le baron de Saint-Guily, qui avait mis son fusil en joue. — Si

tu bouges, tu es mort! cria le baron. Qui es-tu? Ton nom?

Jigé ne répondit pas, et étendit la main vers son fusil. — Jette ton fusil, et déclare qui tu es, sinon je t'étends raide mort, cria encore le baron.

— Holà! Flourian! dit le braconnier en dirigant son regard derrière M. de Saint-Guily, comme s'il se fût adressé à quelqu'un caché dans le fourré; eh bien! qu'attends-tu pour envoyer une demi-livre de plomb dans la tête de M. le baron?

M. de Saint-Guily se retourna. Par un mouvement prompt comme la parole, Jigé s'était relevé et avait aussi mis son fusil en joue. Le baron comprit sur-le-champ qu'il venait d'être dupe d'une ruse, et qu'il n'y avait personne dans le fourré. — Bas les armes, scélérat! s'écria-t-il avec rage.

— Non pas, répondit le paysan, j'ai votre vie comme vous avez la mienne. Si vous tirez, je ne vous manquerai pas, moi. Il y a du gros plomb dans ma canardière. — Puis après un silence, il ajouta: Si vous m'en croyez, monsieur le baron, ceci finira autrement, nous mettrons tous deux bas les armes, et chacun s'en ira de son côté.

Le baron fit un mouvement; il était pâle de colère, peut-être de frayeur. — Ce bandit m'assassinerait! murmura-t-il les lèvres tremblantes; puis il laissa retomber son fusil; Jigé abaissa aussitôt le sien, et, ramassant le lièvre, il le mit dans son sac.

— Voilà ton chemin, dit le baron en lui montrant un sentier qui bordait le fourré.

Jigé le regarda avec quelque défiance; puis, honteux de paraître douter et craindre, il mit la main à son chapeau, salua le baron et s'en alla lentement. Il avait à peine fait quelques pas, qu'un coup de fusil partit derrière lui.

— Ah! Jésus! mon Dieu! s'écria-t-il en chancelant et en étendant les bras comme pour chercher à se retenir dans sa chute, je suis mort!

La nuit vint, et Jigé ne reparut pas chez son père. Avant l'aube, mesté Tiste et son fils aîné parcouraient la forêt. Quand ils furent près du fourré, Flourian appela son frère à haute voix:

— Jigé n'est pas ici, dit-il consterné; les gardes champêtres auront mis la main sur lui.

— Tais-toi ! interrompit le père; j'entends comme quelqu'un qui se plaint.

Il y eut un moment de profond silence; puis un faible gémissement se fit encore entendre.

— C'est là-bas, là-bas, derrière ce buisson, dit Flourian avec terreur. Donnez-moi le fusil, mon père; peut-être est-ce un loup qui a traîné là quelque brebis. Avançons doucement.

Ils firent un circuit et tournèrent le buisson.

— Oh ! bonne Vierge ! s'écria mesté Tiste, c'est Jigé !... Mon fils, qui t'a mis ainsi ?

Le malheureux, tout pâle et tout sanglant, trop affaibli pour pouvoir parler, était étendu en travers du sentier. Il mit son doigt à sa bouche pour faire entendre qu'il avait soif. Flourian lui fit boire un peu du vin de sa gourde.

— Ah ! dit Jigé tout à coup ranimé, cela va mieux. Mais voyez un peu... je suis blessé...

— Oh ! Dieu du ciel ! interrompit le père avec un mouvement de désespoir et d'horreur, le coup a traversé la poitrine ! Le scélérat qui l'a tiré n'était pas venu dans ce bois pour tuer des lapins. Il avait chargé son fusil à balle.

— Et il ne m'a pas manqué, dit Jigé; je crois pourtant que je n'en mourrai pas.

— Mais qui t'a mis ainsi ? demanda encore le père.

— C'est M. le baron, murmura Jigé en mettant la main sur la blessure par laquelle tout son sang s'écoulait.

Le père et le frère ne dirent rien, mais ils échangèrent un regard mille fois plus significatif que des paroles de haine et de vengeance.

— Mon enfant, dit mesté Tiste, nous allons te transporter chez nous, puis nous verrons...

— Non... attendez... dit-il avec effort... je pourrais mourir en chemin... Avant je veux vous dire comment tout ceci s'est passé...

Alors il raconta d'une voix faible, mais avec une parfaite lucidité d'esprit, sa rencontre avec le baron, et comment il avait été blessé.

— Le traître ! le brigand ! il t'a assassiné ! s'écria mesté Tisle.

— Et quand il m'a vu par terre, il est venu s'assurer qu'il

ne m'avait pas manqué, continua Jigé; il m'a donné un coup de crosse dans le dos... Comme je n'ai pas bougé, il m'a cru mort... Quand il a été parti, j'ai voulu me relever, mais je n'ai pas pu... Il me semblait que les arbres dansaient autour de moi... J'avais espoir que quelque bûcheron traverserait le bois; mais personne n'est venu... Cette nuit j'avais peur des loups... Je me sentais très-mal, et j'ai cru que j'allais mourir... J'ai dit toutes mes prières... et puis je crois que je me suis ensuis endormi... J'avais froid... Oh! quelle mauvaise nuit, mon père !..

Mesté Tiste et Flourian coupèrent des branches d'arbres et arrangèrent une espèce de civière pour transporter le blessé. Au moment de partir, Jigé leur demanda de faire dire, s'il mourait en chemin, quelques messes pour le repos de son âme.

— Je le promets, dit mesté Tiste en essuyant de grosses larmes, les premières qu'il eût versées de sa vie ; puis, se découvrant et la main étendue sur la tête de son fils, il ajouta :
— Mon Dieu, si cet enfant revient de sa blessure, je fais vœu de lui faire porter un an le cordon violet, et de réciter le rosaire tous les jours pendant le reste de ma vie !

II.

Plusieurs mois s'étaient écoulés; l'automne avait jauni les cimes de la forêt; les feuilles commençaient à tomber, et les oiseaux voyageurs, qui, à l'approche de l'hiver, s'envolent vers de plus chaudes régions, traversaient le ciel par bandes nombreuses. Cette époque est la plus heureuse de l'année pour ceux qui vivent des fruits de la terre; ils ont recueilli le produit de leurs pénibles travaux ; les récoltes, qu'un mauvais temps pouvait détruire, sont à couvert. Il n'y a plus ni soucis ni rudes labeurs ; la vie est assurée pour quelques mois. Mais le pauvre, obligé de chercher sa subsistance sur un sol stérile et qui ne peut le nourrir, voit arriver avec effroi les jours sans soleil et les longues nuits d'hiver. Pendant l'été, la nature est pour lui une bonne mère ; mais, quand elle ferme sa main généreuse, quand il n'y a plus rien à glaner dans les champs, le pauvre,

qui n'a rien amassé pour la mauvaise saison, souffre du tourment des loups : il a faim. Les habitants du village de Saint-Guily étaient presque tous réduits à cette profonde misère; l'année avait été mauvaise, et la guerre impitoyable que M. de Saint-Guily leur faisait devant les tribunaux avait achevé de les ruiner. Le baron savait bien que tous les gens de la baronnie l'avaient en exécration, et qu'on ne prononçait son nom qu'avec des malédictions et des menaces; mais il s'inquiétait peu de cette situation, et il ne craignait pas la haine de ses paysans. Mme de Saint-Guily n'était pas sans influence sur l'esprit de son mari, et elle aurait pu peut-être essayer de faire quelque bien pour réparer tant de mal; mais, dans la hauteur et l'égoïsme de son âme, elle n'y songea même pas. D'ailleurs, elle aussi était aigrie par les souvenirs de l'émigration et par l'ennui qui la dévorait au fond de ce vieux château, dans cet appartement sombre, triste, et meublé avec une magnificence si délabrée.

Un matin, par un de ces temps d'automne froids et nébuleux qui emportent les dernières feuilles des arbres, mesté Tiste et son fils aîné étaient assis dans leur maison, devant un feu de broussailles. Flourian, le front baissé, ses larges mains appuyées sur ses genoux, semblait la vivante personnification de la force physique domptée par la souffrance morale. Son buste puissant s'affaissait dans une attitude pleine d'accablement, et il avait des larmes dans les yeux. Le père roulait machinalement entre ses doigts les grains d'un rosaire, et tournait à chaque instant la vue vers une espèce d'alcôve pratiquée dans le mur, et devant laquelle était baissé, en manière de rideau, un lambeau de serge. Le vent soufflait dans la cheminée et dispersait les cendres du foyer; il faisait froid dans cette chambre, dont l'unique fenêtre n'était fermée que par des ais mal joints.

Une toux convulsive et profonde se fit entendre derrière le rideau; mesté Tiste frissonna, et, rejetant son rosaire, il murmura avec une sombre douleur :

— Cet enfant n'est pas guéri !

— Pourtant sa blessure est fermée, dit Flourian; il ne se plaint plus, il ne sent point de mal. — Tenez, le voilà qui s'éveille, ajouta-t-il après avoir écouté un moment avec angoisse la respiration inégale du malade.

Jigé écarta le rideau et avança la tête hors de l'alcôve. Quiconque l'eût vu quelques mois auparavant n'aurait pu maintenant le reconnaître. Son teint, jadis brun et animé, était d'une pâleur livide. Une horrible maigreur avait détruit la beauté de ses traits. La force et la vie semblaient près de s'éteindre en lui. En effet, bien que sa blessure se fût cicatrisée, il ne pouvait guérir; la balle avait traversé le poumon. Une maladie de poitrine s'était déclarée, et le malheureux se mourait.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda-t-il; vous n'avez pas dormi de toute la nuit, vous avez parlé de prison.

— A quoi vas-tu songer? de quoi t'inquiètes-tu? interrompit Flourian.

— Tu es allé au bois! s'écria Jigé en jetant les yeux sur le ratelier, où il n'y avait plus que son fusil; tu as été pris par les gendarmes!

— Eh bien! oui, dit Flourian en affectant un air calme et dégagé; je n'étais pas seul, Jacques des Palun et Michel le borgne étaient avec moi; nous irons ensemble en prison.

— Ils iront avec toi tenir compagnie à ceux que la justice y a envoyés déjà, dit mesté Tiste avec une amère ironie. Des pères de famille dont les enfants meurent de faim! Voilà les œuvres de M. le baron!

A ce nom, Jigé rougit légèrement, et ses lèvres contractées laissèrent échapper comme une plainte farouche. Un moment après, il se leva et vint s'asseoir près du feu. Le sang remontait à ses joues, son regard était plus animé, sa voix plus sonore; il éprouvait cette surexcitation qui précède souvent les dernières crises et qui donne aux poitrinaires l'apparence d'un subit rétablissement. — Ils t'ont pris ton fusil, dit-il à Flourian; mais voilà encore le mien! — Puis, après un silence, il ajouta : — Mon père, il faut que je vous dise quelque chose.

— Parle, mon enfant, répondit le vieux Lambert, en se penchant vers lui, avec un accent indicible de tendresse et de douleur.

— C'est une idée que j'ai, continua Jigé ; mais j'ai peur que vous ne consentiez pas.

— Parle, parle, s'écria mesté Tiste; est-ce que je peux te refuser quelque chose! Quelle est ton idée?

— Eh bien! répondit-il d'une voix ferme, je sais que je suis

bien malade, je sais que je suis perdu, et, avant de mourir, je veux faire une bonne œuvre, je veux tuer M. le baron.

— Non pas, répondit froidement le père ; j'ai résolu qu'il ne mourrait que de ma main.

— Vous y aviez pensé ?

— Depuis six mois je ne pense qu'à cela, répliqua mesté Tiste.

— Moi aussi, dit alors Flourian, et c'est pour cela que je voulais retourner aujourd'hui au bois avec le fusil de Jigé.

— Tu l'aurais peut-être manqué avec un seul coup, dit mesté Tiste ; moi j'ai pris mes précautions.

En achevant ces mots, il tira du fond d'une armoire une paire de pistolets longs et de gros calibre, comme on les portait à l'arçon de la selle il y a cent ans.

— M. le baron traversera le bois aujourd'hui, reprit Flourian ; je sais les endroits où il doit passer ; il sera seul.

— Nous irons l'attendre tous les trois, dit Jigé en prenant l'un des pistolets. A chacun son arme !

III.

Le même soir, les trois Lambert étaient à l'affût dans le fourré, à l'entrée de la clairière où six mois auparavant Jigé avait été laissé pour mort. Le feuillage toujours vert des genèvriers qui croissaient en cet endroit les cachait entièrement. Attentifs et immobiles, ils échangeaient de loin en loin quelques mots à voix basse. Nulle hésitation, nul remords, ne s'éleva dans l'âme de ces hommes ; ils n'avaient aucune conscience de leurs droits ; ils ne croyaient pas à l'équité, à la puissance souveraine de la loi ; ils ignoraient qu'elle les eût défendus et vengés du baron de Saint-Guily, s'ils l'eussent dénoncé comme un assassin. Selon leurs idées, ils allaient, en tuant cet homme, accomplir, au péril de leur vie, un grand acte de justice.

— Il ne vient pas, dit mesté Tiste avec une horrible impatience. Le jour tombe ; dans un moment il fera nuit.

Il y eut un silence. Jigé, assis par terre et la tête appuyée au

tronc d'un arbre, ressemblait à un cadavre. Ses forces s'épuisaient rapidement; il semblait près de succomber aux émotions terribles de cette situation.

— Voilà André le charbonnier qui passe; il nous a vus, dit Flourian.

— Qu'importe! répliqua brusquement le père; bien d'autres aussi nous ont vus. Tout le village sait que nous sommes ici.

— Taisez-vous! murmura Jigé en se soulevant; on a sifflé là-bas.

— C'est lui! dirent à voix basse Flourian et mesté Tiste.

Tous trois prirent leurs armes; le vieux paysan avança la tête hors du fourré. Un homme paraissait au fond d'un des layons étroits qui coupaient la forêt. Mesté Tiste reconnut le baron à son feutre blanc et à sa haute taille serrée dans un habit de chasse dont les boutons de métal reluisaient par moments aux derniers feux du soleil. Jigé et son frère se glissèrent alors jusqu'au bord du sentier.

— Le voilà qui s'arrête, dit Flourian; il a parlé.

— Non, non, répondit le père; il est seul... Le voici... Attendez qu'il soit droit devant nous.

Il y eut un moment de terrible silence; puis une triple explosion ébranla les airs et retentit une minute d'écho en écho dans les profondeurs du bois.

Le baron chancela et tomba la face contre terre; une balle l'avait frappé dans la tête : il était mort. Au même instant un cri aigu se fit entendre derrière lui, et Mme de Saint-Guily parut entre les arbres. Son premier mouvement fut de se précipiter vers son mari; mais, en apercevant ces trois hommes qui étaient restés immobiles et frappés d'épouvante à son aspect, elle se laissa aller sur ses genoux et appela à son secours avec des cris de terreur.

— Il faut qu'elle se taise, dit mesté Tiste en rechargeant son pistolet. Puis il ajouta en allant à elle : Madame, faites votre prière, et mettez votre âme entre les mains de Dieu!

Mme de Saint-Guily voulut parler; mais ses lèvres blêmes et tremblantes n'articulèrent aucun son. Elle resta à genoux, la tête baissée sur ses mains, défaillante, à demi morte. Les deux

frères voulaient la sauver ; mais le père, plus prudent et plus endurci, leur imposa silence.

— Tais-toi ! dit-il en écartant violemment Flourian ; elle nous ferait monter tous les trois sur l'échafaud !

En disant ces mots il tira à bout portant sur la baronne. La malheureuse femme se rejeta en arrière, blessée à mort. Elle eut une minute d'horrible agonie, puis elle expira.

— Nous pouvons partir à présent, s'écria le vieux paysan en brandissant son arme avec une sorte de frénésie ; tout est fini !

Ils s'éloignèrent alors. Flourian soutenait son frère qui se traînait à peine. En arrivant à la lisière du bois, Jigé se trouva plus mal. Une sueur glacée couvrait son visage, sa respiration était faible et inégale. Il se coucha au pied d'un arbre.

— Je veux me reposer, dit-il, je veux dormir.

Son père et son frère se mirent à genoux près de lui ; ils essayèrent de le ranimer, mais il s'affaiblissait de moment en moment, et bientôt la vie ne se manifesta plus en lui que par un faible râle.

Vers le milieu de la nuit, mesté Tiste et Flourian rapportèrent dans leur maison le corps sans vie du pauvre Jigé. Quand ils l'eurent couvert de son linceul, le père joignit les mains, et, s'inclinant vers ces tristes restes, il dit avec une douleur farouche : — Te voilà mort, mon enfant, mais celui qui t'a tué est là-bas sans vie comme toi. Son âme est en enfer, et la tienne est avec le bon Dieu !

Quelques jours plus tard, la justice informait sur le double crime commis dans la forêt de Guily ; mais l'enquête la plus minutieuse ne put en faire découvrir les auteurs. Tous les gens du village savaient que les Lambert étaient allés armés dans le bois, qu'ils y avaient attendu le baron, qu'ils l'avaient tué, qu'ils avaient tué sa femme ; pourtant personne ne les dénonça. Le corps du délit seul était constaté ; il fut impossible d'établir l'accusation.

Mesté Tiste mourut dans l'année, et Flourian abandonna l'héritage des Lambert. L'empire commençait, il se fit soldat ; peut-être aurait-il eu comme tant d'autres une brillante carrière, car il avait ce rare sang-froid, cette aveugle intrépidité, ce mépris de la mort qui font les grandes fortunes militaires ;

mais il ne savait ni lire ni écrire, et son intelligence était trop bornée pour qu'il pût refaire sa première éducation. Il n'était que sergent quand il fut tué, en 1814, à la balaille du pont de Montereau.

Mme CHARLES REYBAUD.

UNE PROMENADE

AU PALAIS-ROYAL

EN 1775.

Rebâtissez à votre gré le Palais-Royal de 1775 ; je suis mauvais architecte, je décris à la façon de Boileau les festons et les astragales ; j'aime assez à ce propos la vieille méthode de nos pères; ils disaient : un palais, — un château, — une chaumière, — et tout était dit. L'imagination ou le souvenir du lecteur ne manque jamais de ressources sur ce chapitre. Rappelez-vous, dans les contes de fées, le château de *la Belle et la Bête ;* il n'y a pas une ligne de description, c'est tout simplement un *vieux château dans les bois;* mais pourtant comme ce château est à jamais bien gravé dans notre mémoire ! Comme il efface tous les châteaux laborieusement décrits dans les romans du jour ! Je suis aussi mauvais notaire que mauvais architecte, je ne fais qu'à regret l'inventaire des meubles et des habits ; en revanche je suis un peu paysagiste; mais au moins le tableau d'une montagne ou d'un vallon, d'un pré ou d'une fontaine, ne fait pas perdre de temps au lecteur. Il y a mieux qu'un tableau dans un paysage, il y a du parfum. Je ne dirai pas un mot des pierres du Palais-Royal en 1775; je ne dirai pas grand'chose du jardin, mais j'étudierai les promeneurs. Quoi qu'en disent

quelques romantiques, un homme est plus curieux à étudier qu'une pierre sculptée ou un arbre vert.

Vers la fin du règne galant de Louis XV, l'amour, un peu fatigué de la petite maison, du boudoir, du paravent et de tout ce qui s'ensuivait, dit à tout son monde qu'il serait temps d'aller un peu se promener. On créa çà et là, dans Paris, des *promenades galantes* pour les oisifs et les belles de toutes les façons. Comme les vauxhals de Londres étaient fort bien et fort mal hantés, on appela ces promenades des Vauxhals: Vauxhal d'été, Vauxhal d'hiver; il y en eut bientôt pour toutes les saisons. Torré, le créateur de ce nouvel Élysée, n'eut pas, comme les Anglais, ses maîtres, la sombre idée de décorer ses murailles par le tableau des victoires nationales (il faut dire qu'alors la France avait peu de victoires à enregistrer). Cependant les Vauxhals parisiens n'en étaient guère plus gais : pas de musique, pas de parade, pas la plus petite chanson; il fallait que l'amour et l'esprit fissent tous les frais. Aussi les Anglais, qui n'entendaient pas grand'chose de bon à ces choses-là (je parle au passé), voyant cette multitude d'hommes et de femmes se promenant toujours dans le même chemin, se demandaient les uns aux autres : Quand cela commencera-t-il? — Cependant Torré, voyant qu'à la longue l'esprit et l'amour se fatiguaient de toujours jouer les premiers rôles dans ses Vauxhals, imagina des pantomimes, des cocagnes, des concerts, des loteries. « Les Vauxhals deviennent, disait Beaumarchais, une espèce de bourse où se négocient et se trafiquent des effets galants. »

Les Italiens Ruggieri, passés maîtres en l'art d'amuser, élevèrent à leur tour un Vauxhal qui n'était qu'or, azur et glaces, un vrai palais de fées. En outre il y eut des danses où la marquise un peu hasardée rencontrait la comédienne. En même temps, il s'élevait un autre Vauxhal encore; ce dernier a bravé toutes les révolutions, on y a dansé sur toutes les gammes et sur toutes les notes avec des souliers à boucles, des escarpins et des bottes vernies; on y a dansé depuis le menuet le plus rococo jusqu'à la cachucha la plus romantique. N'ai-je pas nommé la Grande-Chaumière? Le croiriez-vous, la Grande-Chaumière dont il n'y a plus rien à dire; la Grande-Chaumière, cette émeute ou plutôt ce champ de bataille de la danse; la

Grande-Chaumière, ce bal de l'Opéra moins le masque, a été inaugurée par toute la cour de Louis XVI. L'ambassadeur de Sardaigne donnait là sa fête en l'honneur du mariage du prince du Piémont et de la princesse Clotilde. La reine Marie-Antoinette y a dansé (que son ombre me pardonne !) avec l'ambassadeur de Sardaigne et le prince du Piémont ; le roi Louis XVI s'est gravement promené dans ce jardin trop célèbre, où tant de roses sont profanées le dimanche et même le lundi (l'ivresse de la danse, comme l'ivresse du vin, a aussi son lundi).

L'année d'après, un maçon parvenu, qui avait un peu d'histoire ancienne, dépensa sa science et sa fortune pour bâtir un colysée sur la place Louis XV. Le dauphin daigna en poser la première pierre, et bientôt, pour son mariage, on y donna des fêtes splendides. Sans abuser de l'antithèse, on peut dire que cette fois les grands seigneurs et les grandes dames de la cour ont dansé sur l'échafaud. Ce colysée, qui dès la première pierre se posait aussi fièrement que l'Opéra ou la Comédie-Française et Italienne, annonçait des fêtes magnifiques, sans avoir recours à ces trois spectacles. Outre les danses et les fêtes de tous les pays, il devait donner, pour rappeler son origine, des fêtes hydrauliques et pyrrhiques ; mais, hélas ! les fêtes hydrauliques se réduisaient à des joutes innocentes sous l'eau, dans une espèce de crapaudière malsaine, qu'un Auvergnat remplissait tous les matins pour cinquante sous; les fêtes pyrriques n'étaient rien moins qu'une douzaine de chandelles romaines qui s'appelaient feux d'artifice. « Quel artifice ! » disait le marquis de Bièvres. On n'y a guère donné, comme fête étrangère, qu'un couronnement ridicule de l'empereur de Chine. Le colysée, par ses statues, ses peintures à fresques, ses illuminations, sa grandeur et son style, était digne de l'histoire ancienne; mais il ne fut jamais qu'un splendide désert, où l'histoire moderne n'a rien à recueillir.

« Or, tous ces monuments de la volupté française, dit un journal du temps, sont bien loin d'un spectacle délicieux qui s'est fait tout naturellement; c'est la promenade nocturne du Palais-Royal. » Ce spectacle, en effet, s'était créé par hasard, sans argent, sans architecte, sans décorations, sans feux d'artifice, sans joûtes sur l'eau. J'oubliais : le décorateur, c'était Dieu, car ce spectacle de nouveau genre se passait à la belle

étoile, sous les arbres et sur l'herbe fleurie. Le jardin était alors le jardin du duc d'Orléans, un jardin pompadour, avec des tonnelles, des charmilles, des berceaux, un préau, des statues, des bancs de pierre; mais le duc d'Orléans faisait bon marché de ce jardin; tout le monde, hormis lui, s'y pouvait promener et y faire un bouquet. Ce jardin était la proie de l'habitant des maisons voisines, qui, après avoir respiré le parfum de la rose par la fenêtre, descendait pour la cueillir. Un soir, à l'une de ces fenêtres embaumées, un joueur de flûte commença par enchanter son monde; bientôt un joueur de violon d'une fenêtre voisine répondit à la flûte avec beaucoup d'harmonie; ensuite un hautbois voulut être de la partie; bientôt ce fut le clavecin; enfin, en moins d'un mois, ce fut un concert assez bizarre dont tout Paris parla. Le succès fut prodigieux. Les grands seigneurs et les grandes dames, les gens de lettres et les comédiennes, voulurent ouïr la *flûte enchantée*. On finit par danser sur l'herbe, sans se plaindre des illuminations, avec tout le sans-façon du bal masqué, la nuit faisant les frais du masque. Le duc de Chartres ouvrit le jardin à tous les hommes et à toutes les femmes de bonne volonté. C'était en 1775, au mois de juillet; M. de Malesherbes allait être ministre, le duc de La Vrillère allait enfin s'en aller avec sa maîtresse. Cependant, en dépit des réformes du roi, on suivait encore avec religion toutes les folâtreries de l'ancienne cour: on ne réforme pas les cœurs comme les abus.

Le 17 juillet, parmi les premiers arrivés au jardin, on remarquait deux promeneurs élégants, dont le plus jeune venait assister en spectateur curieux à cette fête à bon marché, où il se dépensait tant d'esprit et tant d'amour. Ce jeune Télémaque, qui allait ainsi voyager dans un pays inconnu, c'était M. de Fontanes, devenu célèbre plus tard; son mentor, c'était Dorat.

FONTANES.

Pourquoi ne songez-vous pas à faire des sonnets? Vos gracieuses pensées s'épanouiraient à merveille dans ce cadre d'or. Vous connaissez ce joli *sonetto* de M. l'abbé Métastase sur la mort du roi? J'en ai retenu le dernier tercet:

Eppur morii di morte empia e spictata!
E Roma applaudi al doloroso evento!
O mercede inumana! O Roma ingrata!

DORAT.

A merveille! je n'y entends rien. Mais il s'agit bien de sonnets à cette heure! Tenez, voyez-vous passer la Duthé, Sophie Arnoult, Mlle Guimard? C'est l'amour qui bat le rappel; nous allons voir beau jeu. Il me semble que vous êtes passablement ébloui par les yeux de Sophie Arnoult?

FONTANES.

Ce n'est rien. Voilà donc d'où vient tout le succès de cette femme, qui n'a du reste rien de merveilleux : une figure longue et maigre en diable, une pâleur de morte, une vilaine bouche, et des dents qui s'agitent comme les notes du clavecin.

DORAT.

Ah voilà ; cette vilaine bouche est une bouche savante sur tous les chapitres. Tout l'esprit de l'amour a passé par là. Et puis, elle fait si bien, qu'on ne lui voit que les yeux. *Deux beaux yeux n'ont qu'a parler. Délicta juventutis meæ ne memineris, Domine!*

SOPHIE ARNOULT *glissant tout à coup la main au bras de Dorat.*

Quelle mauvaise langue vous faites, mon cher mousquetaire: est-ce de l'allemand ou de l'espagnol?

DORAT.

C'est du latin, ne vous déplaise; mais comme avec vous on y perd son latin, j'aime mieux ma langue maternelle. Vous venez là bien à propos; je fais un cours d'histoire galante pour ce beau garçon qui est de tout cœur. Vous en savez plus long

que moi là-dessus. On ne va pas tant à la guerre sans bien connaître le feu.

SOPHIE ARNOULT.

Est-ce une épigramme contre moi ou contre Mlle La Guerre? Savez-vous qu'elle vient d'avoir un succès inouï dans *Cythère assiégée.* C'étaient des bouquets et des applaudissements à lui faire perdre la tête. Elle a chanté en dépit de bien des oreilles ; mais, comme elle est jolie, on écoutait des yeux. Le lendemain , ce fut pour elle une autre chanson.

(Sophie Arnoult chante avec beaucoup de laisser-aller.)

A Durfort il faut *Du Thé*,
C'est sa fantaisie;
Soubise, moins dégoûté,
Aime *La Prairie;*
Mais Bouillon, qui pour son roi
Mettrait tout en désarroi,
Aime mieux *La Guerre*,
O gué,
Aime mieux *La Guerre.*

Au moins La Guerre est jolie, c'est une rose toujours fraîche , c'est un minois des plus agaçants. Elle est bête a faire peur; hélas! la beauté , n'est-ce pas à avoir à chaque instant à son service le mot le plus spirituel? Enfin, je lui pardonne sa gloire, mais je ne puis comprendre la renommée de cette grande niaise de Du Thé. Elle est belle , si vous voulez, mais c'est la beauté moutonnière qui ne dit rien. Je sais bien que, tout simple espalier d'Opéra qu'elle était , elle eut l'honneur de débuter avec le duc de Chartres ; mais c'est un honneur assez commun.

DORAT.

Toute sa renommée vient d'un quolibet trop connu : le comte d'Artois , venant d'épouser quelque Savoyarde , daigna lui accorder ses bonnes grâces. M. de Bièvres , qui passait par là , ne manqua pas de dire que son altesse royale , ayant eu une indi-

gestion de *biscuit de Savoie*, venait prendre *Du Thé* à Paris. C'est la même histoire que l'épitaphe de l'amant de Mlle Miré.

FONTANES.

Voyons l'épitaphe.

DORAT.

Mlle Miré avait, entre autres amants, un musicien qui eut la sottise de mourir pour elle; on grava sur sa tombe : La, mi, ré, la, mi, la. Un quolibet autour d'une femme, voilà de quoi la rendre célèbre pour la saison. Vous, perfide Sophie, vous serez célèbre en toutes les saisons.

SOPHIE ARNOULT, *s'inclinant avec grâce.*

Si j'avais la jolie figure de Mlle La Guerre, j'irais vous remercier demain à votre lever.

DORAT, *qui avait ses raisons pour ne pas répondre.*

Cela me rappelle Mlle Gaussin et Helvétius. Un soir, au foyer du Théâtre-Français, comme Helvétius regardait Mlle Gaussin sans avoir l'air de s'en soucier, un roué très-laid et très-riche s'approcha galamment de la comédienne, et se frappant le cœur et la bourse : — Belle Célimène, dit-il avec un peu d'impertinence, je vous offre mon cœur et cent louis. — Monsieur, répondit-elle en montrant Helvétius, qui était jeune et beau, je vous en donnerai deux cents si vous voulez demain me voir avec cette figure-là.

FONTANES, *qui voulait aussi conter son histoire.*

N'est-ce pas la Chanterie qui passe là-bas ? Vous savez, j'imagine, le mot d'un Anglais. Cet hiver, lord O'They vint à Paris par distraction; sa première visite fut pour l'Opéra, sa dernière pour l'église Saint-Eustache. A l'Opéra, il s'était amouraché d'une fille des chœurs, qui s'appelait la Chanterie; c'est une

beauté si pure et si ingénue, que les peintres la prennent pour modèle dans leurs peintures sacrées. Avant de partir pour Londres, l'Anglais, qui avait quelque dévotion, alla s'agenouiller devant une vierge adorable de cette église. C'était l'image fidèle de la Chanterie. — Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il tout à coup en levant les yeux. Et il s'enfuit à toutes jambes.

SOPHIE ARNOULT, *jetant un regard malin à Fontanes comme pour lui dire : Je vous en ferai voir bien d'autres.*

On danse déjà; est-ce que vous n'allez pas faire un entrechat?

DORAT.

C'est bon pour vous, qui pouvez faire un faux pas avec tant d'éclat.

SOPHIE ARNOULT, *s'en allant.*

Eh ! mon Dieu! la vie n'est-elle pas un faux pas continuel?

(Un bruit d'éclats de rire dans un groupe voisin.)

DORAT, *souriant.*

C'est cet histrion de Dugazon qui vient de passer près de M. de Cazes, le maître des requêtes.

FONTANES.

Il n'y a pas de quoi rire si haut, ce me semble? Que se disent-ils donc?

DORAT.

M. de Cazes joue le rôle du Commandeur dans *le Festin de Pierre;* mais Dugazon lui dit à chaque rencontre une phrase très-plaisante pour ceux qui savent le mot de l'énigme : *Eh*

bien! monsieur de Cazes, voulez-vous jouer une petite parade avec moi? Tenez, voilà M. de Cazes qui passe; voyez sa mine piteuse. Par ma foi! il traîne encore sa vieille sempiternelle. Cette histoire est plaisante, en vérité; je veux vous la raconter en historiographe plutôt.

FONTANES.

A votre gré; vous racontez bien de toutes les façons. Je vous écoute comme j'écouterais la Dugazon elle-même.

DORAT.

Pour l'écolier qui entre dans le monde en sortant du collége, la première chambrière venue n'est rien moins que la déesse d'Amathonte. Après la chambrière, c'est quelque douairière qui, désormais abandonnée des amants, met tant de bonne volonté avec l'amour, qu'elle parvient à remporter une dernière victoire aux dépens d'un échappé de collége, qui, tout ébloui par ce feu d'artifice, se croit ingénument en bonne fortune. M. de Cazes, depuis maître des requêtes, avait traversé ces deux épreuves galantes. La douairière, pour lui, c'était Mme Chalut, mariée depuis plus de vingt ans à un bonhomme de fermier général qui n'y voyait que du feu. Marmontel fut son amant en titre; mais le poëte, une fois marié à sa jeune Sulamite, avait abandonné la partie. La vieille Ariane, furieuse, ne s'était apaisée que sur le cœur du maître des requêtes. Mais ce nouvel amour ne dura que l'espace d'un matin, comme les roses de Malherbe. La faute en fut à Mme Dugazon, qui enjolait tout le monde à la Comédie-Italienne. M. de Cazes en devint fou au premier coup d'œil. Mais Mme Dugazon n'était pas Mme Dugazon sans M. Dugazon, qui voulait compter pour quelque chose, à l'encontre de bien des maris du jour. Le comédien était donc jaloux comme un beau diable. Comment aborder Mme Dugazon? L'amour donne de l'esprit aux sots; M. de Cazes, qui est du nombre, eut recours à un stratagème ingénieux. La fureur de jouer la comédie bourgeoise est, vous le savez, à l'ordre du jour; naguère on apprenait la musique ou la peinture aux fils de famille, aujourd'hui il n'est pas un de

nos agréables qui ne sache jouer la comédie. C'est à peu près toute la science de cette jeunesse folle et licencieuse. Quand on n'a pas de théâtre en règle, on y supplée par des spectacles plus faciles; on joue des proverbes et des parades. Le sieur Dugazon est le héros de la parade; il a de l'esprit et de la gaieté, il se permet des licences incroyables, aussi est-il recherché du plus beau monde. M. de Cazes va trouver Dugazon et lui demande des leçons comme une grâce. — Vous serez payé par un enfant prodigue, monsieur Dugazon.—Le comédien se laisse prendre au piége; il donne des leçons avec ardeur, et ne voit pas que l'écolier en donne d'autres à sa femme, le tout à la faveur d'un théâtre bourgeois chez M. de Cazes, où M. Dugazon, sa femme et son écolier, jouent pêle-mêle la comédie. Quelle comédie! Tout allait le mieux du monde. La Dugazon, qui avait déjà bien des brèches au cœur, allait laisser prendre la place par le maître des requêtes, il comptait déjà les heures qui le séparaient de cette belle conquête, mais il comptait sans son hôte, il comptait sans Mme Chalut. Vous comprenez qu'avec ses quarante-sept ans, Mme Chalut a le droit d'être opiniâtre et de tenir bon à toute aventure. — « Je sais tout, lui dit-elle un soir en pleurant comme une Madeleine; vous me souriez encore, ingrat! Quoi, sous l'enjouement et les grâces de l'innocence, cacher l'âme d'un monstre horrible qui va déchirer mon cœur à belles dents! Point de mensonges, point de sourires; ah! cruel, vous reviendrez d'un tel égarement, mais il sera trop tard, je serai morte, par la grâce de Dieu. » Le volage s'était attendri jusqu'aux larmes. « Dieu soit béni, tout n'est pas perdu! voilà des larmes précieuses qui sont d'un bon augure. Je vous pardonne, méchant, mais donnez-moi une lettre de la Dugazon, ou je me jette par la fenêtre; tu sais, perfide, que je ne tiens à la vie que par toi. » Vous voyez bien par là que la dame n'avait pas oublié les belles phrases de Marmontel. Le maître des requêtes y vit de la vraie passion; il n'eut pas la force de résister, il se jeta aux genoux de la délaissée, il confessa de jolis péchés, mais il se garda bien de confier une lettre. La terrible maîtresse s'en passera; grâce à la confession de l'innocent maître des requêtes, elle sait que les amants se donnent des billets doux tout en jouant la comédie; elle ne perd pas de temps, elle écrit une longue lettre à Dugazon pour l'avertir charitable-

ment du succès de sa femme. Afin qu'il n'en puisse douter, elle lui apprend qu'une des jolies ruses des amants pour s'écrire est de choisir des proverbes où il y a des billets doux à échanger. Voilà le pauvre Dugazon qui n'a plus ni faim ni sommeil ; il n'éclate pas pourtant, il attend avec patience qu'il se joue chez M. de Cazes un proverbe à billets doux. C'était le lendemain de la terrible lettre anonyme ; M. de Cazes remet avec ardeur le billet, Mme Dugazon le reçoit avec une feinte insouciance; elle récite avec beaucoup de dédain le billet de la comédie, elle lit avec son âme le billet de son amant ; elle en déchire un peu pour l'honneur de Dugazon ; mais, tout en pirouettant avec sa grâce infinie, elle glisse l'épître amoureuse dans son corsage. Le mari ne fait semblant de rien, il joue le *mari* mieux que jamais, sans perdre cependant sa femme de vue. La nuit, elle s'endort du sommeil des infidèles, qui n'est pas le plus mauvais sommeil, mais elle est au dernier beau rêve. Dugazon se lève à la sourdine; à la lueur d'une lampe de nuit il fouille dans toutes les poches de l'infidèle; vaines recherches ! Enfin, il s'avise, par pressentiment à coup sûr, de soulever l'oreiller; le billet se trouvait là. Je me garde bien de recommander cette jolie cachette aux maris pour éviter des tragédies sans nombre. Le billet débutait par ceci : « Merci, ma petite gazelle ; ton portrait m'a ravi au possible; en attendant l'original, je l'ai mis sur mon cœur. » Cette fois, le jaloux ne se possède plus, il jette tout d'un coup l'infidèle hors du lit et la traite *du haut en bas,* comme il l'a dit lui-même. Cependant, le croiriez-vous, celle-ci joue l'innocente avec tant d'entraînement, elle répand de si belles larmes, elle s'évanouit avec tant d'à-propos, que le pauvre Dugazon finit par ne pas savoir à quoi s'en tenir. — Sais-tu, méchant, pourquoi j'ai cette lettre? je n'en sais rien moi-même; M. de Cazes a des maîtresses sans nombre, ce billet était sans doute destiné à l'une d'elles, que sais-je! Et moi, curieuse comme toutes les femmes, monsieur, moi j'ai voulu savoir comment il tournait une lettre galante. Vous êtes plus avancé que moi, méchant. — Mais, madame, on a bien ses raisons pour cacher des billets doux sous son oreiller.—Oh ! mon Dieu, c'est par mégarde ; une autre fois, je les cacherai dans ma pantoufle, ils seront mieux placés. — Enfin, le mari et la femme passèrent la nuit sur ce chapitre épineux, la Dugazon cacha si

bien son jeu, qu'à six heures du matin le pauvre diable ne savait plus que penser. Il devait aller vers onze heures chez M. de Cazes à la répétition d'une parade. — Voyons, dit-il tout d'un coup, je vais à la répétition chez M. de Cazes. — Il est trop matin, M. de Cazes... — Il jouera son rôle dans son lit. — Dugazon court à l'hôtel du maître des requêtes; il va droit à sa chambre, et le trouve à peine éveillé. Comme on avait coutume de lui obéir dans l'hôtel, il envoie le valet-de-chambre chez un libraire de la rue Saint-Jacques chercher une vieille parade de Fuselier. Le valet sorti, Dugazon vient vers le lit un pistolet à la main : — Tu es un lâche! s'écrie-t-il tout furieux. M. de Cazes se soulève avec effroi. — Ce n'est pas une parade, mais une tragédie ! reprend Dugazon. Tu comprends, n'est-ce pas? Tu comprends que c'est un mari outragé... Où est ce portrait que tu a mis sur ton cœur en attendant l'original ? — Le robin n'a qu'un rôle muet à jouer ; il se lève donc en silence, il va droit à son secrétaire, la tête inclinée sous le pistolet; il y prend une liasse de lettres et une jolie miniature : — Voilà, dit-il pâle comme la mort. Dugazon reconnaît sa femme : — C'est elle, hélas! — Il jette M. de Cazes à ses pieds, il l'oblige à s'agenouiller; toujours avec l'éloquence muette du pistolet, il lui donne vingt coups de bâton, et lui dit, en le reconduisant au secrétaire : Il me faut un certificat de tout ceci, afin que vous n'en puissiez disconvenir. Écrivez donc sous ma dictée :

» Je me repens d'avoir cherché à déshonorer la couche de M. Dugazon ; je me suis soumis à la pénitence que je méritais, et pour témoignage de ma résipiscence, j'ai signé le présent de ma main.

« De Cazes,

» Maître des requêtes. »

Là-dessus, Dugazon ordonne à M. de Cazes de se recoucher ; pour lui, il gagne la porte, la ferme à double tour, et descend l'escalier quatre à quatre. Une fois que le pistolet n'est plus là, le robin se précipite de son lit, ouvre la fenêtre, et crie : —

Au voleur ! A l'assassin ! Jasmin , L'Épine , Lafleur , arrêtez ce coquin de Dugazon , ce traître qui vient de me mettre le pistolet sur la gorge ; qu'on le conduise en prison , qu'il soit roué. — Dugazon , à peine dans la cour , l'entend crier ainsi. Deux laquais arrivent, ayant à leur suite une servante et un marmiton ; mais Dugazon ne perd pas la tête : il se retourne paisiblement vers M. de Cazes et lui répond : A merveille ! monsieur de Cazes, à merveille ! Bien joué ! la fureur est dans vos yeux, la rage dans votre bouche ; vous rendez la passion divinement. — Le traître ! reprend M. de Cazes ; mais tombez donc sur lui à coups de bâton. — Quelle vérité ! quel naturel ! c'est à s'y méprendre. Vos domestiques eux-mêmes y seraient pris , s'ils n'étaient trop bien accoutumés à nous voir jouer ensemble nos petites farces. N'est-ce pas, L'Épine, que votre maître est un franc comédien ? — L'Épine éclatait de rire. — Coquin , lui cria M. de Cazes ; si tu ne tombes sur ce traître , je te chasse à l'instant. — Le valet riait plus fort. — M. de Cazes était dans la colère la plus violente ; il agitait les bras , il grinçait les dents , il jetait feu et flammes. — En vérité , dit Jasmin , monseigneur a joliment l'air d'être de mauvaise humeur. — Bien joué , bien joué ! répéta Dugazon , mais en voilà assez , vous êtes en chemise, vous allez vous enrhumer. — Grâce à ce persiflage , le comédien s'éloigna sans coup férir. Les valets croyaient si bien assister à une scène de comédie, qu'une heure après , quand M. de Cazes les voulut mettre à la porte , ils se mirent à rire et refusèrent de s'en aller.

Mme Chalut , vous le pensez bien , refit un bail avec le pauvre amant qui venait d'être battu et persiflé comme un mari. Vous avez vu comme la vénérable dame se pavane encore avec son amoureux ; mais elle aura beau faire , elle sera bientôt à fin de bail.

Depuis ce jour fameux , Dugazon veille Mme Dugazon d'un peu plus près ; mais , comme dit un vieux proverbe , entre un mari et une femme, il y a toujours de la place pour un amant. Me voilà au bout de cette histoire ; j'en ai trop dit pour vous faire comprendre ce qu'il y a de plaisant dans la phrase de Dugazon : *Voulez-vous jouer une petite parade ?*

FONTANES.

A merveille! mais n'est-ce pas M. le marquis de Bièvres qui vient vers nous?

DORAT, *s'inclinant vers le nouveau venu.*

Oui, en vérité.

M. DE BIÈVRES.

Savez-vous, mon cher Dorat, que vous pincez joliment de *la harpe?* Il est au lit depuis deux jours ; quel *fat alité!*

DORAT.

Vous trouvez? j'en suis bien aise. Mais dites-moi donc un mot de Mlle Raucourt, de votre belle Amarante?

M. DE BIÈVRES.

Je ne dis plus la belle Amarante, mais l'ingrate *à ma rente.* Après avoir éclaboussé Paris, elle a fait un pas de deux, et, à l'heure qu'il est, vous pourriez la reconnaître à *Spa.* La belle fille et la belle femme ! Elle est partie sans mot dire, mais non sans *maux* faire, avec les honneurs de la guerre, dans l'équipage à six rosses du banquier Achille Leroux, qui a toujours l'air d'*Achille à Syros.* Elle avait un système de ruine qui valait bien le système de Law ; elle éparpillait le mieux du monde 100.000 écus bon an mal an ; mais tant va la cruche à l'eau... Mlle Raucourt fut bien l'image de l'inconstance des destinées. En quelques jours, à son début, elle fit les délices de tout-Paris ; mais elle fit si bien aussi qu'elle parvint à scandaliser la ville et la province en moins d'une année. Jamais idole ne fut encensée avec plus d'ivresse, mais jamais idole ne fut sitôt brisée. Enfin elle a mérité le double myrte que la flatterie mêla aux lauriers du héros qui vainquit Rome et Pompée, c'est toujours autant, sans parler des 12,000 livres de rentes dont j'ai payé le premier trimestre.

DORAT.

Si tous les bienheureux qu'elle a faits payaient un trimestre, elle pourrait vivre assez vieille ; cela soit dit sans vous faire tort.

M. DE BIÈVRES.

Ni de travers ; au revoir, Dorat, je file à la toile d'araignée, je vais rejoindre la Guimard. Vous savez qu'elle vient d'échapper à une mort providentielle : le ciel de son lit s'est détaché l'autre nuit avec fracas. *Juste ciel !* s'écrient les dévots.

FONTANES.

Je l'ai donc vu, cet homme qui joue sur les mots... comme un médecin, dirait-il. C'est à faire pitié. Pour cet homme, le cœur, l'âme, l'esprit, ne sont que machines à calembourg. Il en fait sur tout le monde et sur toutes les choses, depuis le ciel jusqu'à la terre. Je suis bien sûr qu'en voyant fleurir une rose, couler une fontaine, sourire une belle femme, le coucher du soleil, les magnificences de l'orage, la colère de la mer, il poursuit son calembourg avec passion.

DORAT.

C'est une folie qui ne fait de mal qu'à la langue.

FONTANES.

Mais c'est pourtant un homme d'esprit ; on a comparé la comédie du *Séducteur* au *Méchant* de Gresset.

BEAUMARCHAIS *tendant la main à Dorat.*

Eh bien ! mon cher mousquetaire, que dites-vous de spirituel?

DORAT.

Rien ; mais vous ?

BEAUMARCHAIS.

Ne parliez-vous pas du marquis de Bièvres que je viens de rencontrer à deux pas?

DORAT.

Mon jeune ami, M. de Fontanes, comparait presque le *Séducteur* du marquis au *Méchant* de Gresset.

BEAUMARCHAIS.

Pour parler la même langue que M. de Bièvres, on peut dire que *le Séducteur* est aussi loin du *Méchant* que du *bon.*

(En même temps que son esprit, Beaumarchais faisait briller son célèbre diamant.)

DORAT.

A propos de ce trait d'esprit, il me souvient d'une certaine lettre qu'on vous attribue. Vous avez aimé outre-mesure la jolie baronne du Marsault; vous n'avez pas aimé en vain; M[me] la baronne a jeté son bonnet par dessus les moulins; M. le baron, à la sortie de l'Opéra, a parlé de vous faire subir le châtiment de M. de Cazes; mais vous, en attendant, vous lui avez donné, à valoir, deux coups de canne qui ont du retentissement; et, en fin de compte, vous lui avez écrit cette lettre, qui est un chef-d'œuvre d'esprit impertinent :

« Monsieur le baron, il paraît qu'il ne vous manque plus que d'être content. »

BEAUMARCHAIS.

N'en parlons plus. — A-t-on des nouvelles de Voltaire? Fréron se meurt, n'est-ce pas? On vient de m'apprendre que Rousseau n'avait plus grand temps à vivre. Il est bien fâcheux que ce grand homme ne soit pas mort sans *confessions.* Allons, décidément, le marquis de Bièvres fait école. Est-ce que vous

avez vu ce soir ce gros niais prétentieux qui fait des contes moraux à dormir debout? J'attends ici le duc de Chartres. Savez-vous sa dernière aventure? Mais voilà Marmontel qui vient. Adieu. (*Beaumarchais s'en va en bâillant.*)

FONTANES.

Voilà un homme d'esprit! Quel dommage qu'il ne fasse pas de vers!

DORAT.

Mais il fait d'assez bonnes chansons. Qu'en dites-vous, Bélisaire? (*Avec malice.*) Il est question de l'esprit de Beaumarchais.

MARMONTEL, *s'inclinant.*

C'est un esprit de mauvais aloi, c'est une gaieté qui fait grincer les dents. Avec un peu de bonne volonté, on n'aurait pas de peine... Tenez, j'ai fait une chanson...

DORAT, *dans la peur d'entendre la chanson.*

Je ne reconnais qu'à Collé le droit de faire des chansons. Collé, à la bonne heure! c'est la muse en goguette. Il y a bien encore Favart et Sedaine, mais c'est tout.

MARMONTEL.

Je vois bien que vous n'étiez pas à mon dernier opéra comique. Et encore ce diable de Grétry n'a pas eu la note heureuse. Après tout, j'aimais mieux la franche gaieté de Panard; je me souviens qu'au temps où, n'ayant pas grand'chose à faire, je rédigeais *le Mercure*, j'avais souvent recours à la muse enjouée du pauvre Panard. J'entrais dans sa mansarde, je le trouvais au lit, admirant La Fontaine ou Rabelais; lui-même était le Rabelais du conte et le La Fontaine de la chanson. — Avez-vous quelque couplet pour *le Mercure!* — Fouillez dans la boîte à perruque. — Cette boîte était le refuge des chiffons

où le poëte griffonnait ses vers. — Quoi! lui disais-je, encore du vin sur vos manuscrits. — Prenez ceux-là, ils ont le cachet du génie. — Le pauvre poëte avait pour le vin une affection si tendre et si profonde, qu'il en parlait comme d'un ami; et le verre à la main, en contemplant le dieu de son culte et de ses délices, il se laissait émouvoir au point que les larmes lui en venaient aux yeux. Quand mourut Gallet, je rencontrai Panard fondant en larmes, qui me dit pour toute oraison funèbre : « Je suis allé pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle tombe ; ah! monsieur, ils l'ont mis sous une gouttière, lui qui depuis l'âge de raison n'avait pas bu une seule goutte d'eau ! » Et il pleurait de plus belle. Panard, Gallet et consors ont passé leur vie au cabaret à dire des bouffonneries, à chanter la vigne et Jeanneton, à médire de Dieu et du diable, le tout avec l'insouciance des enfants plutôt que celle des philosophes. Un soir, je m'arrête en voyant passer un homme ivre sur un brancard, suivi de quatre ivrognes qui chantaient le *Miserere*. — Quoi! c'est vous, monsieur Panard? — Oui, dit-il tristement ; il faut qu'un honnête homme sache une bonne fois quel vin il a ; je n'ai pas le vin très-gai, comme vous voyez.

DORAT.

Un autre jour, c'était le vendredi saint, Piron, Panard, Collé, (malgré ses grands airs), avaient fait vigile et jeûne au cabaret; ils sortent pour aller à ténèbres; ils vont dans la rue par des zig-zag sans nombre. « Mes amis, dit Panard en se jetant tout attendri dans les bras de Piron, c'est aujourd'hui le jour terrible, toute la nature est affligée, la terre chancelle sous nos pas, il ne fait pas bon dans les rues. » Ils rentrèrent dans la taverne et n'en sortirent que le jour de Pâques. Cette aventure me rappelle un beau mot de Gallet; c'était encore le vendredi saint; sa femme le surprend à la porte du cabaret, promenant son ivresse de çà de là. — Malheureux! dit la pauvre femme qui avait quelque dévotion, te soûler un pareil jour! — Le chansonnier ivrogne, qui avait le vin et le vers faciles, lui répondit presque aussitôt par ce couplet :

Quand dans la nature en crise
Succombe la divinité,
Ne saurait-on sans surprise
Voir chanceler l'humanité?

FONTANES, *souriant.*

Panard aura un souvenir dans l'histoire, car c'est lui et non Vadé qui a surnommé Louis XV *le Bien-Aimé.* Ce n'est pas sans raison, disait-il gaiement plus tard. Il avait un faible pour Louis XV, qui lui fit quelque charité bien entendue. — Louis XV, disait Panard, eût été, avec un peu de bonne volonté, le meilleur chansonnier du XVIIIe siècle. — Et, à l'appui de cela, il citait ce couplet charmant improvisé par le roi un jour qu'on chansonnait à Versailles Adam (notre premier père) :

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'était la sienne;
Ici je vois celles d'autrui
Et ne vois pas la mienne.

MARMONTEL.

Je viens de faire, tout en vous écoutant, l'épitaphe de d'Alembert.

Ce sage à l'amitié...

DORAT, *impatienté.*

Dieu merci, il faut avoir l'esprit bien malheureux pour faire des épitaphes ici. Allez faire votre épitaphe à l'Académie, à la bonne heure, car c'est presqu'un cimetière; mais au Palais-Royal, où il y a tant de meilleures choses à faire, c'est une profanation de la poésie.

MARMONTEL.

Ah! Dorat, que je vous plains! toujours dans vos frivolités mondaines. Cela ne mène a rien.

DORAT.

C'est mon affaire, je ne veux arriver à rien. Voilà pourquoi ma muse a enfourché un jeune cheval fougueux qui lui casse le cou de temps en temps le plus gentiment du monde. Les esprits plus sérieux qui veulent arriver à tout, prenez-y garde, ô Bélisaire ! ceux-là enfourchent un âne raisonnable, qui va toujours sans broncher.

RULHIÈRES, *survenant.*

Eh bien ! poëte doré, où est-on avec les cinq maîtresses ?

MARMONTEL, *avec dépit.*

Je vous laisse sur votre cheval fringant. Je vais sur mon âne voir M. de Malesherbes, qui m'a demandé mon avis sur son discours académique. Bonsoir.

RULHIÈRES.

Ce lourd pédant de Marmontel et ce froid pédant de La Harpe ont été dignement punis cette semaine. *Or écoutez, petits et grands.* M. Blin de Sainmore a fait une tragédie qui s'appelle *Orphanis*, M. de La Harpe a dit du mal de la tragédie avec son acharnement habituel, le tout parce que M. Blin de Sainmore a fait un éloge de Racine, qui vaut bien celui de M. de La Harpe. Lundi, M. de La Harpe, bien poudré, enjolivé de son habit de velours noir, de sa veste dorée et de ses manchettes de filet brodé, allait à un dîner de jolies femmes et de beaux esprits. Il se pavanait dans la rue de Richelieu, ayant son valet à sa suite, préparant les bons mots pour le soir. Voilà M. Blin de Sainmore qui vient à sa rencontre. Il se détourne en critique bien appris. Mais le poëte tragique persiste à le rencontrer ; il l'aborde bientôt, et de quelle façon ! par des coups de pied et des coups de poing des plus prosaïques. M. de La Harpe appelle son valet et saisit la garde de son épée ; ce que voyant, M. Blin de Sainmore plus irrité le prend par la main et le conduit tout

doucement dans le ruisseau. M. de La Harpe veut résister; mais l'autre, d'un seul croc-en-jambe, le renverse dans le ruisseau. Grimm passait à ce moment; La Harpe l'appela, mais Grimm passa outre, en disant qu'il s'en lavait les mains. M. Blin de Sainmore s'en alla paisiblement. Pour le critique, il prit aussi son parti : il fut du dîner, mais comme un poëte crotté jusqu'à l'échine et même plus haut. Il raconta ce duel à sa façon, c'est-à-dire qu'on plaignit beaucoup sur son récit ce pauvre M. Blin de Sainmore.

Pour Marmontel, c'est une autre histoire, mais il n'en fut pas moins crotté. Cet historiographe avait remis à neuf le *Venceslas* de Rotrou. Lekain, mécontent avec raison des changements faits à son rôle, pria Colardeau de l'arranger à son gré. Cela se passa dans le plus profond secret; ainsi, aux répétitions, Lekain lut le rôle arrangé par Marmontel; mais, à la représentation, ce fut le tour de Colardeau. Lekain joua au milieu des applaudissements. Je vous laisse à juger de la surprise et de l'indignation de Marmontel, surtout lorsque, allant au foyer pour se plaindre de cette perfidie, il fut accablé d'éloges par Lekain, Colardeau et toute la bande.

CHAMFORT, *qui a pris le bras de Rulhières pendant que Rulhières racontait l'histoire de Lekain.*

Toujours des méchancetés, Rulhières.

RULHIÈRES.

C'est de l'histoire. Ah ça! on me fait passer pour un mauvais caractère; cependant je n'ai fait qu'une méchanceté en ma vie.

CHAMFORT.

Quand finira-t-elle ?

DORAT *à Rulhières.*

Vous auriez bien voulu faire celle-là.

RULHIÈRES *d'un air distrait.*

Je crois que oui. — Qu'est-ce donc que ce grand monsieur qui penche si bien son front rêveur? n'est-ce pas Bernardin de Saint-Pierre?

CHAMFORT.

Oui, un philosophe vagabond à la façon de Jean-Jacques Rousseau; aujourd'hui Bernardin se promène au Palais-Royal; l'an prochain vous pourrez le rencontrer au Congo; c'est la jeunesse la plus romanesque et la plus inconstante. Il côtoie sans cesse la misère et la fortune; il vit tantôt avec les grands seigneurs, tantôt avec les pauvres diables. A l'heure qu'il est, il songe peut-être que son habit est passablement râpé.

RULHIÈRES.

Vous ne savez pas l'histoire des souliers à boucles d'argent. C'est une histoire d'hier qui vaut bien la peine d'être racontée. Bernardin arrivait de je ne sais où, suivant sa coutume. A son retour, il apprend qu'un vieux cousin qui l'aimait comme son fils, venait de tomber malade. — J'irai le voir demain, dit-il en s'attendrissant. Mais le lendemain, comme le soleil s'était levé radieux, Bernardin alla se promener vers Passy et Auteuil, pour herboriser. — Je ne puis pas perdre une si belle journée, disait-il. Le soir, on vint l'avertir que son vieux cousin allait de pis en pis. — J'irai demain, dit-il en s'attendrissant un peu plus encore que la veille; mais, le lendemain, il pleuvait à verse. — Ma foi, mon cousin attendra un peu; je n'ai ni carrosse, ni parapluie, mes souliers prennent l'eau, je ne puis aller si loin. — Et il se mit paisiblement à étudier les herbes cueillies la veille. Perdu dans cette étude, il oublia de regarder par la fenêtre : le ciel s'était éclairci et le soleil rayonnait; il ne vit que ses herbes et ses livres jusqu'à la nuit. Le soir, comme il se couchait, le triste messager revint l'avertir que son cousin était à son lit de mort. — Demain j'irai passer auprès de lui toute la matinée. — Prenez garde d'arriver trop tard. — La

mort attendra bien un peu. — Le lendemain, Bernardin se lève en pensant à son cousin ; il ouvre sa fenêtre; avant de voir le ciel, il regarde ardemment un petit rosier qui avait fleuri depuis la veille, grâce à la pluie et au soleil. Il admire le feuillage et la fleur de son cher fraisier, il respire avec délices le léger parfum que le vent lui secoue sous le nez; tout en contemplant ce petit chef-d'œuvre de la nature, il découvre des moucherons sans nombre qui dévorent le suc de la fleur et s'enivrent dans la verdure où tombe un rayon de soleil ; c'est tout un monde qui habite ce grain de sable; il va chercher sa loupe, il étudie ce nouveau monde avec tant d'ardeur qu'il oublie encore son cousin. A midi sonnant, le funèbre messager arrive plus pâle et plus morne : — Eh! mon Dieu ! mon pauvre cousin ? s'écrie le philosophe. — Il est mort ! — Bernardin se frappe le front avec désespoir, il pleure comme un enfant, il maudit son insouciance, enfin il est en proie à une grande douleur. Il achève de s'habiller, il descend en silence, il court au logis du défunt. Il trouve une vieille tante qui sanglotte et qui lui reproche son oubli. — Je suis bien coupable, dit Bernardin ; par pitié, laissez-moi l'embrasser encore. — Il passe tout effaré dans la chambre du mort. La garde venait de sortir pour chercher un suaire. Bernardin jette les yeux sur le lit, mais son regard tombe à terre sur une paire de souliers à boucles d'argent. Ces souliers, qui sont neufs, l'étonnent et captivent toute sa pensée : — Pour qui diable sont ces souliers-là? dit-il ; de beaux souliers, ma foi. Est-ce que mon cousin voulait s'en aller avec? Voilà bien l'idée d'un mort. Après tout, j'ai encore bien plus de chemin à faire que lui. Mon pauvre cousin ! — Il s'incline au-dessus du lit, mais sans perdre de vue les souliers. — C'est bien étrange ! que la nature humaine est bizarre ! — Nous avions le même pied; voyons un peu. — Il se déchausse d'un soulier et glisse furtivement son pied dans un soulier à boucle d'argent : — Cela me chausse à merveille. — A cet instant, il lui vient une hallucination : les rideaux s'agitent, le mort soupire. Bernardin fait un pas en arrière, du pied nouvellement chaussé : — S'il allait me demander ses souliers? — Cette idée l'effraye, un philosophe a bientôt perdu la tête; celui-ci ne sait plus que faire; voilà ce diable de mort et ces diables de souliers qui lui mettent l'âme à l'envers. Il songe à s'en aller, il va reprendre

le vieux soulier, mais le soulier neuf tient bon ; ses pieds sont dans le feu. S'il était surpris chaussé de çà chaussé de là ? Il n'y a pas de temps à perdre : —Hélas ! dit-il, mon pauvre cousin fera bien le reste de la route avec de vieux souliers, le chemin du ciel n'est pas rocailleux. — Et tout en devisant ainsi avec lui-même, il chausse l'autre soulier : — Comme ces souliers me vont bien ; cependant les boucles d'argent me donnent du remords... Mon pauvre cousin !... Hélas ! il n'est que trop bien mort ; il se répand déjà dans cette chambre une odeur de cimetière. — Et là-dessus le philosophe, entendant venir quelqu'un, se hâte de sortir. — Bon voyage, dit-il. Il est bien singulier que j'aie rencontré ces souliers-là.

DORAT.

C'est triste à dire ; mais voilà bien l'image de notre mauvaise nature, qui nous fait trébucher à chaque pas en dépit de nous-mêmes.

CHAMFORT.

Surtout avec les souliers d'un mort. Cela me rappelle l'exclamation de Jean-Jacques Rousseau en apprenant la mort de Claude Anet : — Ah ! il est mort ; je vais mettre son habit.

DORAT, *s'arrêtant.*

Entendez-vous la *flûte enchantée?* N'est-ce pas, comme cela transporte dans les vallées solitaires? Figurez-vous un joli tableau de Boucher ; une bergère sommeille pieds nus, cheveux au vent, contre une haie touffue, à deux pas d'une fontaine ; les jolis moutons blancs ruminent sur la prairie ; le chien tout enrubanné veille sur le troupeau et en même temps sur la bergère imprudente ; le ciel est d'une sérénité divine, cependant çà et là quelques nuages ; un silence presque nocturne ; à peine si on entend soupirer la brise ; avec un peu de bonne volonté on entendrait battre le cœur de la bergère. Mais patience, voilà le tableau qui s'anime, un berger vient du bosquet voisin,

ayant à la main un beau panier de fleurs printanières ; roses, marguerites, primevères, lilas, rien n'y manque ; il y a même une fleur de nouvelle espèce à demi cachée par les autres ; cette fleur, qui gâte un peu le bouquet, c'est un billet doux. Le berger s'avance en tapinois, il sourit au chien vigilant, il suspend son panier fleuri à la haie touffue tout contre le bras de la dormeuse, qui ne dort plus, mais qui fait semblant. Elle écoute les yeux fermés ; elle entend le vent qui passe dans les roseaux, le murmure de la fontaine, quoi encore? Vous le devinez, elle entend les roucoulements du ramier et les soupirs du berger ; elle respire un doux parfum de verdure, mais surtout le parfum du panier. O pauvre innocente ! prends garde au vin de l'amour ! Le berger s'est avancé d'un pas, sa bouche en a fait deux ; ici le chien aboie malgré les caresses du traître, mais il aboie trop tard : le berger est surpris. — Eh bien ! ce joueur de flûte qui vient de je ne sais quel pays, mais qui arrivera, sous peu de jours, à une renommée brillante, comprend la poésie pastorale comme Boucher. Ce tableau du *baiser surpris* que tout le monde a vu, il le copie à merveille ou plutôt il le recrée ; d'abord c'est le silence du paysage, c'est le sommeil un peu agité de la bergère qui pressent l'orage dans ses rêves. Grâce à la flûte, on entend battre son cœur ; ensuite on écoute les pas sournois du berger ; en même temps la note est toute fleurie ; bientôt la brise passe dans la haie avec des accents amoureux, la colombe roucoule, la fontaine murmure, la linotte gazouille, le merle siffle, et le berger soupire ; bientôt le bruit d'un baiser se perd dans les aboiements du chien.

(Mlle Guimard et Sophie Arnoult s'arrêtent devant les promeneurs.)

SOPHIE ARNOULT.

Quelle mauvaise comédie jouez-vous donc là ?

CHAMFORT.

Nous vous attendions.

MADEMOISELLE GUIMARD.

S'embrassera-t-on au dénoûment? Y aura-t-il un mariage? Qui est-ce qui veut de ma main?

RULHIÈRES.

Tout le monde, mais personne. Ah çà! quel miracle de vous voir ensemble? Fragonard, le peintre ordinaire de votre altesse, m'a dit que l'autre semaine vous aviez écrit une lettre d'injures à Sophie.

MADEMOISELLE GUIMARD.

C'est de l'histoire ancienne. En fille d'esprit, Sophie m'a répondu par ma lettre d'injures en ajoutant seulement ces quatre mots : *fait double entre nous;* cela m'a tant amusée, que je suis allée rire avec elle. Cependant elle en avait dit de cruelles sur mon compte. Ainsi, quand j'ai dansé mon fameux pas de trois avec Vestris et Dauberval, elle a dit presque tout haut : Ne dirait-on pas deux chiens qui se disputent un os?

RULHIÈRES.

On pouvait mieux dire.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Quand j'étais dans les ordres, quand je donnais des coups à l'Église avec la crosse de l'évêque d'Orléans, qui avait la feuille des bénéfices, elle disait encore : Je ne conçois pas comment ce petit ver à soie est si maigre, il vit sur une si bonne feuille! Mais adieu, mes seigneurs, ou plutôt nos seigneurs, je cours rejoindre la pauvre Germancé qui pleure encore de bonne foi sur l'inconstance du marquis de Flamanville. Voilà tantôt six semaines qu'elle pleure. Sais-tu pleurer, toi, Sophie?

SOPHIE ARNOULT.

Je ne sais plus, mais cela revient tout seul; nous finirons par

être comme des Madeleines repentantes. Tu sais que les bateliers tournent le dos au rivage où ils veulent aborder. — Qu'est-ce que j'entends?

Le comte d'Artois et le duc de Chartres venaient d'arriver; nos promeneurs se dispersèrent bon gré mal gré; c'était l'heure où les danses s'animaient; la nuit était profonde, pas une étoile au ciel, pas une lumière dans le jardin : je vous laisse à penser avec quel laisser-aller on se jetait dans l'entrechat. Les grands seigneurs et les comédiennes étaient à la fin de ce long carnaval de la royauté et de la noblesse, qui avait commencé avec le régent; la vieille folie française agitait toujours ses grelots sonores; l'ivresse du plaisir, de l'esprit, de la profanation, n'avait encore lassé que la royauté; l'ivresse s'était répandue çà et là jusque sur le peuple. L'insouciance pour l'un et l'autre monde était la reine alors; on vivait au jour le jour, sans craindre le lendemain; on jetait aux mauvais vents toute son âme et toute sa vie, avec un sourire par-dessus le marché. Que d'esprit perdu, mais surtout que de temps perdu! Que de cœurs qui s'allumaient là-haut, dans quelque divin amour, et qui s'éteignaient bientôt ici-bas au souffle de Sophie Arnoult ou de Mlle Guimard! Que de nobles poëtes qui venaient saintement de leur province pour le culte de la poésie, et qui tombaient sans force sous le persiflage de Grimm ou de La Harpe! Que de jeunes abbés naïfs, le cœur ouvert à Dieu, l'âme errante dans le ciel, qui oubliaient bientôt de prier Dieu en compagnie de l'abbé de Grécourt ou de l'abbé de Voisenon!

Le 17 juillet 1775, pendant que tant de beaux esprits, tant de grands seigneurs, tant de femmes célèbres représentaient la France dans le jardin du Palais-Royal, un étranger, naturalisé Français par son génie, se promenait seul tristement parmi tous les gais et folâtres promeneurs. Il était vêtu si simplement, ses traits exprimaient tant de bonhomie, que nul ne le remarquait au passage. Il s'arrêta devant les danses du préau tout en murmurant : « Oui, dansez, dansez, ô cigales que vous êtes! » Celui qui parlait ainsi eut un éclat de rire forcé, le rire d'un fou. Il se retourna bientôt en entendant un sanglot profond. « Ah! monsieur de Grimm! je mourrai de faim. Ah! je

n'ai pas de génie ! » Il vit un jeune homme qui assistait en pleurant à ce spectacle des folies de la France. « Pourquoi pleurez-vous? — Je n'ai que ma douleur , je la garde pour moi seul. »

Le vieillard, vous l'avez deviné, c'était Jean-Jacques Rousseau ; le jeune homme , c'était Gilbert.

ARSÈNE HOUSSAYE.

SOUVENIRS

DE LA CORSE.

A l'époque où je remplissais en Corse des fonctions dans le ministère public, notre gendarmerie, commandée par le colonel Bigarn, se composait de *huit cents* gendarmes pour le service de l'île entière ; les contumaces et bandits qui peuplaient les forêts de la Corse, s'élevaient en tout au nombre de *huit cents;* juste un gendarme pour chaque bandit.

Ce qu'il faut d'abord expliquer, c'est que le mot *bandit* n'a rien dans le langage corse qui implique le déshonneur ou l'infâmie. Un *bandit* est tout simplement un fugitif qui ne veut pas se livrer à la justice. L'innocent qui fuit, l'homme d'honneur coupable d'une *vendetta* que le préjugé autorise et pardonne, sont des *bandits* et se croient de très-honnêtes gens. Non-seulement ils se trouvent tels, mais le plus souvent (dire *toujours* ce serait exagérer) ils ont réellement autant de moralité que les plus estimables habitants du pays. J'ai connu des *bandits* qui, pendant plusieurs années de leur course vagabonde dans les forêts, ont vécu des secours qu'on leur accordait librement et par charité dans des villages ou des fermes isolées, sans jamais exiger, même par menace, un morceau de pain. J'en ai connu dont la femme et la fille faisaient chaque jour plusieurs lieues pour porter dans les bois la nourriture au contumace condamné comme assassin, quand il aurait pu d'un seul mot

vivre aux dépens du paysan et du berger. Le Corse, l'homme du monde le plus disposé au meurtre par vengeance, est aussi le moins capable de se déshonorer par un vol ou un acte qui pourrait ternir la fierté de son caractère. C'est une nature fière et sauvage qui se soumet volontiers à la justice, pourvu que tout le monde y soit soumis comme lui.

Le brigadier de la gendarmerie entre un matin chez moi, porteur d'une lettre du sous-préfet par laquelle ce fonctionnaire me dénonce un crime dont il me signale les auteurs, appelant sur eux le châtiment terrible écrit dans l'article 92 du Code pénal; voici cet article : « Seront *punis de mort* ceux qui auront *levé ou fait lever des troupes armées*, engagé ou enrôlé, fait engager ou enrôler des soldats, ou leur auront fourni ou procuré des armes ou munitions, sans ordre ou autorisation du pouvoir légitime. »

Après quelques questions, j'apprends que, chez une aubergiste de la ville, nommée la veuve Colon, deux jeunes voyageurs français s'occupent à faire des enrôlements. Invités à passer au parquet, ils se rendent devant moi, et me montrent leurs papiers qui constatent leur qualité de commis-voyageurs d'une maison de Rouen des plus honorables; jamais figures plus calmes n'annoncèrent une conscience plus tranquille. — Que faites-vous en Corse? leur demandai-je. — Nous y sommes venus pour enrôler des hommes de bonne volonté que nous armons et que nous dirigeons sur l'Espagne. — Y êtes-vous autorisés? — Non, Monsieur. C'est une spéculation toute particulière. — Malheureux! et savez-vous où elle vous conduit, cette spéculation? — Où donc? — A l'échafaud. — C'est impossible, Monsieur; nous sommes d'honnêtes gens. — Eh oui! vous êtes d'honnêtes gens qui par ignorance de la loi sont venus se jeter dans un abîme épouvantable, et votre sort me fait frémir. Je suis obligé de vous arrêter, et d'instruire contre vous. — Quelle est donc la loi? — Je leur lus l'article 92, et je les vis pâlir. — Nous reconnaissons notre imprudence, me dit l'un d'eux, mais qui vous force à nous poursuivre? — La lettre du sous-préfet, après laquelle je puis moi-même être puni pour déni de justice, si je n'instruis pas quand le crime est évident. — Mais, Monsieur, jamais un jury ne nous condamnera. — Il n'y a point en Corse de jury, mais une cour criminelle permanente,

cour composée en majorité de Corses qui, voyant tous les jours condamner leurs compatriotes, n'entendent pas qu'une grâce soit faite à des Français surpris en flagrant délit. — Quoi! pour un acte d'étourderie notre tête tomberait? est-ce possible? — J'en ai peur, répondis-je tout consterné. Soyez sûrs seulement que le procureur du roi, qui toujours accuse, sera cette fois et jusqu'au bout votre défenseur le plus dévoué. — Ils me serrèrent la main, et se rendirent en prison.

Heureusement la chambre de prévention, conformément à mes conclusions, décida qu'il n'y avait lieu à suivre, et je fis embarquer immédiatement mes voyageurs. Mais, ainsi que je l'avais prévu, il fallut lutter contre l'acharnement d'un vieux juge et la faiblesse d'un président que celui-ci influençait aisément. Après tant de supplices infligés à des Corses, je n'étais nullement rassuré sur les dispositions de la cour criminelle de Bastia si l'affaire y avait été appelée. Il était évident que le fait existait, et les intentions n'auraient peut-être pas suffi pour excuser ces jeunes gens devant d'autres juges que le jury, non par aveuglement ou par haine des magistrats, mais parce que le Corse veut avant tout l'égalité devant la justice. Ce n'est pas que les juges corses eussent vu dans mes deux jeunes coupables deux véritables scélérats; mais la lettre de la loi ne cesse jamais d'être invoquée dans un pays où le meurtre abonde et où pourtant les grands criminels sont très-rares. Le Corse qui tue par *vendetta* a longtemps à l'avance prévenu sa victime, et, par cette déclaration de guerre privée, il s'est dévoué lui-même à devenir victime si son adversaire était plus adroit et plus heureux. Nous avons beau punir de mort les vengeances corses, nous n'empêcherons pas que les meurtres ne soient dans ce pays de véritables duels, inspirés par un sentiment d'honneur exagéré à des hommes qui, avant et après l'homicide, seraient incapables, je le répète, de commettre le plus léger vol, et de diriger la moindre offense contre tout autre que leur ennemi.

Aussi, voyez le sang-froid de ces condamnés à mort que l'on va exécuter, et qui tous déploient à ce moment suprême une énergie si calme et si forte, que le courage français en est lui-même étonné. L'un déclame des vers d'Horace et récite avec enthousiasme une ode dont le couteau fatal nous dérobe la moitié; un autre sollicite la faveur de n'être attaché que d'une main,

afin de pouvoir fumer tranquillement sa pipe en allant à l'échafaud ; un troisième écrit au procureur général, M. Gilbert-Boucher : « On va me guillotiner dans une heure. Je voudrais un crêpe pour porter mon deuil, une bouteille de vin de Bordeaux et une chemise blanche. » On lui a envoyé ce qu'il demandait. Il a arboré le crêpe à son bras, a bu le vin, et a été exécuté élégamment avec une chemise du procureur-général. Tout cela n'est qu'original ; voici qui est horrible. Deux frères nommés Colonna sont accusés d'homicide ; l'un est acquitté, l'autre condamné à mort. Au jour du supplice, le patient, du haut de l'échafaud, voit au premier rang de l'assemblée son frère qui est venu, en compagnie de quelques amis, recueillir ses dernières volontés. « Frère ! lui dit-il, je meurs coupable, et je l'avoue ; mais mes accusateurs n'en ont pas moins porté un faux témoignage. Le meurtre que j'ai commis, ils n'ont pu le voir, et leur récit est un tissu de mensonges. C'est sur leur déposition pourtant que j'ai été condamné. La vengeance est un droit, car, innocent ou coupable, leur témoignage m'envoyait également à la mort. Venge-moi, je prierai Dieu pour toi. » Disant ces mots, il se couche sur la planche fatale. Le couteau tombe, et la tête roule sur l'échafaud, qui à Bastia n'a pas de panier. Le frère, dans ce moment appuyé sur l'instrument du supplice, saisit par les cheveux cette tête sanglante, se souille la figure avec le sang qui en jaillit, puis fait entendre le cri de *vendetta !* que répètent ses compagnons. La rumeur qu'on observe sur la place excite l'éveil de l'autorité. On dirige quelques gendarmes sur le village d'Olmetta où demeuraient les témoins menacés. Ces témoins étaient au nombre de cinq ; les gendarmes arrivent trop tard : cinq meurtres avaient été commis en plein jour, et Colonna et ses amis avaient déjà gagné la forêt !

Avec de tels hommes, l'échafaud n'est-il pas un frein impuissant? Un de mes amis, l'avocat Casabianca, avait un domestique fidèle, un peu trop enclin à la vengeance, et qui méditait évidemment quelque meurtre. Son maître, pour prévenir un tel malheur, résolut d'essayer sur son esprit l'effet du spectacle d'une exécution capitale. Il l'envoie sur la place où un criminel allait subir la mort. Pierre s'approche de l'échafaud, il examine tout fort attentivement, puis il revient chez son maître. Celui-ci l'interroge : « Eh bien, Pierre, as-tu vu l'exé-

cution. — Oui, monsieur, j'étais très-bien placé. C'est donc ça, votre guillotine? voilà grand'chose, vraiment! Ce n'est pas ça qui m'empêchera de me passer *une fantaisie*, je vous en avertis. »

L'échafaud, en effet, n'est rien, car il ne s'agit que de la vie. Mais le carcan, l'exposition publique, cette flétrissure imposée à l'honneur, voilà ce qui révolte véritablement l'esprit corse. La guillotine ayant été reconnue impuissante pour prévenir les meurtres, la cour criminelle de Bastia (le jury n'existait pas alors en Corse) essaya de condamner moins souvent à mort, et beaucoup plus aux travaux forcés. On fit mieux encore, on ordonna, dans l'arrêt, que l'exposition du coupable aurait lieu dans la commune où s'était commis le crime. J'ai vu à Bastia la foule entourer l'échafaud où allait tomber la tête d'un homme, et ses parents et ses amis assister à son exécution pour lui faire honneur, comme si, martyr de la gloire, il expirait sur un champ de bataille; mais j'ai vu aussi, dans un village, une exposition au carcan mettre en deuil toute la contrée. Sur la place où le criminel était exposé, toutes les fenêtres étaient fermées. Cette place déserte ne contenait que le patient, les gendarmes et le bourreau. Un seul habitant sortit de sa maison pendant que se faisait l'exposition publique. A l'aspect de cet homme dont la présence semblait être une insulte à son malheur, le condamné entra dans un violent accès de colère : « Giacomo, s'écria-t-il, approchez donc, et contentez votre curiosité. Vous êtes venu voir là une belle chose! »

Ce sentiment d'honneur qui accompagne les actes sanglants de la *vendetta*, et qui triomphe de la guillotine sans pouvoir triompher du carcan, n'indique-t-il pas que notre législation pourrait être, au moins sur ce point, modifiée pour ce qui concerne la Corse? Tout le monde en conviendra, mais ce désir serait vain, et le mal est sans remède. La Corse a été déclarée département français; il faut qu'elle accepte toutes les conséquences de sa situation, et qu'elle subisse sans aucune modification les lois françaises, qui n'ont pu prévoir l'exception singulière que nécessiteraient son caractère et ses mœurs.

Cette situation étrange occupait fortement ma pensée. Le garde des sceaux de France d'alors, ministre de la justice, était M. de Serre, de digne et honorable mémoire, dont tout le

monde se rappelle l'admirable talent oratoire, et dont les généreuses intentions seront toujours présentes à ma mémoire. Il me recevait tous les dimanches à huit heures du matin dans son cabinet, et me consultait sur la Corse avec un intérêt extraordinaire. « Je vois bien, me dit-il un jour, que la *vendetta*, qui est enracinée dans les mœurs de ces insulaires, ne sera jamais empêchée ni vaincue par nos lois; mais quand même on réussirait, ce qui serait très-difficile, à faire passer aux chambres une loi d'exception pour remédier à ce mal, cette loi spéciale relative à la Corse, comment faudrait-il la faire? comment empêcher légalement la *vendetta* ? — En permettant légalement le duel, lui répondis-je, puisqu'elle n'a pour but que d'en tenir lieu. — Permettre le duel par une loi? s'écria-t-il. Êtes-vous fou? Je comprends que je dois le paraître s'il est question de la France ou de tout autre pays; mais nous parlons de la Corse. Or, la *vendetta* n'est ici qu'un duel sortant des catégories de la loi. Donnez-lui une direction légale, et votre échafaud se reposera. »

M. de Serre repoussa bien loin cette idée; mais, le dimanche suivant, il m'en parla le premier. « J'ai réfléchi, me dit-il, à votre opinion sur la nécessité de permettre le duel en Corse. Je crois sincèrement qu'elle aurait un effet admirable si elle était praticable autant qu'elle me paraît juste; mais des chambres françaises ne comprendraient jamais cela. N'en parlons plus. »

On a souvent parlé de l'hospitalité corse. Elle offre, en effet, un caractère à la fois si bizarre et si généreux, qu'on s'en ferait difficilement ailleurs une idée exacte. La maison d'un ennemi est l'asile le plus inviolable que son adversaire puisse trouver. Non-seulement le foyer une fois atteint vous met à l'abri de toute poursuite de la part de son propriétaire, mais celui-ci même, quand son ennemi le quitte le lendemain, lui fera escorte jusqu'à une certaine distance; car si, ce même jour, et près de ce lieu, son hôte était trouvé assassiné, on croirait qu'il a violé l'hospitalité, ce qui ne s'est jamais fait en Corse avec aucun ami ni aucun ennemi.

L'esprit de ce peuple est naturellement superstitieux. On sait, par exemple, combien est répandue en Italie l'opinion que la piqûre de la tarentule est mortelle. Aucun Corse n'en doutait;

et tout courageux qu'ils sont, on les voyait se mettre au lit, et faire leurs dernières dispositions aussitôt qu'un accident de ce genre leur donnait la conviction d'une mort prochaine. Un médecin qui avait fait de fortes études sur le continent, et qui depuis peu était retourné en Corse, le docteur Antonini, résolut de dissiper un préjugé fatal. Il convoque un grand nombre de Corses, et devant eux, à deux reprises, se fait piquer par une tarentule; puis, au lieu de se mettre au lit, il se montre partout, fait ses visites comme à l'ordinaire, et suit un traitement régulier dont il explique les détails à chacun. Pour cette fois, la leçon a eu du succès, et les Corses aujourd'hui ne meurent plus d'une piqûre de tarentule. Mais d'autres superstitions ont été constatées par les tribunaux, et, parmi ces dernières, il en est qui sont quelquefois funestes. Le juge de paix de Calenzana vint m'avertir un jour que deux femmes étaient mortes dans cette commune, sans maladie, par le simple effet de la peur, parce qu'elles avaient trouvé sur leurs vêtements des taches de cire, ce qui n'arrive, disait-on, qu'aux personnes que la mort désigne comme sa proie. M'étant informé d'où venaient ces taches de cire, je soupçonnai un mystère, et pris si bien mes précautions, que, par une belle soirée, derrière un moulin, nos gendarmes saisirent une vieille femme qui, un cierge à la main, faisait sur des passants ses aspersions de sorcière. La police correctionnelle punit la vieille, mais le préjugé qui fait des taches de cire un signe précurseur de la mort n'a pu être pourtant complétement dissipé.

Ne soyez donc pas surpris d'apprendre que des superstitions naïves s'unissent dans l'esprit du Corse à ce courage indomptable qui approche de la férocité. Irrité, cet homme est un tigre; calme, c'est un enfant auquel une douce exhortation arrachera des larmes.

Le magistrat qui, en voyageant à travers ces forêts profondes et ces vallons déserts, se ferait escorter par les gendarmes, prouverait qu'il ne connaît pas le pays; car il n'y a aucun vallon, aucune forêt qui puissent mettre un homme à l'abri d'un coup de fusil tiré du sein des *makis*, quels que soient son courage personnel et l'escorte qu'il aura choisie. Mais si aucune inimitié ne lui a jamais été déclarée par un Corse, il peut aller et venir partout sans crainte. Il ne se trouve, même parmi les bandits,

aucun meurtrier qui n'ait longtemps d'avance déclaré officiellement son intention et ses sanglants projets à la victime qu'il doit immoler.

On citera l'exemple d'un conseiller de la cour royale tué dans un voyage. Je répondrai à ce fait, dont j'ai lu la relation dans quelques journaux, que ce conseiller avait avec son meurtrier une *vendetta* antérieure à ses fonctions de magistrat, et dont celles-ci ne l'ont pas préservé. C'est comme Corse et non comme juge qu'il a été assassiné par son ennemi; et la balle qui l'a frappé, partie du haut d'un rocher taillé à pic, lui a fracassé le crâne tandis qu'il se trouvait au milieu d'une escorte nombreuse, ayant à sa droite le procureur du roi, à sa gauche le greffier, qui, comme les gendarmes, n'ont pu rien voir ni rien empêcher.

Pour montrer quelles étaient les rigueurs de nos fonctions, je citerai un mot de M. de Serre, qui, en examinant un état des travaux de la cour criminelle, s'écria : « Vous appelez cela la *justice ;* moi, j'appelle cela la *guerre;* mais il le faut, et je vous félicite sur votre activité et votre sévérité. » Ces qualités sont, en effet, indispensables aux magistrats en Corse; mais j'affirme qu'aucun juge, qu'aucun membre du ministère public, n'a jamais été attaqué ni menacé *à l'occasion de ses fonctions* dans ce pays où le respect pour les décisions de la justice s'allie au préjugé d'honneur qui fait braver la mort. « J'ai dû me venger, dit le Corse, mais je connais la loi. Jugez, faites votre devoir, j'ai fait le mien. » Et jamais un ressentiment ne l'anime contre les magistrats, même en présence de l'échafaud qu'ils ont fait dresser pour faire tomber sa tête.

Non-seulement le procureur du roi rencontre des bandits sur sa route chaque fois qu'il voyage dans l'île, mais ceux-ci deviennent quelquefois importuns. « Me conseillez-vous de me rendre ? » m'ont-ils demandé cent fois. C'est une question à laquelle je n'ai jamais répondu. Un jour, je gravissais le sentier qui conduit de la plaine de la Balagne vers les monts de Niolo, lorsque, arrivé devant une grotte, je résolus de m'y reposer un moment. L'huissier Colombani, qui m'accompagnait le fusil sur l'épaule, et qui formait toute mon escorte, m'engagea à me rafraîchir à une source vive qui baigne le fond de la grotte, et dont l'eau passe pour la meilleure du pays. A peine fus-je

entré dans le souterrain, qu'un jeune homme qui y était assis se lève et me regarde d'un air troublé. Sa taille était grande, sa figure belle, et si peu ornée de barbe encore, qu'elle n'accusait pas vingt ans. Un large stylet était à sa ceinture, derrière une *carqueira* (poche à cartouches), et à son côté gauche pendait un énorme pistolet. Surpris ainsi à l'improviste, il ne parut qu'être dérangé de sa lecture, car il tenait un livre à la main. Ce jeune garçon était un bandit déjà célèbre. L'huissier me le nomma. Je m'approchai de lui. — Me connaissez-vous? lui dis-je. — Oui, me répondit-il; je vous ai vu quelquefois de loin. Les gendarmes vous accompagnent-ils? — Non. — Ce mot le décida à rester, et nous reprîmes la conversation. — Quel livre lisez-vous là? — Une grammaire française. — Pourquoi? — J'apprends le français, afin de pouvoir, sous un nom d'emprunt, servir comme soldat, si je parviens à quitter la Corse et à passer sur le continent, où je compte m'engager. — Je le louai beaucoup de cette résolution, et je fis des vœux bien sincères pour la réussite de ses projets.

Deux jours après, sur la crête du Niolo, je m'étais approché d'une eau limpide et courante, dans laquelle je trempais mon pain durci depuis quelques jours, pour le ramollir un peu. Colombani se promenait à une certaine distance, et il s'arrêta avec un inconnu qui semblait lui adresser quelques questions; tous les deux s'approchèrent de moi. Je venais, dans ce moment, de tirer de mon sac de voyage un fromage de chèvre, déjeûner assez ordinaire dans la montagne, et je cherchais un couteau pour l'entamer. — Avez-vous un couteau? demandai-je à Colombani. — Non, monsieur, me dit-il. Puis, se retournant vers l'inconnu : — Pérodi, avez-vous un couteau? — Pérodi tira de sa ceinture un stylet magnifique, même entre les stylets corses qui le sont tous; il ôta respectueusement son bonnet et me présenta l'arme brillante par le manche. Je pris le stylet, coupai mon fromage, et rendis à Pérodi son arme, qu'il replaça à sa ceinture, puis il me salua et s'enfonça dans la forêt. Pérodi était un bandit de la commune de Calenzana, condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Antonini, le terrible bandit d'Avapessa, fut un jour poursuivi par nos gendarmes auxquels il échappa en sautant du haut d'un mur dont l'élévation était prodigieuse. Le lende-

main, je reçus le billet suivant déposé sur ma table, au tribunal :

» Monsieur le procureur du roi, je vous prie de vouloir bien renvoyer chez ma sœur, au village d'Avapessa, un petit sac que vos gendarmes ont ramassé en me poursuivant, et qui contenait mon rasoir et ma savonnette, une lunette d'approche, et un cahier de chansons. Vous obligerez votre respectueux serviteur.

« ANTONINI, *bandit d'Avapessa.* »

On pense bien que je ne me pressai pas beaucoup de répondre à cette singulière missive. Quelques jours après, Antonini était en prison, et j'allai l'interroger. Il me reçut fort mal, non parce que je le poursuivais pour assassinat, non parce que la cour l'avait déjà condamné à mort par contumace, mes fonctions expliquaient toutes ces choses, et jamais Corse n'en a voulu à la justice, mais parce que j'aurais pu, disait-il, lui renvoyer son rasoir, ses chansons, et surtout sa lunette d'approche qui lui servait pour éviter les gendarmes dans la montagne. Il me pardonnait de lui faire couper le cou, mais il ne me pardonnait pas de n'avoir point répondu à sa lettre. Ce qu'on trouvera sûrement de remarquable dans cette lettre, c'est la qualité de *bandit*, ajoutée par Antonini lui-même à sa signature, sans qu'il y ait attaché aucune autre idée que celle de se désigner plus positivement.

Je terminerai ce peu d'observations sur les bandits de la Corse par le vœu qu'un jour leurs mœurs et nos lois finissent par s'accorder mieux; mais comment y parvenir? Le condamné en France tient à la vie, et s'estime heureux lorsque des circonstances atténuantes l'éloignent de la guillotine, et le réservent pour le carcan. Le condamné corse, au contraire, brave l'échafaud qui tue, et craint cent fois plus l'échafaud qui déshonore. Tout habitant de la Corse que les inimitiés traditionnelles de famille peuvent un jour amener à embrasser la *vendetta*, et qui ne se soustraira pas à cette obligation de peur d'être flétri par l'opinion comme un lâche, peut dire : Je ne serai jamais un voleur. Mais en vérité, le plus honnête homme de l'île ne vous

dira pas : Il est absolument impossible que je devienne jamais un meurtrier.

On dira que j'ai trop bonne opinion de ce peuple ; voici un fait qui prouve le contraire. Toutes les autorités administratives et judiciaires ont été consultées dans mon temps pour savoir si l'institution du jury pouvait sans danger être introduite en Corse. Elles ont toutes répondu, et je dois dire *nous* avons répondu, car il faut savoir s'accuser d'une erreur, qu'il était à craindre que le sentiment de la vengeance ou celui de la peur ne vinssent influencer les décisions des jurés. Malgré notre avis, le jury a été établi. Depuis plus de dix ans il exerce ses fonctions, et il les exerce d'une manière irréprochable. Si vif que soit le ressentiment du Corse, son respect pour la justice l'emporte sur la passion, et l'on n'a vu encore aucune décision accuser ses auteurs de faiblesse ou de cruauté.

Ce pays vaut la peine qu'on s'en occupe, et aucun ministère n'y a peut-être assez songé. Tout ce qu'on lui demande, c'est de marcher dans la voie générale, et, flatté d'être département français, il s'y résigne avec un dévouement qui l'honore. Voulez-vous savoir le véritable malheur de la Corse dans le temps où nous vivons ? Elle dépense *un million* par an, et ne rapporte pas *quatre cent mille francs*.

O.

LONDRES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

Histoire. — *Italy*, par Spalding. — *Customs and Manners of ancient OEgyptiens*, par Wilkinson. — Etnographie. — *The Zincali of Spain*, par Borrow. — *History of the Duelling*, par le docteur Millingen. — *Ireland*, etc., par M. et Mrs Hall. — *Belgium*, par J.-E. Tennent.

Les études historiques ont produit un certain nombre d'ouvrages dont je dois citer les plus importants. L'*Edinburgh Cabinet Library*, déjà riche de plusieurs bons résumés, a publié, il y a quelques jours, trois volumes sur *l'Italie et les îles Italiennes*, par William Spalding, professeur de rhétorique à l'université d'Édimbourg. Ce travail, partagé en quatre grandes divisions, embrasse l'histoire de l'Italie ancienne. La première commence aux Étrusques et autres prédécesseurs des Romains, pour ne s'arrêter qu'à la décadence de l'empire dont elle nous offre le rapide tableau. Le moyen-âge remplit la seconde et la troisième, consacrées l'une au temps de désordre et d'anarchie (de l'an 476 à l'an 1000), l'autre à cette brillante époque (1000-1500) où l'on voit la liberté, le commerce, la navigation, grandir au sein des républiques italiennes, et la littérature y

semer des monuments éternels sur d'éternelles ruines. Enfin la dernière division nous conduit à l'époque actuelle, histoire de honte et de lente dégradation.

Il est assez remarquable que, dans une œuvre composée par un littérateur de profession, la portion la moins bien faite soit justement celle qui touche de plus près à la littérature. Cela est pourtant ainsi, et (non sans surprise) j'ai constaté la supériorité des chapitres consacrés aux beaux-arts, dont il semblerait tout d'abord que M. Spalding doit être un mauvais juge. Mais le mérite principal du livre est d'avoir réduit en une compilation facilement populaire le résultat de lectures immenses et singulièrement raffinées. Les classiques, leurs premiers scholiastes, leurs érudits commentateurs, n'ont pas seuls été consultés. M. Spalding a écrêmé en outre les innombrables travaux de l'Allemagne moderne. Tout cela serait peu de chose, sans la netteté d'esprit qui lui a permis de choisir ses documents et d'en obtenir une série de déductions très-précices sur l'état de la société italienne, successivement transformée.

Sir J. Gardener Wilkinson est un des archéologues anglais les plus distingués. La première série de son ouvrage sur les *Mœurs et coutumes des anciens Égyptiens* avait déjà excité l'admiration de nos savants. La seconde, récemment parue, n'est pas moins importante. Elle traite plus spécialement de l'agriculture et de la religion égyptiennes, sujets moins populaires que les détails relatifs à la vie privée des Égyptiens (c'était le sujet des premiers volumes), mais d'un intérêt plus sérieux.

Tout le système agricultural de ce peuple roulait sur les inondations périodiques du Nil, sans lesquelles le pays n'eût été que marais et solitudes, comme les deltas du Niger et du Gange. De là nécessité pour les habitants d'aviser à l'irrigation égale et bien entendue de leur territoire, au moment où il se trouvait envahi et fertilisé par leur grand fleuve. De là aussi l'impérieux besoin d'assigner aux propriétés des limites assez stables pour braver l'effort des flots. La géométrie naquit bien vite de cette double nécessité. L'astronomie, la météorologie, devinrent avec la même promptitude des sciences pratiques, parce qu'elles se rattachaient de près à cette grande question de l'inondation qui chaque année tenait en suspens les destinées de tout le

peuple. Un système de cultures alternées était sorti de cet·état de choses; et lorsqu'il y a une centaine d'années, les agronomes anglais crurent, en proclamant une théorie analogue, annoncer au monde une découverte immense de l'humaine sagesse, ils ne faisaient que revenir à une tradition contemporaine des Pharaons. Au reste, il est merveilleux de voir combien coûte de siècles la découverte la plus simple. Les Égyptiens n'avaient d'autre méthode pour séparer les grains de l'épi, que de le faire fouler sous les pieds de leur bétail. C'est ainsi (malgré les pertes énormes dont une telle méthode est la source), c'est ainsi qu'a fait toute l'antiquité; c'est ainsi que cela se pratique en Orient. Le fléau, cet instrument grossier, doit donc compter pour un effort d'invention tout-à-fait remarquable; on sait cependant qu'il laisse beaucoup à désirer comme perfection de résultats. Les cultivateurs asiatiques ne s'en servirent d'ailleurs jamais, car il leur eût imposé une trop grande fatigue musculaire. Quant aux machines qui ont perfectionné le travail dont nous parlons, elles datent à peine de quelques années, elles sont nos contemporaines. A combien de tristes idées n'est-on pas conduit lorsqu'on voit le progrès suivre si lentement sa route, en pareille matière, si simple et si pratique ?

Sir Gardener Wilkinson ne se borne pas, dans ses recherches, à explorer le passé. Il a visité les lieux dont il parle, et son expérience personnelle lui sert à critiquer des documents souvent erronés. C'est ainsi, par exemple, qu'il fait justice des idées si répandues sur les dangers d'un voyage dans le désert. Nous trouvons à la suite d'une description géologique :

« Par ce qui vient d'être dit, on a pu voir que les oasis ne sont pas des quartiers de sol fertile dont serait semée une plaine sablonneuse, mais de simples affaisements du terrain qui, dégageant la couche supérieure des fragments calcaires dont elle est obstruée, permettent à l'eau de se faire jour. Le désert n'est pas non plus cette effroyable accumulation de sable que l'on suppose avoir englouti un pays autrefois fertile, et où le voyageur, réduit, pour toutes traces, à quelques rares oasis, court risque de périr comme l'armée du roi Cambyse. Cependant voilà des notions bien antiques et qui se sont perpétuées depuis Hérodote jusqu'au voyageur qui, de nos jours, limite à la vallée du Nil ses timides excursions. A en croire Strabon, il faudrait même

une assez bonne dose de courage pour visiter la place où Memphis s'éleva, car on risquerait d'être emporté par les redoutables tourbillons qu'il décrit en termes si emphatiques.

« Mais Strabon, comme tant d'autres voyageurs, voulait avoir couru des dangers. Les anciens, d'ailleurs, s'alarmaient volontiers des moindres phénomènes de la nature. C'est de leurs terreurs que date celle qu'inspire encore aujourd'hui le simoun. En réalité, le simoun est un vent fort incommode. Les caravanes, si elles s'obstinent à marcher au milieu des tourbillons de poussière qu'il soulève, peuvent s'exposer à perdre leur route, et par conséquent à périr dans un pays où l'eau manque absolument. C'est là tout. Il est parfaitement faux que, par lui-même, le simoun ait jamais tué personne, ainsi qu'on a voulu le faire accroire. J'en parle par expérience, après avoir été plusieurs fois exposé à ses plus violents ouragans, dans les plus arides parties du désert; et je puis dire que les livres ont prodigieusement exagéré ces inconvénients; qui n'avaient cependant pas besoin de l'être. »

Notre écrivain justifie dans un autre passage le culte égyptien de toutes les monstruosités qu'on lui a prêtées. Il établit fort bien à ce sujet que les divinités égyptiennes n'avaient pas, comme celles de la Grèce ou de Rome, une existence en quelque sorte positive et individuelle. C'étaient autant d'emblèmes extérieurs, destinés à rappeler des dogmes purement métaphysiques, lorsque le peuple ignorant leur portait un culte direct et n'allant pas au delà de ces emblèmes, il commettait une erreur grossière sur laquelle devaient renchérir encore les étrangers admis à d'imparfaites imitations. Ceux-ci allaient en effet jusqu'à prendre à la lettre certaines cérémonies énigmatiques, dont ils traduisaient en réalités obscènes les rites purement spéculatifs, faussant alors le but des institutions religieuses et les avilissant jusqu'au ridicule.

C'est aussi de la perversion de quelques allégories sacrées mal interprétées par les Romains et les Grecs, qu'est venue cette croyance si défavorable pour les prêtres de Memphis, à qui l'on reprochait les infamies les plus révoltantes, commises, disait-on, à l'ombre des autels. Cette fausse opinion s'accrédita surtout à Rome, où les adorateurs d'Osiris importèrent les plus abominables excès. Doit-on les accuser néanmoins d'avoir vo-

lontairement falsifié les cérémonies de ce culte. Je ne le crois pas. Mais ils l'avaient recueilli, déjà corrompu, dans Alexandrie, ville aussi grecque qu'égyptienne. Et comment s'y était-il si fortement altéré? Je viens de le dire : par suite de l'inintelligence des initiés étrangers. Il n'est pas prouvé, en effet, que les Égyptiens aient jamais pratiqué les cérémonies qui leur ont été tant reprochées. Si quelques-uns de leurs rites avaient une forme extérieure digne de réprobation, ils le devaient à l'habitude où l'on était en Égypte de figurer par des emblèmes quelquefois trop directs les idées abstraites auxquelles on prétendait rendre hommage. Ainsi le principe générateur de la nature avait chez eux pour symbole les organes de la génération humaine. Les Égyptiens versés dans la connaissance de leur religion ne s'y trompaient pas. Moins subtils, les Grecs et les Romains ne remontaient pas au principe immatériel, et acceptaient l'image physique avec toutes les conséquences du culte qui lui était rendu. Ils adoraient l'agent et non la cause. De là, toutes ces scènes révoltantes qui dégradaient la religion et corrompaient l'intelligence humaine, d'autant plus déplorables qu'il est dans la nature des hommes de pousser à bout les excès qu'ils croient sanctionnés par la divinité.

Voulez-vous maintenant que je vous signale une de ces publications vraiment curieuses dont les habitudes errantes de la nation anglaise lui assurent le monopole? Ce sont deux volumes édités par le libraire Murray. Le titre vous dira ce qu'ils peuvent renfermer. Il est ainsi rédigé : « *Les Zincali, détails sur les Bohémiens d'Espagne,* avec une collection originale de leurs ballades et de leur poésie, et un dictionnaire de leur langage. »

L'auteur, M. George Borrow, est, ou plutôt a été, un des agens de la société biblique (*British and Foreign Bible Society*). Par un assez singulier hasard, lorsqu'il fut envoyé dans la Péninsule, il se trouvait avoir fait de l'argot bohême une étude toute spéciale, étude d'autant plus complète qu'il l'avait perfectionnée en fréquentant les *gypsies* anglais, les *ziguenens* allemands, les *chingani* hongrois et les *zigani* russes. Aussi possédait-il parfaitement le *rommany* (c'est ainsi que se nomme leur dialecte), lorsque, pour la première fois, à Badajoz, en 1836, assis devant la porte d'une auberge, il vit passer deux hommes qu'il reconnut à leurs traits pour des *gitanos* pur sang.

Un mot lui suffit pour les arrêter. Ils s'approchèrent de ce frère inconnu, et dès le lendemain un bruit se répandit dans la *gitaneria* de Badajoz, qu'un Anglais parlant le rommany le plus pur venait d'arriver en Espagne. Dès ce moment la chambre du voyageur ne désemplit pas. Il n'était Zincali si timide ou si mal vêtu qui ne se crût à y être accueilli des droits incontestables. En revanche ils ne traitèrent pas leur frère comme un vil *busno* (un chrétien), comme un *sang blanc*. Ils lui ouvrirent leurs cœurs sans réserve et répondirent à toutes ses questions. Notre biblique agent aurait bien voulu faire tourner au profit de sa mission une si honorable confiance; mais il avait affaire à des gens trop positifs, trop préoccupés de spéculations plus ou moins légitimes, pour prêter l'oreille à ses homélies. Ce n'est pas l'adresse qui lui manquait. Aussi, tout d'abord, il voulut les prendre par le côté le plus accessible de l'humanité, l'amour-propre d'auteur. Après les avoir flattés en leur prouvant que leur jargon, méprisable même à leurs yeux, était pourtant susceptible d'être écrit et conservé, il les priait de l'aider à traduire exactement soit une prière de l'église chrétienne, soit une parabole de l'Évangile, le *Credo*, par exemple, l'histoire de Lazare ou celle de l'Enfant prodigue. A cela ils se prêtaient volontiers. Chacun fournissait son contingent de synonymes et d'interprétations. Mais là, s'arrêtait leur complaisance; et quant à extraire la moindre morale des saints récits, ils n'y songeaient seulement pas, et ils ramenaient aussitôt la conversation sur les sujets de leur choix: *sobre las cosas de Egypto*, comme ils les appelaient eux-mêmes.

A Madrid, M. Borrow trouva quelques femmes mieux disposées à l'écouter, et il organisa des *tertulias* religieuses qui se renouvelaient deux fois la semaine. Mais, à en juger par les portraits qu'il nous fait de ses visiteuses, elles n'ont pas dû profiter beaucoup de ses enseignements pieux. C'était une sorcière, la Pepa, vivant de bonne aventure et d'escamotage; la Chicharona, sa belle-fille, grasse et joyeuse personne aux manières élégantes, « quoi qu'elle passât, nous dit M. Borrow, pour la plus renommée tueuse (le mot anglais, bien plus énergique, est *she thug*) de tous les faubourgs de Madrid » Pepa, de plus, avait deux filles : l'une d'elles, d'une beauté remarquable, était appelée *la Tuerta*, parce qu'elle était borgne;

l'autre, à peine âgée de treize ans, avait aussi son surnom : on l'appelait *la Cadasmi* (*le Scorpion*), à cause de la méchanceté précoce dont elle donnait parfois des preuves.

Il va sans dire que les visites de ces dames ne scandalisaient pas médiocrement le quartier. « Mes voisins, dit M. Borrow, ne comprenaient rien à leurs allées et venues. Ils en demandaient souvent le motif, et mes explications étaient loin de les satisfaire. — Les convertir! prendre soin de leurs âmes! Des âmes de gitanas! s'écriaient-ils frappés de stupeur... *disparate* ! Ce compère-ci est un gueux... un *bribon*. D'ailleurs, c'est un Anglais... Il n'est seulement pas baptisé... Que va-t-il se mêler de conversions? Non, non... Il y a d'autres causes à leurs visites. Il fait sans doute de mauvaises *onces,* qu'elles emportent et font circuler... Comme s'il n'y avait pas déjà bien assez de fausse monnaie à Madrid! »

Ces malveillantes interprétations ne décourageaient point notre missionnaire, qui, dans ses diverses excursions sur le sol ibérique, allait de préférence loger dans les *ventas* tenues par les zincali. On se fait aisément une idée de tous les accidents que devaient amener de pareilles tournées. Mais il faut les entendre conter en détail par notre modeste et véridique écrivain.

Ses aventures personnelles ne forment qu'un tiers de l'ouvrage. Elles sont précédées par un *Essai historique* sur les bohêmes, le plus détaillé, le plus complet et le plus intéressant qu'on ait encore écrit. Le second volume est un traité du dialecte rommany et de la poésie des gitanos. S'il est permis d'en juger par cinquante pages d'extraits (texte et traduction en regard), ces poésies ont toute l'originalité qu'on doit attendre de compositions toujours improvisées sur la guitare, par ces bandits à demi sauvages, dans les intervalles paisibles de leur existence vagabonde.

Voici quelques-unes de leurs stances, prises au hasard dans plusieurs chansons :

Me chalo de mi quer,	Je suis sorti de chez moi ;
En l'ulicha m'ust a laron.	Ils m'ont mis dans un cachot.
Ampenado de los busnés	— Voilà le chef bohême
Este calo ha senado.	Arrêté par les chrétiens.

Me sicobaron del estaripel,
Me ligueron al libano.
Ampenado de los busnès
Este calo no ha sinado.

Ils m'ont tiré de la prison
Et m'ont conduit à l'écrivain.
— Ce n'est pas le chef bohême
Que les chrétiens ont pris.

Toda la erachi pirando,
Emposuno, emposuno,
Con las acais pincherando,
Para dicar el busno
Que le dinele con el chulo.

Toute la nuit, sans rien dire,
J'ai tourné, tourné, tourné,
Guettant avec mes yeux
Pour voir ce chien de chrétien
Et l'éventrer avec mon couteau.

No hay que liguerele las nuevas
A la chabori de min dai
Que en el tristo de vio
Me sinelon nicabando la metope.

Personne n'ira-t-il dire
A la fille de mon père
Que dans cette triste cellule
On m'a mis en attendant ma mort.

. . . .

. . . .

Por la ulicha van beando
Vasos finos de cristal;
Dai merca, mangue uno,
Que lo camelo estrenar.

Par la rue ils vont vendant
De beaux vases en cristal fin;
Bonne mère, achètes-en un,
J'aimerais à le remplir.

No camelo romi
Que camela chinoro;
Chalo por las cachimanis
Beando el penacoro.

Je n'aime pas une femme
Qui dorlotte son enfant;
Et m'en vais par les tavernes
Pour y boire à plein cœur.

Voici qui est plus sentimental :

Si pasaras por la cangri
Trin bergis despues de mi mular,
Si araqueras por min nas
Respondiera mi cocal.

Si tu passais près de ma tombe
Trois années après ma mort,
Et si tu prononçais mon nom,
Mon squelette répondrait.

Si tu te romandinaras
Y io le supiera,
Io vesteria todo min trupos
De bayeta negra.

Si tu te remariais
Et que je vinsse à l'apprendre,
Je couvrirais mes os
D'un linceul noir.

Bon pour un mort ; mais le vivant dit autre chose :

La romi que io camelo,	La fillette que j'aime,
Si otro me la camelara,	Si un autre me l'aimait,
Sacarca la chuli	Je prendrais mon couteau
Y la fila le cortara,	Et je lui couperais le sifflet,
O el me la cortara a mi.	Ou il me le couperait.

Je vous donne ainsi, très à la hâte, les impressions que m'a laissées une première lecture ; mais j'espère bien revenir avec plus de détails sur l'ouvrage de M. Borrow, l'un des plus amusants qui se soient depuis longtemps publiés à Londres.

L'*Histoire du Duel*, par le docteur Millingen, doit le jour au succès d'un premier ouvrage publié par le même auteur sous ce titre : *Curiosités de la médecine pratique*. Mais il s'en faut que la nouvelle compilation vaille la première. L'auteur ne s'est guère donné la peine de récrire, ou même de coordonner ses matériaux, et c'est à peine si, de temps à autre, il hasarde ses opinions sur le duel en général ou sur les particularités de ceux qu'il raconte. En principe, notre docteur, partageant en cela une opinion très-répandue, ne pense pas que la loi puisse mettre obstacle aux duels. Je suis d'un avis tout à fait opposé. La loi, rigoureusement appliquée, arrêterait les duellistes (et le nombre en est grand) qui ne se soucieraient pas de courir à une mort certaine. Mais une telle législation n'irait à rien moins qu'à substituer l'assassinat au combat singulier, et c'en est assez pour qu'on ne désire pas qu'elle s'établisse. L'état actuel des choses me paraît fort convenable. La mort donnée dans un duel est réputée meurtre ; l'envoi d'un défi est puni par les tribunaux civils. Le statut de la reine Victoria est formel à cet égard, et si on l'appliquait aux lords comme à tous les autres citoyens, nous n'aurions rien à réclamer. Mais patience : la réforme de notre pairie sera un jour ou l'autre remise en question, et le procès de lord Cardigan ne sera point un souvenir perdu pour ceux qui la discuteront.

Les historiettes rappelées par le docteur Millingen sont presque toutes trop connues pour me fournir le moindre extrait.

J'en excepte cependant celle-ci, qui se rattache aux réformes de l'empereur Joseph II en matière de duel. Informé qu'un de ses officiers en avait souffleté un autre, il les fit arrêter tous les deux. Le lendemain, à la parade, l'empereur parut sur le balcon de son palais, accompagné de l'offensé qu'il embrassa cordialement, cependant que le bourreau souffletait l'agresseur qu'on avait conduit sur un échafaud dressé au milieu de la place. Ce dernier fut ensuite enfermé dans une forteresse pour le reste de ses jours.

Les souvenirs personnels du docteur sont parfois consignés dans son livre avec une naïveté singulière. Il rappelle par exemple l'exaspération des officiers français qui, à Bordeaux, en 1815, se rendaient chaque jour sur le quai pour y provoquer les militaires de leur grade appartenant à l'armée anglaise. « Ceux-ci, poursuit le docteur, avaient souvent l'imprudence d'accepter les défis qui leur étaient portés; mais la fortune des armes leur était en général favorable. Leur force de corps et *leur complète ignorance des règles du duel* leur donnaient un avantage marqué. Presque toujours ils fondaient sur leurs adversaires sans se mettre en garde, et, profitant de leur surprise, les jetaient bas. En vain les Français réclamaient-ils contre cette violation des *règles de l'escrime*, qu'ils appelaient un mauvais jeu : nos seconds ne manquaient jamais d'apporter des pistolets et menaçaient sans cérémonie de faire sauter la cervelle à quiconque se mêlerait d'intervenir. Après quelques épreuves de ce genre, la *furia francese* s'apaisa. »

Puis quelques pages plus bas :

« Un soir, au petit théâtre de la Gaieté, qui était alors sur les allées de Tourny, un conflit terrible s'engagea entre les officiers des deux nations. Les nôtres étaient sans armes, ce qui n'empêcha pas les Français de tirer l'épée. Il fallut bien se défendre, et ce fut en brisant les bancs et les chaises que nos officiers s'en procurèrent les moyens. Par un assez singulier hasard, j'eus le bonheur d'arrêter les suites de cette collision. Entouré, assailli, au sortir du théâtre, par un certain nombre de nos ennemis, je leur répondis avec sang-froid : que, si j'avais offensé quelqu'un d'eux, j'étais prêt à lui en rendre raison; mais qu'il était absurde de faire d'une guerre nationale un motif d'hostilités privées. J'insistai sur les rapports bienveil-

lants de nos armées respectives pendant toute la guerre de la Péninsule, et rappelai à mes auditeurs combien de fois, réciproquement, nous avions porté secours et assistance aux prisonniers et aux blessés ennemis. Les officiers m'écoutaient avec beaucoup d'attention. Quand j'eus à peu près fini, l'un d'eux vint m'embrasser au nom de tous, reconnaissant qu'ils avaient tort; et, bon gré mal gré, ils m'entraînèrent dans un hôtel où nous soupâmes ensemble. Le lendemain, il ne restait pas à Bordeaux un seul officier bonapartiste. »

Je laisse à votre amour-propre national le soin de mettre en regard les deux passages que je viens de citer.

Le grand ouvrage de M. et Mistress S. C. Hall sur *l'Irlande*, se continue avec activité. La quatrième livraison a déjà paru, et la beauté des gravures comme l'intérêt du texte semble promettre à cette publication un heureux avenir. Une critique sévère peut cependant reprocher aux deux auteurs de négliger trop la partie sérieuse de leur travail. Cinq voyages en Irlande auraient dû les mettre à même d'offrir à leurs nombreux lecteurs des détails statistiques plus abondants, un plus grand assemblage de documents inédits sur l'état de ce malheureux pays. Jusqu'à présent je n'ai remarqué qu'un seul chapitre véritablement intéressant sous ce rapport, c'est le compte rendu des progrès de l'association de Totale Abstinence, fondée à Cork, en 1838, par M. Mathew. Ce citoyen recommandable était loin de s'attendre à la rapidité de son succès, et il a dû être tout aussi surpris qu'un autre, en voyant se grouper autour de lui non pas des centaines ou des milliers de prosélytes, mais des millions. Au 10 octobre dernier, la liste des personnes qui ont juré de s'abstenir totalement de l'usage des boissons spiritueuses, comptait deux millions cinq cent trente mille noms. M. Mathew affirmait et pouvait probablement prouver que jusqu'au 22 septembre même année aucun des membres de l'association n'avait été traduit, pour crime ou délit, devant les jurés. M. et Mistress Hall attestent, de leur côté, les heureux résultats de cet élan populaire dirigé vers un but si bien choisi. La dernière fois qu'ils ont parcouru l'Irlande (10 juin au 6 septembre 1840), ils n'ont rencontré que six personnes dont la raison parût troublée par l'abus des liqueurs fortes; et cela dans les mêmes comtés où deux ans auparavant ils avaient

été témoins de mille scènes d'ivrognerie. Les bateliers de Killarney, renommés par leurs orgies et leur humeur querelleuse, étaient devenus aussi doux que l'eau du lac, à laquelle ils se sont volontairement réduits. Jamais nos voyageurs ne purent leur faire accepter une goutte de whiskey, dont ils avaient fait provision. Il fallut y substituer du café, qui sembla fort agréable à ces braves gens.

Parmi les légendes populaires dont Mistress Hall me paraît avoir fait une ample collection, les plus divertissantes sont celles dont le héros est ce lutin malicieux que Shakspeare paraît avoir emprunté à la verte Erin. Le Pooka (*Puck*) joue niche sur niche aux villageois qui, le soir, la tête un peu dérangée par un coup de trop, s'oublient le long des chemins. Ceux-ci se vengent quelquefois. Du moins, l'histoire suivante semble le prouver. Elle fut racontée à nos voyageurs par un parent du personnage que nous allons y voir figurer.

« Mon cousin Jerry Deasy, commença le narrateur, est celui qui a fait au même le Pooka. Et c'est plus qu'on n'en peut dire d'aucun de nos gens, d'ici à la Grande-Chaussée. Quel courageux garçon cela faisait! Dans les foires, vous n'auriez pas trouvé son pareil pour briser une tête, dompter une fille, ou rompre les reins d'un cheval. La bouteille seule venait à bout de lui. Et, n'était ce malheureux défaut, il raconterait lui-même cette histoire à vos seigneuries. Enfin, tant y a qu'un beau jour, par une nuit noire, il s'en revenait avec un voisin, tous deux un peu entrepris, et se plaignant beaucoup de la longueur du chemin. Je le crois bien... ils allaient toujours d'un côté à l'autre en zigzag sans avancer beaucoup vers Ballyvourney. Aussi mon cousin, — c'était un drôle de corps s'il en fut : « — Ce n'est pas la *longueur* du chemin qui me fatigue, dit-il, c'est sa *largeur*. » Et il s'alla coucher dans un fossé, d'où il ne voulut bouger, quoi que pût dire son compagnon, qui, le voyant obstiné, s'en alla devant. Eh bien, votre honneur, vous ne me croirez peut-être pas, mais au moment où il allait s'endormir, il entendit quelque chose comme un hennissement. C'est un cheval, pensa-t-il, et il fit un petit clic, clic, pour l'appeler; le cheval arrive; Jerry monte dessus : — Ah houp! dit-il, mais ce n'était pas nécessaire; le Pooka (c'était lui pour sûr) partit comme l'éclair, et les voilà en haut, en bas

des collines, à travers les marais et les rivières, sans compter que, s'il s'offrait un taillis ou un fourré d'épines, le diabolique animal s'y jetait de préférence. Le pauvre Jerry, quoi qu'il fît, ne pouvait l'arrêter, aussi perdit-il bientôt le sentiment de l'existence, et le lendemain il se retrouva brisé, juste à la même place où il avait rencontré cette infernale monture.

» Ma foi, votre honneur, Jerry se tint sur ses gardes, et le premier jour où il alla chez le landlord il ne voulut pas boire, malgré toutes les prières de sa seigneurie. Au retour, á la nuit tombée, lorsqu'il arriva derrière le vieux château, il prétendit que ses jambes ne pouvaient plus le porter, qu'il avait la tête trop lourde pour marcher davantage, et il resta derrière la compagnie. Comme il s'y attendait, le Pooka ne manqua pas d'arriver. — Voulez-vous monter, Jerry Deasy? lui dit-il. Je vous conduirai chez vous. — Et irez-vous doucement? demande le cousin. — Tout doux, tout doux, comme le lait qu'on vient de traire. — C'est bon. — Jerry l'enfourche. Aussitôt, mes amis, notre drôle prend un galop plus rapide que l'éclair sur le Curragh de Kildare. Mais cette fois Jerry était plus fort que lui. Tant que le Pooka voulut courir, mon cousin lui enfonça dans les flancs une paire de gros éperons dont il s'était sagement muni, et de son *kippeen* (bâton d'épines), il le frappa sans relâche sur la tête. Aussi le Pooka devint doux comme un petit agneau et conduisit le cousin à sa porte.

« N'était-ce pas une jolie chose à un garçon tout jeune d'apprivoiser ainsi un Pooka? —Je vous garantis bien que le coquin ne s'est plus retrouvé sur la route de Jerry Deasy, depuis le jour où il fut si bien mené. »

La Belgique, par J. Emerson Tennent, n'est autre chose qu'un pamphlet politique déguisé sous la forme d'une excursion industrielle. L'auteur, whig converti, a dédié à lord Stanley ce livre dont la tendance est de faire ressortir tous les inconvénients que la révolution de Belgique a eus pour le commerce de ce pays. Appliquant ensuite au nôtre les conséquences de sa démonstration, M. Tennent compare la Belgique à l'Irlande et cherche à prouver qu'une ruine immédiate suivrait la séparation vers laquelle O'Connell menace de pousser ses compatriotes.

Par malheur, les raisonnements de M. Tennent sont loin de

s'accorder avec les faits dont il prétend les étayer. Il établit lui-même que la principale cause de la crise qui menace la Belgique industrielle vient d'un excès de production tout à fait irréfléchi, et de la concurrence victorieuse que l'Angleterre et la France ont organisée contre les manufactures belges. La révolution politique est étrangère à ces deux sources de ruine : il il ne faut pas un grand effort de logique pour s'en apercevoir.

Il y a du reste des renseignements assez curieux dans ce voyage écrit avec un certain mérite littéraire. Je ne sais si les manufactures de Seraing et leur ex-propriétaire ont été nulle part mieux *racontés*. Et à ce sujet, M. Tennent examine avec un vrai talent la question si controversée de savoir si la défense d'exporter les machines anglaises a été une mesure nuisible ou favorable à notre commerce. Sa conclusion, appuyée sur des faits nombreux, est contraire à la prohibition absolue. De fait, celle-ci n'a eu pour résultat que l'exportation en Belgique des ouvriers, des capitaux et des instruments de la Grande-Bretagne. Aujourd'hui, sauf une légère différence dans le prix de revient, et un fini que, dans un temps donné, la Belgique acquerra sans aucun doute, elle peut jeter le gant à son orgueilleuse et craintive rivale. L'établissement du Phénix, fondé par M. Huytens Kerremans en 1821, devenu en 1836 la propriété d'une société en commandite, et dirigé constamment par des manufacturiers anglais, peut se comparer sans désavantage aux plus riches manufactures anglaises.

O. N.

LA TRAPPE.

Nous avions quitté Mortagne depuis une heure ; nous venions de laisser derrière nous la forêt du Perche ; nous n'étions plus qu'à une demi-lieue de l'abbaye de la Trappe, et cependant nous n'en découvrions encore ni les murs ni même le clocher.

— Allons ! me dis-je, le monastère s'est fait aussi humble qu'il a pu ; il ne s'est pas, comme tant d'autres, placé sur une montagne avec un portail magnifique et des tours gigantesques pour appeler à lui les voyageurs distraits et les fidèles incertains ; il n'a voulu surprendre ni solliciter personne. C'est de la retraite, c'est de la Thébaïde autant qu'on peut en avoir en France, au XIXe siècle.

Ma tête, comme vous voyez, allait s'exalter. L'imagination, malgré la promesse que je m'étais faite en me mettant en route, commençait à prendre les devants. Je m'en aperçus : Rentrez, rentrez chez vous, folle du logis, m'écriai-je. Vous savez à merveille embellir un voyage ; mais, en vous écoutant, qui peut répondre de résister longtemps au charme de vos mensonges ? — Déjà, en effet, mon imagination me construisait une bien noire et bien effrayante demeure, lorsque mon guide me fit remarquer à notre droite, sur la limite d'une lande inculte entourée de bois, une maison toute blanche et toute neuve, la *Maison-Dieu* Notre-Dame de la Trappe. Rien assurément n'était moins triste, moins lugubre, moins désolé. Il est vrai qu'un soleil splendide éclairait l'horizon, que le ciel était pur, l'atmosphère imprégnée des plus doux parfums, l'herbe

et les arbres du chemin parés de cette fraîcheur odorante qui rappelle si délicieusement la pluie battante et le tumulte d'un orage de la veille.

Je fis presser le pas du cheval, et après quelques instants de marche rapide, nous arrivâmes à la porte du couvent. Je descendis du mauvais char à bancs qui nous avait amenés, et j'entrai sur-le-champ.

J'avais pour le révérend père prieur une lettre de recommandation qui m'avait été donnée par monseigneur de Séez, le plus aimable des évêques de France. Je n'avais pas, je crois, besoin de cette lettre pour être bien accueilli; mais j'étais heureux de lui laisser le soin de *l'exposition* dans la première entrevue. Je la tenais à la main en franchissant le portail. Je la montrai au frère portier; il me pria de le suivre. Je ne jetai sur le frère qu'un coup d'œil rapide sans l'interroger; je ne le regardais en quelque sorte que comme l'enseigne de la maison. Je m'étais promis de voir d'abord avec mes yeux; les questions viendraient ensuite. Quitte à me tromper, je tenais à deviner. Les rectifications ne se feraient pas attendre.

La maison si blanche et si riante que j'avais aperçue de loin et qui est aujourd'hui le monastère proprement dit, se trouve séparée d'une première cour par un mur assez haut. C'est sur cette cour que s'élèvent les parties de l'ancienne abbaye échappées aux ravages de la révolution, et où les trappistes, au retour de l'exil, en 1815, recommencèrent d'abord à se fixer. Là, tout est assez sombre, fort triste et fort négligé. C'est dans ces avant-postes, si je puis m'exprimer ainsi, sur la gauche en entrant, qu'on reçoit les hôtes que la charité seule peut faire accueillir : les vagabonds, les bandits, s'il s'en présente, et les lépreux, s'il y en a encore. Sur la gauche, on vous montre aussi l'ancienne chapelle, l'hôtellerie *intrà muros*, ou l'on héberge les étrangers de quelque recommandation, et les prêtres que l'on envoie ou qui viennent d'eux-mêmes en retraite, puis enfin le laboratoire et la pharmacie. Comme nous traversions la seconde cour, le portier me fit remarquer des frères convers qui conduisaient des bœufs à l'abreuvoir, ou qui portaient à l'étable de la paille et du foin; il me signala le moulin modèle qui fait la meilleure farine du département, et tout près de ce moulin un charmant pavillon où sont accueillis les hôtes que

l'on veut particulièrement honorer. Un immense jardin s'étend à droite et à gauche autour du monastère, et sert avec la cour à l'isoler de tous les autres bâtiments. Le portier sonna avec résolution, comme chez lui; mais on ne nous en fit pas moins attendre quelques instants, et au silence absolu qui succéda au coup de la sonnette, on eût pu croire qu'on avait heurté à la porte d'un tombeau. Cependant tout à coup, sans que nous eussions entendu aucun bruit dans l'intérieur, sans que le monastère eût donné le moindre signe de vie, la porte s'ouvrit comme d'elle-même, et nous présenta un jeune moine entièrement vêtu de blanc, qui baissa la tête, se prosterna à terre sur les mains, et nous dit en se relevant : *Benedicite.* C'est à la Trappe le premier salut qu'on vous rend. Ce moine était fort grand et d'une taille très-svelte, autant qu'on en pouvait juger sous la robe et la coule, cette espèce de burnous. Il n'avait pas de barbe; son air était des plus doux, sa figure des plus fraîches et des plus heureuses, sans la moindre expression d'austérité. Je lui donnai la lettre de monseigneur de Séez, et le jeune frère, après m'avoir conduit dans un cabinet fort étroit qu'on appelle le parloir, me quitta pour remettre cette lettre au prieur, à qui elle était adressée. Je ne vis rien dans le parloir qu'un banc, deux chaises et une pancarte où je lus ce qui suit :

« On évitera la rencontre des religieux autant que possible, surtout s'ils sont occupés au travail.

» Si l'on apercevait un religieux que l'on eût connu dans le monde, il faudrait bien se garder de s'en faire reconnaître, *quand même ce serait un fils, un frère, un neveu.*

» On n'entrera point dans les lieux réguliers sans être accompagné de l'hôtelier.

» Le silence est inviolable à l'église, au réfectoire, au dortoir, dans les cloîtres, au chapitre et dans la cuisine.

» Dans les lieux où l'on peut parler, on le fait en peu de paroles et à voix basse de manière à n'être pas entendu des religieux qui se trouveraient près de là. »

La porte s'ouvrit bientôt, et je vis paraître celui qu'on appelait le prieur. Il m'eût été difficile de le reconnaître pour tel sans l'avoir entendu nommer. Rien ne le distinguait, ni le cos-

tume, ni l'âge, ni l'air d'autorité ou de commandement. C'était un religieux de trente ans à peu près, d'une figure charmante, et qui vint au-devant de moi comme au-devant d'un ami. Il se plaignit de n'avoir d'abord à me donner que quelques instants, parce que les vêpres allaient l'appeler à la chapelle; mais il me pria de lui permettre de s'en dédommager dès qu'il serait libre. C'était l'accueil, c'était la physionomie, c'était la grâce que j'eusse rencontrés dans le monde où l'on a conservé encore les belles traditions de la véritable hospitalité. Mais aussi, à part la robe blanche, la barbe longue, — et encore qui ne porte pas aujourd'hui une longue barbe? — je ne savais plus où trouver le trappiste. A qui donc avais-je connu plus de cordialité, un meilleur choix d'expressions, un empressement plus affectueux? Avant de me quitter, il voulut que je lui promisse de me loger au monastère, non dans l'hôtellerie *intrà muros*, mais dans le pavillon qu'on réservait pour les étrangers de distinction. (N'était-ce pas là un piége qu'il tendait à ma vanité sans y songer?) La voiture, le cheval, mon guide, tout, jusqu'à mon chien, devait être hébergé avec moi. Il eut l'extrême attention de me dire que mon chien pourrait coucher dans ma chambre si je le voulais. Tout cela était offert avec cette politesse pressante à laquelle on ne sait pas résister.

Lorsque enfin il fut bien convenu que j'acceptais: — Le temps presse, dit-il; on va *vous faire la réception*.

Ces derniers mots, prononcés d'un ton assez leste, me firent une impression pénible et gênèrent un instant ma sympathie, car je savais ce qu'était cette réception, et je ne pouvais comprendre qu'on m'annonçât une chose si solennelle, au moins par la forme, avec tant de légèreté. Mais, en y réfléchissant, je me dis que cette chose, sans doute solennelle dans le principe, était devenue une simple formalité, un des articles de la règle qui doit toujours être observée. J'ai eu d'ailleurs plus tard l'occasion de me convaincre que tous les actes du trappiste, excepté la prière et la communion avec Dieu, sont empreints de la façon la plus absolue d'un caractère passif. Il ne fait jamais qu'obéir.

La *réception* se fait sous le vestibule, où le père qui nous avait ouvert s'était déjà prosterné sur ses mains devant nous. Nous retournâmes donc dans ce vestibule. Je crois que je devais

y faire assez singulière figure, mais je n'y restai pas longtemps sans voir gravement s'avancer vers moi deux religieux qui se prosternèrent de tout le corps à mes pieds, me demandant ma bénédiction, et me laissant, je vous jure, pendant que je la donnais, fort embarrassé, et surtout fort humilié de tant d'humilité. Il est d'usage qu'après cette cérémonie, les deux religieux conduisent le visiteur au parloir, où ils lisent pour lui quelques versets de l'*Imitation;* mais la cloche sonnait les vêpres, et les religieux se rendirent en toute hâte à la chapelle. Je suivis les religieux; on me fit monter seul dans une tribune qui sépare la chapelle en deux parties égales, et forme ainsi une espèce de jubé. Cette chapelle est extrêmement simple et presque sans ornements, les règles de l'ordre en excluent l'or et l'argent. Elle est parfaitement propre; on en a posé la dernière pierre, on y a donné le dernier coup de brosse en 1833; elle semble achevée d'hier. Partout ailleurs qu'à la Trappe, elle obtiendrait à peine un regard du touriste. Mais, il faut l'avouer, quand on y a vu les trappistes enveloppés de leurs larges robes blanches, debout dans les stalles de chêne bruni, l'esprit souverainement attentif; quand on y a entendu ce chant grégorien si bien exprimé par toutes les voix qu'un même souffle semble animer, il est impossible de ne pas garder de cette chapelle un profond souvenir. C'est en vain que je guettai un seul regard curieux qui montât jusqu'à moi. Ils étaient tous en Dieu, et rien ne pouvait les détourner du divin entretien. Du reste, point d'exaltation extérieure, point d'élans visibles d'enthousiasme; ils étaient à cette heure sérieux dans leur extase, et gardaient tout entier en eux le feu sacré qui sans doute les brûlait. Les religieux, cependant, ne restent pas immobiles dans leurs stalles; presque à chaque verset des psaumes, au contraire, on se lève, on s'assied, on se tourne de côté, on s'incline; ces mouvements répétés ayant été commandés, dans la crainte que le sommeil ne vienne quelquefois engourdir les paupières de ces hommes pour qui les nuits sont si courtes, et les jours si remplis de fatigue. C'est pour la même raison, que chacun d'eux doit chanter de mémoire, et, s'il se trompe, se punir lui-même à l'instant en touchant le pavé de la chapelle avec ses mains. On ne peut cacher que les erreurs sont assez fréquentes.

L'office terminé, les pères quittèrent leurs stalles l'un après l'autre, sans faire entendre sur la pierre le bruit de leurs sandales, avec le silence vaporeux des ombres qui passent. A la porte de la chapelle, je trouvai un des jeunes moines qui m'avaient fait la réception. Il devait remplir auprès de moi les fonctions d'hôtelier. Comme nous étions sous les arcades des cloîtres, et que dans les cloîtres l'usage de la parole est absolument interdit, il m'exprima par sa pantomime que je devais le suivre sans l'interroger, et nous marchâmes ainsi jusqu'au vestibule. Dès que nous y fûmes entrés, il me dit qu'il était à ma disposition. Je demandai d'abord à faire connaissance avec ma chambre, et à l'instant même il m'en montra le chemin. Mon guide et mon chien y étaient déjà ainsi que mon porte-manteau. Une petite table était dressée au milieu avec un couvert. Un jeune frère convers attendait mes ordres pour servir. Mais je le priai de vouloir bien reculer l'heure d'un repas pour lequel je ne me sentais en ce moment aucune bonne volonté ; et il sortit avec mon guide dont les services m'étaient devenus tout à fait inutiles.

Le père hôtelier m'apprit que cette chambre avait été longtemps habitée par M. de la Forcade, ancien directeur des contributions indirectes, qui avait fait du bien à la maison, où il avait fini ses jours, et dont je verrais le tombeau. Ce M. de la Forcade était un homme d'une haute piété; monseigneur de Séez avait donné l'autorisation de célébrer la messe sur un autel particulier qu'on avait dressé dans un cabinet près de la chambre. M. de la Forcade, qui était devenu infirme, pouvait ainsi faire toutes ses dévotions sans sortir de chez lui.

Après un quart d'heure de repos, nous commençâmes la *visite* en nous acheminant vers la ferme. Ce n'était plus le religieux, à peine entrevu, que j'allais rencontrer sous la robe du moine, mais le fermier, mais le laboureur; le père hôtelier, que j'avais trouvé presque muet sur le trappiste, ne tarissait pas sur le cultivateur. Il me vantait, avec une orgueilleuse satisfaction, les succès que les pères avaient obtenus en rompant avec les vieilles routines de l'agriculture. Et il faut le reconnaître, il n'y eut jamais d'orgueil plus légitime. Ce que l'on a fait à la Trappe est prodigieux. On a réussi dans des défrichements qu'il semblait extravagant d'entreprendre. Il est vrai

que, loin de reculer devant les innovations, on est allé les chercher. Les nouvelles machines que le progrès de l'industrie a produites, on n'a pas craint d'en tenter l'épreuve ; ce qui n'était qu'indiqué, on l'a trouvé ; ce qui était commencé, on l'a fini. Mais aussi, quels admirables instruments ! Dans quel autre lieu rencontrer, avec tant d'intelligence, un zèle si parfait, une obéissance si absolue dans l'ouvrier? En cette maison, vouloir c'est faire. Quand la voix qui a le droit de commander a parlé, elle est sur l'heure obéie. Il est vrai qu'elle ne parle point au hasard. Si, dans ces travaux de tous les jours, aucun des frères ne peut demander et ne demande le travail qu'il aime et qu'il sait faire, croyez bien cependant que c'est à ce travail qu'il sera destiné. Ce n'est point pour le bien de l'ouvrier, comme chez Fourier, mais pour le bien de l'ouvrage, que la volonté souveraine a recherché l'attrait naturel dans la distribution du labeur.

— Quelque dur, quelque pénible qu'il fût, il est probable que le travail serait supprimé à celui qui l'accepterait comme un plaisir, me dit le père hôtelier; personne ne doit avoir ici une jouissance, un bonheur qui lui soit personnel, en dehors des joies infinies qu'il trouve dans le commerce de Dieu.

— Ainsi donc, mon père, répondis-je, si les fonctions que vous exercez en ce moment auprès de moi vous procuraient quelque distraction agréable, ne pouvant nier cette distraction, ni vous y refuser tant que vous demeurez, vous devriez donc à l'instant vous enfuir à toutes jambes et me laisser seul?

Cette question le fit sourire.

— Tenez, repris-je, il y a en toutes choses, dans les meilleures même, des extrémités qu'on n'a pas prévues et qu'il est impossible d'accepter.

Nous étions en ce moment dans le jardin. Un frère convers y était occupé à détacher d'un poirier quelques feuilles qui nuisaient à la maturité du fruit. Il ne jeta pas un seul regard sur l'étranger qui passait si près de lui, mais il me sembla reconnaître sur sa figure cette expression glorieuse et satisfaite particulière aux horticulteurs dont les espérances sont réalisées. Je fis remarquer ce frère au frère hôtelier, et je lui dis :

— On a beau faire, on ne meurt jamais tout vivant. Le monde et ses plaisirs, les hommes et leurs passions, vous pouvez vous

en séparer par un mur assez épais pour qu'aucun retentissement du bruit qui se fait derrière n'arrive plus jusqu'à vous ; mais vous n'empêcherez pas le chant de l'alouette de faire chanter votre cœur, le soleil du printemps de réchauffer votre sang, vos regards de se reposer au moins un instant avec amour sur cette fleur que Dieu a fait éclore pour tout le monde, pour vous comme pour moi, mon père.

Il tourna la tête d'un air de doute, mais comme s'il eût craint d'entrer en discussion :

— Ne trouvez-vous pas, me dit-il, cette cressonnière admirable ?

— Sans doute, répondis-je avec indifférence.

— Et nos fromages de Gruyère que je vous ai montrés dans la laiterie, vous les avez à peine regardés. La laine si remarquable de nos moutons n'a pas fixé votre attention. Notre moulin, le plus beau moulin, le seul moulin du département de l'Orne, le batteur qui fait avec trois hommes l'ouvrage de quatre-vingts, et qui eût mérité à lui seul la visite dont vous honorez la maison, rien n'a pu vous captiver; qu'êtes-vous donc venu voir à la Trappe?

— Le cœur des religieux, allais-je répondre; mais je me rappelai que c'était là un livre où chacun avait bien le droit de ne pas laisser lire, et qu'on allait sans doute me fermer si j'annonçais ainsi le désir de l'interroger. Je me trompais, on ne fait à la Trappe aucun mystère de ses pensées ou de ses sentiments, mais seulement on ne croit plus que cela vaille la peine d'être étudié. Comme religieux, les pères s'imaginent qu'ils sont bien moins dignes d'étonnement que comme agriculteurs, ils pensent que la ferme modèle doit attirer plus de visites que le couvent.

Nous entrâmes dans le cimetière sans sortir en quelque sorte du jardin, car il n'en est séparé que par une grille de bois. Resserré dans un carré que ferment sur trois côtés les arcades des cloîtres, le cimetière est petit, froid, sec. Pas un arbre et pas une croix ; la pierre blafarde du tombeau de M. de la Forcade ne rappelle que la condition d'un legs. La chapelle sépulcrale de l'abbé de Rancé ressemble à une guérite. La mort y est anonyme, sans poésie, et traitée comme la chose la plus vulgaire de la vie. Je m'imagine que vous ne croyez plus à la fable

de cette fosse dont chacun enlève tous les jours une pelletée de terre en la creusant pour son compte. Voici la vérité : à côté de la dernière qui s'est refermée, il y en a une qui reste toujours à moitié ouverte jusqu'à ce que la mort la remplisse. Le gazon épais qui recouvrait celle que j'y vis m'attesta qu'elle n'était pas ouverte d'hier. Si l'on meurt bien, l'on meurt peu à la Trappe. L'on vit faible si vous le voulez, quelquefois défaillant, mais on vit longtemps. Vous n'avez là aucune des causes qui ruinent si souvent la santé : ni la table, ni le jeu, ni les soucis, ni le plaisir. On n'y a, par exemple, jamais entendu parler d'apoplexie.

Le chauffoir touche au cimetière. Que vous dirai-je de cette salle humide, noire et triste, d'où le soleil en la saison d'été semble douloureusement exilé, où durant l'hiver le feu doit refuser de s'allumer, et qui pour tout ornement m'offrait les tabliers bleus des frères convers suspendus au-dessus de quelques paires de sabots égarés? Hélas! à peine entré, je voulais déjà sortir; mais le père hôtelier me retint sur le seuil de la porte pour me faire lire le règlement. J'y remarquai que, le chauffoir étant destiné seulement à protéger les frères contre les rigueurs d'un froid excessif, il ne faut par conséquent s'approcher du feu qu'après avoir eu le sang à moitié gelé dans les veines; que personne ne doit s'asseoir près du foyer, et jamais n'y demeurer même debout pendant plus d'un quart d'heure, sans donner l'occasion très-légitime d'être *proclamé au chapitre des coulpes*. Je vous parlerai tout à l'heure de cette proclamation.

— Et proclame-t-on souvent, mon père?

— Presque jamais, me répondit l'hôtelier.

La dureté de la règle me transit et effraya la vocation qui commençait à poindre en moi. Les saints de la Thébaïde ne dormaient certes pas sur des lits de roses, mais pour plus d'un peut-être c'eût été une épreuve fatale qu'un hiver passé sous notre ciel avec la nécessité d'en subir les rigueurs, à peu près sans défense.

Le père hôtelier me fit aussi traverser la cuisine, mais je n'en parle que pour mémoire. J'y trouvai deux frères convers qui me laissèrent passer sans me voir et peut-être sans m'entendre. Jusqu'à ce moment je n'avais vu au travail que des frères con-

vers ; j'en fis la remarque à l'hôtelier. Il me répondit que les pères, destinés à chanter les louanges du Seigneur sept à huit heures par jour, ce qui n'est pas un travail sans doute, mais ce qui *peut devenir une fatigue,* n'arrosaient la terre de leur sueur qu'à l'époque de la récolte, que hors ce temps ils étaient presque toujours consacrés au service spirituel de la maison.

— C'est encore à un frère convers qu'est confié le soin de veiller les malades, dit-il en ouvrant la porte de l'infirmerie.

Il n'y avait dans cette infirmerie ni infirmiers ni malades, et je m'y serais à peine arrêté quelques instants, si la lecture du règlement ne m'eût retenu. Il est dur aussi, celui-là. Avant tout, l'infirme doit aimer son infirmité. Il ne se bornera pas à dire : Non, douleur, tu n'es pas un mal. Il faudra qu'il ajoute : Je te bénis, douleur, car tu es un bien. Il ne témoignera jamais qu'il désire de la viande ; l'usage en est quelquefois permis, non le désir, et encore après avoir eu six ou sept accès de fièvre. Quant aux confitures et autres douceurs, il doit en oublier jusqu'au nom. C'est à peine s'il est permis d'accepter les remèdes où le sucre entre nécessairement. Du reste, sous peine d'être *proclamé*, l'infirme, en prenant une médecine, ne peut pas donner une seule marque de répugnance. Il ne doit s'informer ni de la composition du remède, ni de l'état de sa santé, ni des progrès de sa maladie. A quoi bon, d'ailleurs ? La cendre et la paille qu'il voit préparer par l'infirmier en disent bien assez, sans doute. A la Trappe, la mort ne surprend personne. On l'a vue venir de loin, de près on la regarde en face ; point d'amis qui vous la cachent en vous cachant leurs larmes. Le médecin lui-même vient vous dire que votre dernière heure va sonner. Allons, il faut revêtir pour la dernière fois cette robe et cette coule dans lesquelles vous allez mourir, et qui vous serviront de linceul. On vous portera ensuite, au milieu de vos frères, sur cette cendre, sur cette paille qui vous attendent, et c'est votre voix déjà éteinte qui se ranimera pour chanter la prière des agonisants.

Je n'ai point assisté à ces saintes et barbares funérailles ; mais, pendant que le père me les racontait, je m'en faisais une saisissante image. Je voyais le trappiste la face nue, chrétien héroïque, expirant sans crainte sous les yeux de tous ; je le voyais conduit sur les bras de ses frères jusque dans la tombe

qu'il avait peut-être lui-même creusée ; puis j'entendais ces frères, prosternés sur la fosse remplie, pousser d'une voix forte ce cri de miséricorde et d'adieu : *Domine, miserere super peccatore.*

Le dortoir que je visitai ensuite est divisé en un grand nombre de cellules. Chaque frère, autrefois, couchait sur la planche ; la règle depuis s'est un peu adoucie ; il y a maintenant un matelas sur cette planche. Le trappiste y dort tout habillé ; il faut bien qu'au premier son de la cloche il soit prêt à se rendre où il est appelé. Rien à signaler dans ce dortoir, qu'une forte odeur de laine trempée de sueur. Il est vrai que cette odeur, on la rencontre à peu près partout : le trappiste vit et meurt dans la laine.

Il ne me restait plus à visiter que la salle du chapitre. Hélas ! comme les divers compartiments qu'on m'avait déjà fait parcourir, elle méritait à peine le regard que je fus forcé d'y jeter. A la Trappe, les lieux n'empruntent aucun prestige aux cérémonies qu'on y célèbre ; rien ne rappelle ces cérémonies, rien ne les fait revivre. Ces murs impassibles n'en gardent pas même l'empreinte, ces plafonds toujours muets n'en murmurent pas même l'écho affaibli. Il y a une heure de la journée cependant où, dans cette salle du chapitre, maintenant morne et silencieuse, il se passe une des scènes les plus dramatiques de la vie du cloître. Tous les religieux sont rassemblés; les règles de l'ordre sont lues à haute voix. — Les avez-vous tous fidèlement observées, mes frères? Allons, il faut qu'à l'instant chacun s'interroge, qu'il interroge son frère, et qu'il s'accuse ou qu'il accuse son frère, si son frère est coupable. Mais il faut surtout que la charité n'ait point à souffrir de ces dénonciations, il faut que l'accusateur soit plus humilié que l'accusé qui le remercie ; car ce n'est point pour blesser son frère qu'on proclame son frère, dit la règle, mais pour l'avertir et le mettre en garde. D'ailleurs, c'est avant tout pour maintenir la discipline que la règle a ainsi parlé; car les fautes extérieures, c'est-à-dire les fautes contre la discipline, sont les seules que l'on proclame ; les autres, s'il s'en commet jamais d'autres, sont entre Dieu, le confesseur et la conscience. Mais c'est précisément dans la proclamation de ces fautes extérieures qu'est l'épreuve pour l'orgueil, car c'est cette discipline qui fait du trappiste un chré-

tien à part, et chacun met peut-être, sans le savoir, une sainte vanité à en accepter, à en augmenter la rigidité.

Les étrangers ne sont jamais admis à la proclamation, elle se fait en famille; et si le père hôtelier ne prenait la peine de vous en parler dans la salle même du chapitre où elle a lieu, ce n'est pas à coup sûr, je le répète, l'aspect de cette salle qui vous en dirait un seul mot. Cela pourrait être un réfectoire, une salle d'audience ou une sacristie, tout ce que vous voudrez enfin. Il est vrai que tout ressemble à tout dans cette maison.

Que m'avait appris, que m'avait révélé la vue de ces quatre murs nommés l'infirmerie, le chauffoir, le chapitre, où personne n'était malade, ne se chauffait, ne se proclamait? N'eussé-je pas été aussi instruit, aussi édifié et beaucoup plus ému peut-être en écoutant, sous la nef obscure de quelque vieille cathédrale, par exemple, tous ces récits qu'on venait de me faire sur les lieux mêmes qui en fournissaient l'occasion? Hélas! il en est ainsi de beaucoup de choses merveilleuses dont nous n'avons pas vu le théâtre : arrivés sur la scène, nous trouvons qu'elles en prennent les proportions, et qu'au lieu de grandir elles se rapetissent étrangement.

Nous venions de rentrer dans le jardin, et nous allions, avec le père hôtelier, faire une excursion dans les champs qui dépendent du monastère, lorsque j'aperçus le prieur à une fenêtre. Il avait les yeux tournés de mon côté; je crus qu'il m'appelait, et je me rendis auprès de lui. Je le retrouvai tel que je l'avais vu d'abord, plein d'une grâce charmante et comme heureux de me revoir. Il était assis en face d'une petite table couverte de papiers; il venait de recevoir quelques lettres et un journal, un journal exclusivement religieux, dont le titre m'échappe en ce moment. Nous restâmes seuls quelques moments; la conversation roula sur les événements politiques, auxquels il ne me parut prendre qu'un intérêt fort médiocre, et sur la réaction catholique dont il eut l'air de douter. Quoique très-ferme et inébranlable assurément dans ses convictions, je ne lui trouvai point cet esprit d'intolérance, cet amour de propagande que j'aurais pu m'attendre à rencontrer chez un homme de tant de foi. Mais l'on n'est vraiment un trappiste qu'à la condition de ne pas vivre, même par la pensée, hors des murs du

couvent. Si le trappiste est chrétien à sa manière, il l'est surtout pour son propre compte ; en se séparant du monde, ne témoigne-t-il pas, par cette séparation même, que, tout en priant pour le prochain, il laisse à d'autres le soin de le convertir? Le nom de l'illustre abbé de Lamennais, que j'avais entendu insulter par des piétés sans doute beaucoup plus entreprenantes, mais non plus pures ni plus sincères, ne fit pas même froncer le sourcil à mon aimable prieur. Il n'avait pas ajouté foi aux commérages qui se sont faits dans quelques sacristies, et si le catholique n'approuvait point, le chrétien ne se trouvait pas le droit d'accuser. Mais aussi un trappiste n'a point à faire la preuve de son zèle. Sa vie de tous les jours n'en rend-elle pas tous les jours témoignage ? Ce n'était point d'ailleurs une disposition particulière au prieur ; deux ou trois autres religieux qui vinrent se joindre à nous, et qui ce jour-là étaient relevés du silence, me parurent comme lui pleins de la plus grande mansuétude. Point de paroles amères contre la révolution de juillet, point de regrets du passé injurieux pour le présent. Ce fut en riant qu'ils me racontèrent la visite domiciliaire qui était venue les surprendre pendant la nuit, quelques jours après le départ du vieux roi Charles X. On ne les sommait que de livrer des tonneaux de poudre, des sabres, des poignards, des baïonnettes, des canons; que sais-je? On n'en aurait pas demandé davantage au gouverneur de Vincennes. Cela était assez burlesque, en effet ; mais, après en avoir ri comme on ne rit pas souvent à la Trappe, ils ne songèrent pas à s'en plaindre.

La soirée s'avançait ; le prieur me rappela que je n'avais pas encore dîné, et comme mon estomac s'en souvenait fort bien, je me rendis à ma chambre, où l'hôtelier m'annonçait que j'étais servi. J'y trouvai, je vous assure, un repas fort appétissant ; des œufs et des légumes parfaitement apprêtés, d'excellents fruits, du vin rouge et du vin blanc, ce qui, dans ce pays dont le cidre est la boisson habituelle, me fit jeter sur moi-même un regard de haute considération. La viande était exclue de ma table ; je n'avais pas eu les sept accès de fièvre qui en autorisent l'usage à la Trappe ; quant au poisson, les religieux peuvent y goûter en voyage, mais il n'en est jamais servi pour personne dans la maison. Je mangeai de très-bon cœur, et

causai à l'avenant, soit avec l'hôtelier qui s'était assis près de la table, soit avec le frère convers, qui se tenait debout, veillant à tous mes besoins avec le zèle d'un domestique modèle. Vous comprenez que je me gardai bien de prendre au sérieux les fonctions du frère convers. Ce frère, qui était fort jeune, accompagnait ordinairement l'abbé dans les tournées que fait celui-ci pour visiter les autres monastères dont la grande Trappe est le quartier général. Quoique pour obéir à la règle il eût sans doute la ferme intention de se montrer fort sobre de paroles, il ne put se défendre de répondre à mes questions, et, une fois engagé, souvent de les prévenir. Il n'avait qu'une éducation fort imparfaite, car il était tailleur de campagne avant d'être au couvent; cependant je trouvai sa conversation agréable, spirituelle, et en bons termes. J'avais du plaisir à l'entendre, mais ce n'était pas encore le trappiste comme je le voulais voir. C'est là un des grands mérites des religieux, et j'ajoute pour le visiteur curieux un des inconvénients de leur hospitalité, de ne pas vous laisser sentir auprès d'eux la sévérité de la règle à laquelle ils sont soumis. Pour savoir comment ils sont entrés dans leur vie austère et dans quels sentiments ils s'y tiennent, il faut les interroger, et quelquefois on ne s'y décide pas sans hésitation. Il ne me sembla point, du reste, à moi, qu'on trouvât ma question indiscrète.

— La porte de cette maison une fois franchie, me dit le père, ce n'est ni contre les hivers sans feu, ni contre les nuits sans sommeil, contre les repas sans saveur, les jours sans plaisirs et sans délassements, qu'il faut s'encourager. Quel est le soldat qui n'en a pas supporté davantage pour l'honneur de son drapeau? Mais le renoncement à soi-même, cette soumission absolue de l'intelligence, cet abandon complet de l'individualité, voilà ce que l'on n'obtient pas sans un combat à outrance. Le corps, la chair, ont été vaincus presque du premier et du même coup, mais le moi intime s'est longtemps révolté; abattu un jour, il se relevait le lendemain, pour retomber et reparaître encore. Aujourd'hui cependant, presque pour tous, cette lutte est tout à fait finie. Quoi que dise la règle, la règle a toujours bien dit. Elle peut commander de semer du grain sur du marbre; la main sèmera le grain, et l'esprit croira que ce grain doit germer un jour et fructifier.

En écoutant ce jeune frère, qui me parlait avec ce sang-froid de son anéantissement humain, en le trouvant si calme, en voyant sa figure si sereine après ce sacrifice accompli, soumis sans doute à l'influence d'une belle soirée d'été, qui a aussi tout son charme à la Trappe, je me demandais s'il y avait une grande sincérité dans cette sentence écrite sur tous les murs : *Il est dur de vivre ici, mais il est doux d'y mourir,* et s'il n'était pas, au moins pendant la belle saison, aussi facile d'y couler ses jours que de les voir finir. Mais, me dis-je, ai-je lu le secret de tous les cœurs sur le visage des trois ou quatre religieux que les devoirs de l'hospitalité ont mis en rapport avec moi? Parmi ceux dont je n'entendrai pas la voix, qui ne me jetteront pas même un seul regard, trouverais-je cette résignation et cette mansuétude qui ressemblent si bien au bonheur? D'ailleurs l'hôtelier, le prieur, le sous-prieur, le cellérier, par les nécessités mêmes de leurs positions, sont relevés de l'obligation la plus dure peut-être de la règle : le silence. Si, comme les autres, ils ont renoncé aux joies et aux plaisirs du monde, ils ne sont pas morts tout à fait à la société. Les hôtes qu'ils reçoivent les y font revivre au moins par la pensée. Dieu ne leur a point donné des sentiments et des idées dont l'expression leur soit constamment interdite. En contact avec l'homme, quelque sanctifié que vous puissiez le supposer, l'homme se retrouve en eux.

Mais non, je l'appris bientôt, les fonctions que je les voyais remplir ne les séparaient point des autres frères. Ces fonctions sont essentiellement révocables et de courte durée. Chacun les exerce à peu près à son tour. J'eusse trouvé chez tous ce que j'avais rencontré chez ceux que le hasard de mon séjour avait placés auprès de moi. Ce contact avec les hommes du siècle, auquel j'attribuais une résignation plus facile, pouvant ainsi se trouver tout à coup interrompu, deviendrait au contraire l'occasion d'une anxiété douloureuse et d'une lutte nouvelle, s'il n'était pas imposé comme un devoir plutôt qu'accepté comme une distraction. Les religieux, dans leur bienveillant accueil, obéissent à la règle, et non à leur sympathie; c'est la maison qui parle par leur bouche et vous sert par leurs mains. Demain l'hôtelier sera remplacé, il rentrera dans le recueillement et le silence absolu; vous passerez à côté de lui, et les

yeux qui vous ont souri ne vous reconnaîtront plus. Voilà ce qui me fut dit avec une sincérité contre laquelle je n'élève aucun doute, et voilà ce qui constitue essentiellement le trappiste.

Mais ce qui ressort surtout à mes yeux de la révocabilité des fonctions, dont une seule, celle de l'abbé, reste inamovible; c'est la force et l'autorité de ce chef suprême. Chacun peut, chaque jour, aspirer à la seconde place; il n'est pas rare que, du dernier rang, le portier d'aujourd'hui, par exemple, soit demain appelé avec le titre de prieur à commander souverainement en l'absence de l'abbé. Mais aussi, d'un signe, l'abbé le fera rentrer dans l'humble emploi d'où il l'a tiré. Au-dessous de l'abbé, il n'y a aucune puissance réelle; il suffit d'un geste de sa main pour étendre le niveau sur toutes les têtes. C'est l'égalité la plus parfaite sous l'absolutisme le plus complet. Ce maître par excellence, cependant, n'a point été arbitrairement imposé : c'est l'élection qui l'a donné. Mais on se demande comment, entre gens qui ne se parlent jamais, qui ne doivent se connaître ni dans le passé, ni dans le présent, il est possible de s'entendre pour faire un choix.

C'est d'ailleurs un personnage considérable que l'abbé. Il traite d'égal à égal avec l'évêque. Il voyage, il parle, il écrit, il a de grandes relations. Aussi, quelques austérités qu'il s'impose, je ne puis m'empêcher de le regarder comme le trappiste qui l'est le moins de toute la maison. Il était absent, à l'époque de mon séjour au monastère. On vantait beaucoup sa piété, son zèle et son esprit.

J'aurais volontiers prolongé l'entretien, mais la cloche sonnait le *mandatum*, et je me rendis avec les religieux où la cloche les appelait. La cérémonie du *mandatum* n'a lieu qu'une fois par semaine, le samedi. Elle se fait dans un de ces mesquins corridors badigeonnés que l'on décore du nom de cloîtres. Les trappistes viennent s'asseoir sur un banc de chaque côté du mur, en face les uns des autres. Le père hôtelier m'indiqua ma place à peu près au hasard. Bientôt on chanta quelques fragments de l'Évangile, puis je vis les pères se baisser, relever avec précaution un pan de leur robe, et tirer un pied nu de leur sandale, pendant qu'au bout du corridor se montraient deux religieux ceints d'un linge blanc, et portant, le

premier un bassin, le second un vase plein d'eau. Cette eau devait servir à laver le pied droit de tous les religieux. Le *mandatum*, dans la langue du couvent, signifie le lavement des pieds, et les paroles de l'Évangile que l'on chantait sont celles qui rappellent le lavement des pieds des apôtres par le doux maître. Mais à la manière leste et rapide dont l'opération fut faite, il me sembla qu'on ne pouvait prendre au sérieux que le sens figuré de cette cérémonie inspirée par l'admirable abaissement de Jésus. Cela ne dura guère qu'un quart d'heure. Cependant je crus m'apercevoir que deux ou trois frères convers étaient déjà bien près de s'endormir ; ils s'étaient levés de beaucoup avant le soleil, le soleil était couché, et ils avaient travaillé aux champs toute la journée. On se serait endormi à moins. Heureusement que, dans cette maison de l'immobilité morale, rien ne se fait, pas même la prière, sans changer de position au moins toutes les vingt minutes. Les têtes que la fatigue inclinait eurent donc bientôt à se redresser. On se leva pour aller à la chapelle réciter complies et chanter le *Salve Regina*. En passant près de moi, le prieur me fit signe de le suivre. Cette fois je ne montai plus dans la tribune. Il me plaça dans une stalle à côté de lui. On ne me traitait déjà plus comme un étranger, j'étais presque de la famille. Le prieur ouvrit pour nous deux le grand livre des offices, et comme je sais un peu de musique, je pus suivre et chanter avec lui le *Salve Regina*. Ce *Salve Regina* a une grande réputation; et quoiqu'à la Trappe on n'y ait pas changé une seule note, il est cependant bien le *Salve Regina* de la Trappe. Je n'ai rien entendu qui m'ait ému comme cette prière si simple, si bien exprimée. C'est vraiment un chant sacré. On ne peut s'empêcher de tressaillir lorsque la voix ordinairement grave des pères arrive à ces mots : *Ad te clamamus exules*. On croirait que la voûte va se fendre pour laisser passer plus librement un soupir si ardent. C'était enfin l'heure du saint délire. Ces regards où jusqu'alors je n'avais lu que la paix de l'âme et l'anéantissement des passions, brillaient d'un éclat extraordinaire. Il me semblait entendre battre tous les cœurs dans les poitrines haletantes, et voir courir sur toutes les lèvres les frissons brûlants du divin baiser. La belle figure du prieur dans ce moment me parut plus belle encore; elle me rappelait avec un caractère plus réfléchi, mais

avec la même douceur charmante dans son exaltation, la tête du saint Symphorien de notre illustre Ingres. Mais bientôt tous ces fronts, un instant radieux et levés vers le ciel dont ils semblaient toucher le seuil, s'affaissèrent humblement, les chants cessèrent, et tout rentra dans un profond silence. Après quelques minutes de recueillement, le prieur se leva, passa devant moi, et tous les frères se levèrent pour le suivre au chapitre. Je suivis les frères. Il y eut un instant de muette prière, mais tout à coup le prieur, montant sur une estrade, étendant la main, et se frappant la poitrine, s'écria : *Miserere mei!* et au même instant tous tombèrent prosternés sur le pavé de la salle, comme s'ils eussent été renversés par la commotion de ces paroles. Immobiles, la face contre terre, et comme ensevelis dans leurs coules blanches, on eût dit, en les voyant à la faible lumière d'une lampe funéraire, que la foudre les avait frappés, car ils n'accompagnaient pas même d'un soupir les versets du psaume que le cœur seul récitait. Mais, à un signal du prieur, ils se redressèrent subitement comme des morts qui fendent la pierre du tombeau, et vinrent s'incliner devant lui pour recevoir de sa main l'eau lustrale qui doit les purifier jusque dans le sommeil.

Alors la journée du trappiste est finie ; il monte au dortoir et se couche sans bruit, comme tout se fait dans cette maison.

Comme je regagnais ma chambre, j'aperçus derrière moi le prieur et l'hôtelier ; malgré mes instances, ils voulurent me reconduire jusqu'à mon lit. Ils ne me demandèrent ni l'un ni l'autre l'effet qu'avaient produit sur moi les cérémonies auxquelles je venais d'assister, mais je crois que je leur fis plaisir en disant que je trouvais le *Salve Regina* admirablement exécuté. S'ils tiennent peu à l'estime du monde pour leur courage personnel contre une vie dure et austère, ils l'acceptent volontiers pour ce qui appartient en commun à la maison. On n'a plus de vanité pour soi, mais on en a un peu pour son couvent ; il faut bien qu'on en ait pour quelque chose.

Le frère convers m'avait devancé dans ma chambre : il me demanda si je n'avais point d'ordres à lui donner ; je le priai de me réveiller pour l'office de la nuit, il me le promit et se retira. Je n'invitai point le prieur ni l'hôtelier à s'asseoir, je me serais reproché de dérober quelques instants de plus à un sommeil

déjà si court ; mais, nous étant approchés de la fenêtre, la conversation s'engagea insensiblement. Vous le dirai-je? la chasse en fournit le thème, mais la faute en fut à mon chien, qui avait pris le prieur en amitié et que le prieur traitait fort affectueusement. La campagne était fort giboyeuse autour du monastère; le prieur me dit qu'en coupant les blés, on faisait lever beaucoup de lièvres et de perdrix. — Que vous me charmez! m'écriai-je; il y a donc encore quelque coin de terre où le filet du braconnier n'a pas fait une solitude douloureuse... Ah! dis-je, si vous voulez...—J'allais offrir au prieur une cigarette, et lui proposer de battre ensemble les champs le lendemain matin. Je jetai à temps les yeux sur sa robe blanche : — Allons, mon père, lui dis-je, on dort sans vous, il faut que vous me quittiez.

Il hésitait.

— Prenez garde, ajoutai-je ; vous me ferez croire que vous trouvez quelque plaisir dans le commerce de votre hôte, et la règle vous défend même celui-là.

Le prieur leva les yeux au ciel avec une expression indéfinissable, mais le père hôtelier fit de la façon la plus naïve un signe d'acquiescement à mon observation. Plus je regardais la figure du père hôtelier, cette figure calme, ce front où les passions, pas même celle de la prière, n'avaient laissé aucune trace, cette intelligence docile et sans réplique, moins je comprenais pourquoi il était à la Trappe. Pour le prieur, j'en eusse trouvé la raison jusque dans sa grâce parfaite, jusque dans l'expression tendre et charmante de son regard. Mais le père hôtelier, comment avait-il été amené à quitter la voie suivie par le commun des fidèles? quelle nécessité pour lui de ne pas faire son salut comme tout le monde?

J'étais seul. Quoique l'on dût me réveiller à deux heures après minuit, je ne me couchai point, je n'avais pas envie de dormir. Je restai à ma fenêtre; c'était une belle soirée du mois d'août ; la journée avait été brûlante, mais la brise s'était élevée, brise fraîche et douce comme si l'on n'eût pas été à la Trappe. La lune montait lentement à l'horizon. On eût dit qu'elle prenait plaisir à retarder son cours, pour se faire mieux caresser par ce premier souffle embaumé de la nuit. C'était bien cette même lune que mon cœur avait saluée avec des

transports insensés aux jours orageux des passions, c'étaient dans le ciel, sur la terre, les mêmes émanations; mais appuyé sur le balcon, mon chien à mes pieds, fumant une cigarette de latakieh, je sentais comme mort en moi jusqu'à l'écho des voix que cherchait à réveiller cette heure autrefois si remplie de trouble. Cette campagne, ces coteaux doucement éclairés, je ne les peuplais plus de ces fantômes profanes que quelques années auparavant je plaçais au détour de toutes les allées, à la borne de tous les champs. Du monastère, le calme avait passé dans mon cœur, et de mon cœur dans la nature.

Bientôt je souris à l'idée de passer le reste de mes jours dans cette maison, non pas soumis à toutes les austérités des frères, mais admis à en partager la quiétude et le silence. — Que je pourrais être un excellent catholique, presque sans m'en apercevoir! m'écriai-je. Je n'aurais sous la main que des plaisirs innocents, la chasse, le piquet avec le curé de Soligny, les conversations avec le prieur, la lecture de quelques bons livres bien orthodoxes, parfois une promenade à cheval, et dans les grandes circonstances un dîner au château voisin. O l'excellente, ô l'admirable, ô l'incomparable vie. — Mais, pour ne point mentir, comme je me serais trouvé en peine, si l'on m'eût pris au mot et enfermé à double tour dans ce château en Espagne, au moment même où j'y posais la dernière pierre! Le monde est comme la mer; malgré les écueils et les naufrages, tout brisé qu'il soit, n'y renonce pas qui veut. La lune, la brise, le ciel, les arbres, de rêverie en rêverie, m'eurent bientôt fait sauter à pieds joints par dessus les murs du couvent.

Ah! ce ne doit pas être toujours chose facile de se faire et de demeurer trappiste jusqu'au bout. Je crois sincèrement que la grâce seule ne suffirait pas. Quelque zèle que l'on apporte, ce zèle a besoin d'être maintenu et conservé par la sévérité de la règle. Aussi, ce qui d'abord semble excessif n'est peut-être que nécessaire; il suffit de la moindre brèche pour laisser passer le relâchement qui saura bientôt l'agrandir et y avoir ses coudées franches. Qui sait si ce n'est pas peut-être pour avoir supprimé ou seulement adouci quelques rigueurs, en apparence inutiles, que ces murs aujourd'hui trois fois saints ont eu leurs jours de scandale et d'abomination? Car il faut

bien le dire, la prière et le jeûne n'ont pas toujours régné dans ces lieux si l'on en croit l'histoire.

Fondé en 1140, par Rotrou II, comte du Perche, le monastère de la Trappe, vers la fin du XVe siècle, offrait déjà l'exemple d'une singulière décadence. Au XVIIe, le désordre fut complet. Les pères y menaient joyeuse vie, et de toutes façons. Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé était alors abbé commandataire de l'abbaye de la Trappe; mais comme lui-même chassait, jouait, et le reste, il laissait faire et sans fermer les yeux encore. Mais voilà qu'un beau jour, hélas! non, ce fut un jour fort triste, Rancé, au lit de mort de Gaston, duc d'Orléans, fait un retour soudain sur lui-même, et tout à coup ce grand seigneur, cité parmi les plus brillants de la cour, ce bel esprit qui avait annoté Anacréon, ce cœur tendre qui l'avait encore mieux traduit, ce fastueux abbé qui cumulait tant d'abbayes avec tant de bénéfices, prend la poste, traverse Mortagne, la forêt du Perche, et vient, un plan de réforme dans la tête, frapper à la porte du monastère de la Trappe.

Le portier, entre deux vins, le fit un peu attendre. Rancé baissa la tête, mais il ne gronda point, il pouvait trouver pire. Les pères étaient à la chasse; Rancé soupira; mais ils auraient pu être en plus mauvais lieu. Il y avait bien dans le réfectoire quelques bouteilles cassées, des débris de venaison dans des débris d'assiettes, je ne sais quel âcre parfum qui survit aux brutales joies d'une orgie : Rancé détourna les yeux, avec le dégoût d'un homme élégant et la douleur d'un abbé que le Seigneur a visité; mais n'y avait-il pas des crimes plus grands encore? Quand d'ailleurs on s'attend à tout, on doit plutôt se réjouir du mal qu'on ne trouve pas que s'affliger du mal qu'on rencontre. Il va sans dire que les jardins étaient en friche, et la maison sens dessus dessous. On ne travaillait pas plus qu'on ne priait. Certes, pour un réformateur, il y avait de la besogne; mais Rancé n'était pas venu pour se croiser les bras.

En attendant le retour des pères, il alla visiter la grotte à laquelle saint Bernard a donné son nom, quoique ce grand saint n'y ait jamais mis les pieds. Cette grotte, que les entrevues de Bossuet et de l'abbé de Rancé ont depuis rendue célèbre, est creusée dans le flanc d'un coteau boisé dont le monastère touche la base. A peine Rancé y était-il entré, que

la voix des chiens courants, en plein exercice de leurs fonctions, frappa son oreille. Ces chiens approchaient, ils allaient passer presque sous sa main; il eut un instant l'envie de les *rompre,* et de trancher ainsi tout à coup énergiquement dans le vif. Mais ces chiens étaient si *bien du même pied,* ils chassaient avec tant d'accord, et sans un seul défaut, que tout ce qui restait en lui du vieil homme protesta contre cette barbarie; et il laissa les chiens suivre le cerf. Ce fut la dernière faiblesse de l'abbé de Rancé.

A la nuit tombante, l'abbé de Rancé, qui pendant le jour avait beaucoup médité et pris toutes ses dispositions, se plaça en travers de la porte du monastère, et là il attendit les pères. Le cerf les avait menés loin; ils ne se présentèrent que fort tard, mais avec armes et bagages. Les cors, le piqueur, la meute, rien n'y manquait. — Vous ne passerez pas ainsi, leur cria d'une voix tonnante le réformateur.

— Nous te passerons sur le corps, répondirent-ils.

— Je suis l'abbé commandataire de cette abbaye, je suis l'abbé de Rancé.

— Qu'il soit le bienvenu. Mais que n'est-il venu plus tôt, il aurait vu forcer ce dix cors. Le souper est-il prêt?

— Les moines jeûnent et ne soupent pas.

— A d'autres, mon père. Allons, piqueur, sonne le retour pour qu'on serve, et en avant.

Force fut bien à l'abbé de Rancé de livrer passage et de se taire. Il les suivit pourtant jusque dans le réfectoire. C'était là que devait gronder le gros de l'orage. Pas un verre d'eau, pas un morceau de pain, et ils battaient le bois depuis le lever du soleil! oh! ce fut une explosion terrible. L'abbé fut entouré, hué, et presque frappé. Mais il resta intrépide et calme. Cependant il ne put empêcher le cuisinier de servir quelques grillades, et le vin de couler à pleins bords. On se grisa plus à fond et plus bruyamment qu'on ne l'avait jamais fait. Ce début n'était pas encourageant; l'abbé de Rancé ne s'en effraya point. Le lendemain, dès la pointe du jour, il prit à jeun et séparément les frères qui n'étaient point restés sous la table. Il pria, il exhorta, il menaça. Rien n'y fit. Ils se trouvaient trop bien de la vie qu'ils menaient. L'abbé de Rancé entra bientôt dans une sainte colère, mais il trouva à qui parler, et

manqua, comme disait Louis XIII, de passer un vilain quart d'heure. Sans le secours d'un colonel de cavalerie, Louis Le Loureux, qui depuis se fit trappiste, on ne peut trop dire ce qui serait arrivé à l'abbé de Rancé. C'étaient d'incorrigibles pécheurs que ces frères ! Avec eux il s'agissait bien vraiment de *l'étroite observance*. On eût réformé plus facilement un régiment de chevau-légers.

Voyant donc qu'il n'y avait point de prise sur ces cœurs endurcis, il voulut bien consentir à les livrer à leurs mauvais penchants, mais il les fit prier d'abandonner le monastère. Ce n'était pas leur compte vraiment ! C'eût été à leur avis un marché de dupe; ils firent la sourde oreille. En désespoir de cause, n'ayant pas d'autre moyen de s'en défaire, l'abbé de Rancé offrit de l'argent; alors ils écoutèrent l'abbé de Rancé. Il y eut des pourparlers ; l'abbé de Rancé proposait à chaque moine cent écus de rente viagère; ils en demandèrent deux cents. On convint enfin de quatre cents livres. A ce prix ils sortirent tous, un seul excepté que l'abbé de Rancé avait converti et qui mourut en odeur de sainteté. Demeuré seul, l'abbé de Rancé mit à exécution ses projets de réforme, fit refleurir la règle dans toute sa vigueur, et la laissa telle à peu près qu'elle gouverne aujourd'hui.

Encore quelques mots pour en finir avec l'histoire du monastère. Depuis la mort de l'abbé de Rancé, les trappistes ne se firent plus remarquer que par l'austérité de leur vie. Ils acquirent même un si grand renom de sainteté, qu'en 1790, lors de la suppression des ordres religieux par l'assemblée constituante, on douta que le décret osât s'appliquer à la maison de la Trappe. Cependant l'exception, sollicitée en termes chaleureux par les délibérations de toutes les municipalités voisines, ne fut point admise, et l'ordre arriva d'ouvrir les portes du monastère et de se disperser. On ouvrit les portes, mais on ne se dispersa point.

Olivier était alors abbé de la Trappe. C'était une nature molle, facile à effrayer; il allait se résigner. Mais il avait près de lui un homme plein d'énergie, qui prétendait ne pas courber ainsi la tête; cet homme, c'était le maître des novices, dom Augustin (de l'Estrange de son nom de famille), un esprit ardent, une volonté ferme, un de ces saints de fer qui vont

au but en traversant le monde comme un boulet. Il connaissait près de Fribourg, en Suisse, à la Val-Sainte, une ancienne chartreuse abandonnée; il avait obtenu du sénat l'autorisation de s'y établir avec ses frères ; il ne les laissa point échapper. A peine le décret a-t-il dit son dernier mot, il les réunit dans la grotte de Saint-Bernard, et les harangue avec tant de chaleur qu'à l'instant vingt-quatre d'entre eux promettent de le suivre et d'emporter en quelque sorte à la semelle de leurs sandales cette maison qu'on veut détruire. Il y avait bien quelque danger dans l'exécution, mais dom Augustin ne leur laissa pas le temps d'y réfléchir. On partit sur l'heure ; c'était le 26 avril 1791. Quelques sacs de nuit et des instruments de pénitence, voilà tout leur équipage. Ils montèrent sur une mauvaise charrette; le couvent y monta avec eux.

La Trappe n'était plus à la Trappe, elle était sur la route de la Suisse, attachée aux pas de dom Augustin. Pendant le trajet ce fut le même recueillement, la même solitude, les mêmes exercices aux mêmes heures. Ils arrivèrent à Val-Sainte sans avoir en quelque sorte quitté le monastère, passant à travers la France, dans le tumulte déjà sanglant de la révolution qui grondait, sans rien voir, sans rien entendre. On fit donc à la Val-Sainte ce qu'on faisait à la Trappe ; on y ajouta même à la rigidité de la règle qu'avait laissée l'abbé de Rancé. Dom Augustin poussa encore plus loin le zèle du réformateur. Elu abbé, comme cela devait être, il reçut du pape, avec la ratification de ce pouvoir, non-seulement l'autorité absolue sur le monastère de la Val-Sainte, mais aussi sur toutes les filiations. Tout allait au mieux. Malheureusement, non pour la France sans doute, mais pour la Val-Sainte, le torrent révolutionnaire, comme on l'appelle encore aujourd'hui, déborda en Suisse avec nos armées victorieuses, il fallut fuir et chercher un autre asile. Dom Augustin, forcé à errer de Danemark en Belgique, et de Russie en Autriche, profita au moins de ses voyages pour fonder plusieurs communautés d'hommes et de femmes jusqu'en 1802, où il put revenir à la Val-Sainte. Comme il vit bientôt que Napoléon *voulait quelque bien* à la religion, il se hasarda à lui faire une visite. Il fut reçu avec bienveillance. Dès 1806 il y avait une maison de trappistes dans la forêt de Grosbois ; Napoléon en dotait une autre au mont Genèvre, puis

une autre à la Cervara*, près Gènes. Mais, en 1811, ayant demandé un serment particulier au supérieur du couvent de la Cervara, qui le prêta, et le supérieur s'étant cru obligé à rétracter ce serment quelques mois plus tard, l'empereur se fâcha contre l'ordre tout entier, et dom Augustin, qui n'était peut-être pas étranger à ces scrupules un peu tardifs, fut chassé avec tous les religieux. Les pères m'ont dit que la tête de dom Augustin avait été mise à prix, mais je crois qu'ils le vantent.

Quoi qu'il en soit, dom Augustin, rentré en France avec la restauration, acheta ce qui restait des bâtiments de l'ancienne Trappe, fit faire quelques réparations, et depuis, grâce aux bienfaits des âmes chrétiennes, grâce surtout au travail intelligent et infatigable des pères, la maison a toujours prospéré, et n'a eu à subir d'autres persécutions que l'innocente visite domiciliaire de 1830.

Le frère convers fut exact; à une heure et demie il entrait dans ma chambre avec de la lumière. La cloche sonnait; il me pria de le suivre, et nous nous rendîmes à la chapelle sans échanger une parole. Tous les pères étaient déjà à leur place. Que vous dirai-je? L'office de la nuit, c'est l'office du soir pour l'aspect, moins l'expression brûlante du *Salve Regina;* il est vrai que ce serait à en mourir avant la fin de la journée si l'on commençait sur ce ton. En voyant blanchir le vitrage aux premiers rayons de l'aurore, je me rappelai la messe de minuit à Saint-Étienne-du-Mont, si bien représentée par M. Daguerre au Diorama, et ce souvenir faillit pour quelque temps m'entraîner bien loin de la Trappe.

Après l'office je me recouchai jusqu'à l'heure de la messe, où j'assistai avec toute la maison. La communion seule y a une solennité particulière. A l'*Agnus Dei* tous les frères s'avancent deux à deux, lentement et les yeux baissés, jusqu'aux marches de l'autel. Là ils s'arrêtent, se saluent, s'embrassent, vont recevoir leur Dieu dans le tabernacle du cœur qu'ils ont si bien préparé; puis, faisant le tour de l'autel, ils redescendent la chapelle pendant que d'autres la remontent pour la redescendre à leur tour. Ce mouvement, exécuté avec une admirable gravité, sans tumulte, sans erreur, mais non sans un enthousiasme concentré, est d'un bel effet pour le poëte et l'artiste; cela est sublime pour le chrétien.

— Vous dînez donc avec nous, me dit le prieur dès que nous fûmes sortis des cloîtres après la cérémonie. Avez-vous faim? ajouta-t-il en riant.

Ce que j'avais entendu dire de la table des trappistes ne pouvait, certes, exciter que ma curiosité. Je ne le cachai pas au prieur; je vantai même le courage qu'il fallait pour accepter tous les jours une nourriture aussi rebutante.

— Prenez garde d'aller au-delà du vrai, me répondit-il, et placez mieux votre admiration; ce n'est qu'une habitude à prendre. L'abstinence quotidienne des mets délicats n'est bientôt plus une abstinence. D'ailleurs, n'avons-nous pas été devancés? Notre vie, sous ce rapport, n'est que la vie pythagoricienne. *Nonne et ethnici hoc faciunt?*

Nous nous acheminâmes vers le réfectoire. Tous les pères étaient réunis dans un des corridors qui vient y aboutir. Nous passâmes au milieu d'eux, le prieur et moi; arrivé à leur tête, le prieur reçut un vase plein d'eau de la main d'un frère convers, et un autre frère apportant un bassin, il fallut, bon gré mal gré, laisser le prieur répandre cette eau sur le bout de mes doigts, et ce fut lui encore qui me présenta la serviette. Il ne voulut jamais me permettre de lui rendre les mêmes soins.

Nous nous assîmes seuls l'un près de l'autre sur une espèce d'estrade qui domine tout le réfectoire. On avait dit le *Benedicite* à genoux. Un religieux monta dans une chaire, commença la lecture, et l'on se mit à table. Le premier service se composait d'une julienne fort épaisse, cuite sans beurre; le second service était représenté par un vermicelle au lait, que je trouvai excellent. Quelques oignons frais et crus faisaient les frais du troisième service. On y fit généralement peu d'honneur. On but du cidre, du petit cidre, il est vrai, mais enfin ce n'est pas de l'eau. Au reste, les portions sont assez fortes.

On mange avec des fourchettes et des cuillers de bois, dans des écuelles de bois; il en résulte, au milieu du silence général, une espèce de clapottement monotone, assez semblable à celui de la mer par le calme sur les flancs d'un navire à l'ancre; il faut quelques instants pour s'habituer à ce bruit; vu le lieu, on le prendrait presque pour une psalmodie.

Pendant le dîner, je vis plusieurs frères venir à nos pieds se prosterner de tout le corps; ils se punissaient ainsi d'une mala-

dresse, comme d'avoir laissé tomber la fourchette ou répandu sur la table le cidre ou le vermicelle. Vous conviendrez qu'il n'y a pas de régiment modèle où la discipline soit maintenue avec plus de sévérité, mais il n'en existe pas non plus où l'exercice soit fait avec plus de précision.

Le jour même de mon départ, j'allai aux champs avec tout le monastère : comme les religieux, je m'armai d'une faucille, et je *fis mon sillon*. Avec mes vêtements d'été, le col et les bras nus, au bout d'une heure, la chaleur m'avait exténué; mais eux, couverts de leur double robe de laine, la tête enfermée dans un capuchon, ne devaient-ils pas être au supplice! Hélas! ils n'avaient pas même l'air de s'en apercevoir. Le prieur, qui avait bien payé de sa personne, ne songeait qu'à ma fatigue, et me demandait presque pardon d'avoir permis que je mouillasse aussi de la sueur de mon front les terres du couvent. C'était à s'en fâcher, si l'on eût osé.

A onze heures, je fis mon dernier déjeuner à la Trappe. Le curé de la cathédrale de Séez et le curé de Soligny, village voisin, étaient venus me joindre. Le prieur, le sous-prieur, l'ex-prieur et un autre père assistaient à ce déjeuner, mais il n'y avait que trois couverts. Le curé de la cathédrale voulait que les pères se missent à table avec nous, il les y excita par mille moyens, et alla jusqu'à discuter la lettre et l'esprit de la règle; ils résistèrent aux prières et aux arguments. Du reste, pas un regard de convoitise involontaire sur les mets qui nous étaient servis. La chair faisait admirablement la morte, si elle ne l'était pas; mais elle l'était. Cependant ils ne détournaient pas les yeux, ils veillaient au contraire avec le plus grand soin à nos moindres besoins.

L'heure du départ était enfin sonnée : les pères vinrent nous reconduire jusqu'à la porte de l'auberge, où le char-à-bancs attendait; l'on se serra la main, l'on s'embrassa, et l'on se promit de se revoir. Mais ils ne sortiront pas de ces murs où ils m'ont si bien reçu, ils ne viendront pas au-devant de leur hôte; et moi, retournerai-je un jour parmi eux?

ÉDOUARD BERGOUNIOUX.

LES

ENVIRONS DE VIENNE.

« Vienne, a dit Wolfgang Menzel, est assise au milieu de ses campagnes comme une perle enchâssée dans l'or. » Il n'est rien à la fois de plus brillant et de plus vrai que cette image; les collines rapprochées de la ville, montuosités adoucies qui descendent des Carpathes et des Styriennes, loin de fermer la perspeetive, offrent au contraire un point d'appui d'où le regard s'élance dans les détails du panorama. Nul centre n'est plus beau que la charmante Vienne; et pourtant, le voyageur qui contemple une forme plastique si admirable dans ses parties, trouve qu'elle est peu parfaite dans son ensemble. Il y a des femmes en qui tout est beau, et néanmoins elles ne sont point belles. Ainsi faut-il se représenter la ceinture riche et animée de la capitale de l'Autriche; la nature ne créa pas cette merveille d'un seul jet; on dirait plutôt que quelque enchanteur a voulu rassembler dans une figure cabalistique les attraits enlevés à une douzaine de jeunes filles, et que, si le voyageur prononçait les paroles sacramentelles, l'illusion trompeuse disparaîtrait en moins de temps qu'elle ne s'est arrangée.

Les Autrichiens effectivement vivent comme dans une île enchantée sans savoir que cette île est le centre magnétique vers lequel convergent toutes les lances, tous les sabres, toutes les épées des Madgyars, des Lombards et des Slaves. Ils croient seulement être le Mont d'Amour que les chevaliers errants de

notre âge, quoi que veuille et fasse le progrès, sont contraints une fois d'atteindre. Ce perfide repos, ce feu couvert est la conséquence de l'indécision même si attachante de la physionomie de Vienne. Pénétrez-vous dans cette ville vers trois heures, par une brumeuse journée d'automne? Les vertes allées qui séparent les faubourgs et la cité sont remplies d'hommes élégants et de femmes rieuses que leurs voitures suivent le long des chaussées; on dirait le bonheur facile pour tout le monde. Mais plus loin, la foule bigarrée se presse sous des portes sombres, et voilà que, l'enceinte à peine franchie, on se trouve au plein cœur de cette capitale où l'égoïsme se complique d'aristocratie. Ici, malheur à qui ne roule pas en carrosse sur ce pavé superbe de granit! Malheur au pauvre, au rêveur, au passant inutile! Il n'y a place que pour les riches, pour les marchands et pour leurs valets; les berlines se croisent avec bruit dans l'ombre qui descend si vite au milieu de ces rues étroites, entre ces hautes maisons. Les boutiques éclatent bientôt de lumières et de richesses, les grands vestibules s'éclairent, et d'énormes suisses, magnifiquement galonnés, attendent, presque sous chaque porte, les équipages qui rentrent peu à peu.

De même aussi, disait récemment un ingénieux écrivain, rien n'est triste comme de quitter le soir le centre ardent et éclairé, et de parcourir encore, pour regagner les faubourgs, ces longues promenades avec leurs allées de lanternes qui s'entre croisent jusqu'à l'horizon; les peupliers frissonnent; on a toujours à traverser quelque rivière ou quelque canal aux flots noirs, et le son lugubre des horloges avertit seul de tous côtés qu'on est au milieu d'une ville. Mais, en revanche, dès que le pied se pose dans les faubourgs, dès que les regards saisissent, au-delà de leurs massifs verdoyants, les premières lignes veloutées de la campagne qui ondoie sous les caresses de la lune, on respire plus à l'aise, on se croit dans un pays libre, on s'aperçoit du moins que le pays est heureux.

Dans cette campagne cependant reparaît le caractère général de Vienne: attrait vif de toutes les parties, disparates choquantes dans l'ensemble. Déjà le spectacle de la population qui l'habite et la cultive est une déception continuelle, une mosaïque où chaque pièce de rapport jure énergiquement avec le dessin qui l'encadre. Sans doute tous les peuples soumis à l'Au-

triche, confondus avec les habitants de la campagne de Vienne, ont néanmoins une physionomie spéciale et plus spirituelle que la figure de l'Autrichien lui-même ; mais dans les formes athlétiques issues des Alpes styriennes, dans la charpente musculaire et dans le regard étincelant du Tyrolien, dans la fraîche carnation du Viennois, on reconnaît une nature si exubérante, que les passions et l'intelligence des nations voisines ou réunies à l'empire ne peuvent ni l'épuiser, ni la mouvoir, ni la dominer. Les monuments de la végétation et de l'architecture, les souvenirs de l'histoire, les mœurs agricoles, tout s'y ressent, d'une manière pittoresque, de cette incohérence locale entre une base stationnaire et une surface incessamment mobile, entre un fond presque aussi vieux que le monde et des accessoires pour la plupart nés d'hier. Chaque tourelle pour ainsi dire est une leçon, chaque arbre une garantie ; l'antithèse du présent et du passé n'a pas de plus gracieuse ou de plus éloquente justification.

Au moment où j'écris, l'abbé de Kloster Neuburg, titulaire du moutier voluptueux qui s'élève à quelques pas des faubourgs de Vienne, termine des agrandissements à ce monastère inachevé, construit jadis par Léopold-le-Saint à la place où fut retrouvé par les chiens du margrave et suspendu aux branches d'un sureau le voile égaré de sa femme. Il ne manque à ce cloître qu'un nouveau comte Ory pour que tous les exploits galants attribués aux ordres religieux du moyen-âge ne rencontrent plus de sceptiques. Du temps de Léopold-le-Saint, les moines se hâtèrent d'entourer le sureau d'un balustre d'or, et remplacèrent par des perles la floraison que tant d'honneurs mystiques eut bientôt tarie. Cela n'avait pas empêché Joseph II d'en bannir les franciscains, sous prétexte, dit Coxe, qu'on pouvait réduire, sans danger pour le culte, les monastères de l'Autriche de deux mille vingt-quatre à six cents. Mais les successeurs de Joseph ont refusé de partager son opinion, et cependant l'abbaye est devenue la propriété du prince de Ligne, admirateur de Rousseau et de Voltaire, qui, du consentement de l'abbé, a même écrit sur la façade tournée vers le Danube cette dédicace épicurienne :

Margraves, Polonais, Turcs et saints, tour à tour,
Rendirent autrefois célèbre ce séjour ;

C'est à présent celui de la philosophie,
Du calme de l'esprit, du bonheur de la vie.
Notre âme s'agrandit par les grands souvenirs,
Mais la meilleure histoire est celle des plaisirs.
Sans remords, sans regret, sans crainte et sans envie,
La nature se montre en son bel appareil
Et l'on se croit ici favori du soleil.

Telle est l'inscription lapidaire d'une abbaye aux portes de Vienne! S'il en est ainsi des monastères, on doit s'attendre à tout dans les châteaux. Puisque j'ai commencé par Kloster Neuburg, suivons maintenant la pente du Kahlenberg, au midi de la ville : nous rencontrerons peut-être des contre-sens plus inexplicables encore.

Lachsenburg, résidence d'été de la cour, est situé à Lachsendorf comme Neuilly près de Saint-Cloud; c'est le même rapport avec la capitale. Ce sont d'ailleurs, quant à l'édifice, les mêmes proportions. Le palais autrichien, pour l'ordonnance, tiendrait le milieu entre le Petit Trianon de Versailles et le Wilhelmshoë de Cassel; pour la physionomie, ne cherchez pas son pareil dans le monde. Les familles de Hapsburg et de Lorraine y ont spirituellement rassemblé, comme dans un Westminster pittoresque, les divers tombeaux, au moral et au figuré, de leur existence impériale; mais c'est moins pour s'instruire par la contemplation de cette poussière qu'afin de gémir sur l'impossibilité d'une résurrection.

Qu'on se représente le musée de Versailles peignant non plus les actions héroïques de la France, mais exposant en échantillons les ruines matérielles de sa vie nationale à travers l'histoire, depuis le manteau d'hermine fleurdelisé jusqu'aux bottes molles du directoire. Ce cimetière d'une espèce nouvelle, que les galeries égyptiennes du Louvre me rappellent sans caricature, est rehaussé d'un luxe de verdure et d'un art de culture ironiquement prodigués, comme si le deuil des traditions à peu près mortes avec leurs monuments était plus respectable que la joie des progrès humains qui empiètent de toutes parts sur ce sépulcre gigantesque. En vain les folies thermales de Baden agitent leurs grelots sous ses murs, en vain la fumée des chemins de fer y parvient-elle en nuages moqueurs : les sphinx

de Memphis ne sont pas plus impassibles! En vain moi-même y suis-je entré, pour en soulever le linceul, avec de gais compagnons et des femmes d'esprit : *conantem debilitavit onus.*

L'empereur François aimait tant les souvenirs féodaux de cette hypogée, qu'il avait fait construire à son usage la longue chaussée plantée d'arbres qui joint Schœnbrunn et Lachsenburg par une route directe. Aussi y montre-t-on avec respect son écritoire en faïence blanche, ses ciseaux, son crayon, sa corbeille à papiers, son grattoir et un bâton de cire à cacheter qu'il prépara de ses propres mains. Mais le château en lui-même, sauf le musée funèbre, est insignifiant. On ne se souvient, en quittant les salons, que des huit tableaux du Canaletto qui représentent Schœnbrunn, la place du Graben, Neuenmarkt, l'église des Capucins, le Belvédère et la villa du prince de Schwarzenberg. Dans le parc, devant un petit temple grec dédié à Diane, on ne s'arrête pas sans émotion à la place où l'un des frères de François fut tué par l'explosion d'une pièce d'artillerie qu'il chargeait lui-même : et plus loin, près du théâtre, on ne retrouve pas sans sourire le boulingrin où cet empereur, pour la première fois, au mois de septembre 1832, donna un grand dîner aux savants réunis à Vienne en congrès. Il y a même près de ce parc une petite rivière qui passe à Baden, la *Schwachat.* François, se promenant un jour sur ses bords, arriva près d'un bac qui servait aux communications avec un village situé sur la rive opposée; il était avec le gouverneur de l'archiduc qui porte son nom. Pendant que les deux promeneurs examinaient ce bac attaché au rivage en l'absence du *passeur,* une pauvre femme, chargée de fagots, vint se plaindre à l'empereur, qu'elle ne connaissait pas, de cette absence du *passeur* qui retardait son voyage. — Savez-vous faire manœuvrer un bac? dit François au gouverneur. — Non Sire. — Alors, puisque cet homme est absent, l'empereur le remplacera. — Il n'y a pas de hasards pour les souverains; il n'y a que des ordres célestes. Dieu m'a envoyé à cette rivière pour suppléer le passeur qui oublie son devoir. Bonne femme, entrez dans le bac. — La paysanne entra sans façon, le gouverneur aussi. L'empereur fit manœuvrer le bac à lui seul, reçut humblement le kreutzer de la voyageuse, et ramena le gouverneur

à l'autre rive en se félicitant de sa journée. Le trait serait admirable, s'il en fût résulté un pont pour la rivière ; mais l'empereur ne vit dans l'aventure que la charité, et il ne lui vint pas à l'idée qu'on pouvait remédier à l'absence du passeur autrement que par un monarque.

Mais nous sommes arrivés à la nécropole. On s'est promené longtemps dans de longues avenues, on a foulé tour à tour un sable fin et une mousse odorante, on a côtoyé avec mélancolie des arcades sombres et touffues qui paraissent s'enfoncer dans l'horizon ; et puis, tout à coup, au détour d'une grotte, derrière les chutes argentines d'une cascade, entre des claies fantasques de liserons et de saules, on voit s'élever, du milieu d'un lac immense, comme une décoration d'opéra, un petit château-fort dans le style gothique, avec son écusson armorié, son beffroi, ses tourelles suspendues en lanternes aux quatre angles cardinaux, et un bateau volant en guise de pont-levis. C'est là le *Ritterschloss*, manoir de chevalerie. Bientôt une centaine de cygnes, blancs comme neige, s'avancent en troupe serrée et gracieuse ; ils semblent, à l'imitation des syrènes d'Armide, inviter le voyageur à les suivre. Une cloche retentit, le bateau volant se détache, et, en quelques minutes, on a quitté le dix-neuvième siècle pour ne plus vivre, durant une heure, que dans une *olla pódrida* de toutes les époques féodales confites ensemble.

Dans le Ritterschloss, il n'y a de réellement curieux que les reliques dont l'entretien prouve les regrets de la famille régnante pour des principes sans crédit et des traditions désormais impuissantes ; mais cet ossuaire philosophique, en présence d'une riante campagne, réagit déplorablement contre ses illustres ordonnateurs. Qu'importent à l'étranger, même aux nationaux, et le large feutre grisâtre, doublé de fer, de Charles-Quint, et son bouclier, et ses gantelets? On ne peut que les comparer, dans leur simplicité noble et austère, à la toilette ordinairement somptueuse des membres de la maison de Lorraine, et certes l'avantage du goût resterait à la famille de Hapsburg qui a commencé à Rodolphe pour finir à Marie-Thérèse ; car, suivant un proverbe vulgaire, si l'habit fait l'homme, pour l'héritier de Charlemagne l'homme doit faire l'habit. Ce n'est pas tout d'ailleurs. Les dix-sept souverains de la branche

de Hapsburg sont rangés dans un même salon par ordre chronologique. Là, se rencontre encore une statue de Charles-Quint, la tête haute et le regard dédaigneux, portant la main à son épée comme pour en menacer un rebelle. Ne croirait-on pas que Ferdinand, justement inquiété par l'amalgame hétérogène de son vaste empire, doive aussi profondément rêver, seul à seul, devant ce marbre? Sans doute; mais de ridicules vestiges effacent la grandeur de ces muettes leçons.

Ainsi, la *salle à boire*, pour être un appartement bachique, ne constitue pas moins un pieux hommage; des vitraux coloriés n'y laissent en quelque sorte pénétrer qu'un jour mystique sur des lambris de marbre rouge. Voici la coupe colossale où buvait Charles VI; les empereurs actuels n'ont plus assurément une santé capable du même excès; mais comme ils mangent avec superstition et respect dans la vaisselle d'argent dont se servait Marie-Thérèse! Pour que rien ne manquât à ce culte exorbitant du passé, on a même transporté pièce à pièce, au Ritterschloss, une ravissante chapelle que saint Léopold fit construire au douzième siècle à Kloster-Neuburg. Enfin, par une bravade ingénieuse, mais maladroite, on a érigé sous le vestibule le mannequin du fameux insurgé de la Haute-Autriche au dix-septième siècle, de Stephen Fadinger; il est représenté dans le costume de paysan, avec un casque de soldat, une peau de buffle, une cotte de mailles, les jambes nues, et brandissant une lance; tandis qu'au-dessus de lui, dans le second étage de la tour du Beffroi, parfaitement imitées, s'ouvrent des oubliettes en miniature, dont les originaux ensevelirent jadis les complices du mannequin. Ce rapprochement dit beaucoup, mais non pas dans le sens qui l'inspira.

Pour gagner la tour du Beffroi, nous traversâmes une petite cour carrée, où nous vîmes un aigle noir de toute beauté qu'on tient enfermé dans une espèce de cage creusée dans la muraille; jamais un rayon de soleil n'arrive jusqu'à lui. C'est le symbole vivant des armoiries de la maison de Hapsburg. Ce meuble singulier donnerait à lui seul la mesure de la pensée qui présida à la construction du Ritterschloss, sans les deux monuments dont il me reste à parler, et qui la complètent en l'exagérant.

La prison souterraine est une invention digne de l'Opéra de

Paris. Au faible jour que laisse passer un soupirail, on aperçoit deux mannequins vêtus comme des templiers, les pieds nus, portant une longue barbe et fortement enchaînés. L'un est assis sur une pierre, les jambes dans des *ceps*, exactement comme le vieux serviteur du roi Léar; l'autre, dans un cachot plus élevé en forme de tribune, est debout. Quand on approche du premier, il lève la tête, s'agite et secoue ses chaînes; quand on ouvre la porte du second, il marche en long et en large dans son cachot. La prison, du reste, renferme tous les instruments de torture : roues, chevalets, appareils d'estrapade, etc. Au-dessus, dans la chambre du conseil des chevaliers, si vous déplacez la base de la statue de la Justice, qui tourne sur un pivot, vos regards plongent dans un trou dont la destination n'est pas moins caractéristique que celle de la statue. C'est par ce trou qu'au moyen d'une mécanique, on faisait passer la tête des accusés quand le moment de lire leur sentence était venu. Il m'a été dit, mais je ne le crois pas, que la famille impériale se donnait de temps en temps à elle-même des fêtes de chevalerie à Lachsenburg, et qu'un serviteur, jouant le personnage d'un sujet félon, lui offrait la représentation simulée de tout un procès criminel à la manière des époques féodales, la mort exceptée. Pour comble de grotesque, sur une vitre de cette chambre du conseil, on a pu lire longtemps le mauvais quatrain suivant, qu'un Parisien désœuvré y écrivit au diamant pour prouver son enthousiasme, en 1809 :

Bonaparte est un héros. — Passe ;
Mais le plus grand des héros, non !
J'en connais un qui le surpasse.
— Et qui donc? — C'est Napoléon.

L'autre monument n'est pas moins ridicule. C'est une tour octogone flanquée de quatre petits pavillons, qui sont destinés à une volière, à un bastion, à un colombier et à une chapelle antique. Tout est placé à rebours dans cette fabrique dont on a voulu faire un jeu d'esprit. Le comble ou grenier représente une cave remplie de tonneaux, les gouttières sont des pains de sucre, la cuisine est un enfer, où deux diables jouent aux cartes

à la lueur d'un brasier qui rôtit les damnés ; le cabinet de toilette est une ménagerie où des singes, des chiens et des chats tiennent la poudre, la pommade, les épingles, les éponges et le miroir. Près de là se trouve un petit salon d'harmonie, dont les siéges et les tables sont composés avec des instruments de musique. La tenture est formée avec des morceaux d'opéras, des symphonies, des walses et des couplets. Dans l'oratoire, lorsque, pour réciter une prière, vous vous agenouillez sur les marches de l'autel, à l'instant les deux volets d'un tableau placé devant vos yeux s'ouvrent d'eux-mêmes avec assez de rapidité pour vous surprendre, et, dès que vous vous relevez, par le même ressort invisible, ils se referment aussitôt. Après de semblables plaisanteries, il faut vite se retremper l'âme et les regards dans la charmante route de Baden à Modling, car tout le monde ne risquerait pas impunément son bon goût à de si étranges amusements de cour.

A Baden, l'empire n'est plus chez lui ; qu'on me pardonne l'expression, il est chez toute l'Europe. Baden offre l'image d'une colonie fondée en Autriche par ce qu'il y a de plus indépendant et de plus frondeur sur le continent libéral, sous la condition de payer un tarif au gouvernement absolu de Vienne, et cela s'acquitte en plaisirs fréquents et ruineux, comme banquets, femmes, chevaux, médecines, cartes, et le reste. Quel revers de médaille pour les prédilections antidatées du palais de Lachsenburg ! Les empereurs même n'y ont pas résisté au touchant appel de la nature ; François, entraîné par la splendeur du panorama qu'on découvre du sommet du Schneeberg, au-dessus de Baden, a gravi si fréquemment cette montagne, que le graf Hoyos, vieux courtisan, attendri de rencontrer dans le souverain tant de goût pour les horizons magnifiques, y a érigé une colonne assez mesquine, en commémoration de l'événement ; elle était placée sous la protection de la sainte Trinité. Les neiges et la foudre cependant n'ont pas respecté cette pierre. François d'ailleurs aimait à retrouver dans les hauteurs du Schneeberg la résidence favorite des anciens margraves de l'Autriche, de Babenbergers. On prétend que leur château de Staachenberg, près de Pisting, est la plus vieille ruine des environs de Vienne, et que les Romains l'ont habité. Les Autrichiens font tellement honneur de la domination romaine à toutes

leurs ruines, que ces traditions ont perdu l'attrait classique; mais Staachenberg, encore occupé au XVIe siècle par la famille de Hapsburg, reste, pour la branche de Lorraine, un but irrésistible de voyage, comme supplément du musée de Lachsenburg. Il y a dix ans, le gouvernement de M. de Metternich, appréciant la valeur de ces débris historiques, accorda aux bourgeois de Baden un pont de fer qui devait remplacer la pitoyable traverse de bois jetée sur le ruisseau de la Schwachat. L'inauguration de la passerelle se fit avec éclat; l'archiduc Antoine y présidait. Un brave officier avait répondu au discours du prince par ces paroles dévouées: « Notre fidélité inaltérable durera, monseigneur, aussi longtemps que le fer de ce pont! » Tout à coup, soit que la fonte fût mauvaise, soit que le poids de la foule surchargeât le pont, ce monument de fidélité inaltérable se rompit avec violence, et entraîna dans les eaux de la Schwachat l'officier-bourgmestre et bon nombre de curieux. On garda de cette catastrophe des craintes superstitieuses. Le pont de fer n'a pas été rétabli; le gouvernement a choisi un juste-milieu entre la fonte et le bois; la passerelle est aujourd'hui construite en pierre. Au surplus, le pont de fer n'était qu'une satisfaction vaniteuse donnée aux intérêts matériels des bourgeois de Baden, car il en est de la Schwachat comme de tous les cours d'eau des environs de Vienne, qui diminuent de temps immémorial par un mouvement de baisse uniforme et continu, quoique l'Autriche soit très-boisée. La Schwachat ne sera bientôt qu'un ravin. On ne trouve pas autour de Vienne, dans un rayon de sept à huit kilomètres, un fleuve, un torrent, un ruisseau même, dont le lit n'ait éprouvé des pertes apparentes, et on s'aperçoit qu'une rivière est prochaine, avant de l'atteindre, aux landes sablonneuses qu'il faut traverser, et qui étaient manifestement des parois de l'ancien canal.

Ce fut à Baden qu'on me montra un Français, M. D....., numismate zélé, mais assurément fort peu diplomate, quoique homme du monde et de beaucoup d'esprit. Il était le *lion* des thermes, et voici pourquoi.

A l'époque du congrès de Tœplitz, M. D.... eut l'idée de faire frapper à Prague une médaille à l'effigie des souverains réunis en Bohême, avec cette devise:

Bella pacemve parent, gentium saluti consulunt.

« Qu'ils décident la paix ou la guerre, c'est pour le salut des nations. »

L'œuvre accomplie, M. D.... se rend à Tœplitz, et va montrer sa médaille à l'empereur de Russie, qui promet de lui donner à Prague une séance pour que l'effigie soit d'une ressemblance plus parfaite. Le jour suivant, l'artiste enchanté annonçait à M. le comte de Choteck le succès de sa démarche, mais sa joie fut courte. Le prince de Metternich entre, et lui dit ces paroles pleines de bon sens : « L'empereur Nicolas est libre de son suffrage; mais moi, monsieur, je m'étonne que vous vous soyez permis de faire frapper cette médaille sans autorisation. Il n'est pas question ici de paix ni de guerre; nous sommes des voisins qui nous réunissons pour mieux nous connaître, et nos affaires ne vous regardent pas. »

La même devise produisit un effet assez remarquable sur l'ex-roi de Prusse. Il s'en émut au point de déclarer qu'il n'assisterait pas à la fête militaire qui avait pour but la commémoration du revers essuyé à Culm par le général Vandamme. Quelque temps après son aventure, le pauvre M. D.... fut obligé de quitter l'Autriche.

Sur cette charmante route de Vienne à Baden, dans la vallée romantique d'Helenenthal, autour de Modling et surtout près de Schœnbrunn, le *pauperum tugurium* d'Horace ferait envie à un prince russe. Rien de plus pastoral que ces immenses vacheries pavées dont le centre est un énorme tronc de sapin desséché, autour duquel s'étend une large mangeoire, où viennent se rattacher les chaînes qui entravent toutes les vaches par les cornes. On peut ainsi facilement se tourner autour de la vache, lui servir son fourrage par devant, puisque les curieux et les valets d'étable circulent dans une zône ménagée entre le pilier central et la mangeoire; on peut enfin traire la bête par derrière avec d'autant plus de commodité, que, par l'effet de la divergence des rayons émanés du centre d'un cercle, les vaches, dont les têtes se touchent près de la mangeoire, s'écartent notablement l'une de l'autre du côté de la croupe.

C'est en 1754 que Marie-Thérèse a bâti Schœnbrunn, à deux kilomètres des remparts de Vienne. On y arrive par un pont jeté sur la Wien, rivière dont la capitale a usurpé le nom. Aux quatre coins du pont se dressent des sphinx en pierre, énigme symbolique de ce pouvoir à la fois despote et paternel, égoïste et bienveillant, stationnaire et flexible, insaisissable et passif, qui se cache sous la figure aimable de M. de Metternich. Un palais fut toujours construit par un souverain fameux et toujours se ressent de son origine par quelque originalité de construction. Ainsi, dans Schœnbrunn, près de la chambre de l'empereur, est une machine qu'on nomme *la chaise volante*, petit cabinet mobile qui transportait Marie-Thérèse aux différents étages du château, sans qu'elle eût besoin de monter ou de descendre par l'escalier. On se rappelle involontairement les fauteuils roulants de la galerie du Louvre, à Paris. Des cordages dissimulés et des contre-poids mettaient en jeu le cabinet de la grande reine absolument comme une gloire de théâtre. Entrez-vous dans le parc? vous y rencontrez des statues antiques dont les formes rappellent plutôt les femmes de Vienne que les filles de Sparte : l'Autriche garde partout ses droits, même en sculpture. Mais, en revanche, rien n'est plus attrayant que la végétation dans le parc de Schœnbrunn ; les arbres au tronc séculaire, surmontés de masses de feuillage, taillés sur une seule face comme un diamant poli, mais libres par derrière et à leur sommet, forment des murailles de verdure compactes et profondes, un peu à la façon de Versailles, et cependant ne présentent aucune perspective uniforme; des allées à perte de vue, larges comme la grande allée des Tuileries, forment des berceaux si artistement couverts que le soleil n'y pénètre pas. Ces blanches statues colossales, si peu grecques, si naïvement autrichiennes, rangées en longues files sous les ogives de la futaie, apparaissent comme de charmantes miniatures dans le prolongement infini de l'horizon. Ce n'est pas la première fois que la prétention de sublime dégénère en passable trivialité ; mais rarement l'antithèse fut mieux excusée par la nature.

Schœnbrunn signifie *belle fontaine*. Il y a effectivement dans un bosquet voisin du parterre une naïade couchée qui tient à la main une corne d'où l'eau jaillit et tombe dans un bassin de marbre. Ici, la nature n'excuse rien : c'est du plus affreux

mauvais goût. Il ne manque pas même au parc de Schœnbrunn, après la folie des cascades, ce qui la complète, dans le vieux style des jardins : la folie des ruines. Autour d'un bassin en partie dégradé s'étalent maladroitement les restes d'un temple et d'un aqueduc romain dont l'ensemble n'exista jamais que dans l'imagination bucolique de Marie-Thérèse, des colonnes tronquées par la savante main d'un architecte, des tombeaux vierges, des bas-reliefs qui sollicitent en vain depuis un siècle l'injure du temps. Les inscriptions latines et la mousse semblent ronger ces débris; mais, contemplés de près, ils offrent tous la même espèce de pierre; comme les décors d'un spectacle, fabriques et buissons, ils tiennent tous au même châssis. L'herbe y pousse assurément, mais taillée en bois et peinte à l'huile. On retombe dans les hypogées factices de Lachsenburg, comme si la campagne de Vienne, dans les mœurs impériales, ne pouvait être une fois ou franchement rustique ou consciencieusement historique. Enfin, dans la ménagerie de Schœnbrunn, disposée en étoile, chaque rayon est peuplé d'animaux qui représentent moins en général la physionomie séduisante d'une cour que ses passions secrètes et ses fougueuses volontés. Il faut toute la simplicité de cœur des Autrichiens pour se permettre de rapprocher avec tant d'étourderie ou si peu de respect les ménageries et les cours; ce voisinage ne supporterait pas vingt-quatre heures de critique en France, et il prouve peut-être que chez un peuple sans malice, la royauté absolue se maintient faute d'épigrammes.

Mais, dans ces mêmes jardins où la rocaille domine, on jouit d'un coup d'œil magnifique dont les souvenirs de Saint-Cloud et de Versailles ne rabaissent pas l'impression. Le pavillon de Marie-Thérèse, ou la *Gloriette*, situé sur une colline qui déroule à ses pieds d'immenses nappes de verdure, est d'une architecture féerique dont rien en France ne peut rendre l'effet. Composé d'une longue colonnade en quelque sorte transparente, et dont les quatre arcades du milieu sont seules vitrées de glaces pour former un cabinet de repos, cet édifice est à la fois un palais et un arc de triomphe. Vu de la route, il couronne le château dans toute sa largeur et paraît tellement se confondre avec lui, que la légèreté de l'un se prête à dissimuler la masse de l'autre. Cet accident heureux vient d'une égalité de niveau

entre les toits de Schœnbrunn et la base de la colline où surgit la Gloriette. On doit monter longtemps par les allées de pins, par les gazons, en suivant les fontaines sculptées dans le goût de Puget et de Bouchardon, en admirant toutes les divinités d'un Olympe si maniéré, avant de parvenir aux rampes de ce sanctuaire digne de Marie-Thérèse, qui se découpe si hardiment dans l'air et y fait flotter tous les festons et toutes les astragales de M[lle] de Scudéry. Et lors même que vous y êtes parvenu, un tableau étrange, se posant en regard de cette fantaisie de reine, en efface, pour votre imagination et pour vos yeux, ce qu'elle a de plus capricieusement insaisissable. A côté du pavillon de Marie-Thérèse, à l'heure où dort son héritier, au milieu des profondeurs du parc impérial, le palais du peuple rayonne de mille feux : Tivoli est le belvédère du peuple vis-à-vis du belvédère de Ferdinand, et la valse révolutionnaire de Strauss berce le monarque comme le murmure des grands arbres assoupit l'imprudent moineau dans son nid.

Un Autrichien, un Russe ou un Prussien se promèneraient maintenant dans Paris qu'il leur serait impossible d'y retrouver la trace des pas imprimés jadis par les trois monarques de la sainte-alliance dans ses rues deux fois envahies : la révolution de juillet, en remuant leurs pavés, a balayé cette empreinte. Ces hommes d'ailleurs n'étaient pas de ceux dont le sol garde éternellement vestige, et les habitants de Paris sont trop fiers pour se souvenir de si loin. A Schœnbrunn, au contraire, tout parle de Napoléon, et à l'étranger non moins éloquemment qu'aux nationaux. On entre, par une belle grille, dans une vaste cour, formée carrément par une clôture de galeries couvertes : cette cour est assez spacieuse pour les manœuvres de sept à huit mille hommes. Les parades que l'empereur passait ici tous les matins ne ressemblaient point à celles des Tuileries. C'étaient de véritables revues, souvent fort longues, et les habitants de Vienne y accouraient en foule, ne se lassant pas de voir un César inspectant lui-même le sac, la giberne et les caissons de sa vieille garde. On montre encore la place où Napoléon, se tournant vers ses officiers d'ordonnance, dit au prince de Salm : « Monsieur de Salm, approchez; voici un régiment de la confédération germanique ; il doit vous connaître; commandez-lui en allemand l'exercice et la charge en douze temps. » Le jeune

prince avait dix-sept ans; il rougit de plaisir, les larmes lui vinrent aux yeux; mais il ne se déconcerta pas. Tirant son épée, il fit le commandement d'une voix émue, mais avec noblesse et précision. Plus loin, on montre aussi le salon où l'empereur, en présence de ses maréchaux, donna l'étoile de la Légion-d'Honneur au prince de Saxe-Weimar, un enfant comme l'autre, et qui, par une coquetterie charmante dans un enfant et dans un prince, porta si longtemps le chapeau dont il était coiffé à la bataille de Wagram, parce qu'une balle en avait troué la forme très-près du front. En passant de la galerie dans ce salon, on n'oublie pas davantage de montrer à l'étranger, surtout aux Français, un assez beau buste en marbre de Joseph II. Derrière le socle vous trouverez ces deux mots : *Ceracchi sculpsit.* Ainsi la haine suit partout la gloire, et sous tous les masques, avec les sublimes dehors de l'art comme avec la séduisante parure du patriotisme, l'assassin est toujours attaché aux pas du conquérant, à la trace du génie. L'œuvre de Ceracchi dans cet appartement illustre est d'autant plus inconvenante, que Schœnbrunn même fut le théâtre d'une tentative d'assassinat sur la personne de Napoléon, précisément à l'endroit où le prince de Salm avait commandé la parade. Cet infortuné jeune homme, Staps, par un hasard étrange, moins coupable d'ailleurs que Ceracchi, avait dix-sept ans comme les deux princes. Il resta quarante-huit heures dans une salle basse avec des gendarmes. Le lendemain du crime, il entendit le retentissement du canon. C'est la paix ! lui apprend-on. « Ne me trompez-vous pas? » répondit le fanatique, et aussitôt il pleura, mais de joie, en s'écriant : « Je mourrai plus tranquille. » Quand l'empereur fut parti, on le fusilla. Il dit au colonel chargé de l'exécution : « Monsieur, je ne vous demande qu'une grâce ; ne liez pas mes mains. » Cela lui fut accordé. Il marcha au supplice comme au martyre et mourut avec calme. Schœnbrunn ressemble vraiment à une page de l'histoire romaine, mais où seraient confondus tous les styles, Plutarque et Tacite, Salluste avec Tite-Live; car le drame et l'élégie, toutes les passions, toutes les grandeurs y mêlent également leurs couleurs vives à la sécheresse inoffensive d'une baronie de province. C'est une églogue oubliée entre deux chants épiques.

D'ailleurs, pour le penseur et pour l'artiste, il n'y a jamais

eu dans le monde historique rien de comparable à cette double auréole de Schœnbrunn, à la plus immense gloire du père si poétiquement rapprochée de la triste agonie du fils, à Napoléon, empereur d'Occident, dans la chambre où expira le duc de Reichstadt, sans patrie, sans famille et sans couronne. Comment la faible organisation du noble enfant eût-elle résisté plus tard même à la monstrueuse alliance des deux natures dont elle était conçue, natures impériales toutes deux vraiment, mais si antipathiques ! Et le fruit débile de ce mariage inouï ne fut-il pas une preuve mystérieuse et providentielle de la réprobation dont il restait frappé selon les voies de Dieu ? Il n'est pas une de ces pensées, aussi profondes que l'infini, que la vue de Schœnbrunn ne réveille dans l'esprit et ne grave dans le cœur.

Sur les hauteurs que dominent Schœnbrunn, à la droite des voûtes parfumées de la Gloriette, au fond d'une allée ténébreuse, on rencontre une enceinte qui est séparée des horizons de Vienne et du Danube comme par une muraille de collines serrées et d'arbres touffus. Là, dans une chaumière imitée des châlets du Tyrol, le respectable Mathieu Collin, professeur d'esthétique des archiduchesses Clémentine et Léopoldine, racontait au fils de Napoléon l'histoire de Crusoé. Mais l'imagination de l'enfant s'échauffait à ces récits, et M. Collin, profitant de cette fièvre bienfaisante dans un intérêt géographique, palissadait avec son disciple une caverne artificielle qu'ils nommaient tous deux sérieusement le souterrain de Robinson. Durant les derniers jours de son agonie, la foudre renversa une des aigles impériales qui décorent et dominent Schœnbrunn. C'était absolument la grandeur romaine : *Intonuit lœvum.* Le touchant ouvrage de M. de Montbel me dispense de plus amples détails. En disant les mêmes choses autrement que lui, je craindrais avec raison d'en apprendre beaucoup moins au lecteur.

Entre Vienne et Schœnbrunn, près de la route de Lachsenburg, s'élève, au milieu de la plaine, la colonne de Sobieski. C'est une pyramide triangulaire ; dans une niche gothique on y voit une assez pitoyable statue en pierre. La colonne de Sobieski ressemble à ces monuments votifs que l'on rencontrait encore, en 1800, sur la route de Saint-Denis, et que le peuple nommait les *Stations de Philippe.* Elle marque la place où Kara-

Mustapha établit sa tente, quand ce grand-visir assiégea Vienne, en 1683, avec deux cent mille hommes. Jean Sobieski et ses vingt-six mille Polonais accoururent au secours de l'empereur, sur l'assurance qu'un pont se trouvait déjà construit à Tuln, sur le Danube, pour leur passage. « Placez-vous à notre tête, écrivait au héros slave Léopold désespéré, et malgré l'infériorité du nombre, votre nom seul détruira l'armée infidèle de Kara-Mustapha. » Les souverains en danger de perdre leur couronne sont toujours flatteurs. Sobieski traverse la Silésie et la Moravie avec la rapidité brûlante du coursier de Lénore; ses chevaux baignent enfin leurs naseaux dans le fleuve; mais, comme si la lettre suppliante de Léopold n'était qu'une mystification, le roi de Pologne aperçoit un pont inachevé, et, au lieu d'un corps d'armée impériale, les faibles recrues du duc de Lorraine. — Votre empereur me prend-il pour un aventurier? dit le monarque avec dédain; est-ce pour moi ou pour lui que j'ai couru cent vingt lieues à franc étrier? — Tels furent, dans l'histoire moderne, les princes de la maison de Lorraine, ingrats et heureux. On sait comment Sobieski sauva Léopold du cordon qui, par contre-coup, étrangla Kara-Mustapha. Quand vous aurez suffisamment rêvé, à Tuln, sur cette place même où, suivant le vieux minnesœnger Heinrich von Ofterdingen, l'auteur supposé du *Nibelungen-Lied,* le puissant Etzel reçut son incomparable épouse; quand vous aurez surpris à l'horizon l'écho des baisers que vingt des plus nobles seigneurs de sa cour furent admis à déposer sur les lèvres vermeilles de Chrimhilt; quand vous aurez curieusement regardé les laveurs d'or établis dans les maisons riveraines de Langenleben, pour pêcher des paillettes dans les eaux du Danube; faites causer ces hommes de Sobieski : le héros polonais effacera bientôt, dans vos souvenirs, la poésie du vieil Heinrich. Sa bataille ainsi racontée est un chant lyrique.

A ce sujet, il écrivit à sa femme la lettre suivante, qui peint naïvement l'esprit brutal mêlé, dans ce siècle, à l'héroïsme guerrier :

« Vous ne direz point à mon retour ce que disent les femmes tartares à leurs maris, lorsqu'ils reparaissent sans butin devant elles, après une campagne : *Tu n'es pas un homme,*

puisque tu reviens les mains vides; car le grand-visir m'a fait son légataire universel. »

On voit encore, dans un musée de Vienne, le crâne de Kara-Mustapha, qui fut étranglé à Belgrade, par ordre de Mahomet IV. L'histoire du voyage de ce crâne est chose romanesque. Quelques années après le supplice du visir, les impériaux s'emparèrent de Belgrade. On ouvrit la tombe du visir pour la piller; on n'y trouva qu'un cadavre vêtu d'une chemise, des inscriptions arabes et un Koran. A l'époque de l'invasion des Turcs et durant le siége de Raab, Kara-Mustapha avait dit que, s'il prenait cette ville, pour punir l'évêque Léopold de Collonitz, qui avait soutenu le moral de la garnison avec l'argent des monastères, il lui ferait trancher la tête et l'expédierait dans un coffre à Mahomet. Le gouverneur de Belgrade, se souvenant de cette menace, et apprenant que l'évêque Léopold de Collonitz était devenu cardinal, s'imagina que rien ne lui serait plus agréable que de recevoir le corps, la tête, la chemise et le Koran de l'infidèle qui jouait un rôle si dramatique dans les épreuves de sa vie épiscopale. Mais le prélat eut le bon esprit de n'accepter cette relique glorieuse que pour l'offrir aux habitants de Vienne. Cependant elle n'a pas su rendre, en 1831, la capitale de l'Autriche sensible à la destruction de Varsovie, dont les derniers soupirs parvenaient jusqu'à ses oreilles, mêlés au râle du choléra-morbus. Aussi, quand le voyageur heurte du pied dans la campagne les décombres du camp tartare encore gisant à fleur de terre, il lui est impossible de ne pas croire que la maison de Lorraine périra tôt ou tard sous la conquête; car, après tant d'ingratitudes, un autre Sobieski ne se dévouera plus.

En quittant Sobieski, on ne saurait mieux faire que de passer au sud-est de la capitale, et, par exemple, de se diriger, à travers champs, vers Kaiser-Ebersdorf, gros bourg, situé sur la rive droite du Danube; c'est là, chez un brasseur, dans un entre-sol, au-dessus d'une écurie, que mourut le duc de Montebello. La maison est aujourd'hui une riante villa qui s'élève du sein des fleurs demi-closes; naguère, à l'heure de cette mort terrible, des cadavres d'hommes et de chevaux empestaient ses murs et obstruaient sa porte. Voici la seconde pièce de l'appar-

tement où Lannes adressa à l'empereur ces paroles prophétiques, la leçon de son règne, le remords de sa vie. Voici la première où Larrey, Varéliaud et Gassicourt, avec de grands dangers, par une chaleur étouffante, le 6 juin, embaumèrent le corps du guerrier. Alors l'imagination s'émeut, le voyageur embrasse dans cet entre sol toute l'épopée du siècle; il répète à voix basse avec Byron :

The night was dark and the thick mist allowed
Nought to be seen save the artillery's flame,
Which arched the horizon like a fiery cloud,
And in the Danube 's waters shone the same—
A mirrored Hell!

Quand on remonte le Danube, en quittant Kaiser-Ebersdorf, par le chemin d'Albern et de Simring, pour se rapprocher de Vienne, il est difficile de se figurer que l'immense horizon de verdure qui s'étend à droite, fut l'échiquier de la plus colossale bataille des temps modernes. Trois cent quatre-vingt mille hommes entrèrent en ligne à Essling et à Wagram; douze mille périrent dans la première partie de ce jeu homicide, vingt-deux mille dans la seconde. Eh bien! jamais les admirables vers de M. de Lamartine n'eurent de justification plus mélancoliquement vraie :

..... Au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible;
Demain la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux,
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balaieront leur poussière infectée,
Et le sol engraissé de leurs restes fumants
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements!

M. Alex. de Humboldt a fait remarquer le goût exquis et mystérieux qui préside à l'arrangement des plantes sur la surface de la terre. La Providence évidemment groupe les arbres et les fleurs de manière à former, suivant les climats et les saisons, la plus ravissante harmonie dans la toilette de nos cam-

pagnes. Il semble que la nature se promène au-dessus de notre globe, semant de sa robe inépuisable, mais savante, les diverses parures qui nous enchantent. Au premier printemps, elle jette d'en haut les fleurs pâles où se réfléchissent les neiges fondantes de l'hiver; au mois de mai, elle laisse échapper le jaune d'or qui tranche si heureusement sur le vert foncé des prairies; en juin, s'épanouissent le rouge tendre de la rose et le rouge sanglant du coquelicot, présages de la canicule; en juillet, le sentiment de la campagne rappelle déjà les amours fidèles et les liaisons durables : il tourne aux couleurs symboliques de l'âme, le bluet flotte sur des vagues d'épis, et le lin déroule les plis voluptueux de sa gaze azurée. Dans le mois d'août enfin, la nature se fait veuve et discrète; le rouge et le bleu passent au pourpre et au violet sombre, jusqu'au moment où toutes ces nuances se confondent, s'effacent et se perdent dans le deuil de l'automne et du cœur, dans le brun des feuilles tombantes et des illusions flétries.

Tel est le spectacle qui se déploie aux yeux du promeneur sur la rive gauche du Danube, depuis Albern jusqu'au Prater. La nature avait tant de plaies à cicatriser sur ces bords, tant de sépulcres à y couvrir, que jamais l'urne providentielle où sa main puise les radieuses couleurs de la terre, ne s'était plus harmonieusement épanchée. L'île de Lobau, Lusthaus, l'île de Masséna, l'île Saint-Hilaire, et ces myriades de corbeilles flottantes dont les panaches de saules entravent le fleuve, mais ne le retardent pas, semblent des linceuls superposés à de gigantesques ossuaires et qu'il suffirait de soulever pour voir au complet les catacombes de la grande armée. — Traversons le Danube : on le peut toujours d'imagination, si ce n'est en bateau. Entre Gross-Aspern et Stadlau, sur la pelouse, Masséna sauva l'armée et Napoléon; cependant son fils était pour la première fois au milieu du feu. Cette angoisse du père de famille et du grand capitaine, cette double responsabilité de l'homme et du citoyen, n'est toutefois dans le paysage qu'un horizon affaibli. De plus sombres destinées pèsent sur ces fleurs que la fatalité semble incliner, pensives et décolorées, dans le sein des hautes herbes. Sont-elles nées de l'assassinat ou du suicide, de la mort des héros ou d'un crime d'État?... Ici tomba le général Oudet.

Charles Nodier a peint cette vie élégiaque de soldat et de tribun ; glanons autour de son admirable tableau. Il n'a pas tout dit, parce que la douleur fait défaillir la mémoire et trembler la plume. Oudet, simple lieutenant, débuta à San Bartolomeo-in-Galdo, dans le royaume de Naples. Une balle le renverse : on veut enlever son corps. — Non, non, s'écrie-t-il, l'ennemi est là, il faut marcher. — Mais, dit un vieux sergent, votre corps lui restera. — Eh bien, enfoncez-le; mon corps ne lui restera pas! — Un homme de cette trempe devait avancer rapidement. En 1809, il était colonel du 9e régiment de ligne, et Napoléon le nomma général de brigade, la veille de la bataille de Wagram. Il servait à l'aile gauche commandée par Masséna. Lorsque notre ligne fut rompue de ce côté, il perdit plusieurs de ses officiers et fut frappé de trois coups de lance. Pour ne pas quitter le combat, il se fit attacher sur son cheval. Quel homme!

Mme de Staël avait dit à M. Nodier, en 1815 : « J'ai connu, j'ai entendu, je crois entendre encore Mirabeau ; mais je n'ai rien entendu qui approchât du langage de ce jeune officier de volontaires. Ce serait mal juger celui-là que de le nommer éloquent, c'était l'éloquence elle-même. »

Et cet homme éloquent se faisait attacher sur son cheval ! Mirabeau peut-être eût demandé un chirurgien. Mais je retourne à Wagram. Après la bataille, il reçoit ordre de se porter en avant ; il exécute ce mouvement, il revient pendant la nuit ; il tombe dans une embuscade. Un feu de peloton l'avertit de son danger ; il lutte dans les ténèbres sans connaître le nombre ni l'espèce de ses adversaires. Au lever du soleil, on trouva vingt-deux officiers tués autour de son corps. Il était criblé de blessures, il vécut trois jours. Quand on emporta son cadavre de l'hôpital, plusieurs blessés au désespoir arrachèrent le bandeau mis sur leurs plaies ; un sergent-major se précipita sur son sabre près de sa fosse, et un lieutenant de la 68e demi-brigade s'y brûla la cervelle. C'est la seule individualité de notre histoire contemporaine qui explique celle d'Armand Carrel.

Nous revenons de Stadlau par le Prater ; nous quittons le drame pour l'ydille. On ne saurait mieux faire que de rompre avec les suaves campagnes au milieu d'idées riantes. Le Prater est une forêt magnifique, d'un kilomètre de long, et dont les

arbres, respectés par les bûcherons depuis plusieurs siècles, offrent des réduits d'une obscurité et d'une fraîcheur que de très-rares endroits de Saint-Cloud et du Raincy d'autrefois peuvent rendre à nos yeux français. Comme les arbres du Prater sont très-élevés, la terre qu'ils ombragent est revêtue d'un tapis que le soleil ne jaunit jamais. Cette pelouse immense est parsemée de pavillons, de maisonnettes et de cabanes d'une construction très-variée; on veut en tirer une copie aux Champs-Élysées pour les Parisiens, mais la réduction du tableau sera difficile. Dès que le soleil a disparu de l'horizon, il faut abandonner le Prater, que d'innombrables bataillons de mouches de tous les genres peuplent jusqu'au matin. Je m'en plaignais vivement au landgrave de Furstemberg, mais il me répondit avec un à-propos que n'eût pas désavoué le prince de Ligne : — C'est une police tutélaire. Sans ces insectes que vous fuyez, l'amour ferait ici trop de ravages pendant le crépuscule.

André Delrieu.

ÉGLANTINES.

I.

Sur la nappe d'argent du lac mystérieux,
Qui réfléchit le ciel où le soleil s'abaisse,
Tandis que tous les deux, ô ma belle maîtresse,
Nous voguons à travers les cygnes amoureux,

Ne cueille pas ainsi d'une main imprudente,
N'arrache pas ainsi, cruelle, sans dessein,
Toutes ces pâles fleurs de l'humide jardin
Qui penchent sur les eaux leur tête languissante.

Pense que tous ces lys venus dans les roseaux,
Toutes ces glauques fleurs, tristes comme des veuves,
Protégent les mortels égarés sur les fleuves
Des mille enchantements de la reine des eaux.

— Laisse-moi, laisse-moi cueillir tous les nymphées,
Tous les volubilis errants sur le cristal.
Ne suis-je pas ici dans l'empire natal ?
Tu sais bien que ma sœur est la reine des fées.

Sur les flots transparents de ce lac argenté,
Ma sœur a tout pouvoir et règne en souveraine;

Ainsi donc ne crains rien, ami, de la Sirène,
Du basilic funeste, ou du cor enchanté.

D'ailleurs je lui ressemble, et de ses divins charmes,
Des fascinations de ses yeux séduisants,
Que puis-je redouter sur ton âme ? Je sens
Que je la combattrais avec ses propres armes.

Je veux qu'elle réponde à l'appel de mon cœur ;
Je veux que, laissant là ses blanches néréides,
Elle quitte ce soir les royaumes humides.
Pour venir sous les flots au-devant de sa sœur. —

Or, comme elle parlait, cette fille adorable
Mettait dans ses cheveux les pâles nymphéas,
Et couronnée ainsi tendait ses divins bras
Vers cette transparence ouverte jusqu'au sable.

A peine sur le bord elle incline son front,
La forme insaisissable aussitôt se révèle.
O prodige ! Et voilà la Sirène immortelle.
Qui monte en souriant de l'abîme profond.

Beauté mystérieuse, elle flotte, elle trempe,
Sous les eaux, dont les fleurs couronnent ses cheveux;
Et la première étoile épanouie aux cieux
Semble un pur diamant oublié sur sa tempe.

L'onde entoure son corps d'un humide manteau
Que l'occident a teint de lueurs empourprées;
La voilà qui vers moi tend ses lèvres sacrées ;
Je surprends sa beauté sous le voile de l'eau.

Quel vent mélodieux sur les roseaux se lève !
Quels étranges concerts sur ce bord enchanté !
Quelle voix dans mon sein chante la volupté!
Amour, parfum des eaux, mélodie, est-ce un rêve?

Et dans l'enivrement de mon transport divin,
Vers la mystique dame au sein des eaux venue
J'allais pour m'élancer, quand une voix connue
Me dit en murmurant dans un baiser sans fin :

— Vaines illusions! êtes-vous dans la vie
Tout ce qui nous attire? O mon ami! pourquoi
Veux-tu, lorsque je suis assise près de toi,
Poursuivre sous les flots mon ombre évanouie?

II.

On dit partout déjà
Que le printemps est là.

Oui, la prairie est verte,
Le rossignol alerte
Fredonne sa chanson.

Le ver-luisant tressaille
Dans l'herbe du buisson;
Partout monte et travaille
La végétation.

Et cependant ma vue
Cherche de çà, de là,
Si tu n'es pas venue,
Églantine déjà.

Je cherche au clair de lune,
Dans les petits sentiers,
Les traces de tes pieds,
Et je n'en trouve aucune.
On a trompé les champs,
Ce n'est pas le printemps.

III.

J'entends la cascade lointaine,
La lune éclaire en paix le val,
Une image blonde et sereine
Se balance dans le cristal.

Un nuage monte, et sur l'heure
Plonge le vallon dans la nuit,
Le flot bouillonne, gronde et fuit,
Mais l'image toujours demeure.

IV.

Le frais buisson de jasmin hier,
Hier au soir s'est endormi vert,
Et voici qu'à l'aube naissante
Il se voit tout entier couvert
D'un manteau de neige odorante.
— Que s'est-il passé cette nuit?
Que m'arrive-t-il? ô merveille!
Moi tout blanc. — Ainsi, cher petit,
En mai le gai printemps punit
Le gentil buisson qui sommeille.

V.

La rose était lacée en son étroit corset,
Bouton de velours vert qui gênait et pressait
Sa douce gorgerette amoureuse et captive.
Dans un rayon de feu qui du ciel descendait,
Le vent du sud passa sur son aile lascive.

— Oh! viens me délacer, dit la rose en émoi. —
Et le vent d'obéir. — Puis, le rouge au visage,
La rose : — Maintenant, Zéphyr, relace-moi,
Et me rends ma ceinture et mon gentil corsage. —
Mais le Zéphir alors : — Ce n'est pas mon emploi.

VI.

LA VIERGE D'ALBERT DURER.

SONNET.

Dans un riant jardin où le gazon foisonne,
Où l'herbe épaisse ondule aux caprices de l'air,
Sur un simple escabeau qui lui tient lieu de trône,
Une dame est assise au bord d'un ruisseau clair.

Son front harmonieux penché sous la couronne
Contemple avec douceur un enfant né d'hier;
Un manteau de velours de ses plis l'environne,
Une double nature éclate dans son air.

Sous des touffes de lys le long des plate-bandes,
Des lapins amoureux mènent leurs sarabandes;
L'un se peigne au soleil, l'autre ronge une noix.

Une vierge! un enfant, de beaux lys! des fontaines
Qui versent l'arc-en-ciel! point de traces humaines;
Seulement tout au fond, dans le vague, — une croix.

VII.

J'ai regardé le ciel, et ma paupière
N'a rencontré que nuages errants,
Triste et pensif j'ai regardé la terre,
La feuille morte y roulait sous les vents;

J'ai regardé l'immensité de l'onde
Qui sur le sable échouait à grand bruit ;
J'ai regardé dans mon âme profonde ,
Et nul rayon n'en éclairait la nuit.

VIII.

Au clou de la tapisserie
Pend une couronne flétrie,
Couronne de roses de mai ,
Doux souvenir inanimé
D'une main autrefois chérie.

Au printemps des illusions
Sur cette main blanche et mignonne
J'ai mis (que le ciel me pardonne!)
Plus de baisers que la couronne
N'a de roses et de boutons.

Puis en une seule journée,
Hélas! j'ai versé plus de pleurs
Sur cette main de bleu veinée,
Que cette couronne fanée
N'a d'épines parmi ses fleurs.

IX.

Au joli mois du renouveau
Et des paquerettes mignonnes,
Tous deux ensemble, au bord de l'eau,
Nous devions tresser des couronnes ;
Je t'ai bien longtemps attendu ,
Hélas! et tu n'es pas venu ;
Nulle couronne n'est tressée,
Et voilà la saison passée.

Que de fois tu m'avais promis
De venir aux moissons prochaines
Cueillir avec moi des épis ,
De beaux épis mûrs dans les plaines ;
Je t'ai bien longtemps attendu ,
Hélas ! et tu n'es pas venu ;
Nulle gerbe n'est amassée,
Et voilà la saison passée.

Tu m'avais promis bien souvent
Encor de venir à l'automne
Faire de l'herbe au petit champ ,
Hélas ! maintenant l'herbe est jaune.
Si tu veux faire une couronne
Et faucher le gazon flétri ,
Viens sur ma tombe , pauvre ami !

X.

Vers un pays meilleur elle a fui maintenant ,
Belle âme dont j'ai vu la pureté divine ,
Et dans son frais jardin où seul je m'achemine ,
Une amaranthe croît rouge comme le sang.
Vers un pays meilleur elle a fui maintenant
Cette âme dont mon âme a compris le mystère ,
Et dans mon triste cœur plus glacé que la pierre ,
Une amaranthe croît rouge comme le sang.

XI.

LE CYGNE.

A M. SAINTE-BEUVE.

Quand le cygne indolent a tout un jour nagé
Sur l'humide niveau du beau lac solitaire ,

Quand sur le frais cristal doucement ombragé
Le bel oiseau royal a longtemps voyagé,
Épuisant lentement, en sa molle carrière,
Toutes les voluptés des eaux, de la lumière ;
Quand il s'est égaré dans les joncs à loisir,
Quand il a promené sa superbe indolence
Autour des nymphéas que le cristal balance,
Tendu sa plume à l'onde, au soleil, au zéphir,
Et vu sous ses beaux flancs le ciel se réfléchir
Dans la mélancolique et vive transparence;

Il plonge et disparaît sous l'abîme profond;
L'onde s'émeut d'abord et s'élargit en rond,
Puis se ferme, et soudain toute ride s'efface
Toute ombre se retire, et l'hôte vagabond
S'engloutit aussitôt sans qu'il reste une trace
De sa migration sur la claire surface.

Heureux qui peut, semblable au cygne en ses ébats,
Sur le lac de la vie errer à l'aventure,
Effleurant toute chose harmonieuse et pure,
Toucher sans les flétrir aux plus doux nymphéas,
Et dans le sein vivant de la belle nature
S'effacer sans que nul le remarque ici-bas.

HENRI BLAZE.

Mlle DE BRIE.

I.

Si on s'en tenait au récit des faits, il n'y aurait guère de femmes dont l'histoire fût digne d'être écrite ; mais si l'on vient à parler des sentiments, il n'en est presque pas, au contraire, dont la vie ne puisse fournir matière à tout un livre. Le nom de Mlle de Brie ne serait pas même connu aujourd'hui sans la part qu'elle eut dans le destin du plus beau génie que la France ait produit. En voyant à quoi il a tenu que ses grâces et ses qualités ne fussent plongées dans un oubli éternel, on se dit qu'il a dû exister bien d'autres femmes remarquables dont on ne saura jamais l'histoire.

Jusqu'au jour ou Molière et Baron donnèrent quelque lustre à l'art du comédien, les acteurs furent en butte à toutes sortes de mépris ; on les considérait à peine comme des hommes. Il est vrai qu'ils n'avaient guère de mœurs et point de religion ; mais à quoi leur eût servi d'en avoir, puisqu'on les repoussait du monde? La liberté était le seul dédommagement à la malédiction qui pesait sur eux. Il n'y en a pas un dont on connaisse précisément l'origine. Un nuage épais enveloppe toujours leurs débuts. C'est à peine si l'on sait où était né Mondory, ce tragédien fameux qui eut le bonheur de jouer dans la première pièce de Corneille. N'a-t-on pas laissé dans les ténèbres la jeunesse de Molière lui-même? En ce temps-là, l'univers c'était la cour toute seule ; il finissait au seuil du château. Les faiseurs de mé-

moires et de journaux, dont M. de Dangeau est le modèle parfait, se seraient crus déshonorés si leur plume avait parlé d'un baladin. En revanche, ils n'ont pas ménagé les détails puérils sur les toilettes des princesses, sur les médecines qu'on leur donnait à boire, et sur l'effet des potions dans leurs illustres entrailles.

On ne s'étonnera donc pas si nous sommes fort en peine de dire ce qu'était M[lle] de Brie avant son entrée au théâtre (1). Cette intéressante personne habitait Lyon, et sans doute elle y était dans la pauvreté. Molière avait déjà parcouru les provinces pendant cinq ans, et avait donné quelques petites pièces dont on ne sait que les titres et qu'il n'a pas jugées dignes d'être conservées. Il avait joué ensuite pendant trois ans à Paris, et c'est en 1653, lorsque les troubles de la fronde l'obligèrent à s'éloigner, qu'il vint à Lyon avec sa troupe. On ne l'eut pas vu quatre fois qu'on abandonna l'autre spectacle de cette ville pour accourir en foule à celui de Molière. Quelques personnes de goût, comme il s'en trouve partout, devinèrent que cet homme et sa bande feraient bientôt des merveilles; on en parlait beaucoup à Lyon. Nous ignorons si M[lles] de Brie et du Parc faisaient partie de l'ancien théâtre qui se fondit avec le nouveau, ou si le succès des acteurs de Paris leur inspira l'envie d'être du métier. Quoi qu'il en soit, elles offrirent leurs services à Molière, qui reçut avec empressement deux femmes jeunes et jolies auxquelles il trouva du talent, car M[lle] de Brie jouait fort bien les ingénues.

Il n'existait alors qu'une seule bonne comédie, *le Menteur* de Corneille. La seconde qui parut fut *l'Étourdi* que Molière fit représenter à Lyon. Dès ce moment la fortune de la troupe fut assurée, c'est-à-dire qu'on se vit certain de ne pas mourir de faim, comme la plupart des comédiens ambulants. Cette pièce plut si fort aux habitants de Lyon, qu'on ne joua plus la tragédie jusqu'à ce que le public se fût bien rassasié de *l'Étourdi.* Soit que M[lle] de Brie ait deviné tout de suite le génie de Molière avec cet instinct des femmes qui vaut mieux que le plus sûr jugement, soit que le poëte lui ait plu par ses manières origi-

(1) Mariée ou non, une actrice s'appelait *mademoiselle.*

nales et l'excellence de son cœur, elle conçut pour lui une grande estime. Elle était sans expérience, mais disposée à vivre sagement, s'il était possible. Elle aimait beaucoup son art. Sa confiance était sans bornes dans les lumières du chef de la troupe, ses progrès étaient rapides; on gagnait assez d'argent pour bien vivre, et la belle ingénue se trouvait la plus heureuse personne du monde.

Mlle de Brie avait la taille mince et souple, le geste noble, les attitudes fort naturelles, quelque chose de délicat dans les traits du visage, qui la rendait particulièrement propre aux rôles d'héroïne dans le sérieux; mais elle brillait surtout dans la comédie. Ses yeux avaient un charme agréable, et leur expression était cette bonté amoureuse qui promet un cœur tendre et qui tient parole. Elle avait de l'intelligence plutôt que de l'esprit, et était plutôt aimante que passionnée. Pour de la coquetterie, elle n'en avait pas l'ombre; aussi ne lui faisait-on guère la cour, car les hommes sont assez sots pour s'acharner après les beautés qui ne songent qu'à plaire, tandis qu'ils oublient celles dont ils pourraient se faire aimer. Mlle de Brie avait l'imagination calme; elle voyait sainement les choses et ne prêtait point aux gens des qualités chimériques; le véritable mérite pouvait seul lui inspirer cette admiration exaltée que les circonstances changent facilement en amour.

Lorsque Molière vint à Lyon, il était épris d'une actrice de sa troupe nommée Madeleine Béjart. Mlle de Brie s'en aperçut, et n'en ressentit aucune jalousie. Elle avait pour le poëte cette affection pure dont les femmes sont bien plus capables que nous. Les obstacles à l'amitié entre personnes de sexes différents viennent toujours du côté des hommes, qui outrent leurs sentiments et ne savent pas modérer leurs désirs. Mlle de Brie voyait dans le faible de Molière pour Madeleine Béjart la facilité de se livrer sans scrupule avec le poëte à ce commerce paisible et familier qui fait le revenu le plus constant du bonheur de la vie; cependant tout ce monde-là était jeune, abandonné à lui-même, sans considérations d'aucune sorte à garder : les passions ne pouvaient manquer d'y porter bientôt le trouble. Ce fut par Mlle du Parc qu'il s'y introduisit. Cette actrice, qui était aussi jolie que Mlle de Brie, ne lui ressemblait en rien pour le caractère. Elle avait de l'orgueil, du mépris pour les gens de sa

condition, le cœur dur, et l'esprit entiché de la supériorité des gens nobles sur les autres. On n'était pas digne de lui parler si on n'était gentilhomme pour le moins. Par une de ces fatalités singulières qui nous jettent souvent dans le chemin opposé à celui où nous trouverions le bonheur, Molière s'enflamma pour Mlle du Parc. Nous ne savons pas en quels termes il lui déclara son amour, mais, à coup sûr, ce fut avec une grande chaleur d'âme.

Molière parlait fort peu; il était naturellement réfléchi, et, pour cette raison Boileau lui donna le surnom de contemplateur. En revanche, lorsqu'il prenait la parole, il s'exprimait admirablement et ne disait rien qui ne fût d'un prix inestimable. L'usage voulait alors que le directeur vînt annoncer à la fin du spectacle ce qu'on donnerait à la représentation suivante; souvent aussi on adressait, avant de jouer, un compliment au public; Molière aimait à prononcer de ces petits discours dont il se tirait toujours avec imprévu et habileté. Assurément cette éloquence devait atteindre bien plus haut encore lorsqu'il avait à peindre son amour. Mlle Du Parc a dû entendre le plus beau et le plus touchant langage qu'ait jamais tenu une bouche humaine. Elle demeura inflexible. Pendant une année entière, le poëte se brisa contre ce rocher; il se consuma en efforts inutiles, et comme il arrive toujours quand on s'obstine à vouloir vaincre la répugnance d'une femme, plus il redoublait de passion, plus on le maltraitait. Ce qui augmentait la cruauté de la situation pour le malheureux Molière, c'est qu'il était trop observateur pour ne pas deviner que Mlle Du Parc se serait émue si elle avait su comprendre tout ce qu'il valait et quel avenir lui était réservé. L'événement prouva qu'elle était inexorable par défaut d'intelligence, puisqu'elle devait s'humaniser plus tard. Elle ne voyait encore dans Molière qu'un auteur sans gloire, un comédien de campagne destiné à un sort obscur; ce n'était pas assez pour une actrice vaine et dédaigneuse qui voulait essayer le pouvoir de ses charmes sur les gens placés au-dessus d'elle.

Le poëte avait cette faiblesse qui fait de l'amour la plus douce des ivresses ou le plus affreux des tourments. Il épuisa tous les moyens de plaire. Il surmonta son humeur concentrée pour donner carrière à cette gaieté bizarre et entraînante qui laissait voir la bonté du cœur sous la malice de l'esprit. Il fit des vers

sur les agréments de son ingrate. Il lui donna les meilleurs rôles et employa les procédés les plus généreux pour la satisfaire. Rien ne lui réussit. Il ne trouva qu'une oreille distraite, une imagination préoccupée et une âme de glace. Molière comprit enfin qu'il fallait désespérer. Il tomba dans la mélancolie sans communiquer ses peines à personne. Les gens très-sensibles ont l'habitude de s'enfermer en eux-mêmes et de se composer le visage, sans quoi cette sensibilité incommode leur donnerait une sorte de ridicule aux yeux des indifférents. C'est ainsi qu'en se faisant un maintien, ils dépassent la mesure nécessaire et paraissent plus froids et plus sombres que le vulgaire. Aussitôt qu'on vit Molière rebuté, on pensa qu'il se consolait. Mlle de Brie fut la seule qui ne s'y trompa point. Elle avait suivi avec inquiétude toutes les phases de cette passion malheureuse, et ses regards s'étaient accoutumés à lire dans l'âme du poëte. Elle sentit que sous les dehors du calme et de l'oubli, Molière cachait un chagrin profond, et comme le silence nourrit la douleur, elle entreprit de l'amener à lui faire des confidences. Ce n'était pas fort difficile; on se confie volontiers à une jolie personne. Mlle de Brie employa d'ailleurs toute la prudence et les soins imaginables. Molière lui ouvrit enfin son cœur et trouva un adoucissement à ses ennuis dans ses longs entretiens avec son amie. Elle l'écoutait avec tant de complaisance et d'un air si pénétré qu'il se reprochait intérieurement de lui faire partager ses maux, et cependant il n'épargnait aucun détail. Il était déjà guéri depuis longtemps que les conversations allaient encore grand train. Les hommes faibles en amour se persuadent qu'ils sont inconsolables, et en effet il tient souvent à une bagatelle qu'ils n'aillent jusqu'à mourir de chagrin; mais si une femme compatissante vient à leur secours, la faiblesse tourne alors à leur avantage. Les blessures sont vite fermées quand ce sont de belles mains qui posent les appareils. De son côté, la jeune comédienne obéissait à quelque chose de plus vif que l'amitié. Les entretiens sur des sujets de ce genre avec un homme comme Molière étaient fort mêlés d'émotions. A force de parler de l'amour, d'en maudire les tourments et de chercher le remède à ses coups, Mlle de Brie gagna la contagion. Ils voyaient bien tous deux qu'ils s'aimaient, et ne s'en disaient rien encore, tant il y avait de douceur dans ce prologue qu'ils se

jouaient l'un à l'autre. Ces situations offrent des jouissances infinies pour les cœurs délicats : ils y restèrent longtemps et firent bien. Cependant un matin la tristesse reparut sur le visage du poëte. Molière déclara en tremblant que la besogne du médecin était à recommencer, et que la maladie, au lieu d'abandonner la place, n'avait fait que changer d'objet.

— C'est contre vous, disait-il, que j'ai besoin d'un refuge à présent. Vous m'avez tiré d'un précipice; mais je vais tomber dans un autre. Vous m'avez tendu une main secourable, et cette fois je suis perdu si vous ne m'ouvrez vos bras.

Les yeux de Mlle de Brie avaient déjà répondu par un éclair de plaisir, lorsqu'elle posa ses deux bras au cou du poëte :

— Rassurez-vous, dit-elle, cette maladie ne vous tuera pas, et puissiez-vous n'en jamais guérir, car j'en suis plus atteinte que vous-même !

Ces aveux échangés, il ne fut plus question de Mlle Du Parc ni des ennuis passés. Nos amants trouvèrent un texte plus agréable dans leur tendresse réciproque, et goûtèrent le bonheur rare que donne une liaison fondée sur des sentiments nobles et élevés.

II.

En quittant Lyon, la troupe fit le tour du Midi et joua dans les grandes villes. Molière n'aurait voulu changer son sort pour aucun autre. Il aimait son métier, et dirigeait dans la perfection sa petite république. Son amour pour Mlle de Brie l'occupa sans doute beaucoup, puisqu'il ne fit en cinq ans qu'un ouvrage considérable, *le Dépit amoureux.* Cette pièce eut du succès à Montpellier. En 1658 seulement, la troupe revint à Paris, et obtint, après bien des démarches, la permission de jouer une fois devant la famille royale. Molière sentit toute l'importance de cette soirée. Il fallait être applaudi par la cour, sans quoi on le renvoyait en province. Il fit représenter *Nicomède.* Leurs majestés, habituées au débit ampoulé de l'hôtel de Bourgogne, ne furent pas émerveillées du talent des acteurs. La troupe intimidée, voyant qu'elle plaisait médiocrement, faillit perdre la tête. La consternation était dans les coulisses

pendant la dernière scène de la tragédie. La cour allait se retirer, mal satisfaite de son plaisir, lorsque Molière fit hardiment ouvrir le rideau, et s'avança tout seul au bord du théâtre. Il salua de la meilleure grâce du monde, et, après un remercîment modeste adressé à son auguste auditoire, il demanda la permission d'ajouter au spectacle un de ces divertissements comiques dont il avait coutume de régaler la province. Le roi consentit à écouter le divertissement. On joua la farce du *Docteur*, où Molière fut si plaisant et si gai que sa majesté en rit de tout son cœur. Le lendemain, la troupe reçut l'autorisation de rester à Paris. On lui donna la salle du Petit-Bourbon. Le 3 novembre 1658 commença le cours des représentations. Il n'est pas besoin d'ajouter que *les Précieuses ridicules* et *Sganarelle* apprirent au public le chemin du nouveau théâtre.

Molière avait trente-sept ans lorsque son génie se fit ainsi connaître. La troupe entière le regarda comme un dieu, et Mlle Du Parc comprit enfin quel homme elle avait méprisé. Elle en eut des regrets. Cette beauté si fière descendit jusqu'à dire qu'elle se repentait de sa cruauté, mais le poëte lui répondit, comme le Clitandre des *Femmes savantes*, qu'il n'était plus temps, et que d'ailleurs il ne voulait pas maltraiter l'asile où il avait trouvé du secours contre des rigueurs dont il s'était consolé.

A mesure que la gloire de Molière s'augmentait, Mlle de Brie devenait meilleure comédienne. Les spectateurs la prirent en amitié. On ne pouvait souffrir que ses rôles fussent donnés à une autre. Nous devons penser qu'elle avait toujours su le mérite de celui qu'elle aimait; ce n'en fut pas moins une grande source de plaisirs pour elle que de lui voir rendre justice et de partager ses triomphes. Il suffit de songer au rang que tiennent les pièces de Molière dans notre littérature, pour sentir combien Mlle de Brie dut être heureuse le premier jour où l'on représenta *les Fâcheux* ou *l'École des Maris*. Ces bonheurs-là lui restèrent du moins tant que vécut Molière, mais un jeu de l'amour vint lui enlever son bien le plus précieux.

Madeleine Béjart avait une jeune sœur dont le poëte faisait lui-même l'éducation. L'âge de seize ans arriva; les gentillesses de l'enfance furent remplacées par les charmes d'une femme, et Molière regarda son élève avec des yeux amoureux.



D'après le portrait qu'il en a tracé lui-même, Armande Béjart, sans avoir les traits fort beaux, était une personne extrêmement séduisante. Les dispositions qu'elle montra plus tard pour la galanterie passaient encore sur le compte de la vivacité de son âge. Son talent de comédienne et son esprit naturel achevèrent de tourner la tête au bon Molière. Ce fut une blessure cruelle pour Mlle de Brie ; mais elle se résigna aussitôt sans un murmure. Elle aimait trop celui qui l'abandonnait pour lui faire entendre des plaintes inutiles. Il lui eût été facile de l'affliger; Molière était généreux, et l'idée que son bonheur allait désespérer une personne qui lui était encore chère pouvait le troubler au dernier point. Ce plaisir amer ne convient qu'aux âmes passionnées : Mlle de Brie était trop douce pour le vouloir goûter. Elle poussa le dévouement jusqu'à se refuser la vengeance légitime et accablante du pardon : la liaison fut rompue sans explications entre les amants, et Molière se vit épargner l'ennui de rougir de son inconstance. Quoiqu'il eût vingt ans de plus qu'Armande Béjart, il lui offrit sa main, et le mariage fut célébré le 20 février 1662.

Cette union avec une fille qu'il avait formée dès ses plus jeunes années, et dont il faisait la fortune, semblait lui promettre toutes sortes de félicités ; mais Armande Béjart était née avec le germe de cette corruption sauvage contre laquelle les bienfaits sont impuissants, et que l'éducation ne réforme point. Tous les maux fondirent à la fois sur l'infortuné Molière, dans l'instant où il croyait son repos assuré.

Un acteur de l'hôtel de Bourgogne, nommé Montfleury, écrivit contre lui un pamphlet abominable où il l'accusait d'avoir épousé sa propre fille. On peut juger par là de l'abandon où vivaient les comédiens, puisqu'il resta longtemps douteux si Armande était la sœur ou la fille de Madeleine Béjart. Le pamphlet fut mis entre les mains du roi. Louis XIV, qui a toujours été le meilleur et le plus sûr ami de Molière, témoigna son indignation pour l'infâmie de Montfleury en tenant lui-même le premier fruit de ce mariage sur les fonts de baptême avec sa belle-sœur, Henriette d'Angleterre. C'était une faveur insigne dont le poëte sentit tout le prix ; mais la calomnie n'était qu'un prélude à d'autres chagrins plus profonds.

Armande Béjart joua *la Princesse d'Élide* aux fêtes de Cham-

bord avec tant de charme et de talent, que la cour en fut émerveillée. La jeunesse galante se mit à sa poursuite, et son goût pour l'intrigue se développa aussitôt. Elle mena de front trois amours d'espèces différentes. L'abbé de Richelieu gagna ses bonnes grâces à force d'argent; le comte de Guiche lui plut et la maltraita; le fameux Lauzun la consola autant qu'un séducteur de profession le pouvait faire. D'autres amants de moindre qualité vinrent ensuite. Les laquais déguisés, les porteurs de billets et les appareilleuses se succédaient dans la maison du grand Molière! On agissait avec le plus beau génie de ce siècle, le meilleur cœur et le plus sensible, comme avec un tyran de comédie. Molière appela un jour sa femme, et lui reprocha la conduite qu'elle tenait, d'un ton bienveillant qui eût pénétré de repentir toute autre qu'Armande Béjart. Elle lui répondit par une scène et de fausses larmes, auxquelles il se laissa prendre. Ce n'était pas assez pour lui que de pardonner; il s'excusa d'avoir eu trop d'emportement. Cet homme si sagace, dont le regard savait percer au fond des âmes pour en surprendre les secrets, n'avait que les yeux d'un enfant pour les défauts d'une femme qu'il adorait. Son esprit et sa pénétration ne lui servaient qu'à imaginer toutes sortes d'excuses à des fautes qui le mettaient au désespoir, sans rien diminuer de son amour. Il se persuadait qu'à force d'indulgence et de bonté, il viendrait à bout de ramener à lui ce cœur égaré par les mauvais conseils et la corruption de la cour. Il redoublait de soins et de tendresse, et volait au-devant des fantaisies de sa femme, sans ménager ni les peines ni la dépense pour lui donner un instant de plaisir. Tout cela ne fit qu'irriter Armande Béjart. De peur que le malheureux ne vînt à fonder quelque espoir sur le sentiment de la reconnaissance, elle répondit à tant d'honnêtes procédés par les dédains et la dureté.

Elle poussa l'oubli de toute pudeur jusqu'à railler ouvertement son mari de la faiblesse qu'il conservait encore pour elle. Le monde ne connaissait point cette faiblesse, et refusait d'y croire. On prenait le silence pour le triomphe de la philosophie; le poëte avait d'ailleurs montré en plusieurs circonstances une grande force de caractère.

Il y avait alors à Paris une certaine demoiselle Raisin qui faisait jouer la comédie à des enfants. Molière trouva des dispo-

sitions surprenantes à l'un des petits acteurs ; il courut demander au roi l'ordre d'enlever cet enfant pour le faire entrer à son théâtre. La Raisin, en fureur, vint le trouver un matin dans son cabinet et lui mit le pistolet sur la gorge en menaçant de le tuer s'il ne lui rendait son élève. Molière appela ses gens et leur commanda sans s'émouvoir de jeter dehors cette femme qui l'interrompait dans son travail. Il garda l'enfant, le logea dans sa maison, et lui donna des leçons qui ne furent point perdues, car ce jeune homme était Baron, le plus grand acteur du XVIIe siècle.

Une autre fois, les comédiens ayant résolu de supprimer les entrées gratuites dont abusaient les gens du château, il y eut une bataille à la porte du théâtre. Le concierge fut tué par de MM. les gardes-du-corps; la salle fut envahie par une bande de forcenés qui se mirent dans leur rage à poursuivre les acteurs à coups d'épée. Molière parut, et, après une courte harangue à la fois énergique et mesurée, tout rentra dans l'ordre.

Le commun des hommes, qui ne sait point faire la distinction entre les qualités du cœur et celles du caractère, ne voulait pas comprendre que tant de sang-froid pût s'allier au comble de la faiblesse. Comment celui qui apaisait une sédition et qui demeurait impassible en face d'un canon de pistolet n'aurait-il pas eu l'âme assez stoïque pour supporter des tracasseries de ménage? Chapelle et Boileau eux-mêmes, qui vivaient dans l'intimité de Molière, ignoraient encore ce qu'il souffrait intérieurement. Ils voyaient la mauvaise conduite d'Armande Béjart, et ils en gémissaient ensemble; mais le poëte ne disait pas jusqu'où les blessures s'étendaient dans son cœur.

Mlle Molière ne se bornait pas à faire le malheur de son mari; elle tournait sa méchanceté contre tout ce qui approchait de lui. Elle prit Baron en grande haine à cause de l'affection que Molière lui portait, et s'emporta contre ce jeune homme jusqu'à lui donner un soufflet. Baron quitta la scène; il fallut bien des peines et un nouvel ordre du roi pour le ramener auprès de son bienfaiteur. Dans le même temps, Armande Béjart renoua des commerces de galanterie, et ses débordements devinrent le sujet des conversations publiques. Les avertissements ne purent pas même l'obliger à prendre quelque soin de sa

réputation. La patience de Molière se lassa tout à coup; il entra chez sa femme, et s'arma de sévérité pour avoir une dernière explication :

— Il faut pourtant, dit-il, que vos extravagances aient une fin. Je vous ai parlé le langage d'un amant malheureux bien plutôt que celui d'un mari offensé. J'ai employé, pour vous rendre plus raisonnable, tous les moyens que la douceur et une tendresse infinie m'ont pu suggérer. Ni mes justes remontrances, ni les preuves sans nombre de mon amour, ni l'empressement que j'ai mis à pardonner vos premières fautes, n'ont su vous obliger à rentrer en vous-même. Votre conduite est devenue plus déréglée à mesure que vous avez reconnu l'abus que vous pouviez faire de ma bonté. Elle est à bout, je vous en donne avis. Ce que je n'ai point obtenu de vous par la raison, je l'obtiendrai par la violence.

— La violence! s'écria M[lle] Béjart, je ne la crains guère, et je vous mets au défi.

— C'est que vous ne croyez point, reprit Molière, qu'elle soit en mon pouvoir, et vous vous trompez. J'ai des ouvrages à écrire pour les divertissements du roi; Sa Majesté m'honore d'une amitié particulière. Ce matin encore, elle a daigné me demander d'où me venait cette tristesse qui semble devoir nuire à mes travaux et par conséquent aux plaisirs de la cour; je n'avais qu'un mot à dire, et dès demain vous étiez enfermée.

Cette menace ébranla fortement la constance d'Armande Béjart. Elle poussa de grands cris et finalement elle s'évanouit, ou feignit de s'évanouir, sachant bien l'empire qu'elle avait encore sur les sens de son mari. En effet, la rigueur de Molière ne tint pas contre cet incident tragique. La tendresse se réveillait déjà tandis qu'il donnait des secours à sa femme.

— Revenez à vous, disait-il, je n'ai voulu que vous effrayer; je vous aime trop pour me porter à des extrémités. Ne savez-vous pas bien que je mourrais plutôt que de vous faire de la peine?

Armande, une fois rassurée contre la peur d'un emprisonnement, reprit aussitôt son arrogance :

— Il vous sied bien, dit-elle, de m'accuser d'être infidèle, vous qui avez sous mes yeux des intrigues avec les actrices de

la troupe, et qui ne vous êtes point défait de vos liens avec Mlle de Brie.

— Ne prononcez jamais le nom de cette femme, interrompit Molière ; c'est un honneur dont vos lèvres impures ne sont pas dignes. Ne m'apprenez pas à établir de comparaison entre elle et vous, car je vous donnerais autant de mépris qu'elle mérite d'estime.

— Eh bien ! retournez donc à elle et me laissez en repos. Puisque vous savez que je ne vous aime pas, ne devez-vous pas désirer comme moi qu'une séparation volontaire nous rende la liberté ?

Ce fut le tour de Molière de pâlir et de trembler. A l'idée de quitter cette créature qui le détestait, son faible cœur tombait en défaillance et ses yeux se remplissaient de larmes. Cependant les choses avaient été trop loin pour qu'il lui fût permis de reculer :

— Vous aurez, reprit-il, cette séparation que vous souhaitez si fort; j'y consens pourvu qu'elle soit sans éclat. Je vous aurais épargné déjà le tourment d'être enchaînée à un homme que vous n'aimez point, si vous m'eussiez exposé vos sentiments avec loyauté au lieu d'entretenir mon aveuglement au profit de vos galanteries ; mais je vois qu'il n'y a pas de retour à espérer d'une âme pervertie comme la vôtre. Adieu ; conduisez-vous le moins malhonnêtement qu'il vous sera possible.

Molière avait une petite maison à Auteuil; il s'y retira pour ne venir à la ville que les jours où sa présence était nécessaire au théâtre, et prit la résolution d'étouffer ce lâche amour qui empoisonnait son existence.

III.

Ce langage superbe qu'on adresse à une maîtresse perfide n'est bien souvent que le dernier effort pour blesser un cœur dont la tendresse ne trouve plus le chemin. Quelques heures d'ennui suffisent pour arracher à la faiblesse son déguisement. L'infortuné Molière en était à regretter les tracasseries, les querelles et les tourments de la jalousie. Qu'avait-il à faire de

sa liberté? Ce n'était qu'une charge de plus et un redoublement de fatigue. La solitude le plongeait dans un désespoir profond. Le caractère de Molière ne serait peut-être point connu, sans une conversation qu'il eut avec Chapelle et qui est rapportée entièrement dans un petit livre fort rare appelé *la Fameuse Comédienne*. Ce livre, imprimé en 1688, est attribué à une actrice de ce temps, et qui certainement n'a point inventé ce qu'elle y a mis. On y voit que Chapelle, ayant trouvé son ami plus sombre qu'à l'ordinaire, l'aborda dans le jardin d'Auteuil et lui demanda la cause de son accablement. Molière se défendit longtemps sans vouloir répondre; mais les instances de Chapelle et cette plénitude de cœur dont l'amour malheureux fait un supplice intolérable l'obligèrent enfin à chercher du soulagement dans la confidence de ses peines. Il avoua que ses débats avec sa femme et les chagrins qu'elle lui avait donnés jusqu'alors n'étaient rien auprès des ennuis de la séparation. Chapelle, n'ayant jamais eu de passion que pour le vin, commença par railler son ami.

— Eh quoi! lui disait-il, vous qui avez tant amusé le public aux dépens des maris jaloux, et qui savez admirablement peindre le faible des autres, serez-vous le plus ridicule de tous, en aimant une créature qui ne peut répondre à votre amour? N'avez-vous pas assez de force pour appeler à votre aide le mépris ou la vengeance?

— Permettez, interrompit Molière, qu'avant de passer outre je vous fasse une question : Avez-vous été amoureux dans votre vie?

— Oui, sans doute; mais comme un homme de bon sens le doit être. Si j'eusse appris que ma maîtresse me trahissait, j'aurais rougi de ma faiblesse et je me serais guéri aussitôt.

— Je vois clairement deux choses, reprit Molière : la première, c'est que vous n'avez jamais été amoureux, et la seconde, c'est que vous ne me connaissez point. L'amour n'existe pas lorsqu'on peut le quitter ou le reprendre selon ce que commandent la raison et les circonstances. Êtes-vous un enfant et vous faut-il citer cent exemples de la puissance de cette passion? Allez, mon ami, vous ne savez pas ce que c'est; vous avez pris le masque de l'amour pour l'amour lui-même. On

remarque, dites-vous, que je connais le faible des hommes par les portraits que j'en expose au théâtre? Eh, mon Dieu! si j'en ai fait la peinture véritable, c'est dans mon propre cœur que j'ai puisé les traits les plus fidèles. Sachez donc que je suis né avec les dernières dispositions à la tendresse. Lorsqu'une femme a pris sur moi un certain empire que je subis sans le pouvoir expliquer, rien ne saurait plus m'y soustraire. Cet empire, ma femme l'exerce souverainement sur tout mon être. Croyez-vous que je n'aie point aperçu dès les premiers temps de mon ménage son indifférence pour moi? Croyez-vous que je n'aie pas vu de mes yeux sa mauvaise conduite, ses inclinations corrompues? Faut-il vous nommer les gens avec qui elle m'a trahi? Vous imaginez-vous aussi que j'aie attendu vos avis pour découvrir les raisons qui devraient me détourner d'elle? Une fois convaincu de l'impossibilité où j'étais de corriger Armande, j'appelai à mon secours toute la force de mon esprit. Je me répétai sans cesse que je n'avais plus qu'à l'abandonner; qu'un honnête homme trompé n'a pas un rôle si mauvais à jouer dans le monde, et qu'il fallait vivre avec cette ingrate comme si elle n'était point ma femme; mais, je vous le répète, mon ami, on ne prend pas à volonté sa passion pour la jeter dans un coin comme un habit dont on ne veut plus. On reconnaît qu'on a mal placé ses affections, et on continue d'aimer. On se voit trahir et braver en face; on a le malheur de reconnaître das vices dans sa femme, et on l'aime malgré ses vices. Un regard détruit en un moment toute votre philosophie. S'éloigne-t-on? C'est bien pis encore. On tombe alors dans le dégoût et la tristesse où vous me voyez. Voulez-vous savoir ce que je souffre depuis que j'ai fait l'homme courageux? Les regrets me déchirent le cœur. Je cherche maintenant des excuses aux fautes d'Armande, et j'en trouve mille. Je considère avec compassion sa jeunesse, les séductions qui l'environnent, la peine qu'elle a peut-être à vaincre son penchant naturel pour la coquetterie. J'entre dans tous ses intérêts. Je la plains et n'ai plus la force de la blâmer. Je l'absous enfin et je me hais d'avoir pu la quitter. Je le soutiens : il n'est qu'une sorte d'amour, celui que je viens de vous montrer. Ah! mon cher ami, toutes les choses de ce monde ont du rapport avec Armande dans mon cœur. Rien ne me console de son absence, et si je la voyais à

cette heure, mon émotion et mes transports m'ôteraient la réflexion; je n'aurais plus d'yeux pour ses défauts; il m'en resterait seulement pour ce qu'elle a de charmant et d'aimable. A présent que vous savez ma folie, parlez à votre tour; c'est le moment de me donner un conseil.

Chapelle demeurait interdit en voyant combien il avait mal jugé un ami de vingt ans.

— Vous m'embarrassez, répondit-il; vous êtes plus à plaindre que je ne l'aurais jamais supposé. Cependant j'oserai risquer un avis. S'il n'est pas de remède à vos maux, on peut trouver un adoucissement. Essayez d'occuper votre esprit par un travail considérable.

— J'y songeais, et afin d'y prendre du plaisir, j'étudiais les moyens d'introduire dans une comédie quelques-uns de mes sentiments.

— Eh bien! cet ouvrage-là sera sans doute votre meilleur, et la gloire vous payera des injustices de l'amour.

C'est une horrible condition pour le génie que de ne pouvoir se développer autrement que par les leçons du malheur. Les infortunes conjugales d'autrui avaient inspiré à Molière *Sganarelle* et *l'École des Maris*, les siennes lui inspirèrent *le Misanthrope*. L'auteur prit pour lui-même le rôle d'Alceste, et sa femme remplissait celui de Célimène. Le public d'alors n'a pas soupçonné le prix du spectacle qu'il avait sous les yeux. L'habitude de la souffrance avait donné à Molière cette irritation des nerfs qui augmente fort le mordant et la verve du débit. Son caractère était devenu impatient; mais ses colères s'adressaient à la généralité, tandis qu'il restait encore beaucoup de bienveillance pour les individus dans l'âme du grand philosophe. Cette disposition était justement ce qu'il fallait pour jouer admirablement le rôle d'Alceste. On voit par *l'Impromptu de Versailles* que Molière était bourru aux répétitions et qu'il menait ses comédiens rudement; mais sans cela il n'en fût jamais venu à bout. D'ailleurs une lettre de Mlle Poisson au *Mercure de France* nous apprend qu'elle n'avait vu de sa vie un homme plus complaisant; que son plaisir le plus vif était de donner aux gens en peine, de secourir ses amis, d'obliger tout ce qui approchait de lui; qu'il jetait ses louis d'or aux mendiants, et qu'il ne pouvait voir une personne triste sans être tourmenté du

besoin de la consoler; sa facilité à s'indigner n'existait donc véritablement que dans la fibre poétique.

Je ne crois pas qu'il y ait de lecture plus intéressante que celle du *Misanthrope*, lorsqu'on y cherche ce qui concerne Molière lui-même. Dans aucun autre de ses ouvrages il ne s'est mis aussi complétement en scène. Il a fort anobli sa femme dans le personnage de Célimène; mais quelles émotions il a dû ressentir en face du spectateur, entre l'ingrate Armande et Mlle de Brie, qui jouait le joli rôle d'Éliante! Mlle de Brie était excellente comédienne, et de plus elle aimait Molière. On peut juger par là de l'expression qu'elle savait donner à ces vers où elle dit que, si Alceste abandonnait Célimène pour venir à elle, son cœur *n'y trouverait aucune répugnance*. Molière était dans la coulisse lorsqu'elle parlait de lui avec cette candeur aimable. Dans la scène du quatrième acte, où Éliante voit qu'Alceste lui offre son cœur par dépit et qu'il aime encore Célimène tout en la maudissant, quelle grâce l'actrice a dû mettre dans ce sentiment généreux qui lui fait répondre : *Une coupable aimée est bientôt innocente!* Mlle de Brie ne jouait plus; ce n'était plus le misanthrope qu'elle avait devant les yeux; c'était Molière, cet amant inconstant tout rempli d'un autre objet et pour qui elle aurait encore donné sa vie. Il est certain que l'auteur lui faisait tenir un langage fort estimable; mais, malgré tout son génie, s'il eût donné carte blanche à son ancienne amie, quel autre langage plus saisissant et plus passionné fût venu étonner la spectateur!

Heureusement les yeux d'une femme ne s'enferment pas dans les bornes de la tirade et la mesure du vers; ceux de Mlle de Brie en disaient plus que toutes les poésies du monde. En dépit du prestige amoureux qu'Armande Béjart exerçait sur son mari, certains regards et certains sons de voix de Mlle de Brie pénétrèrent jusqu'au cœur d'Alceste. Le dénouement de la pièce n'était pas favorable à Éliante; l'art ne permettait pas qu'il en fût autrement, mais l'art n'est qu'un mensonge, et la nature, plus juste et plus sincère, va droit au but sans consulter aucune règle. Molière voyait trop clair pour ne pas remarquer la tendre pitié que ses chagrins inspiraient à Éliante, et il avait trop de sensibilité pour n'en être pas touché. Un soir, la pièce avait été jouée avec plus de chaleur qu'à l'ordinaire; Alceste

avait mis plus de feu dans l'offre de sa main à la cousine de Célimène; Éliante avait mieux rendu la compassion et la bonté; des deux côtés les jeux de physionomie avaient ajouté beaucoup au texte de l'ouvrage. Molière allait retourner tout seul à Auteuil, et, avant de monter dans son carosse, il cherchait autour de lui d'un air agité. Mlle de Brie vint à passer.

— Vous allez si tard à la campagne! dit-elle en souriant. Est-ce pour trouver cet endroit écarté

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté?

— Et vous, répondit Molière, venez-vous employer toute chose

Pour rompre le dessein que mon cœur se propose?

— Ah! répondit Mlle de Brie, si vous aviez donné plus de tendresse à Éliante pour Alceste, je l'entreprendrais peut-être.

— Essayez un peu. Vous y réussirez.

Ils se regardèrent un instant sans se parler. Molière prit ensuite Mlle de Brie par la main en lui montrant le carrosse qui attendait. Elle hésita d'abord, puis elle sauta légèrement sur le marche-pied, en faisant un rire si doux que la mélancolie du poëte en fut dissipée subitement. Les chevaux partirent, et on alla souper ensemble à Auteuil.

IV.

Chapelle ayant raconté à ses amis la conversation qu'il avait eue dans le jardin, on savait enfin la véritable cause du chagrin de Molière, et comme les persécutions des dévots, les obstacles à la représentation du *Tartuffe*, les calomnies et les attaques lui donnaient encore d'autres ennuis, on craignait sérieusement pour sa vie. Ce fut un beau sujet de surprise que de le voir tout à coup en humeur de plaisanter, le visage ouvert et le sourire sur les lèvres. Chapelle courut porter la nou-

velle de cette métamorphose à La Fontaine et à Boileau. Molière ne faisait pas mystère de son bonheur. Il avoua que son ancien amour pour Mlle de Brie lui était revenu, et qu'elle l'avait consolé dans l'instant où son désespoir était au comble. L'aimable Éliate fut complimentée de la cure merveilleuse que ses grâces et sa générosité avaient opérée, on ne songea plus qu'à se divertir. Chapelle profita de la gaieté de son ami pour arranger ces soupers de campagne où la folie, les vers et le vin étaient également fêtés. Parmi les contes ridicules dont on a rempli les *ana*, il faut relever celui qui montre Molière comme adonné aux excès de table. La faiblesse de sa poitrine, dont il était toujours incommodé, l'obligeait au contraire à un régime sévère. On buvait chez lui à la vérité, mais il n'était que spectateur dans les moments où la bouteille jouait un grand rôle.

Mlle de Brie prenait un soin extrême de la santé de son ami. Elle veillait sur lui, et plus d'une fois elle l'arrêta lorsque Chapelle l'excitait à boire. Les attentions de cette excellente fille nous ont peut-être sauvé quelques chefs d'œuvre du grand poëte, qui eût volontiers fait aussi bon marché de sa vie que si elle n'eût pas été nécessaire aux plaisirs de la postérité. Molière en était aux derniers moments heureux qu'il lui fût permis de goûter encore. Dans cette période favorable, il fit plusieurs pièces gaies, parmi lesquelles sont *le Sicilien*, *George Dandin* et *Pourceaugnac*. Le public les applaudit beaucoup. Il n'en fut pas de même de *l'Avare;* mais cet échec ne causa pas à Molière un grand souci, à cause de sa confiance dans ses forces. Un autre chagrin plus sensible pour lui était la trahison de Racine, dont il avait encouragé les débuts et qui le trompa cruellement. L'auteur d'*Andromaque* était un des détracteurs acharnés de *l'Avare.* Il porta ses pièces à l'hôtel de Bourgogne, après les avoir fait apprendre aux acteurs du Palais-Royal, et enleva même à la troupe Mlle Du Parc et son mari.

Le ballet-héroïque de *Psyché* porta un coup plus rude encore au repos de Molière. Baron y jouait le rôle de l'Amour, et comme il y déployait les grâces du dieu redoutable, sa jeunesse et sa beauté blessèrent tout de bon, le cœur de Psyché, qui était Armande Béjart. Malgré les bonnes fortunes qui le rendaient alors aussi fameux que son talent, et malgré la facilité

de choisir à son gré parmi les beautés galantes de la cour, Baron fut assez ingrat pour lier avec la femme de son ami un commerce fondé sur un caprice de scène. Ce goût ne leur dura pas plus longtemps à tous deux que le cours des représentations du ballet héroïque. Ils ne se convenaient aucunement, et ce lien de vanité fut brisé par le premier tiers qui vint se jeter entre eux. C'en fut assez pour troubler Molière, qui en eut connaissance.

— Je pensais, disait-il avec amertume, que le mauvais esprit de Mlle Béjart était une grande rareté; mais je vois que ce sont choses communes dans le monde que les lâchetés et les trahisons. Ce n'est donc rien que d'oublier quinze ans de bienfaits et une amitié de père, lorsqu'il s'agit de se passer un caprice? Encore si on eût laissé l'enfance de Baron dans l'ignominie des tréteaux, je lui pardonnerais, en lui ouvrant les yeux sur sa conduite; je le plaindrais d'avoir perdu dans la corruption des coulisses les bons sentiments si ordinaires à son âge; mais c'est moi-même qui l'ai nourri et instruit; ce sont mes leçons qui lui ont ainsi formé le cœur!

Outre le déplaisir du bienfaiteur trompé, il y avait aussi dans le dépit de Molière beaucoup de jalousie. La Psyché était une enchanteresse, au dire de la cour entière, et le mari subissait le charme comme les autres. Il n'allait plus au théâtre sans en revenir avec les nerfs si remués que le coup d'œil de l'amante apprit bien vite à Mlle de Brie ce qui arrivait. Ses efforts et le redoublement de sa tendresse n'empêchèrent point la mélancolie de rentrer au logis, suivie de l'attirail des sombres pensées, des silences pénibles et des crises de poitrine. La pauvre comédienne employait tout son art à tâcher d'égayer le malade, et quand Chapelle venait l'aider, elle ne prenait qu'à peine le temps de se retirer dans sa chambre pour soulager son cœur par un torrent de larmes.

Un jour, elle s'arma de son grand courage et entra chez Mlle Molière:

— Ma chère Armande, lui dit-elle, je viens ici de mon propre mouvement, et ne vous suis députée par personne. Votre mari se meurt d'amour pour vous. A votre âge on n'est plus un enfant. Vous avez payé un tribut honnête aux plaisirs et à la folie. Le moment est venu d'être sage et de penser à la

fortune de votre fille. Molière a l'amitié du roi ; il a quarante-huit ans, et pourrait encore vivre longtemps si les chagrins ne détruisaient pas sa santé. Songez que s'il mourait vous tomberiez dans une position des plus humbles. Il est dans votre intérêt de prêter les mains à un raccommodement.

— Il paraît, répondit Armande, que vous ne voulez plus de lui pour vous-même ? Vous avez quelque autre amant et vous voulez faire la généreuse ; mais si vous n'aimez plus mon mari, vous comprendrez aisément qu'il ne me plaise pas davantage.

— Ah ! reprit Mlle de Brie, plût au ciel qu'il me fût possible de le garder ! Je donnerais bien le reste de ma vie pour jouir pendant un mois seulement de la passion qu'il a pour vous ! Mais que vous faut-il donc ? Où avez-vous trouvé des cœurs meilleurs que le sien, des esprits plus aimables, des âmes plus grandes ? C'est une chose horrible, ma chère Armande, que de laisser mourir cet homme si cher à tant de monde, lorsqu'il serait de votre devoir de l'aimer, et qu'il vous en coûterait seulement un peu de complaisance pour le sauver.

— Vous en parlez à votre aise.

— Eh bien ! nous le perdrons, je vous en avertis ; nous le perdrons toutes deux. Je ne m'inquiète guère de ce que je deviendrai une fois que nous ne l'aurons plus. Le roi, qui le comble de présents, ne fera rien pour vous. Les veuves des grands hommes sont destinées à l'abandon et à la misère. La troupe se dispersera. Irez vous demander du pain et la permission de jouer à l'hôtel de Bourgogne, où vous n'avez que des ennemis ? Souvenez-vous bien de ceci : dans un an vous ne serez plus que le fantôme de ce que vous êtes, et l'on dira en vous voyant : C'est la veuve de Molière, et c'est elle qui l'a fait mourir de chagrin !

Armande Béjart demeura un peu rêveuse après le départ de Mlle de Brie. Les scrupules et les délicatesses de cœur n'étaient point ce qui la touchait. L'intérêt, la fortune, et la crainte d'un sort obscur après tant de plaisirs et d'éclat, lui donnaient bien plus à réfléchir. Comme le disait sa camarade, il ne lui fallait qu'un peu de complaisance ; mener la galanterie à petit bruit et payer en bonne humeur ce qu'on ne pouvait pas donner en véritable affection. Que son mari mourût en lui laissant une

chétive pension de la cour et quelque argent comptant, ce n'était pas son affaire. Chapelle et Boileau arrivèrent sur ces entrefaites, envoyés par Mlle de Brie. La fière Psyché prêta l'oreille à une réconciliation ; elle fit d'abord la femme outragée, puis elle pardonna en versant quelques larmes dérobées à la comédie, et le rapprochement eut lieu. Mlle de Brie pleura de joie le premier jour et de chagrin le lendemain ; mais en public elle eut toujours le même maintien. Ce cœur si doux et si meurtri ne s'amusa pas aux faiblesses des confidences.

Ce retour opéré dans de pitoyables conditions fut pourtant considéré par Molière comme un des instants les plus agréables de sa vie. Il quitta le régime du laitage et fit un peu trop le jeune homme ; cependant il ne parut pas que cela nuisît à sa santé : le pire des états pour lui était la tristesse. Les atteintes à son incroyable sensibilité lui faisaient plus de mal que les excès.

Mlle de Brie n'avait plus d'autre occupation que de lire dans les yeux du poëte comment allait son ménage. Si Armande n'avait pas trop grondé ni parlé avec trop d'aigreur, la journée était bonne. Un matin on vit à Molière une mine radieuse. On entendit Mlle de Brie le féliciter avec émotion du nouvel enfant que sa femme lui donnerait bientôt, et le remercier d'en avoir porté la première nouvelle à sa plus ancienne amie. Il faut admirer les femmes qui se dévouent, mais non les plaindre, car elles y trouvent des délices dont nous n'avons point la mesure. Avec l'idée que le sacrifice de son amour sauvait Molière d'une mort certaine, Mlle de Brie s'estimait heureuse, et les âmes capables de ces raffinements de générosité ne jouissent ni ne souffrent de la même façon que le vulgaire.

Tout en souhaitant de conserver un mari de qui sa fortune dépendait, Armande Béjart ne voulait rien changer à sa vie dissipée. Depuis sa rentrée chez elle, Molière ne fit part de ses pensées à personne. On devinait assez qu'il ne trouvait pas tout le bonheur qu'il s'était promis. « Ayant toujours été malheureux du côté de sa femme, dit Grimarest, il eut la prudence de n'en parler jamais qu'à ses amis ; encore fallait-il qu'il y fût indispensablement obligé. » Après dix ans d'expérience, rien ne pouvant corriger Armande, il était temps d'y renoncer. Molière ferma peut-être les yeux sur les intrigues amoureuses.

Chapelle et Boileau s'imaginèrent qu'il n'en voyait rien; mais ils soupçonnaient, malgré le silence de leur ami, que Mlle Béjart ne rachetait pas sa mauvaise conduite par de la douceur, comme font ordinairement les femmes galantes. Le poëte devint de plus en plus morose et valétudinaire. Il venait d'achever le dernier de ses grands ouvrages. *Les Femmes savantes,* représentées en 1672, obtinrent un succès prodigieux. L'Académie française offrait un fauteuil à l'auteur de ce chef-d'œuvre, à la condition qu'il renoncerait au métier de comédien.

— Ce métier vous épuise, disait Boileau; votre santé dépérit. Que ne changez-vous de profession?

— Hélas! répondit Molière, c'est le point d'honneur qui me retient.

— Quoi! vous barbouiller le visage pour recevoir des coups de bâton sous un habit de Sganarelle! Voilà un beau point d'honneur, pour un philosophe comme vous!

— Eh! que deviendront les pauvres diables que je fais vivre? Abandonnerai-je, pour m'étaler dans le fauteuil, plus de cent ouvriers de toutes sortes qui n'ont du pain que par moi? C'est là où est le point d'honneur. J'ai commencé avec eux ma carrière, je les soutiendrai jusqu'au bout. Si je ne travaillais que pour la gloire, mes ouvrages seraient tournés autrement. Il faut que je parle à la foule du peuple pour qu'on applaudisse ma troupe: ces gens-là ne s'accommoderaient nullement d'une élévation continuelle dans le style et les sentiments. L'Académie et les Belles-Lettres sont assez riches: elles ont Corneille, Racine, vous, et bien d'autres grands écrivains. Je ne suis qu'un comédien, et je ne ferai pas à un état que j'aime, tout humble qu'il est, l'affront de le quitter après vingt-cinq ans de pratique.

Quoi qu'en aient dit plusieurs personnes du temps, Molière était un acteur de génie. On ne s'accoutuma pas tout de suite à son jeu, à cause d'un certain phébus qui existait alors dans la diction du théâtre. Il était difficile, quand la psalmodie était en vogue à l'hôtel de Bourgogne, que le langage naturel et vrai fût applaudi au Palais-Royal, et par le même public. Molière a été de ceux qui *récitaient comme l'on parle;* aussi lui a-t-on reproché de manquer souvent de chaleur, selon le sens que

le mauvais goût attachait à ce mot. Il n'était parfaitement bon, disait-on, que dans la farce et les rôles de *comique outré*. Nous pensons plutôt qu'il a été encore meilleur dans les rôles plus sérieux, mais qu'il avait un jeu trop fin pour les oreilles qui l'écoutaient. Une certaine difficulté à prendre haleine, qui lui venait de la faiblesse de sa poitrine, et un tic de gorge assez commun parmi les acteurs étaient les seuls défauts de son débit; « mais, dit Grimarest, on s'y accoutumait aisément, et, pour peu que l'on fît attention à la délicatesse avec laquelle il entrait dans un caractère et exprimait un sentiment, il fallait convenir qu'il entendait admirablement l'art de la déclamation. Il ne disait point au hasard, comme ceux qui, destitués des principes, ne sont pas assurés dans leur jeu. Il entrait dans tous les détails d'un rôle ; mais, s'il revenait aujourd'hui, il ne reconnaîtrait plus ses pièces dans la bouche de ceux qui les représentent. »

Tous ces beaux ouvrages ne seront jamais aussi bien joués qu'ils le furent alors au Palais-Royal. Segrais, qui les avait vus, disait qu'il n'était rien d'accompli comme cette troupe d'acteurs formée de la main de Molière, dont il était l'âme, et qui ne saurait plus avoir de pareille.

Le personnage excellent du vieux Chrysale, dans *les Femmes savantes*, était rempli par Molière. Un soir, c'était peut-être à la suite de la conversation avec Boileau, et sans doute les querelles d'Armande Béjart avaient augmenté la sensibilité du grand comédien, il eut en scène un de ces rares mouvements qu'on garde au théâtre comme des traditions éternelles. Au dénoûment de la pièce, lorsque Trissotin a battu en retraite et que Clitandre épouse Henriette, le vieux père s'écrie :

Je vous le disais bien que vous l'épouseriez !

Et, dans l'excès de sa joie, il veut embrasser quelqu'un ; mais les deux amants sont occupés à parler ensemble de leur bonheur. De l'autre côté est la cohorte des femmes acariâtres. C'est vers elle que Chrysale se tourne avec effusion, il passe en revue d'un coup d'œil cette famille qui le tourmente depuis trente ans, qui fait de son logis un enfer, et qui a failli tout à l'heure

jeter dans un abîme son Henriette chérie. Ne sachant plus à qui témoigner son plaisir, le pauvre bonhomme saute au cou de sa servante Martine, et l'embrasse de tout son cœur. On sent ce qu'un tel trait de génie renferme de tristesse et de profondeur; ce sont là de ces inspirations qui ravissent la pensée, et pendant bien des siècles les larmes viendront aux yeux du spectateur à cause des chagrins qu'Armande Béjart donnait à son mari. M[lle] de Brie connut à ces signes, et à d'autres plus certains encore, que les choses n'allaient pas bien dans la maison de Molière. Elle eut la douleur de le voir perdre bien vite le reste de sa santé. Une toux fatigante achevait de l'épuiser, et sa constitution se ruinait évidemment. C'était un crève-cœur mortel pour cette excellente femme que de regarder ainsi s'éteindre celui qu'elle aimait sans lui pouvoir être d'aucun secours.

Grimarest raconte que, le jour même de sa mort, Molière eut une sorte de pressentiment, et qu'il parla ainsi à sa femme et à Baron :

« Tant que ma vie, leur dit-il, a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis estimé heureux ; mais aujourd'hui que je suis accablé de peines sans pouvoir compter sur aucuns moments de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me faut quitter la partie. Je ne puis plus tenir contre les déplaisirs qui ne me donnent pas un instant de relâche, et je sens que je finis. »

« La Molière et Baron, ajoute Grimarest, furent vivement touchés de ce discours, auquel ils ne s'attendaient pas, quelque incommodé qu'il fût, et ils le conjurèrent en pleurant de ne point jouer ce jour-là. »

C'était le 17 février 1673, au moment de la quatrième représentation du *Malade imaginaire*. On sait l'événement tragique qui termina le spectacle. Un vaisseau se brisa dans la poitrine de Molière, comme il prononçait le *juro* dans la cérémonie. On le porta chez lui, où Baron seul l'accompagna. Une crise plus forte suivit la première ; Molière comprit qu'il était en danger, et demanda instamment à voir sa femme. Baron courut chercher Armande; mais elle vint trop tard, et fit à cette heure suprême, comme elle avait toujours fait, en se tenant le plus loin possible d'un homme qui n'avait vécu que pour elle.

Molière l'appella en vain. Il mourut entre les bras de deux sœurs religieuses qu'il logeait chez lui. Tout était fini quand la Béjart arriva.

Armande était trop bonne comédienne pour ne pas feindre les regrets qui conviennent à la veuve d'un grand homme; mais son jeu ne put en imposer à personne. Le roi la reçut assez mal, et le public ne l'aima plus autant. Quoique Mlle de Brie eût le bon esprit et le courage d'enfermer en elle-même sa douleur, on la plaignit bien davantage, car sa tendresse charmante pour le malheureux Molière avait fini par être connue de tout le monde.

Par une faveur merveilleuse de la nature, Mlle de Brie garda jusque dans un âge fort avancé la fraîcheur et les airs de la jeunesse. Elle resta au théâtre, et son seul plaisir était de jouer encore ces rôles qu'elle avait tant de fois récités en présence de Molière. Un peu avant sa retraite, elle voulut céder par scrupule celui d'Agnès, dans *l'École des Femmes*, à une actrice plus jeune, Mlle Du Croisy. Le parterre se fâcha, et demanda Mlle de Brie en faisant tant de vacarme, qu'il fallut l'aller chercher, et qu'elle joua en habits de ville, sans avoir eu le temps de prendre un costume. Elle touchait à ses soixante ans! On fit alors ces vers, dont *le Mercure* ne dit pas l'auteur :

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puisqu'aujourd'hui, malgré les ans,
A peine des attraits naissants
Égalent sa beauté mourante.

Elle se retira au milieu des applaudissements, et acheva paisiblement sa vie dans quelque coin. Pendant la décadence des théâtres, qui arriva sur la fin du XVIIe siècle, Mlle de Brie racontait à ses amis cent choses curieuses concernant Molière et le beau temps où les arts florissaient; mais personne ne les a écrites. Il est concevable, d'après cela, qu'on ignore les circonstances de sa mort. Molière n'étant plus là, comme le soleil, pour la mettre en lumière, l'oubli l'enveloppa de ses ombres.

Quant à M[lle] Armande, si elle eut plus d'éclat, ce fut par la triste célébrité que donnent les intrigues et le scandale. Elle ne se contenta pas de son beau nom de veuve, et se remaria plus tard avec un vaurien nommé Guérin, qui lui mangea son argent, lui donna des coups de bâton, et lui rendit avec usure les peines dont elle avait accablé son premier mari.

De ses trois enfants, Molière n'avait conservé qu'une fille que l'on disait extrêmement spirituelle. Cette fille épousa M. de Montalant contre le gré de sa mère, qui voulait la mettre en religion, et mourut sans laisser de descendants, le 23 mai 1723 (1).

PAUL DE MUSSET.

(1) Les lecteurs qui veulent en savoir plus long sur Molière peuvent recourir à l'ouvrage de M. Taschereau, à ceux de Grimarest et de M. Beffara, et à *la Fameuse comédienne*, dont la seconde édition a pour titre : *les Intrigues amoureuses de mademoiselle M...*

LA

QUESTION DES SUCRES

EN ANGLETERRE.

Le sucre n'est point une denrée de luxe, quoi qu'en disent les classifications économiques : rien ne le prouve mieux que l'ébranlement qui semble inévitablement accompagner toutes les discussions soulevées par cet important produit. Tandis que la France, à peine sortie d'une crise *sucrière,* voit une crise nouvelle arriver à grands pas, l'Angleterre s'échauffe et se forme en *meeting* pour remuer aussi sa question des sucres. Il ne faut pas, en effet, se laisser abuser par le caractère secondaire que prend, dans la presse quotidienne, cette partie du bill financier dont l'annonce a été jetée par lord John Russell comme une épreuve suprême qui décidera de la dissolution du parlement ou de la retraite du ministère. Il ne faut pas voir, en un mot, dans la question des sucres, un appendice de la question des céréales, un simple expédient de stratégie ministérielle. Non : le besoin de se défendre, cette inquiétude fébrile qui pousse le ministère Melbourne à faire appel aux passions populaires, et à s'étayer des harangues subversives de Daniel O'Connell, ont bien pu *déterminer* l'emploi de ce moyen, comme moyen d'a-

gitation ; mais ce serait se montrer honteusement étranger aux plus graves intérêts discutés chez nos voisins, que de ne voir en tout ceci qu'une émeute économique, semblable à ces émeutes populaires que les journaux français ne manquent jamais d'imputer, avec une admirable candeur, au machiavélisme des ministères qui se sentent mourir.

Nous pensons devoir faire connaître le caractère de cette crise : d'abord, parce que nous croyons savoir qu'elle ne peut absolument aujourd'hui trouver une solution définitive, et qu'elle devra inévitablement et prochainement se reproduire ; ensuite, parce qu'elle offre une face politique qu'il importe à la France d'étudier ; enfin, parce que le prompt retour des embarras commerciaux, que notre loi du 5 juillet 1840 a fait disparaître pour un moment, rend utile, à notre avis, tout ce qui peut éclairer cette grave matière.

Nous ne savons si les choses participent jusqu'à un certain point de l'esprit de contradiction qui anime les hommes des deux côtés du détroit; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le sucre anglais suit une marche diamétralement opposée au sucre français. Tandis qu'en France la crise s'est produite par l'avilissement de la denrée, elle se produit en Angleterre par sa rareté et l'extrême élévation de son prix. Au mois de novembre 1839, pendant que nos colonies et nos ports de mer se débattaient contre le prix infime de 52 fr. (les 50 kilogrammes), le prix moyen du marché régulateur de Londres était de 85 fr. Aujourd'hui, tandis que nos prix, momentanément élevés jusqu'à 70 francs sur le marché du Hâvre, sont descendus jusqu'à 58 francs, les sucres anglais se vendent 86 francs.

Les causes de cette différence, qui constitue, en faveur du consommateur français, une économie de plus de 55 centimes par kilogramme, sont l'histoire de la situation.

Matière de grand encombrement et de fret par excellence, essentiellement imposable, ainsi qu'on l'a souvent proclamé, le sucre sera toujours, de tous les éléments du commerce, celui qui attirera le plus l'attention et la sollicitude des nations maritimes. Il concourt doublement à la prospérité publique : en imprimant à la navigation un mouvement que ne saurait entraîner aucune autre denrée, et en jetant dans les caisses du

trésor le montant d'un impôt que pourraient supporter bien peu de produits. Aussi, pour l'Angleterre, ce pays qui possède à un si haut degré l'intelligence de sa situation, la question du sucre n'a jamais été une question purement économique, la loi qui la régit n'a jamais été une loi purement fiscale, et les gouvernants n'ont jamais pensé que leur science, en cette matière, pouvait se borner à baisser ou à hausser les tarifs suivant les exigences du consommateur, ou les besoins du trésor. La série des prix courants du marché de Londres, depuis vingt-cinq ans, rapprochée des modifications qu'a subies le chiffre de l'impôt pendant le même laps de temps, formerait une brève et substantielle histoire du système financier du Royaume-Uni. En 1819, par exemple, lorsque, quelques années de paix ayant donné une légère extension à la production de la Hollande, de l'Espagne et de la France, les sucres des possessions britanniques, qui s'étaient vendus 60 f., 61 fr. 50 c. et 63 fr. (en 1816-17-18), tombèrent à 51 fr. 25 c.; le gouvernement, quelle que fût alors la pénurie du trésor, ne voulut pas laisser la perte à la charge exclusive du colon; l'échiquier s'y associa en réduisant à 33 fr. 75 c. le droit de 37 fr. 50 c. La baisse continuant avec de légères fluctuations, dont la plus forte eut lieu en 1825, l'impôt diminua encore et fut réduit en 1826 à 30 fr., taux auquel il est aujourd'hui. Ce serait se méprendre que de voir dans ces réductions partielles le désir d'augmenter la recette du trésor en provoquant la consommation par la baisse des prix, plutôt que la volonté d'alléger la position du producteur. Ce n'est point par d'aussi timides dégrèvements que l'Angleterre a coutume de procéder dans cette voie de saine et large économie politique, que nous avons en France tant de peine à adopter. Lorsqu'en 1807, sur la proposition de M. Huskinson, le parlement se décida à essayer de ce grand moyen quant au café, il réduisit à 1 fr. 40 c. par kilogramme l'impôt qui était de 4 fr. On sait que, cinq ans après, le chiffre de la recette s'était élevé de 3,051,125 fr. à 6,379,600. fr. (1).

(1) M. Goulbourn: — Un dégrèvement de peu d'importance n'a aucune influence sur la consommation. C'est moi qui, étant à la tête de l'administration des finances, ai baissé de 3 shellings le droit à

Ce ne fut donc jamais que dans l'intérêt du sucre, ou plutôt dans l'intérêt maritime qui s'y rattache, et non pas dans un but de fiscalité, que l'Angleterre modifia ses tarifs sur cette importante denrée. Ce fut dans le même intérêt qu'elle proscrivit implicitement la betterave de son sol, en se refusant à encourager ses premiers produits par la plus légère immunité. Mais là ne devait pas s'arrêter sa sollicitude. Ce fut sous l'empire de la même préoccupation, si l'on peut dire, que se rédigèrent ses lois de douanes dans leurs dispositions relatives au sucre étranger. Et c'est là précisément l'origine et la cause de la crise actuelle.

Nous avons dit que l'impôt actuel sur le sucre anglais était de 30 francs les 50 kil. Or, l'impôt sur le sucre étranger est de 78 francs 75 c.; ce qui constitue une surtaxe protectrice de 48 fr. 75 c., ou, autrement dit, une prohibition absolue. Tant que la production a fonctionné d'une manière normale, tant que le travail forcé en vigueur dans les colonies anglaises a envoyé chaque année, sur le marché métropolitain, une quantité de produits qui ne subissait d'autre variation que celle entraînée par les accidents atmosphériques, des plaintes momentanées ont bien pu se faire entendre soit de la part du consommateur, soit de la part du planteur, mais jamais l'équilibre ne fut sérieusement rompu. Le bill de 1833, en apportant un notable changement dans les conditions de la culture coloniale, est venu troubler d'une manière grave cette harmonie économique. Les paroles de lord John Russel qui expliquent cette situation, sont trop importantes pour ne pas être citées. « Les rapports des magistrats stipendiés (1), a dit le noble lord, sont

l'entrée des sucres bruts. Voici le résultat que j'ai obtenu. L'année précédente, nous avions perçu 3,700,000 liv. sterl.; l'année de la réduction, la recette a été de 3,600,000 liv. sterl. Pour avoir un résultat de quelque valeur, il faudrait une diminution de 10 shell. par 100 livres.

(Chambre des communes, séance du 24 juin 1838.)

(1) *Stipendiari magistrates*, magistrats spéciaux créés par le bill d'émancipation, pour trancher tous les différends à naître entre les

peu favorables quant au chiffre de la récolte du sucre dans nos colonies. Il résulte des documents transmis au gouvernement de la reine, que, si la tranquillité et le bonheur règnent dans les contrées affranchies, le travail y a sensiblement diminué. La récolte de 1839 (première récolte du travail tout à fait libre) a été considérablement au-dessous de la moyenne des quatre années d'apprentissage, qui elles-mêmes étaient considérablement au-dessous de la moyenne des six années précédentes. Enfin, l'année 1840 a été au-dessous de l'année 1839, et l'année 1841 ne s'annonce pas comme devant égaler l'année 1840 (1). » Résumant cette déroissance en chiffres, le noble lord a établi que « la comparaison des exercices 1839 et 1840 offrait dans la consommation une différence de 230,342 cwt. (14,144,323 kil.) sucre, et 111,255 cwt. (6.285,907 kil.) mélasse (2); et dans les recettes du trésor, de 163,333 et 39,578 liv. sterl. faisant ensemble 202, 913 liv. sterl. (en francs, 5,075,433). »

Lord John Russel a conclu en proposant une réduction importante sur l'énorme surtaxe de 48 fr. 75 c., qui bannit le sucre étranger du marché. En portant le droit de 63 sh. à 37 sh., dit-il, la consommation prendra un élan tel « que le trésor, loin d'y perdre, y trouvera un surcroît de recettes qui pourrait bien s'élever jusqu'à 900,000 liv. sterl., mais que je veux bien n'évaluer qu'à 700,000; et les classes inférieures ne seront plus privées d'une denrée qui, si elle ne lui est pas entièrement in-

nouveaux libres et leurs anciens maîtres, et chargés de faire connaître à la métropole les effets du bill.

(1) Nous croyons devoir reproduire textuellement ces paroles : « The crop of 1839 fell considerably below the average of the four years of apprenticeship, whcih was itself considerable below the average of the six years preceding. The crop of 1840, appears to have been shorter still. In twelve districts out of tiventy very much shorter; and even this is not expected to be equalled by that 1841. » — (House of commons, 7 may 1841.)

(2) En Angleterre, où l'usage des *boissons chaudes* (thé et café), encouragé comme antidote contre l'ivrognerie, est plus répandu qu'en France parmi les classes pauvres, il se consomme une grande quantité de mélasse. Une forte quantité de sucre brut entre également dans la consommation sans avoir subi l'opération du raffinage.

dispensable, est bien certainement le luxe du pauvre (*certainly the poor man's luxury*). »

Cette proposition de l'échiquier semble, il faut l'avouer, bien raisonnable; augmenter les jouissances du pauvre, en augmentant les recettes du trésor, n'est-ce pas le comble de l'habileté gouvernementale, et le ministère qui a trouvé cette grande conception ne devrait-il pas être porté au capitole? D'où vient donc qu'elle contribuera au contraire à entraîner sa chute? Et quelles sont les causes de l'énergique opposition qu'elle a rencontrée ?

Ces causes sont curieuses à étudier : aucun fait de l'histoire contemporaine n'aide peut-être mieux à saisir ce caractère distinctif du peuple anglais : admirable loyauté au dedans, mauvaise foi et duplicité au dehors.

Il faut se reporter un moment aux discussions qui ont accompagné le bill d'émancipation. Un seul membre osa proposer, lors de ces mémorables débats, d'indemniser le planteur en lui accordant, au lieu de 500 millions demandés par le ministère, un dégrèvement de 7 shell. par quintal sur son sucre. Cette fallacieuse proposition, loin d'être favorablement accueillie, ne servit qu'à faire établir que l'indemnité serait elle-même insuffisante, si le gouvernement ne la combinait avec toutes les faveurs et toutes les protections qu'il serait possible d'accorder sans nuire au bon ordre et à la régularité du système financier (1). La surtaxe sur le sucre étranger fut notamment citée comme devant aider puisamment le colon à lutter contre les désavantages *passagers* que pourrait lui créer la situation nouvelle. La confiance inspirée par ces déclarations, et la conduite pleine de droiture du ministère (2), ne contri-

(1) Lord Ellenborough : — Je sais très-bien qu'une réduction des droits de douanes ne peut jamais constituer une indemnité équitable pour les planteurs; mais cette mesure, combinée avec celle d'une allocation en argent, pourrait peut-être concilier l'intérêt des planteurs avec le soulagement dû au peuple de la métropole.

(Séance de la chambre des lords.)

(2) M. Stanley a dit : « La première idée du gouvernement avait

buèrent pas peu à rallier la minorité au chiffre de 500 millions proposé par le gouvernement, en lui faisant abandonner celui de 700 millions qu'elle avait proposé.

Telle a été au dedans la conduite de l'Angleterre : l'indemnité a été rigoureusement payée, et aucune modification importante n'est survenue dans le tarif des sucres, malgré la hausse véritablement exorbitante que nous avons fait connaître.

Voyons le *dehors*. Il n'a jamais été dissimulé, dans le cours de la discussion qui vient d'être rappelée, que la Grande-Bretagne consentait à s'imposer l'énorme sacrifice de 500 millions avec le ferme espoir qu'elle entraînerait par son exemple toutes les nations du monde dans la voie de l'émancipation. Rien de plus rationnel que cette politique ; elle seule peut équilibrer, quant au mouvement commercial et maritime, la position que, dans un temps donné, le bill doit faire à l'Angleterre. Or, on sait que la droiture dans ses relations extérieures n'est pas la qualité par laquelle brille le gouvernement britannique. Le principe de la propagande abolitionniste une fois admis, tous les moyens devaient paraître bons pour en développer les effets. Ici se fait remarquer cette admirable solidarité qui, chez nos voisins, rapproche la presse du pouvoir dans toutes les questions d'intérêt extérieur. Le journal *le Courrier*, par exemple, qui avait attaqué avec une violence de langage peu commune même en Angleterre la mesure proposée, qui n'avait pas ralenti un moment sa polémique tant qu'elle avait été en discussion, se proclama converti dès le lendemain du vote, et déclara qu'il plaçait la propagande abolitionniste au premier rang des devoirs que le fait même de l'émancipation britannique imposait au gouvernement de ne jamais perdre de vue dans ses rapports avec les gouvernements étrangers. De là ces publications qui inondèrent la France, publications où toutes les ressources de la dialectique tendent à prouver que le bill de 1833

été de diviser en deux la mesure de l'émancipation ; de faire résoudre d'abord la question d'abolition, et de passer ensuite à l'allocation de l'indemnité. Mais nous avons abandonné ce plan, par la crainte de voir l'un des bills admis et l'autre rejeté. » Paroles remarquables qui recommandent l'administration qui les a prononcées à l'estime des honnêtes gens de tous les partis.

n'a diminué qu'en proportion infiniment petite les récoltes coloniales et la recette qui constitue la principale branche du revenu britannique ; que, de plus, la richesse des colonies n'a pas diminué, puisque, si le chiffre de la production s'est trouvé momentanément réduit, l'augmentation du prix se trouve par là même assurée.

Écrire ces lignes, c'est expliquer l'agitation qu'a causée le projet présenté par lord John Russell. Cette malencontreuse proposition offre ce double caractère de blesser la loyauté *intérieure* du peuple anglais, et de déranger sa politique *extérieure.*

Quoi ! un ministre de la Grande-Bretagne vient faire de pareils aveux? un ministre de la Grande-Bretagne vient déclarer, les rapports des magistrats stipendiés à la main, que la production décroît chaque jour depuis l'introduction du travail libre, que l'exercice des deux dernières années offre un déficit de 202,915. l. s., et que l'exercice de 1841 offrira un déficit encore plus considérable ! Mais que penseront les autres gouvernements en présence de pareils faits, sur lesquels la solennité des débats attire nécessairement l'attention? N'est-ce pas compromettre la cause de l'émancipation? n'est-ce pas laisser la Grande-Bretagne se débattre seule sous le poids d'un sacrifice qui ne cesse de l'être qu'à la condition de devenir universel?

Tel est le langage de la politique ; celui de la loyauté, qu'exploite l'esprit d'opposition, est encore plus virulent. Une fois le masque jeté, une fois les aveux du ministère acquis à la publicité, aucune mesure n'était plus à garder quant au système dont nous avons parlé. Aussi lord Sandon, qui groupe autour de sa motion les antagonistes du ministère, n'en garde-t-il aucune. A son avis, le projet présenté détruit entièrement le bill de 1833, et il propose à la chambre de déclarer que :

« Considérant les efforts et les sacrifices que le parlement et le pays ont faits pour l'abolition de la traite et de l'esclavage, dans le ferme espoir que leurs actes et leur exemple contribueraient à faire disparaître ces plaies, la chambre n'est pas préparée à adopter la mesure proposée par le gouvernement de S. M. pour la réduction de la taxe sur le sucre étranger. »

Développant sa motion, lord Sandon et son principal adhérent M. Hogg reprochent vivement au ministère la témérité

de sa conduite. Ce débat est fort curieux. — Les ministres de S. M. nous ont bien dit, s'écrie M. Hogg, que le bonheur et la tranquillité régnaient parmi les nouveaux libres; mais ce qu'ils ont omis de nous dire, c'est la cause de cette heureuse situation. Or, cette cause, quelle est-elle? C'est le haut prix du sucre qui permet aux planteurs de donner au travailleur affranchi le salaire qu'il convient à celui-ci d'exiger. Que l'on baisse la surtaxe sur le sucre étranger, et le planteur ne pourra plus retirer de ses produits le prix qui lui est aujourd'hui nécessaire (1). Il faut donc, pour maintenir la prospérité des nouveaux libres, maintenir la surtaxe sur le sucre étranger. — Pour moi, dit M. James, bien que je possède une vaste propriété à la Jamaïque, je dois déclarer au noble lord Sandon qu'il se trompe étrangement s'il compte sur mon vote pour appuyer sa motion; car je préfère contribuer au bien-être des pauvres blancs à l'intérieur (en leur facilitant la consommation du sucre par la baisse de la surtaxe), que de m'occuper des noirs au dehors.

Les amis des colons, ceux qui avaient autrefois le plus énergiquement combattu le bill en 1833, soutiennent vivement la motion de lord Sandon. Or, si l'on veut bien se souvenir que l'honorable membre fut, de son côté, l'un des plus ardents promoteurs du bill de 1833, on aura surpris, chez nos voisins, une de ces curieuses alliances politiques si fréquentes dans les mœurs parlementaires de notre pays. Du reste, ce parti, tout en appuyant les considérations invoquées, rappelle ces débats où fut si bien établi le droit des colons à la protection de la surtaxe, droit qui fut considéré comme le complément de l'insuffisante indemnité de 500 millions; il demande si le gouvernement de Sa Majesté est décidé à faire périr les colonies. Veut-on connaître la réponse de lord John Russell à cette ques-

(1) Des calculs qui ne sont pas contestés établissent que le colon anglais a aujourd'hui besoin de retirer 36 fr. net par 50 kil. de sucre, au lieu de 24 fr. qui pouvaient autrefois lui suffire. Les produits de la Havane et du Brésil pourraient se livrer (d'après une circulaire répandue par l'association brésilienne de Liverpool) à 2 sous 1/2 anglais par livre, tandis que le sucre des Indes occidentales vaut 6 sous. La surtaxe sauve donc seule le colon.

tion? La voici : qu'il ne croit pas qu'il soit d'une bonne politique de compter sur la production des Indes-Orientales, car il est probable que, quoi que pussent faire les lois restrictives, *cette production finira par succomber,* non par la concurrence du sucre étranger dont il propose l'introduction à 30 shellings de droit, mais *par la concurrence du sucre des Indes-Orientales à 24 shellings.*

Nous ne croyons pas, pour notre part, qu'il soit possible de mieux résumer la discussion et de dire plus de choses en moins de mots.

Tel est l'état de la question. Comptant sur la culture de l'Inde, qu'elle surexcite par les encouragements de toute nature, l'Angleterre croyait pouvoir dissimuler longtemps encore l'insuffisance toujours croissante de ses productions de l'Occident ; mais voici que les désordres financiers entraînés par les dépenses de ses dernières expéditions maritimes, et les convulsions d'un ministère qui ne veut pas succomber, la forcent de déchirer le voile et de proclamer les faits plus tôt qu'elle ne voulait. Il est des moments où, pas plus que les hommes, les nations ne se possèdent. C'est alors qu'il convient de les étudier et de recueillir précieusement les vérités pratiques qui s'échappent dans la chaleur des luttes intestines. Essayons donc de ramener ce débat au point de vue français, et voyons quel enseignement il nous offre quant à l'importante question sociale qui s'y rattache. Nous n'avons pas à nous expliquer ici sur le principe lui-même; nous ne voulons traiter qu'un accessoire, mais cet accessoire est grave.

Eh bien ! il nous semble que la tâche du pouvoir et celle des publicistes qui se préoccupent en France des résultats de la grande expérience tentée par l'Angleterre dans ses colonies occidentales, vient d'être singulièrement simplifiée. Plus de ces interminables discussions sur les excellents effets du travail libre, sur la prospérité commerciale et la prospérité financière qui n'ont subi que d'imperceptibles diminutions. Ces effets, ils ont été solennellement proclamés dans le parlement britannique; ces diminutions, elles ont été formulées en chiffres par les ministres de Sa Majesté britannique. Il faut qu'une grande nation comme la France, lorsqu'il lui convient de tenter une épreuve, ait le courage de l'envisager en face et dans toutes

ses conséquences. Il serait indigne d'elle de se laisser tromper, et surtout indigne d'elle de vouloir être trompée. Toute cette polémique qui roule sur l'état plus ou moins florissant des possessions anglaises, polémique dont le *Journal des Débats* s'est rendu le principal organe, et dont les colons se sont si vivement préoccupés, est donc désormais superflue. La discussion ne peut plus être placée sur ce terrain ; un juge suprême en cette matière l'en a fait sortir. Ce juge, c'est le chancelier de l'échiquier.

Mais là ne s'arrêtent pas les conséquences de son arrêt : en France, il est peu probable qu'un ministre puisse jamais, comme lord John Russell, faire bon marché du sucre des Indes occidentales. Pour parler ainsi, il faudrait, comme l'Angleterre, tenir l'Asie dans sa main, et pouvoir lui ordonner de produire ce qu'on veut qu'elle produise (1). Il faut donc à tout prix, s'il lui arrive de vouloir suivre l'Angleterre dans la voie de l'émancipation, que la France s'arrange pour qu'elle ne se trouve jamais dans la position que viennent de révéler les débats de la Chambre des communes. Or, cette position, qui l'a faite ? — En présence de la décroissance du travail libre constatée par l'Angleterre dans ses colonies, si l'on persiste à admettre la possibilité de ce travail, ne faut-il pas imputer au mode de l'affranchissement ce que l'on se refuse à imputer au caractère de l'affranchi ? Le mode suivi par l'Angleterre est donc jugé, jugé par l'Angleterre elle-même ; c'est à la France de voir si elle veut encourir les chances d'un appel de ce jugement.

Enfin, une dernière considération ressort pour nous de ce débat. Nous avons dit ce que valait aujourd'hui le sucre en An-

(1) Nous ne pouvons considérer les départements à betterave comme remplaçant pour la France l'Asie de l'Angleterre. Il ne faut pas perdre de vue que cet article envisage surtout la question sous son rapport maritime. Elle n'a jamais été envisagée autrement en Angleterre. La proscription dont y est frappée la betterave le prouvait déjà, l'incroyable déclaration de lord John Russell le prouve bien davantage. Que l'on veuille bien songer, en effet, que le sucre des Indes orientales, bien plus éloigné que celui d'Amérique, nécessitera un mouvement maritime infiniment plus considérable, et bien des choses seront expliquées.

gleterre, nous avons fait connaître le prix net que le travail libre rendait nécessaire au producteur colon. Ce prix est fort élevé sans doute : il dépasse de 9 fr. par 50 kil. celui nécessaire au colon français (1); et il est incontestablement malheureux, que le sucre, considéré avec raison par l'Angleterre comme un puissant élément de moralisation, ne puisse être mis à la portée de ces classes inférieures que le whisky consume. Oui, tout cela est vrai, et les paroles de l'honorable M. James que nous avons citées sont pleines d'une véritable et rare philantropie. Mais, d'un autre côté, l'Angleterre ne peut sitôt oublier les déclarations qui ont accompagné les débats du bill d'émancipation; elle ne peut oublier que ses tarifs doivent à la fois protection au blanc qu'elle a privé de l'esclave, et au nègre qu'elle a rendu à la liberté. Elle ne peut oublier enfin que, si l'indemnité de 500 millions a payé la propriété du travailleur africain, elle n'a pas payé son travail, revenu annuel de cette propriété; et que le haut prix du sucre remplace seul ce revenu. C'est là évidemment ce qui ressort de la motion de lord Sandon.

Eh bien, ceci nous conduit à dire que le seul homme, en France, qui ait encore compris la question d'émancipation, ne s'en est jamais occupé. Cet homme est M. Lacave-Laplagne. Son célèbre amendement, tendant à faire disparaître, moyennant indemnité, la fabrication du sucre indigène en France, est, dans cette voie, le premier acte qui sorte du vague des théories. Oui, si la France ne se résigne pas à abandonner son rôle de puissance maritime, et si elle se décide jamais à changer les conditions du travail dans ses colonies, son premier soin doit être de leur assurer la fourniture exclusive de son marché; c'est-à-dire de permettre au prix de leurs denrées de se proportionner aux exigences du travail libre. La question, à notre avis, n'a pas été assez examinée sous cette face. Nous en recommandons vivement l'étude aux publicistes spéciaux, qui, par

(1) Nous ne disons que 9 francs, parce que nous prenons pour prix nécessaire du colon français celui de 27 francs, que tous les hommes qui connaissent la main-d'œuvre des colonies trouvent encore trop faible. Au prix de 23 francs 50 cent., rêvé par la dernière commission qui s'est occupée de la question des sucres, la différence serait de 12 francs 50 cent. par 50 kil.

suite des aveux de lord John Russell, sont soulagés d'une partie de leur tâche, et n'ont plus à bâtir des hypothèses sur les conséquences plus ou moins contestables de l'expérience anglaise.

P. S. Nous apprenons, au moment de terminer cet article, que la motion de lord Sandon a été adoptée à la majorité de 317 voix contre 287. Nous dirons de ce vote ce que nous aurions dit de celui qu'aurait pu obtenir lord John Russell : il ne faut pas y voir le succès d'une simple manœuvre d'opposition parlementaire, pas plus qu'il n'eût fallu voir dans le triomphe du ministre le succès d'un expédient de stratégie gouvernementale. Il y a plus que cela des deux côtés. C'est la loyauté britannique, l'intérêt maritime du Royaume-Uni, qui viennent de vaincre avec lord Sandon. Ce sont les recettes du Trésor, c'est l'intérêt de la classe pauvre, qui viennent de succomber avec lord John Russell. Entre de pareils adversaires, ce n'est pas un seul combat qui décide de la victoire : nous terminerons donc comme nous avons commencé, et nous dirons que la lutte doit inévitablement et prochainement se reproduire.

LE PELLETIER SAINT-REMY.

SONNETS ET CHANSONS.

LE RÊVE DE L'ELFE.

IMITÉ DE WILHELM MULLER.

Dans le calice d'un jasmin
Se réveillent un soir serein
Des Elfes. Leur tendre paupière
Tremble à la trop vive lumière
Que sur les gazons frémissants
Font éclater les vers luisants.
— Comment as-tu dormi? soupire,
D'une voix qu'on ne peut traduire,
Un Ariel à ses amours.
— Hélas! j'ai fait des rêves lourds :
Je t'ai vu l'aile embarrassée
Dans une goutte d'eau glacée!
Tu te débattais seul au fond,
Au fond du calice profond;
Et chaque effort de ta pauvre aile
T'enfonçait dans cette eau cruelle...
Au secours! criai-je, au secours!
Elfes, secourez mes amours!
Et l'essaim, à ma voix propice,
Accourut de tout le calice.
La détresse enseigne à crier :

Il en vint au moins un millier;
Et tous d'une aile à l'aile unie
Firent une chaîne infinie,
Une chaîne aux anneaux vermeils,
Et dont je n'ai vu les pareils
Que dans cette nuit triomphale,
Où, fêtant la fête royale,
Vos chœurs nombreux dansaient jadis
Sur les larges feuilles d'un lys.
Et j'étais au bout de la chaîne,
Penchant vers toi mon cœur en peine,
Vers toi qui me tendais les bras,
Vers toi que je n'atteignais pas :
Hélas! trop courte était la chaîne!
Hélas! et ma lutte était vaine!
Les Elfes criaient sur mon front :
La chaîne rompt, la chaîne rompt!
Et c'est alors que plus de crainte
Rendit plus vive mon étreinte;
Et c'est alors, pour m'apaiser,
Que te réveilla mon baiser!

MONTAGNE ET VALLON.

LA JEUNE FILLE.

La muse te conduit sur les monts dès l'aurore;
Dès l'aurore les fleurs m'attirent au vallon;
Tu regardes là-haut la plaine immense éclore,
Je regarde ici-bas éclore le bouton.
Ce matin je t'ai vu, debout sur un nuage,
Car le brouillard n'osait s'élever jusqu'à toi;
Un rayon du soleil éclairait ton visage
    Et te couronnait roi.

LE POÈTE.

Et je t'ai vue aussi, douce fleur, dès l'aurore;
Dès l'aurore mes yeux te cherchaient au vallon;
Entre boutons et fleurs mes yeux t'ont vue éclore,
Toi, la plus douce fleur et le plus frais bouton.
Longtemps je t'ai cherchée; enfin l'épais nuage,
Front brillant de rosée, a fui bien loin de toi :
C'est alors qu'un rayon éclaira mon visage
Et me couronna roi.

PÉTRARQUE.

à A...

Vous aimez les sonnets, et je les aime aussi :
La forme en est si pure! et l'écho qu'elle implore
Répond si doucement à la rime sonore!
— Les oiseaux amoureux se répondent ainsi.

Pétrarque le sentait, puisqu'il avait choisi
Le sonnet musical pour l'envoyer à Laure
Et lui chanter : Je t'aime! et le chanter encore. —
— Dirai-je un souvenir qui me revient ici?

Oui, car Châteaubriand l'a raconté lui-même :
(Je cite mon auteur, redoutant l'anathème).
Un jour le pape, ému par cette muse en pleurs,

Lui dit : Sois libre, ainsi que ta Laure si chère. —
— Mais Pétrarque aussitôt : Laissez-moi mes douleurs;
Car il me reste encor bien des sonnets à faire.

SONNET.

Sur ce papier glacé si blanc sur mes genoux ,
Satin dont le contact est presque une caresse ,
Pur vélin , confident de petite maîtresse ,
Le mieux serait vraiment d'écrire un billet doux.

Il glisserait si bien , trompant les yeux jaloux ,
Dans une main complice et qu'au passage on presse ,
Ou dans un sein qu'entr'ouvre un battement d'ivresse! —
— Il porterait si bien l'heure du rendez-vous !

Joli papier glacé , pour toi c'est grand dommage
De n'être point pressé dans un charmant corsage !
A ta place peut-être aurais-je aussi regret :

Mais non , car je saurais que le rendez-vous passe ,
Et qu'un billet plus doux demain prendrait ma place ; —
— Et je sais qu'on relit souvent un doux sonnet.

COQUILLAGES.

IMITÉ DE WILHELM MULLER.

La mer rugit ; les flots lancent l'écume blanche
Jusqu'au pied du château qui sur le bord se penche ;
Les vagues et les vents jouent avec les trois ponts
Du haut vaisseau de guerre armé de cent canons ,
Comme font les enfants d'une balle légère.
Ainsi qu'une pêcheuse , assise sur la terre ,
Ma Muse, qui pâlit devant l'âpre ouragan ,
Contemple la beauté du sauvage Océan ;

Ma Muse, simple enfant des tranquilles vallées,
Étrangère au fracas des mers échevelées.
Les pêcheuses, voyant ses naïves terreurs,
Se la montrent de loin avec des ris moqueurs,
Et, des filets rompus réparant chaque brèche,
Chantent, en attendant l'heure d'une autre pêche.

La tempête s'apaise, et la mer s'aplanit;
L'horrible vent de mort rentre en son calme nid,
Et sur l'or scintillant et doux des grèves blondes
S'étend avec langueur le flanc des molles ondes,
Comme un lutteur lassé qui cherche le repos.
Ma Muse alors se lève et court au bord des flots,
Alerte, et butinant maint petit coquillage,
Pour en parer son cou, ses bras et son visage.
Plus d'une sauterelle à ses pieds aguerris
Se joue, et puis s'échappe en excitant ses ris;
Mais voici qu'une vague, à l'allure plus vive,
Roule, et rendant l'espiègle à son humeur craintive,
Inonde d'un baiser le sautillant essaim,
Et le pied de l'enfant bientôt dans le lointain.

N. Martin.

UNE

DOUBLE REVANCHE.

FANTAISIE ROCOCO.

I.

En ce temps-là brillait d'une splendeur surprenante la ville de Lorient, cette merveille du dernier siècle, ce Versailles maritime, magnifique alors comme la résidence de Louis XIV, et désert comme elle depuis que les rois de France et les rois de la compagnie des Indes s'en sont allés.

Messieurs de la Compagnie, gentilshommes pour la plupart, rapportaient des Grandes-Indes divers objets de curiosité parmi lesquels des femmes ravissantes, avec leur cortége d'esclaves noirs, cuivrés, tatoués ou rouges : ces créoles à qui l'on créait, après les avoir épousées, des marquisats dans le Pérou, des principautés sur les bords du Missouri, étaient dispensées de fournir les preuves de leurs quartiers. Elles vivaient à Lorient comme les sultanes des *Mille et une Nuits*, et régnaient sur ce peuple de seigneurs-marchands qui trafiquaient, sans salir leurs doigts ni leur blason. Cependant l'existence de ces souveraines était trop calme pour n'être pas monotone, trop inoccupée pour ne pas devenir parfois rêveuse, et le rêve est bien près de l'ennui.

C'est ce dont s'apercevait Pomponne de Vaudrimé, l'une des plus adorables de ces merveilles du Nouveau-Monde. Elle lan-

guissait un certain jour, fatiguée dès le matin au fond de son boudoir d'été, perdu comme un nid dans le feuillage d'un grand jardin. Errant çà et là, s'asseyant, se relevant d'un air boudeur, Pomponne repoussait l'un après l'autre tous ses joujoux ordinaires. Son angora, furieux d'être délaissé, se hérissait à l'écart dans sa fourrure d'hermine : il n'amusait plus la capricieuse; trois beaux bengalis sautillant dans une cage en fil d'argent fin tressé entre quatre palmiers de vermeil ne l'amusaient pas davantage ; le souvenir de son mari ne l'avait jamais amusée; enfin elle s'ennuyait. Cependant le ciel était d'un bleu doux comme la fleur des myosotis, une brise tiède gazouillait dans les arbres, et les flots blancs de la baie de Saint-Louis arrivaient paisiblement au bord du jardin avec un harmonieux murmure.

Pomponne avait l'air d'une de ces bergerettes qui filent une quenouille de soie blanche sur les toiles de Watteau, et Mignard qui peignit des nymphes si blanches avec des yeux si longs et des lèvres si vermeilles, l'avait devinée.

Pomponne était la plus jolie, la plus recherchée, la plus riche, et Pomponne était triste ! Sa peine datait de loin, car ses oiseaux n'avaient plus rien à manger et ses fleurs les plus belles se mouraient de soif. Après avoir brisé plusieurs objets de grand prix, elle tira un jeu de piquet d'un tiroir, l'étala sur un guéridon en marquetterie, et se mit à le disposer d'une façon cabalistique. *Elle se faisait les cartes.* Au bout de quelques instants, un de ses doigts se posa mystérieusement sur un valet de cœur qui retournait sans cesse et devant lequel elle demeura pensive.

M. de Vaudrimé surprit, dans cette situation, sa femme qui poussa un cri et dérangea brusquement l'ordonnance du jeu.

— Rassurez-vous, ma bonne amie, s'écria-t-il en riant; je ne viens pas brouiller les cartes.

— Si bien, et je vous en remercie; car je suis très-contente de vous voir.

— (Oh ! oh ! pensa M. de Vaudrimé, la situation paraît grave !)

Ce vieillard était un fin matois. Ancien courtisan sous la régence, il avait pratiqué beaucoup. Une belle figure, des sentiments chevaleresques, un naturel insinuant, lui avaient valu

des succès, et dans son âge mûr, les voyages avaient développé la finesse de son caractère. C'est sur sa supériorité comme tacticien qu'il avait compté, en épousant une enfant de seize ans, qu'il rendait heureuse et laissait fort libre. Son immense fortune, acquise en très-peu de temps dans le commerce maritime où le chevalier de Vaudrimé jeune encore s'était jeté tout à coup à l'étourdie, sans qu'il eût jamais su la cause de cette résolution ; sa fortune le mettait à même de satisfaire à tous les caprices de la jeune femme, et il les devançait, loin de les attendre.

D'un coup d'œil il apprécia l'état moral de sa femme ; il vit les fleurs pantelantes, les bengalis qui criaient la faim, les éventails cassés, les chiffons en rumeur, la chatte en disgrâce, et il devina ce qu'on cherchait dans les cartes.

— Est-ce que je vous dérangerais? demanda-t-il d'un ton soumis ; attendez-vous quelqu'un et dois-je me retirer ?

— Non certes ; et qui pourrais-je attendre? s'écria Pomponne avec vivacité.

(Il sera ici avant un quart-d'heure, se dit le chevalier ; nous n'avons pas de temps à perdre). — Ainsi, mes chères amours, vous avez le loisir de me donner audience et j'en suis ravi, car j'ai un service à vous demander.

— Quel bonheur! répliqua Pomponne enchantée de trouver une occupation.

— Vous saurez que tout à l'heure le jeune marquis de Ploëren viendra vous faire sa cour. (Et le mari se détourna pour ne gêner aucune émotion.)

— Vraiment ! je ne m'attendais guère...

— Oh ! je le sais bien ; c'est moi qui l'ai engagé à venir vous tenir compagnie.

— Mais... sans savoir si...

— C'est que... j'ai des projets. Il s'agit d'un plan conçu dans l'intérêt de notre famille, de mon neveu ; je vous expliquerai cela. Venons au fait, Ploëren paraît vous estimer. Tout jeune homme est avantageux, et je gagerais qu'il va vous courtiser tendrement, mais par ordre, sans qu'il s'en doute.

— Eh quoi, monsieur, interrompit Pomponne plus rouge qu'une fraise des bois ; vous vous êtes permis, sans égard pour moi, pour ma réputation...

— Tranquillise-toi, ma Pomponnette, et ne fais pas cette jolie moue; ton rôle est de nature à te détromper bien vite. Quant à moi, cher ange, ne suis-je pas sûr de ton affection? (A ces mots, prononcés avec une superbe confiance, les yeux de la belle étincelèrent d'une malice dont sourit le vieux trafiquant.) Je désire, ma toute belle, que tu laisses dire le damoiseau, sauf à redevenir un vrai dragon. Je me charge du reste: ce sera fort drôle, mon cher trésor, nous rirons beaucoup.

— Oui! c'est charmant! ajouta Pomponne avec un rire forcé, mais je trouve cette comédie peu séante à ma dignité. N'importe, ajouta-t-elle d'un ton sardonique: je consens; vous pouvez compter sur moi.

Réné de Ploëren ne fit pas attendre sa visite. Ce jeune homme était timide et d'autant plus épris de Mme de Vaudrimé, qu'il avait besoin d'oublier auprès d'elle les ennuis prochains d'un brillant mariage au moyen duquel, il était sur le point de parvenir à une haute position. Réné était bien fait, mais il avait si peu d'âge, que ses mérites n'avaient encore été constatés par aucun succès; il lui paraissait triste de tendre les mains aux chaînes d'hyménée sans laisser par devers soi quelque beau souvenir. Pomponne s'aperçut qu'il tremblait tout de bon, et cette émotion parut trop charmante pour qu'on s'empressât d'y mettre fin.

Pomponne, en tout ceci, n'avait vu qu'une occasion de punir son mari d'une confiance impertinente. Du moins ne s'avouait-elle pas encore d'autres sentiments.

Quand le mari de Pomponne revint au pavillon, et il ne tarda guère, l'entretien eut beaucoup de peine à se soutenir entre les deux jeunes gens. Pomponne avait pris un air mélancolique, Réné baissait la tête d'un air confus; et le vieux chevalier jugea à propos d'adopter les sombres allures d'un Castillan jaloux et qui roulent des pensées brutales, ce que voyant, Pomponne laissa tomber à terre une fleur qu'elle tenait, et dont Réné s'empara furtivement. Un coup d'œil d'une sévérité engageante ne l'effraya guère, et le mari qui se promenait de long en large en se donnant des façons d'Othello, n'entendit pas quelques mots auxquels Pomponne répondit: Non, c'est demander l'impossible! D'ailleurs mon mari m'emmènera peut-être à Hennebon toute la semaine.

— Je vous y suivrai, je vous suivrais jusqu'au bout de la terre !

— Vous êtes un enfant ! Hennebon n'est qu'à cinq lieues, mais je vous défends d'y venir.

Bientôt, on vint annoncer que des visites attendaient madame au salon ; Réné lui offrit la main, et Vaudrimé jugea que leurs doigts continuaient la conversation. La mine radieuse du marquis de Ploëren confirma dans ses soupçons ce mari bizarre, qui se frottait les mains avec un air de sécurité parfaite.

Vers minuit, comme Réné quittait le logis du président de Servan, chez qui l'on jouait un jeu d'enfer, le vieux chevalier aborda le damoiseau et lui dit : — Les femmes sont d'étranges créatures ! imaginez que la mienne s'est engouée d'un voyage aux eaux de Bade, et que cette petite folle m'a fait promettre de garder le secret sur ce dessein jusqu'à l'heure du départ. Elle veut, dit-elle, éviter l'ennui des visites, des questions, et partir mystérieusement ; si bien, mon cher marquis, que je vous fais tout bas mes adieux.

— Quand donc partez-vous ? demanda l'amoureux consterné.

— Cette nuit même, et dans peu d'heures. Le plus plaisant de l'affaire c'est que ma femme, si fort en train de cette expédition hier encore, n'en voulait plus entendre parler cette après-midi.

— En vérité ! interrompit Ploëren avec une joie mal contenue.

— Sur mon honneur ! mais j'ai tenu bon : je la force à partir ; elle sera moins fantasque une autre fois et moins prompte à m'imposer ses caprices.

— Vous êtes un homme admirable ! murmura notre héros, devenu rêveur. Puis il ajouta : Confidence pour confidence. Une affaire importante me réclame à Spire ; j'ai des raisons pour m'absenter sans bruit en ce moment, où l'on parle de me marier, et je vous avoue que je comptais partir demain ou le jour d'après.

— Quelle plaisante coïncidence, s'écria Vaudrimé. Eh mais ! vous passerez par Bade et nous aurons le plaisir de vous y voir. C'est charmant !

— Hésiter serait tout perdre, se dit le marquis en rentrant à

son hôtel. Ce matin encore je lui ai dit que je la suivrais au bout de la terre. On ne saura son départ que dans quelques jours; la suivre serait la compromettre, il faut partir sans délai !

Cette nuit-là on entendit rouler avec un bruit de chaînes, dans la cour de l'hôtel Vaudrimé, voisin de celui de Ploëren, une lourde chaise de voyage qui, vers trois heures, sortit, traînée par des rosses toutes hérissées de grelots. Au petit jour la grand'porte du marquis s'ouvrit, et une calèche, traînée par quatre chevaux, sous la conduite d'un postillon bien poudré, prit, au grand trot, la route de Vannes.

Sans se douter qu'on lui faisait courir la poste, Pomponne, ce jour-là, s'éveilla dans son lit, à onze heures, entre sa chatte et ses bengalis, pâle et fraîche comme un lis qui s'entr'ouvre, les yeux mal allumés encore et allanguis par le souvenir de quelque rêve gracieux qui franchissait à peine la porte d'ivoire. Son mari lui apprit que Ploëren venait de partir pour l'Allemagne, et jouissant du dépit de Pomponne, il s'amusa à l'irriter, en accablant de quolibets et de facéties malicieuses le pauvre marquis. La belle exaspérée ne pouvait le défendre; furieuse contre lui et contre Vaudrimé, elle se vengea sur ce dernier en le traitant fort mal.

— Oh ! j'en suis sûre, disait-elle, vous avez ourdi là quelque trame, et pour qui? Pour votre neveu, un benêt qui n'était bon qu'à faire un homme d'église!

— Bien obligé !

— C'est votre élève ; je l'oubliais, et pourtant il est aisé de s'en souvenir. Au surplus, j'aurais dû me défier de vos ruses; vous avez toujours été pour le marquis, pour sa mère surtout, d'une malveillance !... Que vous a-t-elle donc fait, monsieur? me le direz-vous, à la fin ?

— D'honneur, non, mon doux ange !...

— Je veux le savoir, moi, (Il se mit à rire). Tenez, je vous déteste, et je... Oh ! d'abord, j'en aurai la migraine au moins huit jours ! Après tout, vous pouvez garder votre secret, car, si l'on tenait si fort à le pénétrer...

— On n'y parviendrait pas.

— Il paraît que c'est une aventure où vous avez joué un rôle bien ridicule !

— Oui.

— Et votre amour-propre blessé...

— Peut-être.

— Eh bien, je demanderai ce que c'est à la vieille marquise de Ploëren; elle m'aime. et...

— Ne vous dira rien. Voyons, ma Pomponnette, dit l'époux complaisant, en lui tendant les mains; pardonne-moi!

— Ne m'approchez pas, monstre! ou je vous arrache les yeux!

Et elle recourba ses ongles roses en griffes de chatte irritée. Vaudrimé souleva la tapisserie, jeta à ce petit diable rose un sourire avec un baiser et disparut. Cependant il réussit à la calmer le surlendemain, en lui donnant un épagneul si joli, si blanc et si spirituel, qu'elle ne tarda pas à oublier Réné de Ploëren.

II.

Au fond de la baie, entre le palais et la mer, étaient situés les *Petits jardins de l'amirauté*, protégés par les collines du voisinage contre les vents océaniques. Cette promenade était réservée aux gens de qualité qui s'y donnaient rendez-vous chaque soir dans la belle saison. Bien que l'endroit fût spacieux, ils avaient soin, suivant l'usage, de s'amonceler sur une petite terrasse ombragée de massifs d'arbres verts et encadrée de grottes artificielles tapissées de coquillages, sablées en rose, et embellies par des sources d'eau vive dont les robinets étaient masqués sous des roches vêtues de mousses. Ces lieux étaient l'aride empire de quelques naïades en marbres gris, sur lesquelles étaient de gros Cupidons en pierre vernissée.

Ce jour-là, on donnait une fête dans les Petits-Jardins, et les convives, plus animés, plus rapprochés encore que de coutume, causaient avec une intimité plus grande. L'après-midi avait été brûlante, nulle brise ne rafraîchissait la soirée. Bien qu'il fût sans nuages, le ciel était bas et comme saupoudré d'une cendre verte qui floconnait sur les côtes et les enveloppait d'une pénombre fantastique. Au loin, vers le nord-ouest, les noires murailles de Port-Louis se dentelaient sur un fond de

chrome, et leur ton vigoureux étendait la perspective de l'Océan qui se découpait durement à l'horizon, et d'où s'élevait, toute gonflée de vapeurs, la lune grise et terne comme une plaque de plomb; on eut dit que le corps mort et glacé du soleil qu'on avait vu naguère se noyer dans l'onde, sortait du profond de l'abîme et revenait errer sur les eaux.

Le crépuscule éclairait encore le rivage; mais déjà les guirlandes de lampions bariolés qu'on allumait dans le jardin scintillaient parmi la feuillée comme des lianes de fleurs transparentes. Deux ou trois étoiles planaient seules dans l'éther, et si bas, qu'on les eût volontiers prises à la main comme les scarabées d'or; enfin, sous les pieds des promeneurs, des vers-luisants allumaient leurs petits fallots pour se guider dans l'obscurité des fleurs.

Au milieu de toutes ces parures de femmes qui rivalisaient d'éclat, on remarquait celle de Pomponne de qui les beaux yeux de créole brillaient d'une tendre lueur, rehaussés par la poudre dont sa chevelure était argentée. Deux nattes blanches retombaient sur les épaules de la jeune dame, vêtue d'une robe longue en pou de soie moirée couleur mauve. Le fourreau de mousseline des Indes, blanche et bouillonnante comme l'écume d'une cascade, était broché de bouquets de bluets et d'églantines, relevés çà et là par un bouton d'or. Quantité de rosettes et de lourdes dentelles éteignaient les nuances de ces atours et les mariaient à celle de la peau. Derrière Pomponne, deux nègres-nains en habits d'écarlate soutenaient la queue de sa robe, et à ses côtés un petit Caraïbe noir comme de l'encre et vêtu à l'ottomane portait l'épagneul bien-aimé, qu'on nommait Colibri. Le chevalier de Vaudrimé errait autour de sa femme, près de laquelle bourdonnait un essaim de gentilshommes. On allait, on venait, on saluait en passant d'un sourire, d'un mot, d'une œillade; quelques mains se rencontraient furtivement, et plus d'un couple s'effaçait dans l'ombre des massifs. Au détour d'une allée, le chevalier rencontra Mme de Ploëren la mère, femme d'une allure majestueuse et qui gardait les traces d'une beauté célèbre autrefois. C'était la vieille ennemie du chevalier. On ignorait l'origine de leur querelle. Parti depuis plus de douze jours, grâce à l'intrigue de Vaudrimé, le fils de la marquise n'était pas encore de retour; on n'avait

pu lui écrire qu'à Bade, et pendant son absence on avait confisqué sa fiancée au profit du neveu du chevalier.

— Vous avez la mémoire longue, dit en souriant la douairière à ce dernier.

— Ce n'est qu'une bien faible revanche, marquise !

Ces mots réveillèrent la curiosité de Pomponne, qui presque au même instant crut apercevoir sous une tonnelle Réné assis à côté du président de Servan ; la curiosité changea de direction. Faisant le tour de la tonnelle derrière laquelle se trouvaient des causeuses et des chaises en canne, elle laissa son mari babiller avec quelques personnes, et lui montrant la place où il pourrait la retrouver assise, elle vint s'y établir sans bruit. Une perfide cloison de rhododendrons, de chèvrefeuille, de vigne vierge, la dérobait aux regards, et tandis que ses nègres balançaient sur sa tête de grands éventails de lataniers doublés de lévantine verte et couverts d'un tissu squameux de menus plumages d'or, d'azur et de vermillon, elle prit un air distrait et rêveur, et écouta.

— Aussi, disait le président à son jeune compagnon, quelle imprudence est la vôtre? s'éloigner sans conclure une pareille affaire ! Que vous avais-je dit? On veut que le gendre soit duc : or, le 16 au soir Vaudrimé s'est rendu acquéreur de cette duché-pairie. Son neveu sera duc, et la future est à lui. Quel a pu être le motif véritable de ce voyage insensé ?

— On ne le saura jamais par moi.

— Et ne pas se défier du chevalier, de lui, de l'intime ennemi de votre mère !

—On l'entend cependant répéter sans cesse qu'elle est la seule femme qu'il estime au monde.

— Le propos est flatteur pour la sienne ! Du reste, il a ses raisons pour parler et pour agir de la sorte. Si vous saviez ce que...

Pomponne ici redoubla d'attention ; mais le vieux président s'arrêta. Discret autrefois, comme tous les hommes de bonne race, il ressemblait à ces vases précieux que le temps amollit, et qui, devenus vieux, laissent transpirer les parfums qu'ils contiennent. Réné pressentit cette porosité, et il secoua tant et tant le vase qu'il en exprima ce qu'il voulait.

— Il s'est passé, reprit M. de Servan, entre votre mère et le

chevalier une scène assez plaisante. Votre mère était, il y a vingt ans, d'une beauté dont rien ne peut vous donner une idée, continua-t-il avec un soupir, en roulant sous ses doigts une pincée de tabac d'Espagne. C'était Vénus et les Grâces tout ensemble. Il s'y joignait un air de majesté qui imprimait du respect à ses adorateurs ; en un mot, elle avait la fierté de la Diane antique. Cet astre avait ébloui le chevalier de Vaudrimé, comme bien d'autres ; mais aucun ne la poursuivait d'hommages plus opiniâtres que lui. Il se rendit odieux par des obsessions d'autant plus fréquentes que le titre d'ami de la maison lui en rendait l'accès très-facile. En femme d'esprit, madame votre mère endurait cet encens avec discrétion ; car le feu marquis de Ploëren, d'un caractère des plus ombrageux, lui eût fait subir la responsabilité des folies du chevalier. Le marquis, d'ailleurs, était duelliste en diable et d'une furieuse adresse. Trahir Vaudrimé, c'était le mettre à mort. La marquise trouva l'occasion de s'en défaire par des moyens plus doux. Un jour, la marquise, feignant de lui accorder enfin l'aveu qu'il sollicitait, lui offrit les deux joues en souriant et se laissa bravement embrasser. Votre père parut sur le seuil au même instant, pâle et la main sur son épée. Tandis que le coupable demeurait ébahi, Mme de Ploëren, avec une admirable présence d'esprit, commença de balbutier en riant quelques mots sur la mine effarée de son époux, et tout à coup, s'affermissant, elle ajouta :

— Vous voyez, monsieur, que je traite vos amis comme des frères : j'embrassais là ce pauvre chevalier qui nous quitte pour quelque temps et nous fait aujourd'hui ses adieux.

Vaudrimé paraissait enchanté de cette charmante invention.

— Comment, s'écria votre père, Vaudrimé se proposerait....

— De passer à Pondichéry ; un voyage de quelques mois. Il nous reviendra bientôt, je l'espère.

Le doute, la crainte d'être joué, donnait au marquis une physionomie sinistre.

— Quand pars-tu ? demanda-t-il.

On ne pouvait pas hésiter : cette minute était terrible.

— Dans trois jours, murmura l'amant.

— Sur quel navire ?

— Sur le *Beau-Léandre*, répondit vivement la marquise.

— Alors, tu n'as pas un instant à perdre ; le capitaine a pré-

cipité son voyage, il met à la voile ce soir. Achève donc les préparatifs et dîne avec nous, j'irai te reconduire à bord et te recommander au commandant du brick, un de mes meilleurs amis.

— Ce soir... articula le chevalier; malepeste ! c'est bien prompt, et je ne sais si...

Votre mère prit un aspect si solennel et lança un si terrible coup d'œil à Vaudrimé, un coup d'œil qui disait si bien : « Vous êtes un lâche, si vous faites tourner à ma perte le subterfuge par lequel je vous sauvais, » que ce malheureux, dominé, éperdu, répondit avec héroïsme :

— Je partirai !

Nous n'en fûmes pas surpris ; le chevalier (votre mère l'appréciait bien) avait une éducation parfaite ; c'était un preux d'autrefois pour l'obéissance aux dames et pour les sentiments chevaleresques. Cette mystification qu'il ne connut que plus tard, fut la cause première de son immense fortune ; les spéculations maritimes dont il n'avait cru faire qu'un galant prétexte, le servirent si bien, qu'il les prit au sérieux ; mais quoiqu'il soit redevable de tant d'avantages à votre mère, il n'a jamais pu lui pardonner ce bonheur-là. Le chevalier se venge sur vous, et je gagerais que sa femme, la Pomponnette, l'aidait innocemment à punir en vous les anciens torts d'une inhumaine.

—C'est admirable, et j'en veux à ma mère de m'avoir frustré de cette curieuse histoire.

— N'en soyez pas surpris ; la marquise a eu la générosité de ne la raconter à personne.

— Comment l'avez-vous donc apprise ? demanda brusquement Vaudrimé en surgissant d'un bouquet de lilas; vous étiez donc témoin de l'aventure et caché dans quelque coin ?

Le président comprit qu'il s'était livré, et essaya de se tirer de ce mauvais pas. Réné, peu curieux d'en savoir plus long à cet égard, s'esquivait, pendant que le chevalier, ravi de se venger encore une fois de la marquise, s'écriait gaiement :

— Quelle leçon d'humilité ! Pauvres sots que nous sommes ! dès qu'une femme a dédaigné nos vœux, notre orgueil la canonise et ne veut reconnaître d'autre vainqueur que l'impossible. Président, je vous rends grâces et j'en rirai longtemps!

Quelques instants après, la foule était réunie dans une large

allée où l'on se promenait à la clarté des lampions et des pots à feu présidés par la lune. Une brise légère caressait la fleur des jasmins, des orangers et des roses ; on causait à petit bruit au son d'une musique douce et lointaine. Réné de Ploëren ayant rencontré Pomponne de Vaudrimé, précédée de ses nègres, se plaça derrière elle et murmura tout bas d'un ton piteux :

— Hélas ! madame, quel mal vous avais-je fait ?

La jeune créole se sentit émue. Elle laissa tomber une main que Réné, tout en ramassant son mouchoir, baisa avec transport.

En ce moment, on se pressait sur les pas de la marquise de Ploëren, pour la voir passer, tant elle était encore imposante et belle, par certains effets de lumière. Elle portait une robe en popeline cramoisi sombre, relevée de rubans et de falbalas transparents d'un blond chiné; sa poitrine ruisselait de diamants, son front soutenait avec dignité une coiffure à l'oiseau royal, avec un œil de poudre. Les talons rouges étaient d'une hauteur fort distinguée, le panier avait ses douze aunes, et la queue plus majestueuse que celle d'un paon, se terminait par deux petits Américains peaux rouges, vêtus en printanière à raies blanc et bleu. Deux grands coquins plus noirs que l'Érèbe et très-peu habillés secouaient des torches devant les pas de la marquise.

Lorsque le chevalier, Pomponne, le président et leurs intimes, qui s'étaient réunis, furent près d'elle, ils s'inclinèrent avec respect devant cette femme supérieure, qui passa lentement en laissant tomber au milieu d'eux le sourire impassible et glacé des déesses de l'Olympe.

Voilà comme, en ces temps arcadiens où régnait la folie sur un peuple d'enfants, se transmettait quelquefois une galante et mystérieuse *vendetta* dans de nobles familles.

Quand la foule se fut dispersée, le marquis dit tout bas au président, qu'il avait rejoint :

— Le chevalier a eu sur nous une brillante revanche; très-bien ! mais la partie n'est pas finie : nous verrons qui gagnera la belle !

FRANCIS WEY.

MÉLANGES.

— Point de députés qui soient fonctionnaires publics ! Voilà le cri poussé par quelques autres députés. Ils ne viennent, dit-on, à la chambre que pour obtenir de l'avancement.

Soit ! point de députés fonctionnaires !

Mais aussi, point de députés propriétaires ! Ils ne viendront à la chambre que pour faire des lois de céréales, lesquelles renchérissent le pain, et pour établir des tarifs sur les bestiaux, ce qui met, comme pour le moment, le veau hors de prix, et rendra le pot-au-feu chimérique.

Point de députés possesseurs de mines ! Ils empêcheront l'étranger de nous apporter du fer et de la houille à bon compte, pour nous vendre leur fer national et leur houille patriotique à des taux exorbitants.

Point de députés industriels ou fabricants ! Ils protégeront, à notre préjudice, leur industrie et leur fabrique contre la concurrence du dehors.

Point de députés faiseurs d'affaires ! Il accapareront tous les marchés avec l'État.

Point de députés banquiers ! Ils pousseront le trésor à s'obérer, pour se porter adjudicataires des emprunts qu'ils l'auront conduit à contracter.

Point de députés avocats ! Ils ne songeront qu'à ennuyer le gouvernement et tout le monde, pour devenir juges.

Alors donc, point de députés, et qu'on promulgue cette charte.

Article premier. « Il n'y a plus rien. »

Personne *n'est chargé de l'exécution* des présentes.

— Tandis que nous nous demandons : « Où la nation trouvera-t-elle de bons députés?

Le gouvernement peut se demander où il peut trouver de bons fonctionnaires.

Un emploi devient-il vacant, quelque choix que fasse le gouvernement, il sera écrasé sous les critiques.

S'il nomme un homme d'expérience qui ait eu le malheur d'appartenir au dernier gouvernement, infamie et trahison !

Le gouvernement de Juillet se livre aux légitimistes.

S'il nomme un candidat, connu pour appartenir aux opinions politiques des ministres, ô favoritisme impudent !

S'il nomme un membre de l'opposition, ô marché scandaleux! C'est un ministre corrupteur qui achète un renégat qui se vend.

Donc, à qui, diable ! donner un emploi vacant?

A personne.

La plupart du temps, une place vacante est tout aussi bien remplie que si elle était occupée.

Ou, si l'on veut,

Il n'y a pas de place plus complétement vacante que celle qui est pourvue de son titulaire.

Exemple :

M. Lavielle, député sempiternellement ministériel, a été nommé, en novembre 1839, premier président de la cour de Riom.

A cette époque, il alla se faire installer ; la chose faite, il leva le siége et repartit.

Oncques, depuis, la Cour royale ne l'a revu.

Au reste, ce n'est pas la faute de M. Lavielle.

Il est député. La session commence en décembre et finit en juin. Ce sont six ou sept mois qu'il faut forcément passer à Paris.

Juin venu, M. Lavielle est fatigué. C'est la saison des eaux. Celles de l'Auvergne ne conviennent point à sa santé. Avocat de Paris, il ne supporte que les eaux des Pyrénées.

Il s'y plonge pendant deux mois. C'est l'ordonnance.

Au mois d'août, le conseil-général s'ouvre. Il en est d'ordinaire le président.

Vient le mois de septembre. C'est l'époque des vacances.

Les vacances fermées, la chambre se rouvre, et toujours le même roulement de session, de douches, de conseil-général, et de vacances. M. Lavielle n'a pas un moment à lui pour mettre le pied à Riom.

Aussi, M. le premier président n'a-t-il pas de domicile, pas même une chambre garnie dans le chef-lieu de son ressort.

Tout ceci est vrai.

Néanmoins, la Cour royale marche sans M. le premier président, tout comme s'il y était.

Preuve qu'il était parfaitement inutile de le nommer.

C'est une grande erreur de croire que certaines fonctions publiques aient besoin d'être remplies par des fonctionnaires. Conservez les fonctions, si vous voulez, mais supprimez le fonctionnaire.

— M. Bethemont, avocat, se présenta jadis comme candidat à la députation dans un collége de Paris, et faisait valoir, pour écarter tous ses compétiteurs, cette considération qu'il était fils d'un boulanger du quartier, par conséquent plus indépendant que qui que ce soit.

Il ne fut pas nommé.

La majorité des électeurs pensa que les titres étaient personnels.

Qu'il était très-aristocrate de remonter jusqu'à ses ascendants pour se parer de leurs qualités.

Que c'était une injure faite à ceux qui n'étaient pas nés dans le pétrin, que de rappeler qu'on avait eu un père investi de fonctions si propres à mériter la confiance du pays.

Qu'au surplus, si M. Bethemont était fils d'un boulanger, il avait eu tort de déroger et de se faire avocat.

Car est avocat qui veut, et non pas boulanger.

Le nombre des boulangers est limité, et non celui des avocats.

Ce qui fait malheureusement que la plupart de ceux-ci ne pouvant se procurer de la marchandise fabriquée par ceux-là, crient contre les gens en place avec l'énergie de la famine.

M. Bethemont s'est présenté de nouveau dans un collége électoral pour remplacer M. de Laborde, démissionnaire.

Cette fois, il a fait valoir de nouveaux titres, sans abandonner les anciens.

Il est chéri par la *dynastie* Fould, M. Benoît le recommande, M. Louis lui prête des cigares, et le dauphin *éreinté,* élevé à l'école du *malheur,* ne le chicane pas sur son origine plébéienne.

Si M. Bethemont eût été nommé, il aurait été s'asseoir à côté de M. Ganneron.

Cette mixtion de suif et de farine aurait produit une heureuse galette.

Mais M. Bethemont n'est pas nommé.

— Tous les protecteurs de l'enfance se mettent sur les rangs pour inspecter les *gamins* qu'on applique à la filature et au cardage.

La loi *sur le travail des enfants dans les manufactures* a déjà produit l'excellent effet qu'on doit toujours attendre de ces nobles innovations de l'esprit philantropique.

C'est-à-dire, des places d'inspecteurs pour veiller à l'exécution de la loi.

— Tous les rêveurs de philantropie nous quittent pour quelque temps.

M. de Corcelles aux cheveux jaunes, M. de Tocqueville aux cheveux rares, et M. de Beaumont aux cheveux noirs, partent pour ce malheureux pays d'Alger, qui n'a besoin que de chas-

seurs à pied, et pas du tout de ces ergoteurs taquins et destructeurs de toute autorité forte et durable.

Nous sommes tranquilles sur le compte de M. de Corcelles : il ne va là que pour tâcher de brunir un peu.

Mais MM. de Tocqueville et de Beaumont !

Gare à nous !

Il y aura un livre, un livre sur l'Algérie. Le précédent livre, cet éternel et universel livre n'ayant pas suffi à M. de Tocqueville pour être de l'Académie, il va écrire sur les Bedouins, sur les moyens les plus convenables et les plus humains, de rattacher à la grande famille de la civilisation, une race méconnue et persécutée.

Voilà un voyage qui nous vaudra deux volumes et un discours à la Chambre sur les *razzias,* et qui nous rendra M. de Corcelles roux, de jaune qu'il est encore.

— Lorsque M. de Rambuteau a présenté au roi l'épée offerte au comte de Paris par la ville, il a récité un discours que lui avait préparé M. de Jussieu, fort lettré du reste, mais non moins malicieux.

Le pauvre préfet a dit avec l'imperturbable sang-froid d'un bailli en goguette de harangue :

« Sire, quand la Providence a ajouté un nouveau *rejeton* à votre couronne, la ville de Paris a voulu lui offrir cette épée afin qu'elle fût entre les mains de ce noble *fleuron* de votre race, le *pallium* de la France. »

— L'omnibus qui passe devant le palais du Luxembourg au moment de la clôture des séances de la Chambre haute, est presque tous les jours rempli par une fournée de pairs habitant le faubourg Saint-Honoré et la Chaussée d'Antin.

Sur ce nouveau terrain, les discussions politiques se conti-

nuent au grand ébahissement du conducteur, et à la grande admiration des *rats politiques* qui parviennent à s'y faufiler.

On ne dit pas qu'il ait encore pris fantaisie à aucun de ces Messieurs d'imiter leur ex-grand référendaire, M. de Sémonville, qui montait quelquefois en omnibus par joyeux passe-temps, payait au conducteur avec un large pour-boire toutes les places de la voiture, et jouissait de l'étonnement des figures des nouveaux venus qui ne savaient en l'honneur de quel saint ils voyageaient gratis.

— Rien n'égale la chevelure de M. Litz, si ce n'est la poétique fatuité de ce célèbre pianiste, qui ne considère son instrument que comme une voix qu'il tient de Dieu pour parler au monde.

A son dernier concert, un enthousiaste s'approcha de lui pour le complimenter sur *son talent de pianiste.*

Moi! Monsieur, je ne suis pas un pianiste, je suis un homme.

Une autre personne vint lui offrir ses services, lui promettre d'écrire sur lui un long feuilleton, dans un journal important et accrédité.

Ah! merci, Monsieur, ce n'est pas un feuilleton qu'il faudrait faire sur moi, mais un livre.

— Il vient de mourir un inspecteur des établissements de bienfaisance, M. Maine-Glatigny.

Il tenait cette place de M. Thiers, qui la lui avait donnée, en reconnaissance d'une charge d'agent de change que M. Glatigny avait fait obtenir à M. Dosne, lorsque furent créées et données quatre charges nouvelles sous la Restauration.

M. Thiers avait ainsi acquitté toutes les dettes de la famille.

Son médecin, M. Ferrus, avait été nommé inspecteur-général des maisons d'aliénés.

Et, au même titre et sans compter ses titres personnels, M. Delangle nommé avocat-général à la Cour de cassation.

Pour ce dernier, la gratitude de M. Thiers ne s'arrêta pas là : on organisa une chicane de 75 c. contre le cens d'un député, M. Pelletier-Dulas ; son élection fut cassée, et M. Delangle, poussé à sa place : il échoua. Le candidat qui réussit fut M. Benoît, fils de madame Benoît, femme distinguée, qui peignait bien et qui inspira les *Lettres à Émilie.*

Pour en revenir à la place d'inspecteur des établissements de bienfaisance, elle est, comme toute place possible, demandée à M. Duchâtel avec un acharnement dont il faut aller rechercher des exemples dans les anciennes distributions de cervelas aux Champs-Élysées.

Mais il est probable que M. Duchâtel obéira à son sentiment naturel.

Et qu'il supprimera la place.

MÉMOIRES SECRETS

DES

RECETTES GÉNÉRALES.

CLERMONT-FERRAND. — Ancien auditeur au Conseil-d'État, puis sous-préfet, puis inspecteur des forêts de la couronne sous Charles X, M. de Barante consentit à ne pas poursuivre de sa fidélité la dynastie détrônée, et voulut bien permettre à son frère le baron de Barante, de demander pour lui la recette générale de Clèrmont qu'il accepta du gouvernement de Juillet.

BAR-LE-DUC. — L'Empire fit receveur-général M. Buffault, qui est aujourd'hui à Bar-le-Duc. Ce sont les Regnauld-

St-Jean-d'Angely qui l'appuyèrent. Sous la Restauration, M. Buffault fut conservé, quoique noté comme libéral, grâce à une capitulation assez ingénieuse. Influent dans le département, M. Buffault protégeait et assurait l'élection de M. Desbassyns de Richemont, qui, en échange, défendait M. Buffault contre certaines velléités de destitution.

Chaque régime apporte un appui à M. Buffault. Son protecteur aujourd'hui est M. Cubière, l'ex-ministre de la guerre, qui fut son commis sous la Restauration, avant de prendre du service en Espagne, sous les ordres de M. le duc d'Angoulême.

BEAUVAIS. — Les Gibert sont receveurs-généraux de père en fils depuis l'Empire. Leur force est dans le général Jacqueminot et les Sellières, ces colosses de la fourniture, qui se font marchands de draps, de souliers, de grosse toile, de tout ce qui concerne le soldat; et sont devenus importants et millionnaires; financiers aussi aristocrates que bons calculateurs de centimes.

Les Sellières ne marient leurs filles qu'à des gentilshommes.

TOULOUSE. — M. de Bray a été nommé sous la Restauration par l'influence du parti congréganiste dont il était le chef à Toulouse. M. de Bray a gardé ses opinions et sa place.

AMIENS. — M. Lemercier de Nerville, ancien agent de change, est depuis 1830, et comme M. d'Escat, un receveur-général du fait de la dynastie Laffite, qui, par la même occasion, fit nommer receveur du 1er arrondissement de Paris, M. Bourqueney, son neveu, et directeur-général du Mont-de-Piété, M. Martin-Laffite. M. de Nerville est un modèle de bon goût et de savoir-vivre, un financier poli et agréable.

VERSAILLES. — M. de Saint-Didier qui date de l'Empire, a su se

maintenir sous la Restauration, et s'appuie aujourd'hui sur l'influence de M. Baradère et du maréchal Soult, et sur les coq-à-l'âne politiques de son allié, M. de Loynes, député.

TOULON. — M. Littardi, génois, gendre de M. Corvetto, l'ancien ministre des finances. M. Littardi aurait en 1830, laissé là sa recette générale, si l'immense mouvement d'affaires imprimé aux ports du Midi par le voisinage d'Alger ne l'avait pas retenu dans cette position qu'il regretterait bien aujourd'hui. Il n'y a rien à dire de M. Littardi, si ce n'est qu'il est génois. C'est une épithète.

MARSEILLE. — Sous la Restauration, la recette de Marseille était occupée par M. Bricogne, doctrinaire économiste, théoricien, financier de l'école et de la force de MM. Saint-Chamans et Rubichon. C'étaient de beaux esprits de finances dont les *Gouins* de nos jours ne sont pas même les élèves, mais seulement les plats et courts continuateurs. Quand il s'agissait d'une importante mesure, quand s'agitait une question neuve, la conversion du 3 pour 100, par exemple, on se demandait avec anxiété : Que pense Rubichon ? que dira Bricogne?

Esprit plus spéculatif que spéculateur, M. Bricogne fut forcé de résigner ses fonctions, et après 1830, le gouvernement envoya par commission M. Firino pour le remplacer. M. Firino prit goût au métier, trouva un cautionnement et resta titulaire par la force des choses qui vaut bien une dynastie.

LILLE. — M. Dosne. La recette générale donnée au beau-père fut la dot de M. Thiers, le cautionnement fut fait par les Fould et le petit père Leroux de la rue Bergère.

M. Dosne est un ancien agent de change fort aimé dans sa corporation. Philosophe praticien, fumeur, aimant la camaraderie, la conversation familière et intime, facile en affaires, M. Dosne est tout étonné

du tapage qui se fait autour de lui et chez lui : bon mari, il pardonne à sa femme ses frénésies politiques; bon père, il plaint sa fille d'avoir épousé un conquérant. D'un esprit bourgeois et d'un sens assez sûr, il proteste par sa vie de garçon, par la fréquentation d'un cercle préféré, par son absence systématique du Bedlam conjugal, contre toutes les folies belliqueuses et parlementaires qui s'y commettent. M. Dosne avait fait construire pour lui, pour y vivre à l'aise, sa maison de la place Saint-Georges; il regrette qu'on l'ait transformée en *jeu de paume*, en arsenal, et chaque fois qu'il rentre chez lui il tremble de se croiser avec un 18 brumaire sortant à cheval, pour marcher contre les pouvoirs de l'État.

— La saison des fleurs ne nous permet pas de continuer notre guerre aux croix fantastiques que délivrent les petits États d'Italie, et quelques rois sauvages.

Tous ces faux capitaines de cavalerie ombragent leurs ordres de roses et de camélias.

Nous avons cependant revu un monsieur qui porte au cou, en manière de commandeur, le portrait du roi d'une île volcanique, habitée par des tortues.

On ne vit jamais une époque plus pacifique et plus hussarde que la nôtre.

— Voici une petite scène d'intérieur dont nous garantissons l'authenticité.

L'hymen a transformé, depuis quelques années, en une jolie baronne une modeste figurante d'un des théâtres de Paris. Il y a quelques jours, Mme de C..... entre chez son mari, et, les larmes aux yeux, le désordre dans les traits, elle lui annonce une révélation qu'elle croit de son devoir de faire.

Le mari pâlit et s'émeut en voyant entre les mains de la baronne plusieurs petits papiers pliés dont il craint les confidences.

« Vous saurez tout, dit la baronne... lisez... et quand vous aurez lu, vous comprendrez qu'il est de mon devoir de quitter le domicile conjugal. »

Le baron fait un bond... Mille papillons jaunes passent devant lui. Enfin, il se hasarde à parcourir un des billets révélateurs, et il lit :

Doit Mme de C..... à Mme M..., marchande de modes.	1,600 fr.
Doit Mme de C...... à Mme Ch....., lingère.	2,400 fr.
Bref, le total du bilan était de	13,750 fr.

Le baron prit un air sévère, mais il n'avait plus à souffrir que d'une attaque d'économie.

» C'est mal, Madame, dit-il en affectant un air de brusque mécontentement.

» Je le sais, dit la baronne; aussi réparerai-je ma faute par mes propres ressources. » Et elle tendit à son mari un dernier papier....

» Qu'est-ce que cela ? » dit le baron en bondissant de nouveau.

» C'est un engagement pour le théâtre de Toulouse, où je vais remplir l'emploi de Dugazon !

» Vous, comédienne!.. La baronne de C..... sur les planches! Mon nom sur une affiche !!!

» Je garderai l'anonyme, ou bien je me ferai appeler Cécile ou Anna...

» Madame, vous n'en avez pas le droit... Vous êtes en puissance de mari, votre engagement est nul, et demain vos dettes seront payées. »

La baronne se résigna... Le baron fut assez heureux pour que le correspondant dramatique qui avait engagé la Dugazon n'exigeât pas de dommages-intérêts.

L'Académie s'occupe de la réception de M. Victor Hugo et de M. le comte de Saint-Aulaire.

Celle de M. Ancelot est différée parce qu'il n'est pas décent de procéder par fournées trop nombreuses au renouvellement de l'immortelle assemblée.

M. Ancelot profite de cet ajournement pour mettre dans le commerce les derniers vaudevilles qu'il a sur son établi et préparer son discours.

Embarras.

Il vient de se procurer les écrits de M. de Bonald qu'il n'avait jamais lus.

Et il ne les comprend pas.

Un congrès d'amis a été jugé nécessaire pour expliquer ce devancier trop obscur pour son successeur, et au besoin pour fournir une quotepart d'appréciation et de style.

Le congrès est, ma foi, nombreux.

Il se compose de MM. Saintine, Bazin : Guirand, Lourdoueix et Pariset.

Vu la solennité de la circonstance, M. Ancelot qui ne travaille d'ordinaire qu'avec deux collaborateurs, a bien fait de s'en donner cinq et de les choisir.

— Voici quelle est la destinée de quelques résidences magnifiques et célèbres.

Jouy, ancien château des ducs de Beuvron, appartint au fameux fournisseur Séguin, mort il y a quelques années ; c'est dans le château de Jouy qu'il s'est livré à ces excentricités si fameuses : piéges à loup, feu d'artifice horizontal et tiré dans le nez des gens, chevaux entrant au galop dans la chambre des invités, tocsin incessant, *assa fœtida* introduite dans les lits, etc., etc. C'était un aimable homme.

Passé ensuite entre les mains de M. Lehon, ambassadeur de Belgique, Jouy vient d'être acheté par les frères Mallet, banquiers genevois, famille nombreuse, économe, qui fera pousser des vertus suisses dans ces récréatives prairies.

Rosny, qui appartenait à la duchesse de Cerry, est aujourd'hui la propriété de la comtesse Lemarois. Il n'y aura plus, à Rosny, rien de napolitain, que les pâtes de M. Giudicelli, le riche fabricant de vermicel, père de la nouvelle châtelaine.

Enfin, le château de Montgermont, qui est aux Gontaut-Biron, et le château de Tubeuf, près de l'Aigle, sont également en vente.

— C'est du Nord aujourd'hui que nous vient le *Gascon*.

Le gascon français n'existe plus : le gascon est raisonnable, rassis, tête carrée, triste au besoin.

Les criards, les hâbleurs, les fanfarons nous viennent tous à présent du Nord.

Depuis un an ou deux, nous sommes visites par une trentaine d'individus décorés de toutes sortes de choses, portant à la boutonnière de leurs habits des rangées de pièces de six liards qu'ils font repasser derrière leur dos, et qui, à ce titre, veulent absolument faire les délices de la société parisienne.

Ces *Gasanovas* venus de la Finlande, de la Croatie, de la Laponie, d'Archangel ou d'ailleurs se glissent partout, malgré tout, sans invitation, se font présenter au genre humain tout entier, parlent trop haut ou trop bas, sont censés compromettre les femmes et tuer les hommes, et se montrent enfin insupportables à ce point qu'on se demande si cela suffit de les appeler *Gascons du Nord*, et s'il n'y a pas à prendre quelque mesure vigoureuse d'exclusion.

Si la *vie est un voyage,* comme disent Messieurs les vaudevillistes, la mort, considérée sous le point de vue typographique des Batignolles-Monceaux, est au moins une déportation. Les citoyens plus ou moins français qui passent dans ce village, de vie à trépas, sont transportés dans un champ distant d'une certaine quantité de kilomètres; là, ils sont inhumés dans ce désert, à l'abri des betteraves et des navets de freneuse. L'oasis est la propriété de monsieur le maire des Batignolles, qui a obtenu la faveur d'y réunir en concessions temporaires, où à perpétuité, ses administrés défunts. Chaque place rapporte un franc au propriétaire. C'est le même prix qu'au concert Musard; la seule différence qui existe, c'est qu'une fois entré on ne sort plus.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

